Ex Libris CATEL
NOCTURNA VERSATE MANU
VERSATE DIURNA

REVUE
ANECDOTIQUE

REVUE
ANECDOTIQUE

DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

Curiosités littéraires de Paris et de la province
Petits documents biographiques — Circulaires rares
ou bouffonnes — Complaintes et vaudevilles — Nouvelles
des librairies et des théâtres

PREMIER SEMESTRE. — ANNÉE 1858.

SIXIÈME VOLUME

ON S'ABONNE
A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE, 11
A PARIS

LIBRARY
DEC 4 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
R438
v. 6

TABLE

DES PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

CITÉS DANS LE CINQUIÈME VOLUME

Abdul-Medjid 246.
Académie 41 et s., 289, 337.
Adam 209.
Adrets (baron des) 171.
Aix-les-Bains 278.
Alcide (Allévy) 197.
Allan (Kardec) 235, 299.
Andras (le colonel) 120.
André 30.
Angelo de Sorr 88.
Arbaud (Jouques d') 131.
Argout (d') 171.
Aubarède (d') 88.
Auriol (d') 62.
Auterive (d') 88.

Ballin 247.
Ballons 3.
Balzac 333.
Barandeguy-Dupont 177.
Baraghon (de Fortrion) 332.
Barbey d'Aurevilly 11, 189.
Barrier 32.
Barrot 116.
Barthélémy St.-Hilaire 181.
Basser 209.
Beauclair 329.
Beaudemont 110.
Ben Ted Ja (Mme) 332.
Bernard (Elme) 95.
Bernard (de) 30.
Berryer 72.
Berthaud 30.
Berthoud 30.
Bertron 265.
Besson 181.
Bibliothèq. Ste-Gen. 125, 173.
Billion 353.
Billot 75.
Blaze de Bury 88.
Blanc 13.
Bœuf gras (le) 109.
Bonheur (Rosa) 306.
Borgne (Le) 214.
Bordeaux 310.
Boulle 111, 125.
Bourges 47.
Brébant 83.
Brisse (baron) 88.
Brisson 55.
Brunswick (duc de) 17.

Cafés de Paris 2, 70.
Caire 205.
Caldelar (Mme.) 172.
Canon anglais 201.
Calonne (de) 39.
Carey (Mme) 189.
Carpentier 173.
Cauvet 115.
Chalot (Ctesse de) 250.
Chamrier 227.
Charpentier 94.
Chavain de Malan 89.
Chéron 30.
Chevreul 186.
Chrestien 222.
Clavières (de) 110.
Claudon 331.
Colincamp 30.
Colmar 299.
Comte 257.
Constantine 319.
Corbin 323.
Coste 14.
Courses 61.

Cousin 37, 195.
Coutan t 333.
Couturier de Vienne 34.

Daléas 31.
Danielo 268.
Dantiboul 103.
David (Mme) 88, 115.
Delalain 175.
Delaveau 88.
Delavigne (Cas.) 333.
Bricht (Dell') 313.
Deleutre 30.
Delord 31.
Delvail 313.
Demichelis 90.
Dénois des Vergnes (Fanny) 99.
Destaillac 88
Deslys 127.
Desnoyer 132
Destrilhe 245.
Didot 203.
Deroche 351.
Donnet 70.
Donon 295.
Dréolle 111.
Drouyn 353.
Duclos 68.
Dudley 88.
Dufaux (Hermance) 235, 335.
Dumas 47, 127, 195, 203.
Dumas fils 28, 196.
Dunan-Mousseux 229.
Dupont (Mme) 299.

Empis 233.
Enauld 88.
Erasmi (Ulysse) 72.
Etex 310.
Favart 343.
Favre 88.
Favre (Fr.) 207.
Ferry 127.
Ferté-Milon (La) 179.
Feuillet 327.
Fleury 54.
Foucher 59.
Foucher (P.) 30.
Fridolin 30.

Gagne (M. et Mme) 337.
Gally 57.
Gari 310.
Gautier (Th.) 308, 320.
Gastineau (Benjamin) 100.
Gay 192.
Gay de la Tour 234, 275.
Gevaërt 274.
Girardin (de) 137, 203.
Giraud 240.
Gondon 52.
Gorin 353.
Godon 34.
Gormand 71.
Gourdon de Genouillac 196.
Granier de Cassagnac 10.
Grout 328.
Guell y Renté 9.
Gueymard 84, 246.
Guillot 307.
Guiraudet 12.
Guizot 107.
Gunsberg (de) 248.

Hachette 268, 330.
Hamard 130.
Hauet 119.
Haussonville (d') 87.
Heine 347.
Hénoque 228.
Huguet de Lorient (Mme) 117.

Institut (l') 314.
Ivoi (d') 30, 85, 213.

Jacob (bibl.) 127.
Jacottet 296.
Janin (J.) 33, 124,
Jaunez de Sponville 332.
Jean de Sologne 119.
Jéru 289.
Josion 297.
Jubinal 312.
Journaux (chiffres de vente) 44

Karr (Alph.) 194.
Kaufmann 294.
Koff (le major) 88.

Labédoyère 24.
Labrosse 50.
La Châtre 136.
Lafaye 77.
La Flèche 206.
Laffitte 262.
Lamartine 116, 128.
Langlois 88.
Launes 273.
Laprade 69, 87.
Laroche 30.
Lavedan 88.
Lavigne (Germond de) 192.
Lebrun (Mme) 31.
Lebon 209, 338.
Lefeuve 273, 311.
Lefèvre-Deumier (Mme) 119.
Lefranc 252.
Legendre 30.
Lehodey 167.
Leleux 88.
Leneveu 34.
Lerouge 309.
Leroux 293.
Lettres curieuses 255, 286, 306.
Leprince 36.
Levens 97.
Lévy 296, 308.
Lherminier 18.
Lille 304.
Lindsay 88.
Lister 30.
Littré 259.
Lobet 270.
Longchamp (promenades de) 145, 175, 268.
Louandre 54.
Louveau 313.
Lunel 117.
Lyon 240.

Magnin 258.
Mahias 130.
Maillard de Marafy (de) 296.
Malgaigne 5.
Marmier 307.
Martin de Corteuil 314.
Meyerbeer 246.
Meyer 30.
Mantel 27.
Maquet 111.
Max 212.
Mars de Frise 332.
Mérimée 25, 128.
Michel (Fr.) 232.
Michelet (Zilia) 76.
Mild (Boniface) 319.
Millaud 231.
Mondion 31.
Monin 31.
Monselet 119.
Montépin 129.
Morin (Alb.) 132.
Mouchaux (de) 332.
Munaret 292.

Nadar 89, 252.
Narvaez 10.
Naudet 70.
Navarin 88.
Navery (de) 88.
Niboyet 30.
Nicolle 272.
Niel 187.
Nodier 90, 94.
Noël (Léger) 137.

Opéra (le corps de la danse de l') 84.

Pall 277.
Panis 233.
Pascalis 106.
Patrie (*la*) 267, 307.
Pélin 254.
Pène (de) 30, 290.
Penguilly 114.
Péreire 307.
Peyrouse 135.
Pick (de l'Isère) 78, 251.
Philipon 12.
Piérart 168.
Pilgrim (lord) 30.
Plans en relief des Invalides 317.
Ponsard 289.
Portalis 106.
Populus 332.

Préault 170.

Quicherat (L.) 336.

Rabier 192.
Rachel 26, 59, 250.
Ragny (de) 117.
Ratkine 88.
Regnault 1.
Rey 30.
Rigo 331.
Rivoli (rue de) 314.
Riza-Pacha 245.
Rochard 5.
Rohard 328.
Roger 84.
Rouen 322.
Ruin (de Fyé) 10.

Sachot 88.
Saint-Marceau(faub.)255,286.
Sainte-Croix 88.
Sam 30.
Sand (Mme G.) 196.
Saunier 88.
Sclafer 88.
Scribe 107, 233.
Second 76, 88.
Siècle (le) 166, 276.
Sircock 88.
Société du Dimanche 132.
Soler (Mme) 132.
Soliman-Lieutaud 8, 24.
Solms (Ctesse de) 13, 194.
Souvigny 6.
Stachel 88.
Strasbourg 132, 299.
Streel 79.

Taconnet 53.
Tamberlick 246.
Tardieu 247.
Techener 187.
Ternaux 88.
Texier 31.
Toulon 104.
Trabaud (Marius) 71.
Trébutien 189.
Trotignon 332.
Truquet 272.

Uchard 233.
Ulbach 31, 207.
Un auteur en renom, 326.
Université (l'orthographe à l') 166.

Vaïsse 34.
Valbezennes (de) 30.
Valrey (Max) 132.
Varin 116.
Varner 313.
Vaux (Mme de) 259.
Vercousin 290.
Vermont (de) 88.
Verneuil 65.
Véron 36.
Veuillot 75.
Vigny (de) 42.
Villebord 88.
Villemain 41.
Villemot 30.
Villers (de) 30.
Villette (de) 345.
Voltaire 345.

Wallès 31.
Weill 229.
Wey 299.
Woestyn 46.

X. p. 325 et 326.

Youssoupoff 34.

DU 1er AU 10 JANVIER 1858.

Simple carte. — Beaucoup de chiffres. — De l'histoire à propos de petits ballons. — Faits de polémique médicale. — Vétérinaire capitaine de brick. — Ce qu'on entend à Rouen par objets d'art. — Les vieux amateurs : M. Soliman. — Don Guelly Rentè et le général Narvaez. — Une invitation chorégraphique et mystérieuse. — Le théâtre Anglo-Français. — *Le Réveil* de M. Granier de Cassagnac et Barbey d'Aurevilly. — Les proclamations de M. Philipon fils. — *L'Imprimeur* et *la Gazette des Beaux-Arts.* — Fable d'hôpital. — Un duc qu'on n'ose pas nommer. — Les livres de M. Lherminier.

[Du 1er janvier.] = La *Revue anecdotique* a reçu en ce beau jour la carte de *Mosieur*

Thomas REGNAULT Casimir
ARTISTE

Leçons de musique vocale
(Ecole Galin-Paris-Chevé)

Gravure en taille douce et sur bois
Lithographie. — Portraits

Leçons de géométrie, dessin linéaire
perspective, peinture, pastel, dessin pittoresque, etc.,
exécution de souvenir d'après observations
et analyses de modèles contrastés
et attrayants.

Paris. — 7, rue du Vieux-Colombier.

Ce cadeau a pour nous toute la valeur d'une encyclopédie, et nous n'en saurions trop remercier

l'auteur. Puisse cette faible publicité lui paraître un témoignage suffisant de notre reconnaissance !

[Du 2 janvier.] = Pour être des chiffres assez secs, ceux-ci n'en sont pas moins curieux.

Commençons par les cafés.

Celui du Cercle, sis sur le boulevard Montmartre, a été vendu quatre cent mille francs le premier juillet dernier. L'acquéreur est mort deux jours après avoir consenti à payer cette grosse somme; et, entre nous, il y avait bien de quoi.

Le café de Foy s'était bien vendu cinq cent mille francs il y a une quinzaine d'années; mais c'était le café de Foy.

Le droit d'avoir cette cage qui avance en demi-cercle sur le jardin du Palais-Royal et de faire crier *Bom !* entre toutes ces chaises et ces petites tables qui représentent la belle saison au café de la Rotonde, coûte à ce dernier quelque chose comme quatre cent cinquante mille francs.

On n'a payé que trois cent cinquante mille francs le dernier achat de l'établissement de Véfour, mais on en a dépensé plus de cent mille pour un salon Louis XV qui occupe le premier étage.

Il y a un an environ qu'un autre acheteur n'a pas craint de payer six cent mille francs la cuisine des *Frères-Provençaux.*

Ajoutons, pour plus de détails, que les loyers du café de Foy, de Véfour et des Frères-Provençaux,

représentent vingt, trente et quarante-cinq mille francs.

Chaque arcade du Palais-Royal est louée deux mille francs par le magasin qu'elle éclaire.

C'est au même taux qu'est fixé le loyer de chacune des boutiques du passage Vivienne, un passage déchu d'ailleurs de sa première splendeur. Néanmoins, le tout constitue encore un assez joli revenu pour un ex-tabellion, M. Marchoux, qui en est, dit-on, le seul propriétaire.

Avant de quitter le susdit passage, arrêtons-nous au coin qui regarde la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Là, trône Mme Guillard, veuve d'un porte-drapeau de la garde nationale, fournisseur du prince impérial, et tenant magasin de jouets d'enfant, — un magasin dont elle a su tirer quarante mille livres de rente. On nous assure qu'au premier de l'an, Mme Guillard vend pour plusieurs cent mille francs de chevaux, moutons, ménages, tambours, etc., etc. Les jouets venus d'Allemagne lui rapportent seuls 200 pour 100. — Quant à la vente du reste de l'année, elle en apprécie peu le produit, qui lui sert au plus à payer son loyer.

= Le *Courrier de Paris* citait aussi des chiffres imposants à propos de l'extension d'une industrie d'apparence bien modeste, celle de ces ballons roses et transparents qu'on rencontre entre les mains des enfants.

L'inventeur de ce jouet nouveau a ressuscité, sans y penser sans doute, un amusement contemporain de Montgolfier.

L'un des recueils de nouvelles à la main les plus accrédités des derniers siècles en fait foi dans les lignes que voici :

« 30 Septembre 1783.

« Extrait d'une lettre de Péronne du 26 septembre.

« Un marchand de Bruxelles ayant fait une spéculation sur ces nouveaux joujoux imaginés à Paris qui sont de petits *ballons* remplis d'air inflammable, propres à amuser dans un jardin ou dans la chambre, en avoit commandé une caisse de cinquante. Ils arrivèrent par la voiture publique.

« Les commis des fermes, peu instruits de cette nature de marchandise qu'on avoit déclarée, voulurent vérifier si cette caisse ne contenoit rien qui dût payer les droits prescrits dans leur tarif.

« Ils la font ouvrir. — Dans l'instant, les ballons s'ébranlent, prennent leur essor, et s'envolent dans les airs au grand étonnement des visiteurs qu'on avoit eu la malice de ne point prévenir de cet effet.

« Pour surcroît de merveille, l'un de ces ballons, trop bourré d'air inflammable, crève et répand l'odeur la plus infecte. Ces commis n'y peuvent tenir et prennent la fuite ; — en sorte que le reste de la visite ne se fit pas. » (*Mémoires secrets*, tome 23, page 213.)

= Les sciences médicales sont plus qu'au-

cune autre envahies par une polémique singulièrement militante. Tous les journaux se sont fait l'écho des voies de fait dont un hôpital et une Académie viennent de retentir. Ce n'est certes pas le docteur Rochard qui irait ainsi payer de sa personne ; mais il n'entend pas pour cela se rendre sans combattre, et il vient d'éditer chez Leclerc :

« L'Odyssée thérapeutique de l'iodure de chlorure mercureux, qui ne vaut pas celle du roi d'Ithaque, mais que doivent lire cependant tous ceux qui ne veulent pas se laisser dépouiller du fruit de leurs travaux. »

Il y accuse MM. Sellier et Boutigny de vouloir lui ravir la découverte de ce malheureux iodure, travaillé par lui depuis quinze ans.

= Autre méchanceté médicale :

A une séance de l'Académie de médecine, M. Malgaigne, le savant docteur, venait de prononcer un de ces discours à grand effet qui sont reproduits dans tous les journaux... médicaux. On sortait du sanctuaire, et plusieurs personnes, réunies dans la rue des Saints-Pères, discutaient le morceau d'éloquence qu'elles venaient d'entendre.

L'un des interlocuteurs faisait l'éloge le plus pompeux de l'orateur :

« Quel homme, s'écriait-il, que ce Malgaigne ! il vient de nous faire d'un trait la philosophie de la médecine ! Toutes les fois qu'on l'entend, on apprend quelque chose de neuf.

— Ma foi ! Messieurs, interrompit M. Lenoir, le chirurgien, je ne suis pas de votre avis. Je trouve qu'il ne varie guère de sujet ; car depuis que je le connais, je l'ai toujours entendu parler du nez. »

[Du 3 janvier.] = On nous écrit de Lunéville :

Le 11e régiment de dragons possède un aide-vétérinaire de deuxième classe qui a reçu une médaille d'or pour avoir sauvé un navire sur le point de se perdre en pleine Méditerranée.

Le fait est rare dans les annales de l'hippiatrique, et assez peu connu pour être relaté ici.

Pendant la guerre d'Orient, le brick marchand *l'Amphitrite* partit de Marseille avec un convoi de chevaux destinés à l'armée. A peine le bâtiment eut-il gagné la haute mer, que l'équipage et les passagers durent s'entendre pour déposer leur capitaine et remettre en d'autres mains le commandement.

On sait combien le personnel d'un brick marchand est peu nombreux. Faute de second, on dut prendre pour chef le seul passager ayant rang d'officier. Notre aide-vétérinaire, un nommé Souvigny, ne perdit point la tête, sut se mettre à la hauteur de circonstances aussi exceptionnelles, et, dirigeant tant bien que mal son navire vers les côtes de Corse, il eut le bonheur de l'échouer, faute d'indications précises sur un lieu de mouillage, en

lieu assez sûr pour qu'il y pût attendre du secours et se faire renflouer sans avarie.

[Du 5 janvier.] = Une vente publique d'armes, tableaux, bronzes et porcelaines, vient d'avoir lieu à Rouen. Le marchand d'antiquités chargé de cette vente a fait distribuer aux amateurs un catalogu dans l equel nous lisons ce qui suit :

« Les objets d'art et de curiosité que nous offrons aujourd'hui au public sont d'un choix épuré.

« Le catalogue que nous en donnons ne contient poin t de ces médiocrités de remplissage qui occupent en général la plus grande partie des collections soumises aux enchères.

Or, veut-on savoir quels articles étaient réunis sous le n° 1 ? Nous citons textuellement.

« § 1er. — *Armes.*

1. SABRE D'OFFICIER, BRIQUET ET POIGNARD DE GARDE NATIONAL. »

Nous ne saurions dire si ce numéro a été chaudement disputé, comme ne contenant point de ces *médiocrités de remplissage de la plus grande partie des collections soumises aux enchères.* Nous ignorons également de quelle époque datent les armes sus-mentionnées. Peut-être remontent-elles à l'origine de la garde nationale, ce qui leur donnerait un cachet de vétusté assez respectable, sinon artistique.

Le même catalogue se termine par les lignes

suivantes. On peut se demander si leur auteur a eu l'intention de jouer sur les mots :

« Enfin, le jeudi, dernier jour de cette vente, on vendra les voitures, les harnais et la cave ; là encore, *les hommes de goût* trouveront à se satisfaire. »

= Nous avons jadis entretenu nos lecteurs des prédilections étranges d'un amateur qui avait consacré aux portraits des gens à lunettes la plus belle partie de sa collection de gravures.

On vient de nous signaler un brusque revirement dans les passions de ce curieux collectionneur d'estampes. Il ne courtise plus que des portraits d'hommes et de femmes coiffés de leurs chapeaux, et paierait bien cher en ce moment celui, si faux d'ailleurs, où Charlotte Corday est ainsi représentée.

M. Soliman-Lieutaud, — c'est le nom de notre amateur, — mène, comme tous ses heureux pareils, une vie très-régulière et très-occupée. Levé dès cinq heures du matin, il se met au travail jusqu'à l'heure de son déjeuner qui sonne à neuf heures et quart.

Quinze minutes après, il se dirige vers une bibliothèque quelconque et y reste jusqu'à onze heures et demie ; puis il rentre, et, jusqu'à trois heures, est visible pour ses amis et pour quelques amateurs privilégiés auxquels il cède ses *doubles*.

A trois heures, on le voit rôder le long des quais, cherchant dans les portefeuilles des marchands étalagistes quelque portrait rare ou inconnu.

Le soir, il travaille de nouveau et se couche fort tard... pour recommencer le lendemain.

[Du 6 janvier.] = « Dans la maison du lieutenant général D. Anastasio Aleson, comte de l Peña del Moro, le duc de Valence, D. Ramon Maria Narvaez, me fit une grave insulte en présence de madame la comtesse de la Peña del Moro, de mademoiselle Ramona de Bonilla, leur nièce, du chapelain d'honneur D. Gaspar Bona Serrano, et de D. Manuel Gomez de Bonilla. Ces personnages furent témoins de ma courtoisie et de mon sang-froid devant l'outrage que je reçus. Les documents qui suivent mettront le public au courant de la manière dont je me conduisis; le monde jugera les faits, et sa justice me donnera la satisfaction que je n'ai plus besoin d'obtenir du duc de Valence.

« José Guell y Rentè. »

Ces lignes imposantes, dignes au moins de Ruy-Blas et d'Hernani, commencent un factum de huit pages in-quarto, qu'on a fait dernièrement imprimer chez Dubuisson, sans doute pour en distribuer les exemplaires aux Espagnols résidant à Paris.

Elles sont suivies de trois lettres et de deux procès verbaux. L'un fait l'historique du duel dont la proposition remonte à une époque déjà éloignée. la nomination du général Narvaez comme président du conseil des ministres ayant forcément ajourné tout

combat motivé par des querelles particulières. Le second procès-verbal est daté du 6 novembre 1857 : il nous apprend que Don Güell y Rentè a invité de nouveau son adversaire à vider le débat, ajourné depuis un an ; que les témoins du général Narvaez se sont en effet présentés, mais qu'ayant cru, en raison de diverses considérations tirées de la différence d'âge et d'habileté des deux partis, ne devoir autoriser qu'un duel au pistolet, tandis que lui, Don Güell y Rentè, voulait se battre au fleuret, qui était l'arme convenue d'abord, les choses en sont restées là.

[Du 7 janvier.] = Le grand théâtre anglo-français dont nous avions mentionné le projet dans notre quatrième volume, paraît toujours mis sérieusement en question. Du moins, voici ce que nous lisons dans un grand *Exposé* de M. Ruin de Fyé à M. le ministre d'État :

« Le privilége de cette nouvelle entreprise théâtrale que nous avons eu l'honneur *d'obtenir officieusement*, et qui sera officiel aussitôt que nous aurons justifié de nos moyens d'exécution, » etc., etc.

D'après les termes d'un autre article, le futur emplacement de la nouvelle scène ne serait plus rue de Rivoli, mais bien boulevard Bonne-Nouvelle.

[Du 9 janvier.] = Périodiques nouveaux :

Le Réveil. Paraît le samedi. Rédacteur en chef : M. A. Granier de Cassagnac, 21, rue de

Choiseul. Frontispice représentant une Renommée suivie par deux cohortes de classiques brandissant des torches et relevant leur drapeau. — Abonnement d'un an : 20 francs.

Qu'on partage ou non les principes de cette feuille, il faut reconnaître qu'elle entre carrément en matière :

« ... Si la société n'est plus en danger du côté des factions, elle nous paraît sérieusement mise en péril par les doctrines infectes que le théâtre, les livres et les feuilletons font pénétrer dans les mœurs publiques. Soldat perpétuel de l'ordre, après avoir aidé à vaincre l'ancien ennemi, nous allons au-devant du nouveau; et nous ferons à la mauvaise littérature la guerre que nous avons faite à la mauvaise politique. »

A cet article de M. Granier de Cassagnac en succède un autre également remarquable dans le genre acerbe :

« Chateaubriand disait un jour : « Pour que la « France soit gouvernée, il suffit de quatre hommes « et d'un caporal dans chaque localité. » Ce sont ces quatre hommes et ce caporal que nous voulons donner à la littérature.

« .... Nous n'avons pas assez servi, puisque nous naissons, pour mériter des armoiries; mais si notre critique se choisissait un symbole, elle prendrait la balance, le glaive et la croix.

« Barbey d'Aurevilly. »

— *La Toilette de Paris*, nouveau journal de modes, paraissant deux fois par mois. Cinq francs par an. Directeur: Philipon fils, 20, rue Bergère.

« Nous ne sommes pas des inconnus, essayant de faire un journal et n'offrant aucune garantie. Le succès du beau journal *les Modes parisiennes* (le plus répandu dans toutes les cours étrangères) prouve ce que nous pouvons faire en ce genre, et une carrière commerciale de 27 ans permet de savoir qui nous sommes...

« Nous voulons donner un charmant journal des modes de bon goût, des toilettes qui se portent réellement à Paris, et non les toilettes fabuleuses, exagérées, prétentieuses ou communes publiées par certains journaux. »

Avant de traiter avec ce dédain superbe les gravures de ses confrères, la *Toilette de Paris* aurait dû soigner davantage la lithographie qui orne son propre spécimen.

C'est lourd et laid. On ne saurait abuser davantage de la nécessité de nous représenter deux femmes en toilette de ville ; — leurs robes ont toute la désinvolture d'une colonne cannelée.

— *Journal administratif*, recueil complet des décisions contentieuses du conseil d'Etat. Paraît tous les jeudis, 15, quai Malaquais.

— M. Guiraudet, président de la chambre des imprimeurs de Paris, prépare en ce moment une feuille spéciale qui établisse entre tous les typo-

graphes de France des relations continues et amicales, creuse à fond toutes les questions du métier, en restant étrangère à tout esprit de coterie. Il va sans dire qu'elle s'appellera *l'Imprimeur*.

— L'exemple d'Alphonse Karr a, dit-on, gagné Mme la comtesse de Solms. Elle va fonder un journal à Aix, comme l'auteur des *Guêpes* a fondé à Nice la *Terre Promise*.

— *La Gazette des Beaux-Arts*, Courrier européen de l'art et de la curiosité. Bi-mensuel. Directeur : Charles Blanc, 27, rue Laffitte.

L'art considéré sous toutes ses faces et à toutes ses époques, tel est le cadre de cette revue. Elle aura des correspondants en tous pays et donnera de nombreuses gravures. Son prix d'abonnement est de quarante francs pour les simples mortels, et de cent francs pour les amateurs fortunés qui voudront recevoir des exemplaires imprimés sur papier de Hollande avec épreuves tirées sur chine.

[Du dit.] = On a coutume de dire que la poésie meurt à l'hôpital. Elle a cependant le caprice d'y naître parfois, si nous en croyons la pièce suivante, dédiée à un interne de la Charité par un malade reconnaissant.

L'ANGE ET LE MALHEUREUX.

Fable.

Un malheureux voulait se pendre.
« D'en finir au plus tôt je n'ai que trop sujet, »
Disait-il. Néanmoins, il voulut bien suspendre
Pour quelques instants son projet ;

Car un ange avait dit : « Espère !
En Dieu l'infortuné trouva toujours un père.
Il a vu ta détresse avec des yeux amis ;
Il t'ordonne de vivre .. A ses décrets soumis,
Révoque ta propre sentence.
Je vais sur l'autre continent
Sauver des parias d'un péril imminent,
Et je reviens après te prêter assistance. »
L'ange, à ces mots, partit. Hélas ! il se souvint
Trop tard de sa promesse : aussi quand il revint,
Le malheureux était
Au bras fatal de la potence
Pendu !

Des malveillants ont prétendu
Qu'à nos anges humains je déclarais la guerre.
Et pourquoi, s'il vous plaît ? Chez nous on ne voit guère
Arriver en retard un secours attendu.

Sans nous préoccuper des tendances passablement matérialistes de cette fable, elle nous a paru bonne à donner comme curiosité littéraire.

[Du dit.] — Voici une invitation de bal qui sort du cadre usé des soirées banales que les chroniqueurs nous représentent chaque hiver. Nous la donnons pour authentique (elle vient d'être imprimée chez Raçon) et aussi *fac-simile* que possible :

PARLOIR
DIIS IGNOTIS

Aperçus Réglementaires

PRÉSIDENCE D'HONNEUR
.....Madame ANNA
SECRÉTARIAT GÉNÉRAL
.....Le Fils ADOLPHE
COMITÉ EUPHONIQUE
Secrétaire ord....Mme CÉCILE
COMITÉ CHORÉGRAPHIQUE
Secrétaire ord.....Mlle NITA
COMITÉ ÉCONOMIQUE
Secrétaire ordonn.... ..M....
COMITÉ ABRACADABRA
(En voie de préparation)
CONVOCATIONS
et autres circonstances.....
....M. PHILIPPO

.*. Toute déférence est due à Messieurs, Mesdames et Mesdemoiselles les *Secrétaires* en fonctions, interprètes du règlement.

.*. Les Ascendants et Descendans sont astreints au concours personnel, sans remplaçants ni excuses.

Toutefois
Les Financiers et Hommes d'Etat, quoique momentanément anesthésiés dans leurs préoccupations normales, peuvent s'exempter du règlement et dépasser l'heure du *couvre-feu*.

Saison d'Hiver de 1858.

PROBLÈME SOCIAL

Mis au concours par le Père JACQUES

« QUE DOIT ÈTRE LA DANSE DES SALONS? »

Le Comité Chorégraphique

Vient rappeler à M

Que la continuation des Etudes, Essais, Applications, etc., a été prorogée au Dimanche

de la 8me heure à.....la fin!

Par ordre des Comités réunis.

(Voir ci-contre l'ordre du jour pour le soir)

P. S. — Aux Compagnons de la première heure sont reservées les faveurs du Cénacle pour élever les arrivants au diapason.

Le *Cénacle* n'est ouvert qu'aux *Récipiendaires* aûment pourvus de leur *patente* d'admission.

Tablettes de

A 8 heures. — *Arrivée* à sa place, à l'improviste et sans exorde.

1re **Observation.** — Les *Abeilles* de la soirée voudront bien arriver en heure utile et ne pas se faire prier.

De 8 à 9 heures. — *Notions* élémentaires, théoriques et fondamentales, musicales, chorégraphiques, lyriques, admiratives, etc..., et transports inénarrables des grands parents.

2e **Obs.** — Ici, le Néophyte doit étudier l'effet des vibrations sonores, éthérées et olfactives, illusions et condensations de regards, effluves et autres *schèmes* indéfinissables.

De 9 à 11 heures. — *Essais et Applications*, Quadrilles, Polkas, etc., etc. (Les accompagnements de brioches, petits-fours et autres galettes, continueront à n'être pas supprimés.)

3e **Obs.** — A titre complémentaire, l'étude des titillations capricolantes, rafraîchissantes et toniques, est recommandée au Néophyte pour arriver à déterminer l'échelle graduée des phénomènes indéfinis de *tact* et de *goût* et de toutes autres aperceptions sociales.

Vers 11 heures. — *Tintements* du *couvre-feu* sous forme de *cotillon*

4e **Obs.** — On est prié de ne pas trop compter sur l'apparition des Étoiles et Comètes attendues

Après 11 heures. — *Péripéties* de séparations. . . . à la sourdine, avec tolérance de trois ou quatre petits quarts d'heure. . . . au plus, et . . . jusqu'au revoir !

= En fait d'excentriques, n'oublions pas le duc de Brunswick qui vient de demander dix mille francs de dommages-intérêts à M. Dollingen, de la *Gazette de Paris*, pour avoir dit ou laissé dire qu'il jouait aux échecs dans sa loge pendant une représentation théâtrale.

« Dix mille francs! s'est écrié M. Paul d'Ivoi, à l'audition de cette merveilleuse chicane. Dix mille francs! la belle affaire! Il n'y a pas seulement là de quoi payer un des boutons du gilet de S. A. R. »

Il y a longtemps en effet que le duc de Brunswick fait briller aux yeux de tout Paris le plus rare assortiment de joaillerie dont puisse être surchargé un costume masculin. Les fastes de la grande exposition de 1855 ont gardé le souvenir de sa paire d'épaulettes, dignes d'une souveraine de Golconde. Un mystificateur se plut même alors à faire répéter que ces insignes, plus magnifiques que militaires, avaient une destination charitable qui ne devait guère entrer dans les vues de leur possesseur. Enfin vous trouvez à chaque pas des gens bien informés qui vous disent avec mystère :

« Monsieur, — le croiriez-vous? — il en a tant et tant qu'il boutonne son pantalon avec. On dit qu'il en a là pour une centaine de mille francs au moins. »

Du reste, avouons-le : il y a dans les allures de ce duc magnifique un je ne sais quoi de mystérieux bien capable d'occuper une société moins *badaude* que

la nôtre. On ne peut oublier, quand on l'a vue une fois, cette figure amaigrie, longue, aux pommettes rosées, aux épais sourcils, aux yeux vifs mais singulièrement enfoncés, et presque cachée tout à fait par une chevelure singulièrement longue, noire, lisse et pommadée, — figure bien connue d'ailleurs des habitués de tout grand bal, de toute fête officielle, et un peu aussi de ces autres fêtes plus familières et non moins dansantes qui se donnent non loin de l'allée des Veuves... Mais chut! Sachons nous arrêter à temps et ne nous égarons pas sur les traces de l'indiscret Dollingen.

[Du 10 janvier.] = On vient de procéder à la vente des livres de M. Lherminier. Après avoir occupé des positions éminentes dans l'enseignement, il est mort dans un état tellement voisin de la gêne, qu'il avait dû déjà se séparer d'une partie de sa bibliothèque. Ce qui en restait formait néanmoins une collection digne d'éveiller l'attention des bibliophiles.

LIVRES

Le Jardin d'amour, par M. de Lisle (Dentu). Que les collets-montés se rassurent ! Leurs yeux peuvent s'égarer en toute liberté dans les pages de cet élégant volume où de charmants tableaux comme *l'Attente* font encore apprécier davantage de belles et sérieuses choses : *le Mercure de France*, *les Cloches* surtout.

Aux amateurs des poésies naïves de nos campagnes, on doit recommander les *Noëls nouveaux* de M. Ribault de Laugardière (chez Aubry). On n'aurait su mieux entrer dans l'esprit de ce genre charmant en sa simplicité.

THÉATRES

Italiens. — Triste ! triste !! La pauvre Mlle Saint-Urbin a dû faire un mauvais rêve après avoir joué la *Sonnambula*. Sa voix délicate, parfois agréable, souvent fausse, a crevé au milieu d'un air, comme un ballon piqué par une épingle. — La *povera* a eu dans la coulisse une véritable attaque de nerfs.

Au Foyer. — M. Scudo, dans un groupe :

« Quelle adorable musique, malgré la Saint-Urbin ! Quelle fraîche et pure mélodie !... ô Bellini ! »

M. Gendron, peintre d'histoire, près de la cheminée :

« Cette pauvre Saint-Urbin !... elle n'a pas pu sauver l'opéra, malgré son talent. Quelle pauvreté d'invention ! quelle sécheresse d'invention !... il n'y a pas un air... J'aime bien mieux l'album d'Arnaud. »

Dans le couloir des Secondes. — Un bourgeois : « Je n'aime pas *la Sonnambula*... Rossini baisse... »

La bourgeoise de ce bourgeois : « Mon ami, la *Sonnambula* n'est pas de Rossini, elle est de Donizetti. »

Une petite ouvreuse (qui boite un peu, mais qui a des yeux charmants) : — « Jetez-leur des perles ! »

Théâtre-Lyrique. — *La Demoiselle d'honneur* a obtenu un très-grand succès... dans le feuilleton du *Constitutionnel*. La débutante, Mlle Marimon, promet... pas assez cependant pour que l'on soit sûr qu'elle tienne !

Opéra — On répète *la Magicienne* d'Halévy, dont la première représentation est toujours fixée au 15 février. Seulement on se demande comment le cours de ses représentations pourra s'accommoder des départs successifs de Mme Borghi-Mamo, de Belval et de Bonnehée, dont les congés arrivent avec la belle saison.

A l'Opéra-Comique, — on revient avec plaisir à *Fra-Diavolo*.

Odéon. — Nous avons décrié le *Rocher de Sisyphe* — Avouons pourtant que la foule vient volontiers se réchauffer aux lueurs de son incendie. Cela mérite une *Dissertation sur le feu considéré comme élément... de succès théâtral.*

L'Ambigu n'a pas d'autres feux que ceux de sa rampe; mais il compte sur les toilettes de Mme Doche : c'est là qu'est nichée toute la vogue de *Rose Bernard.*

C'est tous les jours gala au petit Théâtre du Luxembourg. Déjazet n'a pas craint d'y charmer tous les Titis et les petits ménages du quartier, — un public qui ne craint pas de manifester son enthousiasme, celui-là !

Le Carnaval de 1858 est en plein exercice. On danse le mardi aux concerts de Paris, et le samedi à l'Opéra, pour redanser encore le dimanche à la Porte-Saint-Martin. Ici, on va et revient en voiture aux frais de l'Administration... et d'un billet de bal pris d'avance à raison de sept francs. — L'idée est bonne et demande des imitateurs.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Objets d'art et d'ameublement

AMEUBLEMENTS complets exécutés par l'association des ouvriers ébénistes. Petite rue Saint-Pierre-Amelot, 34.

ARMURIER. Vieux, 33, pass. Vivienne. Fusils à bascule, revolvers et pistolets de salon.

BRONZES D'ART, lustres et garnitures de foyer, grande fabrique et exposition, 37, rue des Marais-Saint-Martin.

CHAUFFAGE. Galerie d'exposition des appareils économiques de Chevalier, 34, rue Ménilmontant, fondée en 1828.

CHEMINÉES EN MARBRE; six mille à choisir, depuis 11 f. chez J. Dupuis, Petite rue Saint-Pierre-Amelot, 28.

COFFRE-FORTS à l'épreuve du feu le plus violent, chez Motheau, fournisseur des ministères, 28, rue Royale.

CRACHOIRS hygiéniques depuis 3 f. — Grand assortiment de formes élégantes, 22, rue du Château-d'Eau, et 39, pass. Jouffroy.

CRISTAUX, porcelaines, fantaisies de bon goût, services de table. Maison Jacquel, 3, rue de la Paix.

CURIOSITÉS, tableaux, meubles anciens et modernes de la maison Desailly. Prix modérés, rue Saint-Roch, 37.

ENCADREMENTS, dorures et décorations. P. Souty. 178, rue de Rivoli. Salon de tableaux.

ÉQUITATION. Manége Sauton, rue Neuve-des-Martyrs; cité Fénelon : 12 cachets pour 24 fr.

HARNAIS DE LUXE, selles anglaises, et selles de dames Fabrique de Remière, 52, rue de l'Arbre-Sec.

HORLOGERIE Le Roi, connue pour son ancienneté et sa supériorité, 13 et 15, galerie Montpensier, Palais-Royal.

HYDROFERMIE portatif de Colin frères, 21, rue Rochechouart. Garde-robes inodores de 4 et 10 fr.

LAMPES *Modérateur-Martin*, marchant 12 heures et garanties 10 ans, depuis 6 fr., rue du Bac, 133.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Première médaille à l'exp. de 1855, 16, rue de Choiseul.

MEUBLES KLEIN, grande fabrique de meubles en tous genres 115 fg Saint-Antoine. *A l'Acajou sans pareil.*

MOBILIERS DE LUXE et de fantaisie, Bassié et Obry, 87, boulev. Beaumarchais. On répare les meubles anciens.

OPTIQUE, physique, mathématiques, photographie. Instruments de Ch Chevalier, Palais-Royal, 158.

ORGUES ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur unique à l'Exposition universelle de 1855.

PAPIERS PEINTS en tous genres. Au Chinois, 6, rue Tronchet. Vente au meilleur marché de tout Paris.

PHOTOGRAPHIE spéciale pour les portraits sur papier et sur verre de M. Arnaude, 49, rue Vivienne.

PIANOS à double table d'harmonie de Van Overberg, 9, rue de Choiseul. Solidité à toute épreuve.

POMPES à incendie, casques et équipements de sapeurs-pompiers. A. Guérin, 14 et 16, rue du Marché-d'Agnesseau.

PORCELAINES et cristaux de la maison Lahoche et Pannier, 162 et 164, Palais-Royal.

PRESSES-RAGUENEAU, pour reproduire soi-même à nombre indéfini d'exemplaires, dessins et manuscrits, 10, rue Joquelet.

RELIURES *mobiles* pour journaux, livraisons et manuscrits. J. Gaget et Sœur. 20, rue de Chabrol, et 14, boulv. Poissonnière.

SONNERIES ELECTRIQUES de P. Pr ud'homme, 2, rue Saint-Martin. Usage facile et peu dispendieux.

STORES transparents de la fabrique de Ch. Leroy, peintre décorateur, 3, faubourg Saint-Martin.

TABLEAUX-HORLOGES avec angelus, musique et mécaniques variées de la maison Wurtel, 38 et 40, passage Vivienne.

TOITURES PEYRAT en carton bitumé imperméable et résistant au feu, 27, rue du Mail, et 7, rue Saint-Pierre-Montmartre.

Gastronomie

BISCUITS et desserts Parisiens, de la fabrique de M. Guillout, 92, rue Rambuteau; médaille d'honneur.

CAVES DOCKALES du château de la Côte-d'Or. Choix immenses de vins à prix réduits. Champroux, 54-56, boulv. Beaumarchais.

CHARTREUSE des Pyrénées, liqueur de table, digestif par excellence, rue Richer, 26.

CHOCOLAT-DURAND, 15, rue de la Banque. Bonbons, chocolats pectoraux, thés et théières anglaises.

COGNAC, seule maison à Paris pour les eaux-de-vie de Cognac; gérant, Ch. Calluaud, 145, rue Saint-Honoré.

12 **COUVERTS** à filets et une cuiller à potage pour 265 fr. Orfévrerie Christofle, 35, boulv. des Italiens.

GATEAU DE MAIS chez Seillier Matifas, pâtissier, 17, rue Neuve-Saint-Augustin.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt général, 6 boulv. Montmartre.

TABLETTES de bouillon, de la maison Moussu. — Une seule suffit pour faire deux excellents consommés. 12 et 14, rue de Choiseul.

TAPIOCA GROULT. Ce potage léger, savoureux et rafraîchissant convient aux dames et aux convalescents. 3, pass. des Panoramas.

VINS DE CHAMPAGNE de Moët et Chandon; vins de Bordeaux du château de Gruaud-Larose. M. Rivet, 8, boul. Poissonnière.

VINS FINS des caves Françaises. 39, r. du fg Poissonnière. Dépôt de la liqueur du prince impérial et du Nectar de Panama.

VINS DE XERES à 300 fr. la pièce et 30 fr. la douzaine; vieux Porto, Madère des Indes, de Morgan et Cᵉ. 60, rue Neuve St.-Augustin.

BENZINE COLLAS pour nettoyer les taches sur toutes les étoffes sans laisser d'odeur. — 1 f. 25 c., 8, rue Dauphine.

Hygiène, toilette, habillement

BIJOUX EN CHEVEUX guirlandes, médailles, reliquaires de Lemonnier. 10, boul. des Italiens. Modèles élégants et distingués.

CAOUTCHOUC LEBIGRE. Deux magasins bien assortis, l'un 16, rue Vivienne, et l'autre 142, rue de Rivoli. Ne pas confondre.

CHALES DES INDES et de France. Choix immense, et rabais considérable par suite de liquidation forcée. 93, rue Richelieu.

CHAPELLERIE, 3, rue Vivienne, sans rivale pour le bon marché, la beauté, l'élégance de ses produits.

CHEMISES sur mesure à tout prix, garanties supérieures, cravates, fichus et nouveautés en tous genres de Sepot, 20, rue de la Paix

CORSETS PLASTIQUES de Mᵐᵉ Bonvallet, 9 *bis*, boulv. Saint-Denis. Recommandés par le docteur Récamier.

CRÈME POMPADOUR transmise par les héritiers de la femme de chambre de Mme de Pompadour à Violet, 317, rue Saint-Denis.

EAU DENTIFRICE du Dr Henoque, méd. de la Fac. de Paris, chtr.-dent. chevalier de la Légion d'honneur. 253, fg Saint-Honoré.

EAU SOUVERAINE pour la renaissance de la chevelure, de Planchats, 2, rue Caumartin. Eau de fleurs de lys.

FOULARDS depuis 1 fr. 50 jusqu'à 11 fr. Arrivages des Indes et de la Chine. Au siége de la Ce, 42, r. Grenelle-Saint-Germain.

GANTS NETTOYÉS à raison de 5 c. la paire, par la Saponine, pâte inodore, 66, rue Richelieu; à la ph. Serres.

LAIT DE CAMELIA; il blanchit la peau et prévient les rides Chez Drost, parf. 32, rue Richelieu, 3 fr.

BROCHES FRISETTES; elles rendent les boucles indéfrisables et renflent les bandeaux. Chez Croisat, 76, rue Richelieu.

GILET-CHEMISE remplaçant complétement l'ancienne chemisette. Chez E. Malteste, 69, rue Montmartre. Imp. St.-Claude.

LAIT D'IRIS lenitif et tonique, sans vinaigre ni alcool. Piver 10, boulv. de Strasbourg.

MODES élégantes de Mme Dumay, 86, rue Neuve-des-Mathurins. Exposition aux lumières pour toilettes de bals.

MOUCHOIRS de poche unis et brodés depuis 45 c. jusqu'à 1000 fr. Chapson, à *la Sublime Porte*, 11, rue de la Paix.

PAPIER FUMIGATOIRE de Svann. Désinfecte et parfume les appartements. 1 fr. 50 la boîte, 52, rue Castiglione.

PARFUMERIE supérieure de Delabrierre-Vincent, 55, rue du Bac. Extraits p. les mouchoirs, crème de lys, sachets, etc.

PATE REGNIER pour faire couper les rasoirs. Chez l'inventeur, 129, galerie de Valois, Palais-Royal.

PLUS DE TACHE DE VIN ni de tête chauve, grâce à la pommade merveilleuse de Mme Legent, 98, rue du Château-d'Eau.

POMMADE DUPUYTREN préparée par Maltard, pharmacien, 35, rue d'Argenteuil. Elle conserve et fortifie les cheveux.

VITALINE STEUK de Stuttgardt, arrête la calvitie. V. Rochon, 39, boulv. Sébastopol, et 23, boulv. Poissonnière.

Médecine et pharmacie

BAINS DE PENNES *électro-chimiques*, salutaires dans les maladies bilieuses et gastriques. A la ph. 1, rue Fontaine-St-Georges.

BANDAGE à régulateur. Guérison radicale de toutes les hernies. Blondetti de Thomis, rue Vivienne, 48.

CHAINE HYDRO-ELECTRIQUE, Pulvermacher, 18, rue Favart, contre les rhumatismes, gastralgies, surdités, paralysie, etc.

CIGARETTE iodée et iodomètres Chartroulle. Guérissent les maladies de poitrine, 40, rue des Jeûneurs.

EAU DE MELISSE des Carmes, contre apoplexie, choléra, migraines, maux d'estomac. Boyer, 14, rue Taranne.

EAUX MINÉRALES naturelles, Lafont et Ce, 20, rue J.-J.-Rousseau. Véritables pastilles de Vichy.

FERQUEVENNE, la plus substantielle et la plus économique des préparations ferrugineuses. A la ph. 14, rue des Beaux-Arts.

A L'OLIVIER. Maison Popelin, 70, rue de Rivoli, pl. de l'Hôtel-de-Ville. Huile de foie de morue naturelle.

MAL DE DENTS guéri, si violent qu'il soit, par l'eau du Dr O' Méara. A la pharmacie, 44, rue Richelieu.

MALADIES CHRONIQUES et aiguës. Robbe de Rhegart, médecin homœop 49, rue d'Amsterdam, de 3 à 5 h.

MALADIES DES FEMMES traitées avec succès par Mme Lachapelle, 27, rue Monthabor, consultations de 3 à 5 h.

MALADIES DES YEUX. La ph. Letellier, 40, rue Quincampoix, a seule de l'Eau de Loche, en vogue depuis plus d'un siècle. 6 fr.

PAPIER CHIMIQUE d'Hébert contre les rhumatismes, maux d'estomac, brûlures, etc. 19, rue Grenelle-Saint-Honoré.

PASTILLES de Calabre, infaillibles contre les rhumes, bronchites, asthmes, 18, rue Fontaine-Molière.

PATE DE NAFÉ de Delangrenier. Puissante efficacité contre les rhumes et irritations de poitrine, rue Richelieu, 26.

PILULES STOMACHIQUES contre la constipation, la bile et les glaires. A la ph. Colbert, galerie Colbert, 3 f. la boîte.

PLUS DE MAL DE DENTS. Nouvelle découverte pour guérir les dents sans les arracher. Levasseur, 30, r. St-Lazare.

POUDRE INSECTICIDE de Mismaque, 11, rue Mazagran. Usage prompt, odeur agréable, résultat infaillible.

PILULES CLERAMBOURG connues depuis plus d'un siècle, comme stomachiques et dépuratifs. A la ph. 93, rue St-Honoré.

SIROP PECTORAL au poligala et vin antigoutteux d'Anduran. A la pharmacie 118, rue du Faubourg-Saint-Denis.

SIROP de dentition du Dr Delabarre, facilitant la sortie des dents empl. en frictions sur les gencives. A la ph. 14, r. de la Paix.

SIROP INCISIF. Deharambure, 324, rue Saint-Martin. Employé efficacement depuis 60 ans, contre les rhumes et cathares.

VARICES bas, sans couture et élastiques de Flamet, fondateur de cette industrie en 1836. 143, rue Saint-Martin.

VILLA D'ACCOUCHEMENT sans aucun signe extérieur. Mme Renard, lauréat de la Fac., 18, rue Chateaubriand.

ODONTINE et élixir odontalgique, composés par un membre de l'Académie de médecine. 154, rue Saint-Honoré.

Annonces diverses

ARGENTINE inv. par Advielle, 146, rue Saint-Martin Cette composition argente le cuivre et réargente le plaqué.

AUX ETRANGERS La famille d'un professeur recevrait un pensionnaire. S'adresser à M. Gonet, 15, Quai Conti.

AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT. Baillargeau, achète toute marchandise neuve et d'occasion, 7, r. Neuve-des-Petits-Champs.

BACCALAUREATS ès lettres et ès sciences. Cours et leçons particulières de MM. Longchamps et Caye, 242, rue Mr-le-Prince.

COULEURS FINES et toiles à tableaux d'Ange Ottoz. 2, rue de la Michodière. Vente au prix de fabrique.

GRAVEUR héraldique, graveur sur pierres, médailles, boutons de livrée. Thénard, 47, galerie Montpensier, Palais-Royal.

HARMONIFLUTE breveté de Mayer Marix, 46, passage des Panoramas.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, Place du Panthéon, 2.

DU 11 AU 20 JANVIER 1858.

Morceau d'éloquence administrative. — Les rats de M. Soliman et les coiffures de M. de Labédoyère. — Les chevaux de M. Mérimée. — Dîners gaulois. — Succès du *Figaro*. — Dumas serrant la main du peuple. — Lévy! Lévy! — Ce que valent les autographes de Rachel. — L'une de ses hésitations religieuses. — Chronique financière du *Fils naturel*. — Ouverture de la chasse aux pseudonymes. — Première liste. — A propos de traduction. — Les observations de M. Barrier. — Lettre d'un pâtissier de Château-Thierry au sujet de M. Jules Janin. — Prospectus rédigé militairement. — Les futurs journaux : M. Neffzer. — M. Leprince. — M. Delahays. — M. Véron. — MM. Taine, Abbat et Prevost-Paradole. — Réorganisation de la plus ancienne de nos revues. — Conversion d'un grand philosophe. — Livres. — Théâtres.

[Du 11 janvier.] = Les honneurs de notre première page reviennent de droit à la lettre la plus étonnante qu'un fonctionnaire municipal ait jamais soussignée, avec ou sans le concours de son maître d'école. Le monument est d'ailleurs des plus authentiques, et son ancienneté de date (1833) le classe parmi ceux dont on ne saurait trop hâter la publication, dans l'intérêt de l'histoire épistolaire de notre époque *. — C'est une plainte adressée à

* Pour plus de renseignements, s'adresser à M. Nason,

qui de droit par le bourgmestre d'une commune de la Belgique. La lecture de ce qui suit nous dispensera d'en exposer le motif.

« Monsieur,

« Un voile de pudeur nous interdirait, avec les mœurs trop ulcérées du siècle, de colorer les images dégoûtantes d'un fait dont les détails oppriment l'âme bien née d'un honnête homme appelant le bras de la justice, d'accord avec les lois ; mais, Monsieur, le crime est par trop manifeste, et sa liaison avec le caractère le plus dépravé me forcent à recourir à votre munificence.

« Le nommé Durand, de ma commune, homme assez nul, du moins par les facultés intellectuelles et les qualités distinguées de l'âme fourbe dans le fond, ordurieux en paroles et reconnu par ses gestes continuels envers le sexe timide, le 25 du mois dernier, entraîné par la violence des passions les plus effrénées, a tenté à la virginité d'une jeune fille qui rejeta bien loin ses manifestations. La fille s'en étant allée, il l'a abandonnée pour l'instant, puis est allé, en se repaissant de l'image de son forfait, à côté d'une charette qui barrait le chemin.

« Placé sur le derrière de la charette, il sort de son antre comme d'une tanière à bêtes fauves, se précipite sur sa proie qui s'en revenait de garder

paysagiste, heureux possesseur de l'original, et à Edouard Fournier, à l'obligeance duquel nous devons cette communication.

tranquillement son troupeau (car elle était bergère). Il la serre dans ses bras en lui disant : « Ah! mignonne, tu ne connais pas ce qu'il en est de l'amour, je te le montrerai, je te le montrerai... » Au même instant, il lui commet des voies interpellées devant les tribunaux de la qualité de viol. Après cette action, il s'est revêtu du masque trompeur de l'humanité, en voyant des passants, a ajouté à sa difformité, de dire qu'il était venu au secours d'une jeune fille qu'on assassinait.

« Les témoins clairvoyants de l'individu n'eurent pas de peine à distinguer le *vermifuge* (lisez subterfuge) du coupable dont le désordre de ses habits et du mouchoir de la victime sans dessus dessous annonçait les manifestations insipides.

« Quant à la victime, la figure de l'innocence était peinte dans ses yeux dont le nez et les joues étaient meurtries par le contact contondant du ravisseur. La fille, après bien des *questions subalternes* et interrogatives, nous a rapporté ce que j'expose, lequel est transféré dans un procès-verbal que vous recevrez par le prochain courrier. Tel est mon rapport préliminaire basé sur mon exactitude.

« *Signé* FROMENT,
« Bourgmestre de... »

Le...1833.

[DU 12 JANVIER.] = Dans les lignes consacrées à M. Soliman (V. p. 8), nous avons oublié un détail caractéristique. — Il est aujourd'hui veuf

d'une intéressante famille de rats et mulots qui, après les estampes, faisaient ses plus chères délices. Son rat favori portait le nom d'Antonio ; — du faubourg Saint-Antoine, où son maître prétendait l'avoir trouvé.

On voit que les amateurs d'estampes ont leurs heures de romantisme.

= M. de Labédoyère est un collectionneur aussi régulier et aussi passionné dans son genre que le précédent.

Sa redingote d'alpaga est révérée par les bouquinistes du quai, auxquels elle fait depuis longtemps de fréquentes visites. C'est qu'un livre vraiment beau pour le commun des bibliophiles ne le sera point pour celui-ci. Il ne lui faut pas moins de dix ou douze exemplaires impitoyablement dépecés, choisis feuille par feuille, examinés à la loupe, pour composer un seul livre digne de ses rayons. Puis quand, à force de comparaisons, il croit être parvenu à créer un volume, — type comme papier, comme reliure et comme impression, — il se dépêche bien vite de l'enfouir à tout jamais dans un coffre-fort à triple et incrochetable serrure.

Montrez à ce raffiné de bibliothèque, dans une vente, quelque édition d'apparence complétement belle, et vous serez tout surpris de voir retourner le volume à la hauteur de l'œil, puis souffler avec un petit air dédaigneux sur la tranche, en disant :

« Tenez! regardez-moi ces grains de poussière. — Et vous appelez cela un beau livre?... Allons donc! son propriétaire ne l'a pas seulement *coiffé*. »

Coiffer est le triomphe de M. de Labédoyère : coiffer un volume, c'est le recouvrir d'une sorte de calotte en papier qui garantit sa partie supérieure de cette poussière impalpable qui s'introduit dans les étagères les mieux closes.

Espérons cependant, pour l'honneur de la science, qu'il lui arrive quelquefois de décoiffer ses richesses.

[Du 13 janvier.] = M. Mérimée est sans contredit celui de tous les sénateurs qui use le moins du privilége de rouler en voiture.

Il va constamment à pied, et ses chevaux sont dans un état pléthorique qui leur permettrait de figurer avec honneur dans les bas-reliefs du Parthénon. Comme on représentait à leur propriétaire la nécessité de les faire sortir un peu plus souvent :

« Eh bien! soit, répondit-il : on attellera dorénavant pour aller faire au marché les provisions de chaque jour.

Le privilége de cuisiner pour l'auteur de *Colomba* va être aussi brigué qu'un bureau de tabac.

= On a trop parlé des repas du *Figaro* pour qu'il nous ait été permis d'en faire mention sans être accusé de banalité. En fait de gastronomie littéraire, nous nous voyons donc réduit à tam-

bouriner un prospectus inclus dans le plus récent numéro du journal *le Gaulois*.

On y annonce des dîners mensuels sous la présidence d'une société dénommée: « Académie des sans le son de l'Esprit. »

Chaque convive pourra y être aussi bête qu'il voudra; et son festin ne lui coûtera pas plus de deux francs cinquante centimes.

L'article le plus saillant de cette parodie est l'

ART. X.

« En fait d'esprit, — il n'y a ni hommes ni femmes, — notre table est ouverte aux deux sexes. »

[DU 14 JANVIER.] = Grande a été la vogue du *Figaro* de dimanche dernier, qui contenait tant de détails sur Rachel.

Le numéro a eu trois tirages, et il s'en est écoulé vingt mille exemplaires. On en vend encore à l'heure qu'il est.

Les premiers exemplaires ont été achetés deux francs dans la cour de l'imprimerie Dubuisson.

= Chacun a pu remarquer dans *Monte-Cristo* les lignes où Dumas, toujours avide de popularité, énumère avec complaisance les poignées de main de gens en blouse qu'il ne connaissait point, mais qui le connaissaient, — lui !...

Les mauvaises langues prétendent que ces gens en blouse étaient incarnés en la personne d'un seul et même individu, un malin *voyou* du nom d'Isi-

dore, qui se représentait de temps à autre aux yeux distraits du grand homme.

= Pendant que nous en sommes sur les noms propres, signalons une charge de mauvais goût pratiquée avec non moins de succès par un autre gamin mystificateur.

A chaque instant, on entendait appeler d'une voix perçante :

« Levy ! Levy ! »

Et cent têtes judaïques de se retourner aussitôt dans la foule nombreuse qui suivait le convoi.

= A propos des hésitations religieuses de notre grande tragédienne, on nous garantit la rigoureuse exactitude du fait suivant.

Au moment où l'on commençait à craindre pour les jours de sa sœur Rébecca, Rachel eut, à ce qu'il paraît, la pensée de se faire chrétienne pour conserver la santé de celle qu'elle aimait le plus au monde. Quelques jours après, il fallut néanmoins lui annoncer la fatale nouvelle ; c'était le soir, elle avait dû jouer et rentrait à sa loge. D'un mot elle devine que tout est perdu ; elle arrache une petite croix cachée sous ses vêtements, — témoin secret du vœu qu'elle avait sans doute prononcé, — et la jette au loin en disant avec un geste indescriptible :

« Va maintenant,— tu ne m'es plus bonne à rien! »

= A en croire un feuilleton signé Mantel, dans l'un des derniers numéros du *Courrier de Paris*, — feuilleton qui nous paraît d'ailleurs assez

véridique, — il s'en faut de beaucoup que tous les autographes de Mlle Rachel soient d'un excellent aloi :

« Il fallait répondre, chaque jour, à une douzaine de ces lettres (de chaque jour), après avoir jeté les autres au panier. C'est nous qu'elle chargeait fort souvent de ce soin. Dans les dix dernières années, son style s'était perfectionné ; elle rencontrait sous sa plume des mots piquants, des réflexions justes; mais, au début, elle se défiait d'elle-même et préférait s'en remettre à notre plume.

« ... Une fois, il s'agissait de répondre à Mlle C. S***, sa très-intime amie. Elle me demanda le brouillon d'un petit billet qu'il fallait *remplir de chatteries*, et je m'exécutai comme je pus. Plaise à Dieu que, parmi les autographes qu'on publie et qu'on va sans doute publier, il ne s'en trouve pas qui soient aussi des copies de brouillons écrits par une main étrangère ! Je puis affirmer qu'Alfred de Musset, Chateaubriand, M. Cavé et cent autres ont reçu de ces lettres au style d'emprunt. »

Ces détails nous ont paru bons à noter.

[Du dit.] = La prochaine représentation du *Fils naturel*, d'Alexandre Dumas fils, défraye en ce moment toutes les conversations.

Le traité conclu avec lui par M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase, lui assure les avantages suivants :

— Huit mille francs, soldés après la lecture de la pièce.

— Quatre mille francs, contre la remise du manuscrit.

— Cinq mille, à la cinquième représentation.

— Enfin, cinq mille derniers francs, si l'ouvrage atteint la centième représentation ; ce qui n'aurait rien d'étonnant.

Si nous joignons à ces diverses sommes le produit des droits d'auteur, le tout ne laissera pas que de constituer une somme assez ronde.

La Dame aux Camélias a déjà rapporté quatre-vingt-quinze et le *Demi-Monde* cent trente-cinq mille francs.

[Du 15 janvier] = Le pseudonyme nous a toujours fait l'effet d'une coquetterie littéraire bonne à observer.

Le pseudonyme, en effet, a toutes les prétentions du rébus, et, soit dit sans offenser l'*Illustration* et le *Charivari*, nous préférons encore celui-là aux énigmes impossibles qui terminent leur dernière page.

Le lecteur sera dès aujourd'hui tenu au courant de nos investigations, pour la continuation ou la perfection desquelles nous recevrons avec reconnaissance et ses observations et ses renseignements. — L'histoire ne connait pas de petite révélation, et il y a maintenant tel secret de polichinelle qui, aura dans dix ans, acquis toute la valeur du mystère.

Paul d'Ivoi, rédacteur du *Courrier de Paris*, s'appelle Deleutre.

Nemo, — du *Figaro*, — de Pène.

André, — du *Monde illustré*, — Jules Lecomte.

Un Bourgeois de Paris, — du *Figaro*, — Auguste Villemot.

C. de Villers, — *idem*, — Théodore Chéron.

Fortunio, — du *Nord*, — Paulin Niboyet.

Sam, — de la *Patrie*, — Henri Berthoud.

A. de Bernard, — de la *Revue contemporaine*, — A. de Calonne.

Max Berthaud, — *idem*, — *idem*.

Rey, — *idem*, — Meyer.

Le Major Fridolin, — de la *Revue des Deux-Mondes*, — A. de Valbezennes.

Ch. Dell' Bricht, — *du Gaulois*, — Louveau.

C. Lister, — de l'*Illustration*, — Colincamp. (Celui-ci rentre dans la famille des pseudonymes malheureux. Ses ennemis ne manquent jamais de prononcer clystère.)

C'est Paul Foucher qui est chargé principalement de la Correspondance parisienne de l'*Indépendance belge*.

Le petit père Legendre, du *Figaro*, a servi de chaperon à tant de plumes, qu'il serait difficile de les nombrer.

On peut en dire autant de Laroche, garçon de bureau de l'*Artiste*. Avant lui c'était lord Pilgrim qui était chargé de ce soin. Gérard de Nerval et

aussi Arsène Houssaye ont souvent fait parler cet Anglais imaginaire.

Mondion, de l'ex-*Chroniqueur de la semaine*, était la triple incarnation de Taxile-Delord, d'Edmond Texier et de Louis Ulbach.

Le Daléas, de l'ex-*Présent*, était Alexandre Monin. Max répondait au nom de Jules Wallès. C'est aussi Monin qui fait dans le *Figaro* les lettres d'un Provincial, sous le nom de Satané Binet.

Pendant que nous en sommes à *Figaro*, constatons une fois de plus qu'About s'y est appelé Valentin, et Augustine Brohan, Susanne.

Une chroniqueuse de modes émérite s'est fait connaître sous le nom de comtesse de Bassanville : elle s'appelle Lebrun.

[Du 16 janvier.] = Dialogue entre un mari et sa femme. — La femme traduit des romans anglais pour le compte de nos libraires, et le mari se permet quelquefois de revoir lesdites traductions, pour le style seulement.

LE MARI, *lisant.*

« ... Cet inconnu paraissait avoir déjà beaucoup souffert; son visage amaigri, pâle, trahissait une maladie secrète... » (A part.) Diable! (Il biffe *maladie* et met *douleur* à sa place.)

LA FEMME, *innocemment penchée sur l'épaule du mari.*

Tiens! pourquoi donc mets-tu cela ? Je t'assure que *douleur* a bien moins de force dans le texte... *Maladie* vaut cent fois mieux.

LE MARI, *embarrassé.*

Je ne dis pas, chère amie, je ne dis pas... Mais c'est que, vois-tu...

LA FEMME.

Eh bien ?

LE MARI, *jetant un coup d'œil empressé sur la pendule.*

Dieu ! il est déjà onze heures, et mon rendez-vous avec *Chose !* (Il s'enfuit.)

= On lisait dans l'*Univers* du 16 décembre 1857 :

« Un journal de canards, le *Courrier de Paris*, raconte le fait suivant :

« Il s'est passé avant-hier sous mes yeux un *fait* « *divers* assez caractéristique. Un pauvre diable « avait un os arrêté dans la gorge : il étouffait. Les « gens qui l'entouraient sont allés chercher, non « pas un chirurgien, mais la police. Plus tard, « quand les médecins sont arrivés, l'homme était « mort. De pareils faits sont ordinaires à Naples. « — E. Glorieux. »

« Quoi ! il est ordinaire à Naples que de pauvres diables aient des os arrêtés dans la gorge !

« BARRIER. »

Nous donnons cet extrait pour montrer à quel point d'aveuglement peut vous entraîner la polémique.

Il ressort très-clairement du *fait divers* écorché vif par M. Barrier, que le *Courrier de Paris* a voulu dire ceci : « A Naples, on va plus souvent

chercher un agent de police qu'un médecin. » Que l'assertion soit ou non hasardée, il ne nous semble pas y avoir d'ambiguïté dans la manière dont on le raconte.

Mais M. Barrier a refusé de mettre ses lunettes. — Avait-il cependant besoin d'aller si loin pour déterrer un canard ?

[Du 17 janvier.] — Nous recevons la lettre ci-jointe :

« Messieurs,

« La *Revue anecdotique* m'a paru très-fière (numéro 10) d'avoir pris M. Jules Janin en défaut à propos d'une malheureuse phrase sur Molière.

« Votre extrême jeunesse a pu seule vous inciter à mettre le doigt sur de pareilles peccadilles. Le critique que vous attaquez ainsi est depuis trop longtemps coutumier du fait pour qu'il soit encore de bon goût de le faire remarquer.

« Faut-il vous en convaincre ? — Cherchez une édition de La Fontaine qui parut *en Sorbonne* chez l'éditeur Delalain, avec la date de 1820, et avec ce sous-titre :

« Nouvelle édition augmentée d'un essai sur sa « vie et ses ouvrages, par Jules Janin. »

« En ouvrant le premier tome, vous ne pouvez manquer de tomber sur cette phrase :

« Jean de la Fontaine naquit à Château-Thierry, « *le* 8 *juillet* 1621, *à l'instant même* où Mazarin, as-

« sez raisonnablement chargé de la haine publique, « selon la piquante expression du cardinal de Retz, « descendait au tombeau, etc., etc. »

« Il est regrettable que ce bel exorde, — ma lettre ne me permet malheureusement pas de vous le donner en son entier, — tombe devant la date vraie (1661) de la mort de Mazarin, date qui n'est d'ailleurs un mystère pour personne et qui suit de quarante années *l'instant même* où naquit l'illustre fabuliste.

« Ce qui n'empêche pas M. Jules Janin d'être un homme d'infiniment d'esprit. — Je dévore tous ses feuilletons.

« Recevez, etc.

« Signé : Un pâtissier de Château-Thierry. »

[Du 18 janvier.] = Il y a de par le monde des éditeurs un libraire militaire qui donne, en guise de prospectus, les plus curieux morceaux de critique. On en pourra juger par ces quelques lignes où M. Leneveu annonce l'apparition d'un livre de M. Couturier, de Vienne, docteur en droit, chef d'escadron d'état-major, sur les forces militaires des principales puissances de l'Europe. C'est superbe de naïveté et d'impertinence Voulant être avant tout de la plus grande partialité, M. Leneveu ne veut pas nous dissimuler le côté faible de l'écrivain qu'il a bien voulu patronner :

Travaillant depuis 30 ans dans la librairie, bien

que nous connaissions de longue date M. Couturier de Vienne, nous n'avons pas à nous occuper de faire ici sa biographie, mais de faire un Prospectus pour son livre. Nous nous sommes contenté de lui demander la nomenclature des travaux qu'il a publiés : il s'est empressé de nous la donner, avec ce sentiment d'amour-propre, bien naturel à l'homme qui, arrivé au terme de sa carrière, aime à se rappeler les efforts qu'il a faits, les études auxquelles il a consacré sa vie; et certes la sienne a été bien employée. *Nous ne parlerons pas de quelques ouvrages futiles, fruit de loisirs de garnison, péchés de jeunesse qu'il faut oublier*, d'un grand nombre d'articles disséminés et perdus dans les journaux. M. C. de Vienne, à son retour d'Espagne et étant dans le 4e d'artillerie à cheval, a publié, dès 1826, un petit opuscule : *Quelques mots sur le corps d'état-major par un officier de ce corps*, etc., etc.

Aujourd'hui enfin, il nous a confié son manuscrit et nous l'avons communiqué à des hommes juges compétents en cette matière : ils ont été unanimes à nous dire que ce travail était d'une lecture aussi attrayante qu'instructive, grâce à la verve, au style rapide, grâce aux études sérieuses et aux connaissance variées de l'auteur ; *que parfois ils avaient été un peu effrayés* des aperçus lointains qu'il hasardait, des parenthèses qu'il ouvrait, mais que tout aussitôt ils avaient été rassurés par l'adresse avec laquelle il se reprenait à son sujet : bref, ils ont promis à l'auteur et à l'éditeur un succès brillant et solide. Nous en acceptons l'augure. A. LENEVEU.

Editeur-Libraire pour l'art militaire.

[Du 19 janvier]. = En fait de journaux nouveaux, nous en sommes réduit aux prospectus et aux combinaisons nouvelles.

Il y a toujours la *Revue germanique* de Nefftzer qui doit arriver avec la fin du mois.

= M. Leprince, l'ex-rédacteur du *Télégraphe*, déjà si malheureux dans ses attaques personnelles contre le *Figaro*, songe en ce moment à recommencer la lutte sur un nouveau terrain ; — un journal dont le comte M*** serait, dit-on, disposé à faire les premiers frais.

= La maison Delahays songe aussi, comme toute librairie bien entendue, à fonder son petit journal. Celui-ci porterait pour titre : *Les livres à bon marché*, ou quelque chose approchant.

= On parle toujours de l'*Intelligence*. C'est du cerveau de M. Véron que doit sortir cette nouvelle revue, armée de pied en cap.

= On ajoute que cette fameuse *Fille du Millionnaire*, d'Emile de Girardin, sur la destinée de laquelle tant de bruits divers ont couru jusqu'ici, doit orner de sa prose le premier numéro.

= Des complications financières ont retardé l'apparition du journal de M. Charles Blanc, que nous avions annoncé.

= On travaille à une réorganisation complète de la *Bibliothèque universelle de Genève*, la plus ancienne des grosses revues qui s'impriment aujourd'hui, — nous voudrions pouvoir dire la plus connue ; — mais la majeure partie du public qui lit en France n'en soupçonne même pas l'existence. Fondée en 1796, cette revue doit à l'Empire et au commencement de la Restauration ses beaux jours de succès; depuis ce temps, elle a eu le tort de se reposer un peu trop

sur ses lauriers, et surtout de changer plusieurs fois son titre. — Elle s'est appelée tour à tour *Bibliothèque britannique*, *Bibliothèque universelle de Genève*. Il n'y a rien, selon nous, de plus préjudiciable aux intérêts d'une revue que des variations aussi peu motivées. Les rédacteurs de cet organe genévois ont d'ailleurs assez de persévérance et d'argent pour lui réconquérir une place digne de son passé.

= On ne s'arrête pas comme l'on veut sur le chapitre des revues. Nous tenons de bonne source qu'une association de jeunes talents, au premier rang desquels on nomme MM. About, Taine et Prévost-Paradole, a décidé la fondation d'un recueil où la critique tiendra une large place.

[Du 20 janvier.] = Encore une brebis au bercail.

M. C***, le philosophe, n'est plus qu'un humble converti.

Il y a un an qu'il trouvait un plaisir singulier à se faire lire un chapitre des *Mille et une Nuits*. — Ces lectures inoffensives lui ont, à ce qu'il paraît, ouvert le champ du merveilleux.

A la dernière visite d'un critique gentilhomme il lui a serré saintement la main, et il a dit :

« Nous autres catholiques !... »

Comme on l'invitait à une soirée, il a répondu par les refus les plus dévotement motivés ; il a déclaré que les bals et tout leur fracas ne pourraient plus désormais le tirer de sa retraite, — qu'il avait assez, en un mot, des plaisirs frivoles.

Qu'on vienne après cela parler de l'inconstance d'une dame de Chevreuse !

= Si encore des idées aussi chrétiennes pouvaient remplir M. C *** de cet esprit de douce charité qui est leur plus bel apanage !...

Ce ne seraient pas, à coup sûr. les aspirants à l'Académie qui s'en plaindraient.

LIVRES

La Rose blanche, Frère Jean, les amours de Chiffonnette, par Louis Enault (Hachette). — Elles sont trois sous une même couverture de couleur *chamois :* l'une est une nouvelle fraîche comme la fleur dont elle raconte l'histoire ; l'autre émeut comme le cloître où son prologue nous fait pénétrer ; la dernière est une esquisse anglaise, fine, froide, et délicatement travaillée qui fait songer à Goldsmith.

— *Pétersbourg et Moscou*, par Léon Godard (Dentu). L'auteur ne voyage point pour avoir voyagé ; il reste, il voit, il interroge, il veut se rendre compte. Rien n'échappe à son observation, tout lui paraît digne d'un coup de pinceau, et son coloris vous *rendra* l'habit d'un pauvre homme avec autant de soin que celui d'un conseiller privé. De là mille faits inédits, mille révélations bonnes à garder, mille détails de mœurs qui ont leur intêrêt. C'est un livre à lire, et, qui mieux est, à consulter avec fruit.

— *De la Vocation*, par Monseigneur Luquet (Julien), 2 vol. in-8°. — Sujet grave. Œuvre d'un ordre trop élevé pour une critique aussi frivole que la nôtre.

Les travaux et le style qui fortifient encore cette vaste exposition de doctrine nous ont paru néanmoins dignes de préoccuper les plus sérieux esprits.

THÉATRES

Rachel, morte, a rempli la ville du bruit de son trépas; le programme de ses obsèques a fait pâlir toutes les affiches, et ses funérailles ont été le spectacle de la semaine. Elle a occupé pour la dernière fois le feuilleton du lundi, qu'on a trouvé généralement faible.

—L'Etude de Jules Le Conte a été la seule publication vraiment remarquable que nous ayons vue jusqu'ici. Détails biographiques, lettres intimes et piquantes, appréciations rapides et fines, tout fait des deux ou trois articles de cette plume acérée autant de petits morceaux d'une friande lecture.

Opéra-Comique. — En fait de nouveautés, signalons ici un tour de force Dans. la soirée du 13, on annonce tout à coup que le prince de Saxe-Cobourg, viendra prendre place dans la loge impériale. Or, l'escalier particulier qui conduit de cette loge à la rue était absent pour cause de reconstruction. Que faire? L'impossible ou à peu près; car en une heure, on en improvise un autre et l'altesse ducale arrive au moment où l'on pose les derniers clous du tapis.

Vaudeville. — Les *Fausses bonnes femmes*, de Barrière et Capendu, attirent autant de monde qu'elles soulèvent de critiques, ce qui n'est pas peu dire. On ferait presque un petit livre des méchancetés bonnes ou mauvaises déjà imprimées à ce sujet. On croit celle-ci encore inédite : — « Le Capendu de M. Bar-

rière est devenu un cas pendable. » — Comme elle émane d'un fin critique, nous la donnons dans l'intérêt des collectionneurs. Mlle Fargueil a été superbe, en dépit de la grippe et des auteurs.

Théatre-Lyrique. — La musique du *Médecin malgré lui* a toute la valeur d'une solennité. Il y a là de quoi faire ressusciter feu Castil-Blaze. C'est un succès tout neuf sur lequel nous reviendrons. Il a presque fallu le bras vigoureux de Meillet pour contraindre M. Gounod à paraître sur la scène, quand on a demandé l'auteur.

Cirque. — La féerie de *Turlututu* paraît enfin sur l'affiche, non sans avoir causé des transes mortelles à ce brave M. Billion. Son machiniste en chef, — l'homme le plus important de ses trente-deux tableaux, — ne s'était-il pas avisé de tomber gravement malade! — On frémit en pensant qu'il pouvait emporter dans la tombe le secret de tous les trucs, — n'est-ce pas dire de toute la pièce?

Folies-Nouvelles. — *A Venise* vient de prouver que, même après l'*Ile de Calypso*, on pouvait rire à plus d'une parodie. Celle-ci est une folie romantique du meilleur aloi, une *Lucrèce Borgia* grotesque dont la mimique impayable de Paul Legrand rehausse encore le ton.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Paris. — Chez P. JANNET, libraire.

LES ANCIENS POÈTES

DE

LA FRANCE

NOUVELLE SÉRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE

EN EXÉCUTION DU DÉCRET IMPÉRIAL DU 12 FÉVRIER 1856

Après avoir assuré le succès de la Bibliothèque Elzevirienne, la faveur du public lettré vient de lui mériter un nouvel et précieux appui.

Par un arrêt en date du 12 décembre 1857, S. Ecx. M le Ministre de l'instruction publique et des Cultes a bien voulu me charger de multiplier, dans une série de 40 volumes de ma bibliothèque, la presque totalité de nos anciennes chansons de geste, c'est-à-dire les poëmes héroïques qui racontent les hauts faits de Charlemagne et des douze pairs, et qui forment, avec quelques autres compositions du même ordre, un cycle national, désigné d'ordinaire sous le nom de Cycle carlovingien.

L'annonce de cette décision sera accueillie comme une bonne nouvelle, j'en ai la confiance, par tous les amis des lettres sérieuses, par tous ceux qui ne veulent pas se confiner dans l'admiration des clas-

siques, et, sans parti pris ni préjugés d'école, se plaisent à étudier aux différents âges les manifestations diverses, mais toujours originales, du génie de notre nation. Leur concours ne me fera pas défaut, je l'espère, en une entreprise destinée à répondre aux besoins de la science, et à satisfaire en même temps le sentiment patriotique qui nous reproche de laisser dans l'ombre les plus anciens titres de notre gloire littéraire.

C'est aux applaudissements de tous que nous avons vu, de nos jours, après un long et indigne abandon, restaurer les beaux monuments que nous a légués l'architecture du moyen âge. Pourquoi donc la même faveur serait-elle refusée à une restauration analogue de nos antiquités poétiques ? Déjà les efforts particuliers tentés en ce sens ont été récompensés comme ils le méritaient par le public, par l'Institut, par le Gouvernement. N'est-ce pas un sûr indice du succès réservé à l'œuvre bien plus considérable que j'annonce aujourd'hui ?

A quelque point de vue que l'on se place, on ne saurait contester l'intérêt et l'utilité de cette grande publication.

Pour atteindre le but que l'on se propose, rien n'a été négligé, rien ne le sera.

La direction du recueil et l'examen des questions administratives et scientifiques qui s'y rattachent ont été confiés par S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique à une commission composée de MM. :

Gustave Rouland, directeur du personnel et du secrétariat, *Président ;*

Servaux, chef du bureau des travaux historiques, *Secrétaire ;*

Le Marquis de la Grange, sénateur ;

F. Guessard, professeur à l'École impériale des Chartes ;

Francis Wey, inspecteur général des archives départementales ;

Henri Michelant, délégué de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

M. Guessard, membre de la commission, est chargé par M. le Ministre de surveiller la publication.

Les divers poëmes seront publiés, sous l'approbation de M. le Ministre, par des éditeurs d'une compétence reconnue.

En ce qui me concerne, je joindrai mes efforts à ceux des éditeurs, à ceux de la commission, pour que cette nouvelle série de la Bibliothèque Elzevirienne soit digne du public auquel elle s'adresse, digne de paraître sous les auspices du ministre éclairé qui veut bien lui accorder son patronage.

Des quarante volumes consacrés à cette publication, deux renfermeront le tableau bibliographique, l'inventaire complet, de tous les grands poëmes chevaleresques que le moyen âge nous a légués : chansons de geste ou poëmes d'aventure,

De France, de Bretagne et de Rome la grant,

selon la division établie en 1200 par Jehan Bodel. On comprendra dans ce tableau les romans satiriques comme celui de *Renart*, les romans allégoriques comme celui de *la Rose*. Sous le titre de chaque poëme seront indiqués et appréciés les divers manuscrits connus qui nous en restent.

Les trente-huit autres volumes renfermeront tous les poëmes du Cycle carlovingien et quelques autres, qui s'y rattachent plus ou moins étroitement.

Bon nombre de ces poëmes formeront un volume ; quelques-uns en demanderont plusieurs ; d'autres seront réunis dans un même tome, mais avec leur titre et leur pagination particulière, de façon à pouvoir être séparés et reliés isolément. Ainsi, malgré l'essai de classification qui sera proposé dans le tableau bibliographique du Cycle carlovingien, aucun ordre, aucune disposition des poëmes, ne seront

imposés aux personnes qui voudront acquérir le recueil complet, et chaque volume formé d'un ou de plusieurs poëmes, comme chaque poëme formant plusieurs volumes, pourront être acquis séparément. Le titre général qui sera placé en tête des volumes s'en détachera à volonté, et, de la sorte, pour citer un poëme, il ne sera pas nécessaire de renvoyer au tome où il se trouvera dans la collection.

Chaque poëme, précédé d'une introduction et d'un sommaire analytique avec chiffres de renvoi, sera suivi de notes et de variantes.

Il ne fallait pas songer à y joindre un glossaire, sous peine de tomber dans des redites perpétuelles et de grossir démesurément des volumes qui contiendront souvent jusqu'à quinze mille vers; mais, dès que le recueil sera achevé, le dépouillement qui s'en poursuivra au fur et à mesure de la publication me permettra d'offrir au public un glossaire général, qui pourra devenir aisément un glossaire complet de l'ancien français aux XIIe et XIIIe siècles.

Le prix de chaque volume, entièrement semblable aux autres volumes de ma bibliothèque, sera invariablement de *cinq* francs.

Quatre volumes sont dès aujourd'hui sous presse.

Paris. — De Soye et Bouchet, impr., place du Panthéon, 2.

DU 21 AU 31 JANVIER 1858.

L'Académie révolutionnée par ses habits à palmes. — Singulière réminiscence historique. — De la vente de nos nombreux journaux. — Chiffres à l'appui. — Le tœnia de M. Eugène Wœstyn. — Comment la ville de Bourges a su remplacer son théâtre. — Entrée triomphale de M. Dumas à Marseille. — Le *Gayant* de Douai. — Un garde champêtre qui connaît ses classiques. — Conséquences étonnantes d'un simple mariage. — Les journaux qui viennent de paraître. — M. Gondon et sa concurrence à l'*Univers*. — M. Fleury et son hydrothérapie. — Nouveau *Journal des Instituteurs*. — *Les Salons de Paris* et M. Brisson. — Le journal d'un Monsieur qui ne veut plus de politique. — Le *Musée des Familles* et l'aqueduc de Roc-Amadour. — Théâtres.

[Du 21 janvier.] = De graves intérêts s'agitent en ce moment au sein de l'Académie.

L'un de ses membres, — certains nomment M. V***, mais la désignation nous paraît peu probable, — vient de se permettre une motion féconde en débats.

Il a été demandé que, dorénavant, chaque immortel n'eût plus à étaler sur son fauteuil d'autres basques que celles de son habit à palmes vertes ; — en d'autres termes, qu'on eût à revêtir en toute occasion le costume officiel.

Cette question de toilette a soulevé plus d'une objection. Se faisant un bouclier du dix-septième siècle, M. de Vigny l'a combattue au nom même des traditions qu'on voulait invoquer. « Les premiers académiciens n'ont pas eu d'uniforme, pourquoi serions-nous plus rigoristes qu'eux sur ce point? C'est bien assez de mettre le nôtre trois ou quatre fois par an. »

— Mais, ont riposté les partisans des habits à palmes, comment ceux dont vous parlez auraient-ils pu porter un uniforme, à une époque où personne n'en avait, à commencer par nos troupes?

Ce nouvel argument a pour un instant clos la discussion; mais l'auteur de *Servitude et Grandeur militaire* ne se tient pas pour battu, et *pioche* avec ardeur l'histoire de l'armée française, au point de vue du pourpoint.

Cette intéressante dispute nous a remis en mémoire certaine lettre jadis écrite à un académicien par un ministre d'État. Le contenu en est assez piquant pour trouver ici sa place.

« *Le comte de Pontchartrain à l'abbé de Caumartin.*

« Le 9 juillet 1703.

« ...Il n'y a que trop longtemps que l'Académie est accusée de ne rien finir, de chercher sans cesse des prétextes pour éloigner la conclusion des travaux, et mesme de s'y appliquer très-nonchalamment.

« Il me revient de tous côtés que la plus grande partie des séances se consument en discours inutiles ou en disputes frivoles, souvent mesme à ne s'entretenir que des nouvelles, et que, hors trois ou quatre qui s'appliquent sincèrement, le reste n'apporte aux assemblées qu'un air d'ennuy ou qu'un esprit de critique, qu'excite peut-être le chagrin de voir les autres plus assidus et plus laborieux.

« L'augmentation faite par le Roy depuis deux ans dans l'Académie devoit naturellement produire dans les anciens une noble ambition de servir par leur zèle et par leur application d'exemple aux nouveaux, et, dans les nouveaux, une juste émulation de se rendre capables de remplacer les anciens.

« Les grâces dont S. M. veut bien accorder la continuation, malgré les dépenses d'une des plus grandes guerres, devroit encourager à luy faire voir des travaux qui fussent de dignes fruits de ses libéralités. L'inaction feroit un tort infini à l'Académie aux yeux du public, et mesme auprès du Roy... »

Cette lettre, qui peut donner lieu à plus d'un rapprochement singulier, se trouve dans le volumineux recueil de la *Correspondance administrative sous Louis XIV*, publié dans la Collection des documents inédits de l'histoire de France (tome 4, année 1855).

[Du 22 janvier.] = Nous nous empressons de publier la lettre suivante :

« Messieurs de la *Revue anecdotique*,

« L'organe à la fois sérieux et badin que vous représentez m'a paru pouvoir se prêter à la communication ci-jointe, si toutefois vous l'en jugez digne.

« C'est une simple série de chiffres dont la sécheresse touche de plus près qu'on ne le croirait généralement aux sommités de l'éloquence.

« La statistique est une science qui a toujours eu le privilége d'éveiller ma sollicitude, dans toutes ses branches, et je n'omets aucune occasion, — fût-elle des plus fortuites, — de lui solder mon faible tribut de recherches. Comme j'interrogeais un libraire dont le caractère et les mœurs ont su m'intéresser, sur la part de succès aujourd'hui dévolue à chacune de ces feuilles légères qui ont pris en main la mission de récréer l'esprit et le cœur de mes contemporains, j'en obtins des renseignements circonstanciés que je soumets sans plus long préambule à votre judicature.

« Chiffres de vente atteints, dans une librairie de moyen rapport, par chaque N° des journaux :

Journal pour tous.	80 ex.
Dimanche.	30
Omnibus.	30
Passe-Temps.	20

Cinq-Centimes.	15 ex.
Lecture.	15
Voleur.	15
Monte-Cristo.	12
Petit Journal pour rire.	12
Ruche parisienne.	12
Science pour tous.	12
Musée des Sciences.	12
Voyages et Voyageurs.	10
Semaine des Enfants.	8
Réveil.	5
Roger-Bontemps.	5
Vérité.	5
Musique des Familles.	4
Lanterne magique.	4

« Le *Monde illustré* et *Figaro*, qui coûtent trente centimes, peuvent être adjoints à ce tableau comparatif avec les chiffres de 50 et de 15.

« Le *Journal pour tous* conserve, vous le voyez comme moi, une supériorité marquée sur ses concurrents. Il est juste cependant de faire remarquer que ses frais sont beaucoup plus grands, et qu'avant l'apparition des feuilles auxquelles il a servi de type, tel entrepositaire qui en vendait jusqu'à deux cent cinquante numéros, n'en écoule pas aujourd'hui plus de quatre-vingts.

« Il est également bon de remarquer que j'ai établi ci-dessus une moyenne nécessairement arbitraire.

Il y a des journaux plus ou moins demandés, en raison des quartiers où est situé chaque siége de vente.

« Je termine cette note en y apposant une signature que je vous laisse libre, messieurs, de livrer au souffle indiscret de la publicité, mon nom devant vous être un sûr garant de chiffres dont les intéressés pourraient vouloir contester le caractère authentique. « PRUDHOMME. »

[DU 23 JANVIER.] = Si M. Wœstyn n'a plus rien à conquérir du côté de l'esprit, comme on s'est déjà plu à le lui dire, pourquoi ne ferait-il pas provision d'un peu de tact?

Il a pris dans le *Figaro* d'hier le Réalisme à partie. — Si ces sortes d'exécutions n'ont plus précisément le mérite de l'à-propos, il a su du moins relever la sienne par une série de pointes fortement imagées. Rien n'y manque, pas même le marquis de Sade, que tout homme vertueux est tenu de citer à ses heures d'indignation.

Voici la première phrase de M. Wœstyn :

« *Tœnia* sorti des déjections de Balzac, le réalisme ne doit pas être accepté sur l'étiquette du sac. »

Similia similibus. Si l'homœopathie est une bonne chose, il n'en faut pas discréditer autant l'application, en matière littéraire surtout.

La sortie de M. Eugène Wœstyn nous fait l'effet

de ce remède de bonne femme qui consiste à extraire le ver dont il est parlé plus haut, à le faire griller sur une pelle, à en délayer les cendres dans un breuvage fallacieux, et à faire ensuite avaler ce liquide à l'enfant qu'on suppose travaillé par les ascarides et les gros lombrics.

Ceci dit, nous demanderons à l'idéalisme pardon d'une comparaison malpropre, mais dont son défenseur nous a fourni tous les éléments.

[Du 24 janvier.] = La ville de Bourges est probablement la seule, entre toutes celles du même rang en France, qui n'ait aucune salle de spectacle.

Il y a près d'un an qu'un incendie n'a pas laissé pierre sur pierre du théâtre de cette capitale. Comme on devait y représenter *Tartuffe* le lendemain, plus d'une âme dévote du lieu n'a pas manqué de donner à entendre que le doigt du Seigneur s'était manifesté en cette occasion.

Quoi qu'il en soit, l'édifice n'a pas été relevé, et, sur ses cendres, au cœur même de la ville, poussent à plaisir des pois, des melons, des concombres et autres plantes potagères.

C'est plus innocent, sinon plus récréatif.

= Si nous en croyons un Charivari marseillais, *le Mistral*, Dumas père se prépare à un petit voyage, sans doute au bénéfice des lecteurs de *Monte-Cristo*.

Voici en quels termes est annoncée la nouvelle :

O Phocée, réjouis-toi, prépare tes lampions, tes

feux de Bengale, tes mâts de cocagne! Fais résonner l'airain de tes cloches, pavoise tes navires, et jette aux échos méditerranéens les sourds grondements du canon.

Peuple, revêts des habits de fête; ablutionne ton corps, et songe à conditionner une ovation digne de toi et de LUI !

Mais surtout achète de l'huile, une multitude de verres, et une boîte de veilleuses allemandes, et exhibe les lampions accoutumés de l'allégresse.

Tu peux avoir vu :

Un rat bicéphale,

Un nain chinois,

Un phoque parlant;

Tu as pu regarder face à face celui (Mirès ?) qui veut faire de notre cité la huitième merveille du monde, dont le grand homme blanc, de la place Royale, atteste le cœur généreux, et dont le goût artistique s'est révélé par le don précieux de toiles de plusieurs *maîtres*... de superficie.

Tu croyais peut-être qu'il s'agissait ici de lui. — Eh bien, non; — désabuse-toi !

Le feuilletoniste du *Sémaphore* l'assure.

Le Marseillais aura l'HONNEUR et l'AVANTAGE de posséder M. Alexandre Dumas, de respirer le même air que lui.

Peuple, prépare tes lampions et prends garde aux taches d'huile.

Signé : Vidame de la TRÉBOURINE.

= La ville de Douai possède son petit journal : *Gayant*. Le frontispice représente nécessairement la marche traditionnelle du géant escorté par sa robuste famille.

« Personne, nous le pensons, ne sera surpris de voir le nom de *Gayant* figurer en tête de notre nouveau journal; car pour nous tous, enfants de la

cité douaisienne, ce nom est un symbole : il signifie orgueil national, amour du pays natal, bienveillance et cordialité entre tous nos concitoyens...

« ...Et puis n'avons-nous pas ce qu'aucune ville de Flandre n'a jamais possédé : notre air douaisien !... Il est pour nous ce qu'est le *Ranz des vaches* pour les Suisses ; et si, loin du pays, nous avons le bonheur de l'entendre, ne fait-il pas couler des larmes de joie ? Cet air, sur lequel tous les enfants de Gayant dansent avec tant de plaisir, fut traduit en marche guerrière en 1775, et électrisa les combattants... »

Nous lisons dans ce même numéro du *Gayant* :

« On a déjà fait ressortir maintes fois le comique de certaines enseignes ; mais il en est peu assurément qui approchent de celle du garde champêtre de M***, qui est en même temps éclusier de la Sambre canalisée :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

« Certes, Racine, en écrivant *Athalie*, était loin de se douter que les deux vers qui précèdent devaient servir d'enseigne à un garde champêtre éclusier. »

[Du 26 janvier.] = Les journaux du vendredi 18 décembre ont enregistré une publication de mariage que leurs lecteurs ont vue d'un œil vraisemblablement fort inattentif, et sans se douter

le moins du monde des singuliers effets que cette union doit produire au point de vue de l'affinité.

M. Jean Reynaud (ce n'est pas le philosophe) épouse Mlle Labrosse, veuve Cortambert.

Pour quiconque connaît les individus, cette simple et modeste annonce veut dire que Mlle Labrosse, veuve Cortambert, prend pour mari le père de la femme que son père à elle a épousée en secondes noces et dont il a deux fils.

Or, et sans qu'il soit besoin d'être un généalogiste de première force, on reconnaît facilement que le mariage en question donne les résultats suivants :

Mme Cortambert devient la belle-mère de sa belle-mère.

Elle devient aussi la belle-mère de son père, et la belle-grand'mère de ses deux frères.

M. Jean Reynaud, le futur époux, va devenir le beau-fils de sa propre fille, le gendre de son gendre, le beau-frère de ses petits-enfants.

Par la même raison, M. Labrosse devient le beau-père de son beau-père, et le beau-fils de sa propre fille.

Mme Labrosse aura pour belle-mère sa belle-fille, et son père va devenir son beau-fils.

Les deux fils Labrosse deviennent les petits-enfants de leur sœur et les beaux-frères de leur aïeul.

Quel dommage qu'en fait d'alliances, nos légis-

lateurs aient refusé d'admettre la coutume bretonne

S'ils avaient été moins rigoristes, Mme Cortambert se trouverait être la petite-belle-fille de son mari et sa belle-grand'mère à elle-même ; M. Jean Reynaud, dont la femme serait déjà la petite-belle-fille, deviendrait, par conséquent, son propre petit-beau-fils.

Les effets que nous avons signalés tout à l'heure sont actuels, et voici les résultats probables.

Si, comme nous l'espérons, certaines éventualités se réalisent, les enfants à naître auront pour beau-frère leur aïeul et pour belle-grand'mère leur propre sœur. De plus, et ce n'est point là, peut-être, le moins bizarre, c'est que les deux fils Labrosse, frères de leur mère et petits-fils de leur père, se trouveront être, à la fois, leurs oncles et leurs neveux, et réciproquement.

De telles unions, à notre avis, méritent d'être encouragées.

Nous venons de manifester l'espoir que le mariage ne sera point stérile. Nous allons plus loin : nous exprimons le vœu que les nouveaux époux aient une fille, et que, le temps venu, ils l'unissent à l'un des fils Labrosse.

Cette nouvelle conjugalité aura des effets non moins étranges que la précédente.

L'épousée deviendra la belle-sœur de sa mère, la bru de son aïeul et de sa belle-grand'mère, et la petite-belle-fille de son propre père.

Le mari aura sa sœur pour belle-mère, son père pour beau-grand père, pour belle-grand'mère sa propre mère, et pour beau-père son aïeul.

En outre, chaque époux, qui se trouvera être, à la fois, comme nous l'avons dit déjà, oncle ou tante et neveu ou nièce de son conjoint, sera grand-oncle ou grand'tante, et, en même temps, cousin germain de ses propres enfants.

[Du 27 janvier]. = Périodiques nouveaux :

L'Universel, journal politique quotidien, grand format. — Directeur : Jules Gondon, 21, quai Malaquais. Deux éditions : l'une quotidienne, dont le prix est de soixante-quatre francs; et l'autre semi-quotidienne, à trente-deux francs.

Il est donc venu, cet antagoniste de l'*Univers*, que nous pressentions dès le 1er août 1857.

Nos lecteurs se rappellent qu'à cette date, M. Taconnet, un négociant en cuirs, fort entendu d'ailleurs en matière de journalisme, s'était fait adjuger l'*Univers*, vendu aux enchères, avec une grande perte pour les anciens actionnaires éliminés après le remboursement fort modeste du quart de leurs déboursés. M. Taconnet, représentant du parti Veuillot, avait eu à triompher de la concurrence faite par un des principaux rédacteurs du journal, M. Louis Gondon. On ne se résout pas aussi aisément à pareille perte, et M. Gondon a tant fait qu'il a su obtenir, non sans grandes peines,

le privilége d'un autre journal. — Son prospectus, auquel nous prenons quelques lignes significatives, montre assez nettement sur quel terrain se dressera cette nouvelle concurrence.

« *L'Universel* ne se présente pas seulement comme un défenseur nouveau de la cause catholique : les écrivains qui le rédigeront désirent surtout répondre à un vœu clairement exprimé de l'opinion publique, en apportant dans la défense des principes chrétiens cet esprit de modération et de charité qui est par excellence la vertu chrétienne.

« Sans vouloir rien blâmer de ce qui s'est fait, ils se croient autorisés à penser qu'il est temps de changer la direction de la presse catholique, et que, continuer les polémiques irritantes, ce ne serait pas seulement un danger, mais encore un véritable anachronisme...

« Dans la discussion des questions d'économie, d'histoire, de littérature ou d'art, il est trop facile de faire le procès au présent par l'éloge de ce qui fut bon dans le passé; *l'Universel* tient à rester de son temps. Cherchons à nous rapprocher sans cesse de cet idéal du beau et du bien que le christianisme a créé. Mais à quoi bon des retours éternels sur ce qui n'est plus? Pourquoi s'attarder à l'apologie d'un passé mêlé aussi de bien et de mal, quand le présent demande tant de dévouement?...

« La situation présente réclamait, pour la dé-

fense des intérêts religieux, un organe dégagé de tout antécédent fâcheux de polémique. »

— *Le Progrès*, journal des sciences et de la profession médicale. Rédacteur : Le Dr Louis Fleury, place de l'Ecole-de-Médecine.

« Ce n'est point pour répondre à un *besoin de notre époque* que nous avons fondé un nouveau journal médical. C'est pour satisfaire l'un de nos désirs et pour réaliser l'une de nos convictions...

« Nous ne chercherons pas à le dissimuler, notre journal est destiné à devenir les *Annales de l'hydrothérapie rationnelle*, et sur ce terrain, nous ferons appel à tous les jeunes médecins qui nous donnent chaque jour des preuves de leurs sympathies personnelles et de leur adhésion scientifique. »

Chacun sait que le docteur Fleury n'a pas attendu le moment de fonder un recueil spécial pour faire de l'hydrothérapie. Son bel établissement de Bellevue a déjà rendu des services dont nous avons expérimenté par nous-même toute la valeur. N'est-ce pas là que M. de Banville vient de recouvrer en partie une santé fort compromise ?

— *Journal des Instituteurs.* Hebdomadaire. Gérant : M. Louandre, 45, rue de Grenelle-Saint-Honoré. (Cinq francs par an.) — Jusqu'ici, les recueils qui publiaient les actes officiels relatifs à l'instruction primaire étaient restés exclusivement pédagogiques. Celui-ci, qui recevra désor-

mais de l'administration ses communications officielles, aura de plus un caractère politique, dont il usera vis-à-vis des instituteurs, non pour aigrir leurs caractères en exagérant et en faussant leurs prérogatives, mais pour fortifier en eux les sentiments du devoir et de la confiance en l'autorité.

— *Les Salons de Paris,* Chronique hebdomadaire. Directeur : Jules Brisson, 68, rue Neuve-des-Mathurins.

« Nous nous proposons de publier, sous le titre *Les Salons de Paris*, un recueil hebdomadaire qui paraîtra tous les dimanches.

« Ce recueil est adressé aux gens du monde, et spécialement aux femmes.

« Les salons sont le miroir vivant d'une société. Comme les théâtres, ils tiennent la plus large place dans la vie parisienne. Ils sont devenus un besoin de nos habitudes et de nos mœurs, une condition indispensable de notre existence. Et pourtant ils sont loin de jeter l'éclat et d'exercer la légitime influence à laquelle ils ont droit de prétendre.

« A quoi cela tient-il ? A l'absence de publicité. »

Ceci nous paraît un cercle vicieux. La publicité qu'invoque M. Brisson a toujours existé et existera toujours sans le secours d'aucun journal. Ces salons assombris par sa plume complaisante ne sont eux-mêmes autre chose, s'il veut bien nous permettre cette figure, que de véritables agences de publicité; assez florissantes par elles-mêmes pour

dédaigner l'aide d'un nouvel organe qui aurait peu de choses à leur apprendre.

M. Brisson continue par ce tableau :

« Plusieurs salons se disputent chaque soir l'élite de la société parisienne.

« Il y a d'abord les salons diplomatiques, qui ont un cachet particulier ;

« Les salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain, où règne le bon ton, les manières élégantes, les traditions d'une grande époque ;

« Les salons littéraires, où règnent l'esprit, la conversation pétillante de verve et de finesse, les bons mots, la critique bienveillante des œuvres de littérature et d'art ;

« Les salons de la finance, qui brillent par l'éclat des fêtes, par la splendeur des appartements, par la richesse des toilettes, par une abondance et une profusion dignes de Lucullus ;

« Les salons artistiques, où l'on assiste à la vie intime et intéressante des artistes célèbres et des actrices en vogue.

« Quel vaste horizon pour l'œil de l'observateur ! Que de grâce ! que d'esprit et de beauté ! etc., etc. »

Terminons par ces deux articles dont la teneur nous paraît furieusement délicate :

« Nous accueillerons avec joie tous les renseignements qui nous parviendront ; si quelque petit scandale se produit, notre rôle de chroniqueur

nous empêchera de le passer sous silence, mais nous *glisserons légèrement dessus.*

« Les femmes ont un talent particulier d'observation qui s'attache aux détails et qui manque aux hommes. Nous ouvrons avec empressement nos colonnes à celles qui voudront nous envoyer des articles. »

— *L'Union nationale.* — Nous n'avons encore vu que le manifeste, mais il est bon.

« Nous ne voulons plus de politique, s'écrie M. J.-M. Gally. — Il y a certes bien autre chose à voir, à dire, à faire en ce monde, qu'à s'en occuper. La politique, avec ses passions, ses colères et ses haines, a tout usé, tout englouti... Elle a divisé les hommes et embrouillé les choses... Elle ne nous a donné que de funestes habitudes de criaillerie oiseuse et irritante... »

Pourquoi diable M. Gally va-t-il nous parler après cela de « ce qui manque au gouvernement et au peuple ? »

Son déni de politique témoigne des meilleures intentions, mais il nous a bien l'air d'un serment d'ivrogne.

Enfin, voici les conclusions :

« Il est temps de revenir au culte de la raison... aussi, est-ce afin d'appeler les citoyens à l'exercice, en commun, de ce culte, sous la bannière duquel viendront se ranger les honnêtes gens et les gens intelligents de tous les partis, que nous

voulons fonder un journal... un journal libre, indépendant et vrai, qui soit, en même temps, l'expression nette et sincère d'une pensée de paix et de concorde; le fidèle interprète des désirs et des besoins de tous, mis en concordance sympathique avec le devoir et le droit ; un miroir dans lequel se réfléchiront et l'espoir du peuple et l'intention du pouvoir; une tribune, enfin, où se discuteront et s'approfondiront simultanément, avec calme et dignité, les grands problèmes sociaux de toutes les questions dont le développement doit tendre et servir à l'amélioration du sort des enfants d'une même patrie... par le règne de l'amour et de la liberté, par une bonne organisation du travail et de l'instruction, par le concours de la religion et de la charité. »

[Du 30 janvier.] = Les poëtes nous font parfois doublement regretter la perte de Rachel.

Voici quatre strophes d'une pièce de vers que chacun peut comme nous acheter au numéro 16 du boulevard Montmartre. Nous ne craignons pas d'offrir un abonnement en prime à l'homme sagace qui nous expliquera les deux dernières.

Hélas! hélas! elle a cessé de vivre,
Son dernier mot fut d'appeler Samson.
Elle pâlit, puis à la mort se livre,
Pourquoi Samson? d'un ami c'est le nom.

Allons, bergers, vous qui sur son passage,

Gardez gaîment vos troupeaux de moutons,
Inclinez-vous, rendez, rendez hommage,
Rachel est morte et passe en ces wagons.

. . . . . .

Noé, dit-on, jadis planta la vigne,
Le vigneron la cultiva depuis,
A qui doit-on du vin la grâce insigne ?
C'est à Noé le père de ces fruits.

Pourtant tu fus bien l'enfant de tes œuvres,
Si tu parvins, ce fut par tes travaux,
Et sans recours aux forges des manœuvres,
De l'univers tu sautais les niveaux.

FOUCHER,

Auteur de plusieurs chansonnettes et romances et d'une ayant pour titre : A RACHEL.

= Le *Musée des Familles* vient de donner une fort belle gravure de l'aqueduc de Roc-Amadour. Seulement, et pour plus de pittoresque sans doute, le dessinateur a jugé à propos de faire passer sur cet aqueduc des hommes, des chevaux et des voitures.

Nous dénonçons cet enjolivement à M. Pitre-Chevalier.

THÉATRES

THÉATRE-FRANCAIS. — *Lionel ou Qui vivra verra*, par M. Scribe et un autre Monsieur. — Pièce malvenue; peinture peu réussie d'un monde qui n'intéresse plus. — Caricatures de sportman d'après Daumier; litté-

rature d'après Prudhomme. — La fin du scribouillage.

Odéon. — *Le Bonheur chez soi.* — Pièce anodine; intrigue à l'eau de guimauve, bonne pour les grippés; pièce qu'il faut voir comme le bonheur... chez soi...

Gymnase. — *Le Fils naturel.* Ce sera le succès dramatique de la saison; — succès de bon aloi; pièce vivement et habilement menée, d'une donnée un peu faible, mais d'une exécution supérieure, qui prévaut surtout par la puissance ironique, par la raillerie sobre, discrète et contenue, par la franchise de l'élan et la netteté vigoureuse avec laquelle M. Dumas aborde les situations les plus délicates. — Infiniment d'esprit et très-peu de cœur. — Le public des premières représentations n'a pas besoin de ce dernier article.

Théatre-Lyrique. — *Le Médecin malgré lui.* Paroles de Poquelin, dit Molière, respectueusement dérangées par M. Michel Carré et son complice. — Délicieuse musique de Gounod. — Une ovation, un triomphe!

Ambigu-Comique. — *Paris-crinoline*, par Roger de Beauvoir. — La seule revue qui soit écrite en français! — Les couplets ont des pointes, le dialogue a du trait, les femmes, de la crinoline et de la beauté. — L'auteur l'a exigé. — Roger de Beauvoir a été le dernier des *rewiessers*. Aux derniers les bons! et allez voir ce bataillon qui défile, l'éclair aux yeux et la chanson aux lèvres.

Folies-Nouvelles. — *Le Loup-garou.* Une charmante opérette dont le livret vaut une petite cause célèbre et la musique plus encore. — Il y a là un grand garçon du nom de Dupuis qui joue les niais mieux qu'au village.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Paris. — Chez P. JANNET, libraire.

LES ANCIENS POÈTES

DE

LA FRANCE

NOUVELLE SÉRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE

EN EXÉCUTION DU DÉCRET IMPÉRIAL DU 12 FÉVRIER 1856

Après avoir assuré le succès de la Bibliothèque Elzevirienne, la faveur du public lettré vient de lui mériter un nouvel et précieux appui.

Par un arrêt en date du 12 décembre 1857, S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes a bien voulu me charger de multiplier, dans une série de 40 volumes de ma bibliothèque, la presque totalité de nos anciennes chansons de geste, c'est-à-dire les poëmes héroïques qui racontent les hauts faits de Charlemagne et des douze pairs, et qui forment, avec quelques autres compositions du même ordre, un cycle national, désigné d'ordinaire sous le nom de Cycle carlovingien.

L'annonce de cette décision sera accueillie comme une bonne nouvelle, j'en ai la confiance, par tous les amis des lettres sérieuses, par tous ceux qui ne veulent pas se confiner dans l'admiration des classiques, et, sans parti pris ni préjugés d'école, se plaisent à étudier aux différents âges les manifestations diverses, mais toujours originales, du génie de notre nation. Leur concours ne me fera pas défaut, je l'espère, en une entreprise destinée à répondre aux besoins de la science, et à satisfaire en même temps le sentiment patriotique qui nous reproche de laisser dans l'ombre les plus anciens titres de notre gloire littéraire.

C'est aux applaudissements de tous que nous avons vu, de nos jours, après un long et indigne abandon, restaurer les beaux monuments que nous a légués l'architecture du moyen âge. Pourquoi donc la même faveur serait-elle refusée à une restauration analogue de nos antiquités poétiques ? Déjà les efforts particuliers tentés en ce sens ont été récompensés comme ils le méritaient par le public, par l'Institut, par le Gouvernement. N'est-ce pas un sûr indice du succès réservé à l'œuvre bien plus considérable que j'annonce aujourd'hui ?

A quelque point de vue que l'on se place, on ne saurait contester l'intérêt et l'utilité de cette grande publication.

Pour atteindre le but que l'on se propose, rien n'a été négligé, rien ne le sera.

La direction du recueil et l'examen des questions administratives et scientifiques qui s'y rattachent ont été confiés par S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique à une commission composée de MM. :

Gustave Rouland, directeur du personnel et du secrétariat, *Président ;*

Servaux, chef du bureau des travaux historiques, *Secrétaire ;*

Le Marquis DE LA GRANGE, sénateur ;

F. GUESSARD, professeur à l'École impériale des Chartes ;

Francis WEY, inspecteur général des archives départementales ;

Henri MICHELANT, délégué de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

M. Guessard, membre de la commission, est chargé par M. le Ministre de surveiller la publication.

Les divers poëmes seront publiés, sous l'approbation de M. le Ministre, par des éditeurs d'une compétence reconnue.

En ce qui me concerne, je joindrai mes efforts à ceux des éditeurs, à ceux de la commission, pour que cette nouvelle série de la Bibliothèque Elzevirienne soit digne du public auquel elle s'adresse, digne de paraître sous les auspices du ministre éclairé qui veut bien lui accorder son patronage.

Des quarante volumes consacrés à cette publication, deux renfermeront le tableau bibliographique, l'inventaire complet, de tous les grands poëmes chevaleresques que le moyen âge nous a légués : chansons de geste ou poëmes d'aventure,

De France, de Bretagne et de Rome la grant,

selon la division établie en 1200 par Jehan Bodel. On comprendra dans ce tableau les romans satiriques comme celui de *Renart*, les romans allégoriques comme celui de *la Rose*. Sous le titre de chaque poëme seront indiqués et appréciés les divers manuscrits connus qui nous en restent.

Les trente-huit autres volumes renfermeront tous

les poëmes du Cycle carlovingien et quelques autres, qui s'y rattachent plus ou moins étroitement.

Bon nombre de ces poëmes formeront un volume ; quelques-uns en demanderont plusieurs ; d'autres seront réunis dans un même tome, mais avec leur titre et leur pagination particulière, de façon à pouvoir être séparés et reliés isolément. Ainsi, malgré l'essai de classification qui sera proposé dans le tableau bibliographique du Cycle carlovingien, aucun ordre, aucune disposition des poëmes, ne seront imposés aux personnes qui voudront acquérir le recueil complet, et chaque volume formé d'un ou de plusieurs volumes, pourront être acquis séparément. Le titre général qui sera placé en tête des volumes s'en détachera à volonté, et, de la sorte, pour citer un poëme, il ne sera pas nécessaire de renvoyer au tome où il se trouvera dans la collection.

Chaque poëme, précédé d'une introduction et d'un sommaire analytique avec chiffres de renvoi, sera suivi de notes et de variantes.

Il ne fallait pas songer à y joindre un glossaire, sous peine de tomber dans des redites perpétuelles et de grossir démesurément des volumes qui contiendront souvent jusqu'à quinze mille vers; mais, dès que le recueil sera achevé, le dépouillement qui s'en poursuivra au fur et à mesure de la publication me permettra d'offrir au public un glossaire général, qui pourra devenir aisément un glossaire complet de l'ancien français aux XIIe et XIIIe siècles.

Le prix de chaque volume, entièrement semblable aux autres volumes de ma bibliothèque, sera invariablement de *cinq* francs.

Quatre volumes sont dès aujourd'hui sous presse.

Paris. — De Soye et Bouchet, impr., place du Panthéon, 2.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'empereur. Parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT-IBLED Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny. **CHIRURGIEN-DENTISTE**, guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

EAU D'ALBION. Cosmétique par excellence pour la toilette. Inventé par Gillée frères, parfumeurs-chimistes, 35, rue des Vieux-Augustins. Usine modèle à Neuilly-sur-Seine.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la pharm. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique ; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU**, l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toute sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir; prix depuis *quinze* francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Ecrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile.—La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

DU 1er AU 10 FÉVRIER 1858.

Courses singulières à pied, à âne, et en cabriolet. — M. de Fitzjames. — Le lévrier du pont de Saint-Maur. — Les nouveaux propriétaires d'un grand journal. — M. Verneuil, membre de la Société des gens de lettres. — Les détails effrayants qu'il nous donne sur la misère des propriétaires français. — Amateurs excentriques : M. Duclos, son costume et ses lectures. — Deux parodies à propos de M. Naudet et de M. Laprade. — Un café rue de Fleurus. — Les vins du cardinal Donnet. — Les deux compteurs d'œufs de la Halle. — La poésie en province. — Marius Trabaud et Ulysse Erasmi. — Lettres d'un magistrat angevin à M. Berryer et d'un publiciste méridional à M. Eugène Veuillot. — Mlle Zilia Michelet. — Les petites rouéries de MM. Lafaye et Pick, de l'Isère. — *La Revue de la Presse.* — *La Copie.* — Un cordonnier poète. — Livres et théâtres. — Correspondance : MM. Guérin, Laroche, Leprince et Mme de Tryon.

[Du 1er février.] *

= Le *Courrier de Paris,* — qui, par parenthèse, vient d'être vendu à un personnage dont M. d'Auriol, directeur de la Compagnie des Petites Voitures, a paru jusqu'ici le seul représentant, — nous annonce, pour la belle saison, des courses de chameaux et autres quadrupèdes exceptionnels.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la France aura mis de l'excentricité dans de pareils tournois. Nous

* *Rectification.* Quand on veut prendre son voisin en défaut, il faut se garder d'y tomber soi-même. Au lieu de l'aqueduc de *Rocamadour*, page 59, on est donc prié de lire *Roquefavour.*

avons à ce sujet recueilli quelques faits peu connus dont le souvenir pourra bien n'être pas dépourvu d'actualité.

C'est aux anglomanes du siècle dernier que nous devons les premières courses établies dans le but d'améliorer la race des chevaux français. Telle était du moins la pensée du comte d'Artois lorsqu'il se déclara le protecteur de cette nouvelle mode, car tout devait être mode alors.

A peine la reine et la famille royale ont-elles honoré de leur présence une première lutte hippique à la plaine des Sablons que nous voyons les plus riches et les plus brillants seigneurs faire venir à grands frais des jockeys d'outre-mer, entasser pari sur pari, et se porter les défis les plus extravagants. C'est une ardeur que les émotions de la foule ne peuvent plus même alimenter.

Le duc de Chartres parie le premier contre un seigneur de la cour à qui parcourra le plus vite au trot le chemin qui s'étend de la grille de la Muette à la porte Saint-Denis. Ce tournoi, assurément peu praticable sur nos modernes boulevards, eut lieu le samedi saint, 17 avril 1765.

Au mois de mars de l'année suivante, une course à pied a lieu dans les jardins du Luxembourg entre un des fils du duc de Coigny et le chevalier de Fitzjames.

Moins confiants en leur agilité, MM. de Fénelon et de Fontenille se contentent, pendant un voyage

à Versailles, de lutter de toute la vitesse de leurs cabriolets; au retour, le cheval du premier crève à Sèvres, et celui du second ne rentre à l'écurie que pour n'en plus ressortir. La chute de M. de Fénelon, lancé du véhicule sur son coursier abattu, lui vaut un calembour pour tout témoignage de commisération. On se plaît à dire qu'il ne pouvait manquer de gagner, puisqu'il allait *ventre à terre*.

Il est bon d'observer que les calembours partageaient alors en très-bon lieu toute la vogue des cabriolets. Mais notre champion démonté ne se tient pas pour battu et recommence au bout de quatre jours sous les yeux de Marie-Antoinette, sans cette fois oser risquer d'autre personne que celle de son jockey.

MM. de Nassau, de Chartres et de Lauzun en font autant quelques jours après, et la contagion gagne jusqu'aux officiers aux gardes, entre lesquels une course à pied est annoncée pour le lendemain. Il est bon de noter que tous ces événements se succédaient pendant le même mois de mars 1766.

Il faut reconnaître que ces divertissements étaient fort appréciés par la reine qui, pendant un séjour à Fontainebleau, après avoir épuisé les courses à cheval et à pied, alla jusqu'à en organiser une avec des ânes, qui excita au plus haut degré l'émulation des campagnards du voisinage. Le vainqueur eut trois cents livres et un chardon d'or. —

Mieux valaient certes cent courses d'ânes que les deux anecdotes suivantes. Elles terminent dignement la série des faits que nous venons de résumer.

A la suite d'une *gaieté*, M. le duc de Chartres et MM. de Lauzun et de Fitzjames, qu'on retrouve toujours en lice dès qu'il s'agit de quelque excentricité, parient deux cents louis à qui fera le plus tôt à pied le chemin de Paris à Versailles. Laissant sur la route ses deux concurrents, M. de Fitzjames arrive à Versailles, où il est reçu tout haletant par le comte d'Artois qui le fait saigner et coucher. Il gagne cependant ses deux cents louis sans fluxion de poitrine.

Au mois d'août 1783, une foule nombreuse bordait la prairie qui s'étend auprès du pont de Saint-Maur. C'était le lévrier d'un gentilhomme anglais, très-grand chasseur, qui devait parcourir en six secondes cinq cent vingt-huit pieds. Mais le lévrier ne veut pas même prendre champ, et le gagnant, qui était le duc de Chartres, invite son propriétaire désappointé à dîner avec les seigneurs de sa suite, c'est-à-dire MM. de Lauzun, de Fitzjames, de Nassau et de Conflans.

Ces derniers dînent si bien que, lorsqu'il est question de rentrer à Paris, ils trouvent plaisant de se lancer à fond de train dans la rivière d'où ils sortent avec la plus grande peine, en laissant deux des leurs presque noyés

« Tel est le spectacle, — ajoute philosophiquement le nouvelliste Metra auquel nous devons la tradition de ce pari, —par lequel ils ont dédommagé les curieux dont un grand nombre étaient restés dans l'espoir que la course aurait lieu l'après-midi. »

[Du dit.] = Un des premiers actes des nouveaux propriétaires du *Courrier de Paris* a été le renvoi des anciens rédacteurs. Ceux-ci en ont été avertis par cette gracieuse épître :

Paris, le 30 janvier 1858.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous prévenir qu'à partir du premier mars prochain vous ne faites plus partie du personnel de la rédaction du *Courrier de Paris*.

Selon l'usage, nous avons cru devoir vous prévenir de cette décision un mois à l'avance.

Nous avons l'honneur de vous saluer.

Julien Le Rousseau et Cᵉ.

[Du 2 février.] = Nous engageons tous les locataires vexés et pressurés par leurs propriétaires à aller demander M. Verneuil au concierge du N° 20 de la rue de Seine.

M. Verneuil est un membre de la Société des gens de lettres qui mettra bien vite à la raison tous ces impertinents.

Il n'aura pour cela qu'à leur présenter à chacun un prospectus de son *Journal des Propriétaires*.

Et les malheureux apprendront que :

« Les trois quarts des propriétaires français sont ou très-gênés ou presque entièrement ruinés.

« Les conséquences de cette déplorable situation des détenteurs du sol sont nombreuses et leur ensemble forme une véritable calamité publique.

« Dans les campagnes, FAUTE D'ARGENT, les cultivateurs sont mal logés, mal vêtus, mal nourris, et *presque tous* ces hommes si utiles à la patrie meurent trop jeunes.

« FAUTE D'ARGENT, on ne plante point de vigne sur nos montagnes improductives et pourtant si bien exposées au soleil. C'est pour cela que le *vin est si cher*.

« FAUTE D'ARGENT, on n'élève pas la quantité de bétail nécessaire à la consommation. C'est ce qui nous empêche d'avoir la viande à bon marché.

« FAUTE D'ARGENT, enfin les deux tiers de nos terres ne sont pas convenablement ensemencées, et c'est pour cela que le blé est rare et trop cher. »

On le voit, nous n'avons omis aucune de ces jérémiades mensongères, dangereuses même si elles n'étaient pas si ridicules, et que le bon sens public appréciera comme elles le méritent.

Où est-elle cette France que M. Verneuil nous ruine de la sorte, en un si mauvais français, comme s'il voulait achever de désespérer ses lecteurs?

Où est il ce pays aux terres mal cultivées, aux laboureurs mourant de froid et de faim?

L'alarmiste qui ne craint pas de parler ainsi au-

rait dû au moins se donner la peine d'y faire deux pas.

Si nous avions l'honneur de présider la Société des gens de lettres, nous inviterions un membre aussi compromettant que M. Verneuil à visiter à pied, et une grammaire sous le bras, chacun des quatre-vingt-six départements.

Et ce ne serait que justice :

= Vous croyez peut-être que M. Verneuil, membre de la Société des gens de lettres, va s'arrêter en si beau chemin ? — Ne lui reste-t-il pas à prouver la très-grande misère des propriétaires parisiens ? ce qu'il fait d'ailleurs avec la même éloquence et la même véracité.

« Dans les villes, à Paris par exemple, les propriétaires vont bientôt se trouver tout aussi embarrassés que ceux des campagnes. Le gouvernement y fait avec raison ouvrir de larges rues. Heureux seront les propriétaires qui se trouveront dans l'alignement de ces boulevards, car ils recevront des indemnités qui les tireront d'une gêne pressante ou les sauveront d'une ruine imminente!

« Mais que deviendront ceux placés à côté de ces rues nouvelles ?... Leurs maisons les plus neuves qu'ils trouvent si belles seront bientôt traitées de baraques. Elles feront horreur. Il faudra les faire reconstruire, et si le propriétaire n'a pas d'argent, il sera exproprié et il perdra son beau rang de propriétaire. »

[Du 3 février.] = M. Duclos n'est pas le moins original de nos amateurs. Tout son temps, toute sa fortune, toutes ses amours appartiennent à un petit musée de tableaux qu'il s'est créé dans une maison du quartier Saint-Marceau, rue du Cardinal-Lemoine. Parlez à M. Duclos d'une pièce de sa collection et son œil s'allume, sa main tremble et sa voix prend tour à tour les inflexions admiratives et caressantes d'un père enthousiasmé de sa progéniture.

La figure de M. Duclos ne manque pas d'une certaine distinction; son costume est celui d'un chef de division qui se respecte, — habit à la française, pantalon de casimir, col droit, cravate blanche et chapeau bien brossé; — c'est à peine si, par les temps boueux, il consent à remplacer son pantalon noir par un autre d'un gris moins exposé aux accidents.

En ce qui concerne le reste de cette tenue quasi officielle, il ne transige pas même avec le laisser-aller du chez soi. Il nous en souviendra toujours. C'est par une matinée de décembre que nous lui fîmes notre première visite. Malheureusement, M. Duclos était malade ou du moins fort grippé, et ne put nous faire les honneurs de sa collection. Ce fut lui-même, néanmoins, qui nous ouvrit la porte et nous transmit l'expression de ses propres regrets. S'il avait l'air souffrant, son costume n'avait pas changé. Chapeau, cravate blanche, habit,

pantalon, tout était parfaitement régulier, net, irréprochable. Seulement, ô merveille! M. Duclos s'était oublié jusqu'à... chausser une paire de pantoufles.

Et il fallait certes que sa santé fût réellement bien compromise pour l'amener à une pareille dérogation de principe.

Un dernier détail :

Tous les soirs, vers huit heures, M. Duclos jette un manteau sur ses épaules et fait son entrée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ouverte comme l'on sait, de six à dix heures du soir. A côté du bureau de l'employé qui dessert chaque section, se trouve une tablette servant à recevoir les volumes disponibles et rapportés par les lecteurs. M. Duclos se dirige invariablement vers cette tablette, lance fatalement la main du côté de la rangée de volumes qui s'y trouvent ordinairement déposés, et disparaît en cherchant une place où il puisse lire à l'aise un livre dont il n'a pas encore vu le titre. — C'est une véritable application de la loterie à la littérature.

[Du 5 février.] = Il court en ce moment deux pièces manuscrites dont les copies sont encore des plus rares.

L'une, parodie des imprécations de Camille dans *Horace*, nous fait assister aux désillusions de M. de Laprade, frappant en vain aux portes de l'Académie.

L'autre, d'une nature plus délicate, est intitulée : *La mort d'Hippolyte Naudet, pour faire pendant au récit de Théramène.* — Quelques traits heureux en relèvent la versification qui est assez défectueuse.

[Du dit.] = Encore un café que la générosité de ses commensaux dote d'un musée particulier.

A l'extrémité de la rue de Fleurus, contre le Luxembourg, se trouve un limonadier dont la clientèle est, comme le quartier, éminemment artistique. Chaque soir, peintres, sculpteurs et lithographes se donnaient là rendez-vous dans une petite salle dont l'enfoncement et l'exiguïté se prêtent davantage à une réunion particulière. A force de regarder les murailles en causant art ou en suivant les spirales de la fumée de sa pipe, on a fini par les trouver assez nues pour mériter une décoration, et le cénacle s'est mis à l'œuvre. Le sanctuaire est aujourd'hui digne des sacrificateurs, et l'on y remarque, entre autres bonnes choses, un Corot, un Hamon, un Français, etc., etc.

= Les marchands de Bercy sont en ce moment effrayés de la concurrence du cardinal Donnet.

Le petit séminaire de Bordeaux est depuis longtemps propriétaire de vignobles dont les récoltes encombraient ses celliers. En ces derniers temps où les vins furent rares et chers, l'archevêque de la ville, protecteur-né des intérêts du petit séminaire, ne crut, à ce point de vue, pouvoir mieux faire qu'en mettant dans le commerce ces précieuses

réserves; la meilleure partie en fut donc dirigée sur l'entrepôt de Bercy.

Les fins dégustateurs assurent que la qualité du liquide répond à l'élévation de son prix.

= Qui a entendu parler des compteurs d'œufs de la halle? La charge, — car c'en est une, — vaut cependant à ceux qui l'exercent une rente de deux mille quatre cents francs, — les appointements d'un sous-chef, — sans compter les petits bénéfices. Il est vrai que le métier a ses difficultés, et c'est, dit-on, merveille que de voir la rapidité avec laquelle les compteurs inventorient les richesses expédiées par la province et surtout la Normandie. Les œufs filent dans leurs mains avec la rapidité qu'acquièrent les écus entre les doigts d'un caissier.

[Du 6 février.] = La poésie continue à faire chanter successivement toutes les classes de la société. Voici les titres de trois brochures qui nous arrivent à la fois :

— « *Hercule* ou l'extermination de tout être nuisible, poëme par Marius Trabaud, né à Marseille le 6 septembre 1798. (Marseille, Imp. *Gravière.*) Ouvrage donnant une pleine connaissance de ce *fameux Grec*, et dédié aux personnes qui ont *consumé* de longs loisirs *à* la lecture de la Mythologie comme à ceux qui n'ont nulle teinture de cette haute instruction. »

— « Nouveaux Essais poétiques, par Gormand, ex-cavalier au 1er des hussards. Dijon. Libr. Picard.

— « *Espoir et Déception*, par Ulysse Érasmi, ex-surveillant à l'asile des aliénés d'Aix. (Marseille, imp. Vial.) — L'auteur fait ses adieux à une muse qui n'a pu soustraire son estomac « aux tiraillements de la faim. »

Plus d'un chantre sans doute à ma niaise muse
Jettera l'épigramme au lieu de l'approuver.
N'importe ! que l'on dise : à des riens il s'amuse ;
Moi je prends mon plaisir où je puis le trouver.
Pardonne mon parjure, hélas ! j'y suis contraint,
Cependant mon amour tient de la frénésie ;
Mais le monde incrusta dans son code d'airain :
Le pauvre ne doit pas aimer la poésie.

[Du 7 février.] — Un membre de la magistrature angevine vient de faire imprimer une lettre dont le contenu est des plus curieux. (Angers, imp. Cosnier. 4 pages in-4° compactes.)

MM. Berryer père et fils y sont sommés de rendre une pièce empruntée par ce dernier, comme intéressant à un degré direct l'histoire de sa famille. L'objet de la revendication est une thèse rarissime dédiée à un Louis Berrier de la Ferrière en 1674 et surmontée de son portrait avec la représentation de ses armes.

D'après les faits longuement exposés dans cette lettre, il paraît que son auteur, à la suite d'une soirée où M. Berrier fils lui affirma descendre du susdit seigneur, lui donna communication de la thèse, alors partie intégrante des papiers de la

comtesse d'Argy et envoyée par cette dernière à Angers pour être encadrée et placée dans une galerie de tableaux de famille.

Depuis cette époque (1847), notre prêteur n'a pu en obtenir la restitution, bien qu'il affirme avoir souvent écrit à M. Berrier et s'être présenté à son domicile de Paris au moins une fois par an.

Aujourd'hui, tout en contestant, d'après certaines preuves historiques et d'après la manière différente d'écrire les deux noms, la véritable descendance invoquée par M. Berrier fils, il conclut en ces termes :

Il m'est pénible de vous tenir ce langage, mais j'y suis forcé par la continuation de votre silence et par les procédés de votre fils. Ce n'est pas assez qu'il ne m'ait pas fait connaître comment vous descendiez des deux Berrier chevaliers, comtes et seigneurs de la Ferrière, lui qui m'avait dit que vous en descendiez, assertion sans laquelle je ne lui eusse pas envoyé la thèse en communication. Ce n'est pas assez qu'un jour que je l'ai rencontré, par hasard, dans Paris, après avoir inutilement cherché à le voir chez vous et chez lui, il m'ait renvoyé à vous, pour être remis en possession de la thèse, ne sachant quoi me dire, à la vue de papiers dont j'étais porteur. Ce n'est pas assez que, les années suivantes, faisant ce qu'il avait fait précédemment et ici à Nantes, il ait, à Paris et à Versailles, esquivé ma présence, pour éviter tout entretien avec moi, concernant Louis Berrier et ses descendants, et la manière dont les choses se sont passées entre lui et moi. Ce n'est pas assez qu'il n'ait répondu à aucune de mes lettres, soit que je lui aie écrit à Nantes, ou à Paris, ou à Versailles. Il refuse mes lettres ! Le directeur géné-

ral des postes, par l'intermédiaire du directeur à la résidence d'Angers, m'a renvoyé, le 2 de ce mois, ma dépêche à votre fils, du 25 juillet dernier, avec ces mots sur l'enveloppe : « refusée, Arthur Berryer » quoiqu'elle fût affranchie et chargée.

Il s'abuse étrangement, s'il espère ainsi m'échapper. Comme c'est lui qui a provoqué la communication de la thèse, en me disant que vous descendiez des deux Berrier chevaliers, comtes et seigneurs de la Ferrière, et que, sans lui, la thèse occuperait aujourd'hui la place qui lui est réservée, j'entends, de votre vivant, m'adresser à lui, en même temps qu'à vous, et dans les mêmes termes qu'à vous, pour être remis en possession d'une thèse d'autant plus précieuse qu'il n'en existe pas d'autre exemplaire, et que les énonciations qui entourent le portrait, jointes à celles qu'offre la thèse, donnent à cet hommage rendu publiquement à Louis Berrier, dans la capitale du royaume, le caractère de l'authenticité.

Vous, avec moins de préoccupation, et votre fils, avec plus de réflexion, eussiez songé qu'après vous avoir rappelé le nom de la personne à qui la thèse appartient, et vous avoir prié de me remettre en possession de cette thèse, par des motifs qui commandaient votre déférence, je ne garderais pas le silence devant le vôtre et devant les procédés de votre fils.

L'imprudent! il refuse mes lettres, lui qui ne recule pas devant des démarches d'excuse, quand le mal est fait et est devenu public (il m'entend) ! Il refuse mes lettres ! Veut-il donc que je lui donne connaissance de celle-ci par son insertion dans les journaux ?

Allons! soyons plus sages que lui. Finissons sans bruit.

Encore une fois, n'est-il pas juste, équitable, raisonnable que vous me remettiez en possession de la thèse, sauf à vous, si vous ne vous contentez pas du

portrait que vous avez fait exécuter à l'huile, d'après celui qui la surmonte, à faire faire pour vous, à quelque prix que ce soit, un *fac-simile*, et de la thèse et du portrait?

Cette lettre va vous parvenir, à vous et à votre fils, affranchie et chargée.

Recevez, mon cher monsieur Berryer, l'expression accoutumée de tous mes sentiments.

[Du 8 février.] = Un publiciste du Midi vient de riposter assez sèchement à un article critique de l'*Univers*; les lignes suivantes nous ont paru bonnes à conserver :

« Arles sur-Rhône, le 1er janvier 1858.

« *A M. Eugène Veuillot, rédacteur de l'*Univers.

« Je croyais que la ville d'Arles, que j'habite depuis vingt-cinq ans, sans y avoir entendu parler de vous, était désinfectée de votre feuille. Je me suis trompé, puisque, ce matin, un de mes amis me communique un fragment du numéro du 14 décembre dernier qu'il a ramassé je ne sais où et dans lequel je lis, à mon adresse, ce qui suit : « Ne « serait-il pas ridicule, en effet, si l'on paraissait « prendre au sérieux le fatras déclamatoire publié « par un publiciste picard, mais peu connu, M. Fré- « déric Billot, sous ce titre : *L'Inde, l'Angleterre et « la France?...* »

« Vous m'appelez *publiciste picard*, — vous plaisantez, mon cher Eugène. Si, en me changeant de province, vous avez voulu faire de la malice ou de l'esprit, je vous déclare que je ne comprends pas. Accusez-moi, à cet endroit, de tout ce que vous voudrez; appelez-moi *buse*; mais expliquez-moi, je vous prie, cette erreur géographique d'autant plus inexplicable que vous savez très-bien que nous sommes *du même pays*, — que je connais tous vos

ancêtres mâles et femelles, — que j'ai été dix fois heureux, il y a quelque vingt-cinq ans, de vous voir à Bercy où, comme premier sujet de votre excellente mère, vous n'aviez pour vos hôtes que les fritures les plus odorantes et les sourires les plus gracieux. Que les temps sont changés! — Oh! oui, Monsieur Eugène, je suis indigné qu'un Bourguignon ne reconnaisse pas son compatriote. Vous me reniez comme saint Pierre ; c'est bien mal à vous. Pour moi, il me semble que je vous vois encore : vous étiez si gentil, si propret; vous faisiez l'orgueil du foyer paternel. Personne ne savait dresser une table, la servir, nettoyer un verre, déboucher une bouteille, etc., comme vous. La cuisine que vous faisiez à cette époque, à Bercy, valait cent fois mieux que celle que vous ratatouillez aujourd'hui. Vos amis regrettent sincèrement le changement. »

= *Bluettes antimondaines d'une danseuse*, par Mlle Zilia Michelet, premier sujet au théâtre de l'Opéra. (Chez Ledoyen.)

Le titre n'est qu'à demi sérieux; l'ouvrage l'est tout à fait. C'est de la philosophie pure ; les abstractions y fourmillent et la pensée s'y condense parfois d'une façon inquiétante pour la compréhension. Mlle Zilia Michelet ne craint pas d'aborder les sujets les plus ardus, de s'abandonner aux propositions les plus compliquées. C'est une véritable chorégraphie intellectuelle. Elle en expose elle-même le motif :

« Un jour, accompagnée de mon père et chez l'un de nos amis, je me trouvai, moi danseuse et protestante! à la même table qu'un homme prêtre et

catholique! Pour les esprits étroits la réunion était piquante..... Toujours est-il que naturellement amenés tous deux sur le terrain de nos convictions, le sacerdote déclara qu'il n'y avait qu'une correspondance traitée *in extenso* qui pût lui donner le moyen d'établir les preuves qui devaient me convertir..... Si cette brochure lui tombe sous les yeux, qu'il sache bien que c'est avec plaisir que je verrai les idées qui me guident remplacées par des idées meilleures. »

Nous craignons d'en avoir déjà trop dit sur une personne qui passe pour ne pas plaisanter avec les critiques, à commencer par Albéric Second. Or, nous sommes trop galants et trop peu batailleurs pour nous exposer de gaieté de cœur aux représailles d'un aussi charmant adversaire.

[Du 9 février.] = En fait de journalisme, il est de notre devoir de signaler une bonne petite supercherie.

Deux feuilles nouvelles ont paru le 24 janvier dernier.

L'une s'appelle *le Délassement*, journal de la veillée et de la promenade. Rédacteur-gérant : Lafaye, 6, rue des Beaux-Arts. Avec un programme fort attrayant, intitulé *Amusons-nous!* où il est dit ceci : « Le titre de cette publication dit tout de suite qu'elle a la prétention d'être un recueil plus amusant que grave, etc. »

L'autre s'appelle *le Trésor de la maison*, journal de la famille, courrier des villes et des campagnes. Son rédacteur-gérant : Eugène Pick (de l'Isère), dont les bureaux sont rue du Pont-de-Lodi, n° 5, intitule à son tour profession de foi un premier-Paris qu'il termine de la sorte : « Un journal n'a pas seulement mission d'amuser, il doit aussi enseigner et moraliser. » Et plus haut : « Il n'est pas de journal, même purement littéraire, qui n'ait indirectement une tendance politique quelconque, sans pourtant s'occuper de politique. »

Ainsi, voilà qui est bien entendu : M. Lafaye vise uniquement à la desopilation de ses abonnés, tandis que M. Pick (de l'Isère), tout en ne demandant pas mieux que d'être récréatif à l'occasion, manifeste des tendances beaucoup plus sérieuses.

Il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer une divergence complete entre la manière de voir de M. Lafaye et celle de M. Pick (de l'Isère).

Malheureusement, l'illusion se dissipe dès qu'on a tourné la première page de leurs journaux. C'est tout à fait le même texte, la même impression, le même roman du *Dernier des Brigands*, la même comédie en vers de Gérard de Nerval. Il n'y manque pas un iota, et l'on est forcé d'avouer que M. Lafaye et M. Pick (de l'Isère) ne représentent en réalité qu'un seul et même organe sous de faux pavillons. Le procédé est économique.

— *La Revue de la Presse*, journal hebdomadaire,

exclusivement religieux. Directeur : l'abbé P. Ch., 28, rue du Cherche-Midi. — « Nous voulons faire un journal qui tienne les lecteurs au courant de la controverse en leur donnant le pour et le contre des questions. Chaque matin, la presse impie met en circulation et débite quelque nouvelle erreur sur notre dogme, notre culte, notre morale et notre histoire .: ayons un journal qui fasse la revue de la presse et relève chaque erreur à mesure qu'elle se présente. »

— *La Copie*, bulletin de la presse départementale, paraissant le jeudi. Rédacteur en chef : Streel, 39, quai des Augustins. — Ce journal autographié ne nous paraît pas assez intéressant pour être reproduit par les journaux de province, et cependant c'est là son unique spécialité. Le numéro que nous avons sous les yeux renferme assez de physique, de législation et de philosophie, pour faire désabonner tout un département.

[Du 10 février.] = Un cordonnier de la rue de Rivoli distribue, sous forme d'almanach, de petites réclames assez joliment rimées. C'est ainsi par exemple qu'il invite les dames à l'honorer de leur clientèle :

Par bonheur, Cendrillon avait une marraine
Qui sut parer à tout, même au soulier perdu.
Ne vous y fiez pas, ne sortez pas pied nus :
Pour trouver un mari la recette est malsaine.

CORRESPONDANCES

La *Revue anecdotique* s'est vu adresser depuis peu un tas de lettres curieuses.

1° M. Guérin, employé au télégraphe de Marseille, nous prévient qu'il consent à se réabonner si nous lui faisons cadeau du volume de 1855.

Nous tenions beaucoup à M. Guérin, mais nous ne pouvons que le renvoyer à l'offre stéréotypée sur notre couverture. Si nous donnons deux abonnements à la personne qui voudra bien nous adresser le volume dont il parle, ce n'est assurément pas pour en enrichir aussi gratuitement sa collection. Nous refusons donc l'or de ce Marseillais tentateur.

2° M. Laroche, que nous nous sommes étourdiment permis d'appeler *garçon de bureau* dans notre première liste de pseudonymes, proteste avec noblesse contre cette basse qualification. Qu'on le sache bien ! M. Laroche est employé, et non garçon de bureau du journal *l'Artiste*.

Nous nous empressons de faire droit aux justes réclamations de M. Laroche, en regrettant qu'emporté sans doute par la chaleur du premier mouvement, il ait traité l'orthographe avec peu de modération.

3° M. Leprince déclare ne pas fonder le journal dont nous avions annoncé l'apparition. Jamais, dit-il, il n'a pu penser à s'attaquer de nouveau à un homme aussi estimé et aussi influent que M. de Villemessant.

4° Un lecteur qui mérite tous nos remercîments a bien voulu nous communiquer deux fragments qui manquaient à la lettre du bourgmestre, citée dans le numéro 2.

(Page 23, ligne 9, après *difformité.*) « Et il a ajouté à l'énormité du fait en s'efforçant d'insinuer la négative pour fausser la vérité de l'action et persuader aux témoins de dire qu'il était venu, etc. »

(Même p., l. 15.) « Il l'a maltraitée même dont il lui reste des traces dans les parties invisibles à l'homme pur et que nous avons vues revêtu de notre ministère légal, etc. »

5° Enfin, et sa lettre n'est pas la moins curieuse, Mme de Tryon a daigné nous écrire au crayon un billet dont la souscription porte; *A la librairie de la Revue anecdotique, n° 11, rue de Seine.*

Mme de Tryon, — qu'un ancien abonnement au *Chroniqueur de la Semaine* (abonnement à nous transmis lorsque ce recueil cessa de paraître) nous obligeait à servir jusqu'au 1er novembre 1858, — a visiblement cherché à fourrer dans ce petit mot toute l'impertinence dont son arsenal épistolaire pouvait avoir provision.

« Paris, 13 janvier 1858. »

« Je ne sais pourquoi on a continué à m'envoyer la *Revue anecdotique*, mon abonnement étant fini depuis du temps et je n'ai jamais eu l'intention de le *renouveller*, car je ne lis même pas la brochure qu'on m'envoie, je demande qu'on cesse cet envoi.

« Ce de TRYON. »

Rue du Dragon, 15.

En nous conformant à l'aimable invitation de Mme de Tryon, nous voulons du moins essayer de lui faire connaître combien longtemps encore nous regretterons en elle la plus désirable, assurément, de toutes les lectrices... Mais le moyen de faire parvenir en lieu sûr l'expression de nos sentiments, Mme de Tryon ne lisant pas même ce qui lui est envoyé !

Force donc nous a été d'enregistrer un document peu flatteur pour notre modeste recueil.

LIVRES

Légendes de la charité, par M. Charles Lafont. (Charlieu.) Des épisodes attachants ; des ballades émou-

vantes ; des vers où l'étude exquise de la forme le dispute à l'élévation de la pensée.

— *En province*, par Max-Buchon. (Lévy.)

Un homme dont l'esprit singulier a précédé celui de son siècle, M. d'Argenson, disait : « J'aime les peintures de mœurs dans les romans, comme dans les estampes celles des modes. »

Les scènes franc-comtoises de M. Buchon eussent trouvé dans l'ancien ministre de Louis XV un lecteur ami et un critique favorable ; car elles sont vraies et touchantes dans leurs plus petits détails. Dans un siècle, les études de M. Buchon seront presque un ouvrage historique.

La librairie Tanera prépare une édition nouvelle des *Entretiens de Pierre Giberne*, par le capitaine Belleville ; — recueil de préceptes dictés par la raison et écrits avec la douceur conciliante d'un philosophe qui a beaucoup vu et beaucoup réfléchi. L'armée aura là son petit codemoral comme les universitaires leur *Selecta* et les campagnes leur *Maître Pierre*.

THÉATRES

Opéra Comique. — *Les Désespérés*, un acte par MM. Moineau et Bazin. — Petit poème assez comique ; musique facile, dit le public ; spirituelle, ajoutent les amis du compositeur. — Berthelier a rajeuni son rôle et Mlle Lemercier a joué le sien avec toute la rondeur qu'on lui connaît.

L'accueil un peu revêche de la critique ne paraît pas avoir intimidé la foule qui continue à suivre les représentations du *Carnaval de Venise*.

Palais Royal. — *Marcassin*, est une pochade qui sent l'approche des jours gras et le voisinage du passage Véro-Dodat.

Concerts. — *Le Chant d'Antonia*, souvenir des contes d'Hoffmann, qui vient d'inspirer à M. Victor Chéri (le frère), — il n'est pas la rose, mais il a vécu près d'elle, — une musique large, ardente, passionnée.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

DU 10 AU 20 FÉVRIER 1858.

La Société des bonnets de coton. — Ses dîners et leur cérémonial. — Histoire des quatre canards de l'Académie impériale de musique. — Un bouton de guêtre mal placé. — M. de Laprade au télégraphe. — Deuxième liste de pseudonymes. — Les imitateurs de M. Libri. — Anecdotes financières sur Nodier. — Son départ pour Odessa. — Son chapelier. — Son crédit chez Laffitte. — Le caissier de la *Revue de Paris*. — Les 250 francs de l'éditeur Charpentier. — Voyage aérien de Batavia à Marseille. — Le plus poétique des parfumeurs. — *Le Cancan*, de Mme Fanny Dénoix des Vergnes. — Rectifications. — Livres et théâtres.

[Du 11 février.] = Tout dîneur connaît ou a connu un peu Brébant. C'est chez ce Vatel de la rue Neuve-Saint-Eustache qu'a lieu, depuis l'année 1849, l'un des festins mensuels les plus originaux de Paris.

Nous voulons parler du *dîner des bonnets de coton*.

Le premier jour du mois, toute la partie masculine du corps de l'Académie impériale de musique se réunit là, fourchette en main et *casque* en tête. Le couvre-chef susdit est l'insigne obligé de chaque convive.

Au dessert, on ouvre les croisées qui donnent sur la rue, et la société est tenue de repaître pendant quelques minutes la curiosité profane du vulgaire.

Au moins, n'a-t-elle pas à craindre les rhumes de cerveau que pourrait entraîner ce subit changement d'air.

A l'origine de cette pacifique institution, de vigilants gardiens de Paris crurent à quelque complot en voyant un aussi singulier signe de ralliement. Brébant eut les honneurs d'une visite en règle, et, requis au milieu du repas, Perrot, Mazilier, Bertier, etc., durent exécuter sous les yeux de l'autorité le ballet anacréontique *des Taciturnes*, afin de justifier de leur identité. Ces bons gardiens de Paris en vinrent à rire tous les premiers de la méprise, et ne se retirèrent point sans avoir vidé un verre de champagne.

Le dîner des canards est aussi une date mémorable de l'histoire de la Société.

Mais, me direz-vous, pourquoi canards ?

C'est qu'à ce dîner, les artistes du chant avaient apporté leur plat, dont voici l'historique.

Dans le bassin de la cour d'honneur de l'Opéra, barbotaient alors quatre canards, nourris par les gracieuses mains des filles de Terpsychore. Mais les drôles se livraient à des transports amoureux d'un si mauvais exemple pour le voisinage, qu'ils furent condamnés au feu, sans pitié pour les noms patronymiques d'Armandi, Roger, Gueymard et Renard, sous les auspices desquels on les avait placés.

Ces victimes furent dévorées chez Brébant, avec tous les honneurs de la guerre. *Roger* fut accommodé

aux oranges ; *Gueymard*, aux olives ; *Armandi*, aux navets ; *Renard* se trouva tellement coriace, qu'on le mit au salmis.

Admis, sur leur demande, au nombre des convives, les artistes du chant prouvèrent des plus harmonieusement au dessert que, s'il y avait eu des canards sur la table, ils ne séjournaient pas dans leurs gosiers.

En temps ordinaire, les convives ont leur trouvère en la personne de Douvé, un aimable chansonnier qui, armé de sa guitare fidèle, entonne le chant des *bonnets de coton*, refrain officiel auquel doit concourir l'assistance. Puis Lamy, le caissier, fait la collecte et donne à chacun son reçu, en frappant sur chaque bonnet de coton un coup sec de son estampille, dont l'exergue porte en lettres rouges le mot *payé*.

C'est, on le voit, un véritable cérémonial dont les trois premières conditions sont : un bon estomac, une cotisation de dix francs et un bonnet de coton d'une entière blancheur. — « Sans quoi, il n'y a pas mèche ! » disait dernièrement un loustic de l'association.

[Du dit.] = M. Paul d'Ivoy sait fréquemment tirer bon parti de l'histoire, mais il va trop loin en écrivant dans le *Courrier de Paris* d'hier :

« Il y a, à Gand notamment, des collectionneurs de boutons. L'un d'eux a la collection complète de tous les boutons de l'armée française, depuis 1789

usqu'à nos jours. Il n'a pas été créé un régiment, un bataillon, dont cet amateur ne possède les boutons.

« Il fut très-longtemps le plus malheureux des hommes, parce qu'il lui manquait le bouton de guêtre de la 33e demi-brigade d'infanterie de ligne. Enfin, il est parvenu à combler cette lacune, et depuis lors sa collection n'a plus un seul vide, une seule solution de continuité. »

Il n'y a qu'un malheur à cette belle histoire, c'est que tous les boutons de guêtres de l'armée avaient un modèle uniforme des plus simples. C'était un petit disque de cuivre uni, sans aucun signe distinctif.

= Dans son article du 9 février, M. Paul d'Ivoy s'était déjà permis cette innocente réflexion à propos des armes qui figuraient à la vente de M. Humann, l'ancien ministre :

« Par combien de transformations a passé le fusil avant d'arriver au point de perfection et de simplicité où il est ! Fusil à main, arquebuse à croc, à mèche, à rouet, *currier*, *sanphaan*, *caliger*, carabine, escopette, tromblon, mousquet, espingole ; *firelock*, fusil de rempart, etc. »

Ce n'était pas la peine de faire tant de linguistique pour mystifier des lecteurs qui savent, tout comme M. Paul d'Ivoy, à quoi s'en tenir sur ces prétendues transformations du fusil.

Il est regrettable d'avoir à signaler de pareilles

négligences dans des articles d'ordinaire plus intéressants.

[Du 13 février.] = A peine quatre tours de scrutin ont-ils fait passer M. de Laprade à l'immortalité, que M. Guizot, encore tout ému de la lutte, est sorti sournoisement du sanctuaire académique pour en annoncer la grande nouvelle à M. Lenormant. Celui-ci a gagné bien vite le quai et s'est précipité à la portière d'une voiture qui recélait depuis une heure toutes les angoisses du candidat.

« Nommé ! » s'écrie-t-il en échangeant une cordiale étreinte.

M. de Laprade ne retrouva la parole que pour dire :

« Cocher !... au télégraphe !! »

Le public est, du reste, généralement satisfait des nominations de MM. Jules Sandeau et V. de Laprade. Leur couleur franchement littéraire paraît d'un excellent augure pour l'avenir.

[Du 14 février.] = Deuxième liste de pseudonymes :

Le livre de *Robert Emmett* que vient d'éditer la librairie Levy est de Mme d'Haussonville : elle devait bien cela aux traditions littéraires d'une famille qui a compté parmi ses membres Mme de Staël, Mme Necker, M. de Broglie et le moderne historien de la Lorraine.

Les Aventures de D. Juan de Vargas, publiées par la librairie Janet, sous le nom de Charles Na-

varin, sont dues à M. Ternaux, le traducteur de l'*Histoire du Pérou.*

Dudley, — *Revue des Deux-Mondes*, — Mme Blaze de Bury, bru de feu Castil-Blaze.

Louis de Vermont, — *Figaro*, — Louis Enault.

Le major Koff, — *l'Entr'acte*, — Albéric Second.

L. d'Auterive, — *le Globe*, — Louis Lavedan.

Destaillac, — *Revue contemporaine*, — Armand Dumesnil.

D'Aubarède, — *Abeille impériale*, — baron Brisse.

Raoul de Navery, — *les Salons de Paris*, — Mme David.

Karl Stachel, — de l'*Athenæum français*, — Sasonof.

Sircock, — *idem*, — H. Cocheris.

Arthur Lindsay, — *idem*, — Octave Sachot.

Ratkine, — *idem*, — H. Delaveau.

Asmodée, — correspondant parisien de l'*Etoile belge*, — Villebord.

Angelo de Sorr, — ex-rédacteur en chef du *Satan*, auteur de plusieurs romans, — Sclafer.

Favre, — *Revue orientale*, — Rouvier.

Saunier, — *Revue archéologique*, — Leleux.

Sainte-Croix, — *idem*, — Victor Langlois.

Ajoutons que les pseudonymes ont leurs vicissitudes et leurs changements avant d'être répétés par la foule.

Qui se douterait, par exemple, que Tournachon

est la véritable racine du pseudonyme si connu d'ailleurs de Nadar.

Vers 1837 ou 1838, — c'est un journal de droit qui nous l'apprend, — un de ces usages d'ateliers qui n'ont leur raison d'être que dans la gaieté des jeunes gens qui les fréquentent, permettait ou plutôt obligeait d'ajouter à tous les noms la terminaison *dar*. Tournachon devint donc Tournadar, comme quelques années plus tôt il serait devenu Tournarama, en vertu des désinences à la mode. Plus tard, on l'appela tout simplement, par abréviation, Nadar.

= M. Libri a eu ses imitateurs, si on en juge par les découvertes regrettables qu'amène la vente des livres provenant de l'ancienne bibliothèque Chavain de Malan.

Il est aujourd'hui prouvé que l'abbé Chavain de Malan, ex-bibliothécaire du Luxembourg, n'a pas craint d'abuser du double caractère dont il était revêtu, pour commettre de nombreux détournements.

La bibliothèque Sainte-Geneviève a, la première, revendiqué plus de cent soixante-dix volumes reliés aux armes de Le Tellier qui, depuis vingt ans, avaient quitté ses rayons incognito. Puis est venu le cabinet des Estampes de la Bibliothèque Impériale, qui a recouvré deux cents portraits fort beaux d'épreuves. — Enfin le conservatoire des manuscrits de la même bibliothèque a mis l'embargo sur

des richesses où il compte bien retrouver quelque ancienne propriété.

Les livres et manuscrits volés ont été, pour la plupart, soumis à des grattages effrontés; on a empâté les timbres secs et dissimulé comme on a pu les marques caractéristiques.

C'est un libraire de la rue Saint-André-des-Arts, nommé De Michelis, qui n'a pas craint d'entamer cette vente.

[Du 15 février.] = L'argent a toujours été le ver rongeur de Charles Nodier. Les émoluments de sa place de bibliothécaire à l'Arsenal ne lui pouvaient suffire, pas plus que les produits de sa plume, et souvent il en était réduit à de véritables expédients.

Une fois, entre autres, il fut sur le point d'émigrer pour la Russie. Le duc de Richelieu, aux talents organisateurs duquel la ville d'Odessa fut si redevable, était désireux d'attirer auprès de lui un écrivain aussi réputé. Des offres furent donc faites. Sans les repousser tout à fait, M. Nodier fit entendre qu'une forte avance de fonds était nécessaire, tant pour ses frais de route que pour le rétablissement de ses affaires.

Quelque temps après, Nodier se remontrait de nouveau sur le pavé de Paris :

« Comment! dit quelqu'un, vous ici !... Vous n'êtes donc point parti ?...

— Si fait, répond Nodier en prenant son air bon

homme, mais il me fallait beaucoup d'argent et je n'en avais pas assez. On m'a bien compté dix mille francs; mais, arrivé à Lons-le-Saulnier, je ne sais comment cela se fait, je n'avais déjà plus rien. »

. . . . . .

= Cette ville de Lons-le-Saulnier avait le privilége de compter parmi ses chapeliers un homme fort épris de littérature et surtout de la muse de M. Nodier. *Jean Sbogar* exerçait sur lui un irrésistible empire; il adorait *Trilby* et se serait fait pendre pour la *Fée aux Miettes*. Ce fanatisme était poussé au point de lui faire négliger ses propres intérêts; et tout son magasin était mis avec empressement au service de son auteur favori, sans qu'il fût jamais question du plus léger règlement de compte.

Les choses en arrivèrent à ce point que Nodier, auquel la fortune ne souriait pas toujours, et qui n'en aimait pas moins le jeu pour cela, jouait parfois contre espèces des bons à valoir en marchandises chez son admirateur.

= Autre histoire d'argent. Celle-ci fait le plus grand honneur au banquier Laffitte.

Il arrivait souvent à Nodier de s'entendre dire quelques vérités par sa femme, dont il faisait cruellement souffrir l'économie domestique. Ne sachant une fois comment résister à ces tempêtes conjugales :

« Eh bien ! vrai, tu ne me connais pas. J'ai de

l'ordre, chère amie, j'en ai plus que tu ne crois. »

Et sur un signe d'incrédulité :

« Tiens ! pas plus tard qu'hier, j'ai placé de l'argent : Laffitte a reçu trois mille francs sur mes petites économies. »

Mme Nodier, surprise et ravie tout à la fois, saute au cou de son mari, et les reproches en restèrent là. Malheureusement, ce n'était que le premier acte de la comédie. Plusieurs jours ne s'écoulèrent pas que le ménage eut une nouvelle crise à traverser. Mme Nodier en vint tout naturellement à se dire : « Au fait, puisque nous avons de l'argent placé chez un banquier, j'ai bien le droit d'en attribuer une partie aux besoins pressants de notre ménage. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle demande à M. Laffitte un entretien particulier, et lui expose l'objet de sa visite. Il s'agit d'une somme de mille francs à prélever sur le crédit de son mari.

A la candeur de la demande, M. Laffitte, en homme de tact, comprit la situation, et paya en respectant l'erreur de la visiteuse.

. . . . . .

= Un simple caissier de la première *Revue de Paris* fut le digne pendant du banquier, dans une circonstance presque analogue.

La *Revue de Paris* était alors administrée par M. Buloz, et ses bureaux étaient situés sur le quai Malaquais, n° 17.

Un matin, M. Nodier entre et se dirige cauteleusement vers le grillage de la caisse :

« Bonjour, mon bon monsieur Duplessis; ne pourrais-je point toucher un peu d'argent?

— Oh ! Monsieur, nous sommes déjà en avance avec vous, et M. Buloz m'a bien défendu de donner aucun nouvel à-compte.

— Je lui ai donné cependant de bien bons articles... il en aura d'autres encore... dans peu de temps, je vous l'assure.

— J'ai l'honneur de vous le répéter, Monsieur, cela m'est impossible...

—Mon Dieu! que c'est fâcheux !... que c'est fâcheux !... Je comptais sur vous, je l'avoue, mon brave monsieur Duplessis.

— Monsieur, je suis vraiment désolé; mais vous voyez... »

Le caissier tenait ferme. — M. Nodier mit en avant les grands moyens ; il joua la sensibilité, et, après avoir poussé plusieurs exclamations étouffées, il exécuta un mouvement convulsif en portant son mouchoir à ses yeux et balbutiant ces mots :

« Eh bien ! je pars... Heureusement, la Seine n'est pas loin... »

Il n'avait pas franchi le seuil que le caissier, tout ému, était cramponné aux pans de sa redingote.

« Oh ! Monsieur, qu'allez-vous faire ! y songez-vous ? grand Dieu !... D'ailleurs, si M. Buloz ne

veut point, ne suis-je pas là, moi ? J'ai quelques napoléons de côté, permettez-moi de vous en offrir le prêt. »

Nodier regardant le caissier d'un œil ému :

« Allons, monsieur Duplessis, vous êtes un brave homme. »

= Une dernière anecdote.

Nodier avait fait une préface pour je ne sais quel ouvrage de Dumas, édité par le libraire Charpentier.

Cette préface lui devait rapporter une somme de deux cent cinquante francs, dont il se déclarait fort pressé de toucher le montant.

Charpentier prend donc un jour le chemin de l'Arsenal et arrive avec son petit sac. Par une coïncidence singulière, M. Nodier venait justement de sortir.

Comme on est toujours bien aise de se débarrasser de deux cent cinquante francs, quand ils ne vous appartiennent plus, Charpentier se contenta de les remettre à Mme Nodier.

A son retour, il trouve M. Nodier, qui l'attendait avec impatience :

« Eh bien ! et cet argent ?...

— Ma foi ! je viens de le porter chez vous.

— Et vous l'avez laissé...

— Entre les mains de Mme Nodier, dont voici le reçu.

— L'assassin ! » s'écria Nodier en s'accoudant tout accablé sur la table.

[Du 16 février.] = La possibilité de diriger les ballons avec assez de certitude pour entreprendre un voyage de longue haleine a déjà préoccupé plusieurs inventeurs. En voici un qui, plus adroit, du moins au point de vue littéraire, a voulu mettre les charmes d'une fiction romanesque au service de son système.

M. F. Elme Bernard, de Ham, vient de faire imprimer dans une petite ville du Vaucluse (Apt) son *Voyage aérien de Batavia à Marseille, fait à l'aide d'une machine aérostatique.*

L'auteur commence par nous donner quelques détails sur un pays qu'il a eu sans doute occasion de visiter. Appelé à Batavia par des affaires de famille, il s'y lie d'amitié avec plusieurs compatriotes, et arrête avec eux de partir le plus vite possible pour échapper aux ravages du choléra. Malheureusement, il n'y a aucun navire en partance.

C'est alors que M. Elme conçoit l'idée d'exécuter un navire aérien de grande dimension ; l'argent et les matériaux nécessaires lui sont fournis par un nabab qu'il a préservé miraculeusement des suites d'une amputation.

En deux mois, on termine l'aérostat auquel ont travaillé constamment plus de soixante ouvriers. Un chapitre entier est consacré à la description du mécanisme et des agrès de ce merveilleux

navire. Tout y paraît prévu et calculé avec une certaine industrie. C'est un vaisseau de seize mètres de longueur sur dix de large. Il est muni de gouvernails spéciaux, de voiles et d'appareils de sauvetage; quatre ballons ovoïdes ayant vingt-deux mètres de hauteur et dix de diamètre le soutiennent dans les airs. Une cabine sert d'abri aux passagers, qui sont munis d'instruments scientifiques et de provisions de toute espèce. Le fer et le caoutchouc sont pris pour base dans la construction de l'appareil.

Le 15 mai 1856 (la date y est), le départ de nos hardis touristes s'effectue, aux applaudissements de tout le peuple de Batavia accouru, comme on le pense bien, pour assister à ce rarissime spectacle.

A peine en marche, l'équipage improvisé se trouve si bien, qu'il prend sans hésiter la route la plus longue. Il ne s'agit que de faire les trois quarts du tour du globe avant de toucher au port de Marseille, c'est-à-dire vingt-six mille huit cents kilomètres; — mais des gaillards qui font plus de quarante kilomètres à l'heure ne sont pas effrayés pour si peu.

Suit un journal de bord non moins curieux que ce qui précéde, et que notre peu d'espace nous fait regretter de ne pouvoir reproduire. Il nous suffira d'apprendre qu'à l'aube du 30 mai, nos aéronautes descendent à Marseille après avoir fait leurs sept mille petites lieues en quinze jours.

Le récit de M. Elme Bernard nous a rappelé par sa précision fantastique ceux d'Edgar Poë et de Cyrano de Bergerac.

[Du dit.] = *Mes Rapsodies*, par Levens (Jeanin). Un volume in-32, imprimé à Alger.

Tel est le titre d'un petit livre qui nous révèle, dès les premières pages, un second César Birotteau.

M. Levens veut régénérer la parfumerie des temps modernes, et tous les éléments de cette régénération, il croit les avoir trouvés sous le ciel de notre Algérie. Pour célébrer cette colonie, il n'a pas d'images assez fleuries, d'apostrophes assez pathétiques, de phrases assez longues et assez perlées.

« Fortuné séjour, s'exclame-t il, où chaque saison sourit avec complaisance à ces coteaux, à ces vallées bénies de Dieu; où, dans l'immensité de ses plaines, sur ses collines verdoyantes, fleurit la violette, la tubéreuse, le jasmin, la cassie, l'héliotrope et le réséda, à l'abri du vent glacial et des neiges inconnues dans ces parages ; portées tour à tour sur les ailes de toutes les brises, elles embaument l'atmosphère des parfums qu'elles ont reçus de la nature, et semblent rendre des actions de grâces à ce ciel toujours pur qui les abrite en déployant leurs vives couleurs. Une innombrable foule de fleurs sauvages et inconnues forment une brillante mosaïque dans les vertes prairies, la vue en est

toute réjouie. De combien de douces émotions ne remplissent-elles pas l'âme, quand parées de toutes les richesses du printemps, mille oiseaux s'abattent dans leur sein pour célébrer par leurs mélodieux concerts les merveilles de la création !

« .... Ah ! belle et chère Algérie ! c'est de toi dont je viens de parler... A toi mon cœur, à toi tout ce qui me reste d'énergie et d'attachement, tu seras mon dernier rêve. S'il est écrit que ma vie doive toujours être de brume; si aucun des rayons de ton astre radieux ne peuvent plus désormais dissiper ces vapeurs malsaines qui enveloppent mon existence, protége au moins mon bouton d'espérance... »

« Ah ! si lorsque mon âme se dégagera de ces fatales étreintes qui me retiennent ici-bas, si tout alors n'est pas éteint en moi, comme me le promettent les saints dogmes de la religion à laquelle j'appartiens, en attendant le grand réveil dans la vallée de Josaphat, combien mes cendres tressailliront de joie sous l'humide terre !

« Si mes projets, suivis et exécutés par un autre moi-même, prospèrent et deviennent une source de richesses pour l'Algérie, oh ! j'en suis sûr, mon ombre planera encore sur cette entreprise... »

M. Levens possède, on le voit, les convictions profondes et la chaleur communicative qui font les grands organisateurs. C'est à la métropole qu'Alger a jusqu'ici demandé ses objets de parfume-

rie, eh bien ! c'est la métropole au contraire qu'il prétend approvisionner désormais des aromes les plus exquis, des plus pénétrants. Oui, les fleurs de l'Algérie valent mille fois celles de la Provence ; — il le prouvera en dépit des coteries malveillantes qui insinuent l'impossibilité d'établir une fabrique de ce genre.

Mais M. Levens ne craint pas *ces langues de vipère*. La grandeur de sa mission lui servira d'égide et il le dit bien : « Est-ce que tous les génies sur le front desquels Dieu a imprimé cette auréole divine que plusieurs siècles n'effaceront pas, n'ont pas été inhumainement maltraités par les hommes ? Fou, excentrique ! a-t-on dit en parlant de moi... Le Dante, Salomon de Caus, Gilbert, David (?), Homère et tant d'autres martyrs de la science n'étaient-ils point des cervelles détraquées ? Oui, ils étaient des fous, mais des fous sublimes. »

Après l'éloquence, viennent les chiffres. Ceux de M. Levens paraissent concluants. Reste à connaître la bonté des produits qu'ils représentent. Ici, nous déclinons toute compétence.

[Du 19 février.] = « *Cancan*, par Mme Fanny Dénoix des Vergnes. » Tel est le titre affriolant d'un opuscule qui se vend chez tous les libraires... de Saint-Quentin, avec cet aperçu explicatif de M. Benjamin Gastineau :

« Une dame *aimée des Muses*, qui habite Beauvais, Mme Fanny Dénoix des Vergnes, a bien voulu nous

envoyer un travail sur le *Cancan*. Il paraît qu'à Beauvais comme à Saint-Quentin, comme dans toutes les villes de province, on se livre passionnément à cette distraction, quelquefois innocente, mais souvent coupable, de la médisance cancanière. Ainsi l'on jette le doute sur la vertu d'une femme paisible; on tâche d'ébranler le crédit d'un honnête homme; on va jusqu'à fouiller les secrets de l'intimité et *même de l'alcôve* pour les exposer au tribunal secret du commérage et de la calomnie. C'est ce triste défaut qui rend la vie de province désagréable à beaucoup d'âmes nobles : défaut que Picard a si spirituellement mis en relief et ridiculisé dans sa comédie impérissable, *la Petite Ville*. La médisance n'étant pas atteinte par la loi, — et c'est là une regrettable lacune dans notre législation imparfaite, car un coup de langue est souvent aussi funeste qu'un coup de poignard ou d'épée, — la comédie et la satire doivent en faire bonne justice. En accueillant le travail de Mme Dénoix des Vergnes, nous avons cru que personne mieux qu'une femme ne pouvait flétrir comme il convient les intempérances de la langue.

« Benjamin GASTINEAU,
« *Rédacteur en chef du* Guetteur *de St-Quentin.* »

En demandant une loi répressive pour la médisance, pourquoi M. Gastineau n'a-t-il pas aussi émis le vœu que la mauvaise prose fût justiciable des tribunaux? Car enfin n'est-il pas à craindre que les phrases suivantes, — extraites de l'étude qu'il vient de préconiser, — ne soient d'un fatal exemple pour les jeunes littérateurs du Beauvoisis?

« ... Le cancan n'est-il pas l'aliment choisi, continuel, le mot d'Evangile des populations?

« Le cancan fane les plus belles fleurs de l'existence, il en perce les plus beaux fruits, il en déra-

cine les arbres les plus majestueux. Le cancan s'introduit dans les moindres fissures de la vie pour y laisser de sa bave...

« ... Remarquez, s'il vous plaît, que les plus décorés de superbes dédains pour le cancan sont précisément les plus empressés à le recevoir, à le chérir. »

RECTIFICATIONS.

N° 4. — Pages 62 et 63, lisez 1775 et 1776 au lieu de 1765 et 1766.

N° 3. — Page 49, lisez *Jeanrenaud* et *Castelbert* au lieu de *Jean Reynaud* et *Cortambert*.

N° 4. — La circulaire signée *Le Rousseau et C*e émane de l'ancienne et non de la nouvelle administration du *Courrier de Paris*.

LIVRES

Jules Quicherat. *Conclusion pour Alaise dans la question d'Alesia.* (Hachette). — Ce Mémoire termine dignement la polémique qui vient de mettre aux prises deux nationalités provinciales. La première partie est une verte riposte aux sophismes et aux petites manœuvres qui ont naguère essayé de faire considérer comme jugée sans appel la cause qu'il défend. Avec la seconde, le savant professeur nous fait parcourir pas à pas une partie du département du Doubs, les Commentaires de César à la main, et prouve victorieusement qu'à la Franche-Comté seule appartiendra désormais l'honneur d'avoir vu tomber les derniers combattants de la Gaule.

Peigné-Delacour. *La Chasse à la haie* (Aubry et Bouchard-Huzard). — Cet in-folio magnifiquement imprimé, orné de gravures sur bois et d'une belle chromolithographie, valait tous les soins qu'y a mis son auteur, l'un des plus infatigables antiquaires de la Picardie. Sa monographie de la chasse à la haie est complète, curieuse à divers titres, et touche à plus de questions que son titre ne le ferait supposer. M. Peigné-Delacour est amené, sans sortir des limites

de son sujet, à toucher certaines questions de blason et de philologie qui méritent de donner l'éveil aux archéologues.

Charles Rozan. *Petites ignorances de la conversation* (Lacroix-Comon). — L'auteur est du petit nombre de ces sceptiques, bien doués et âpres à la recherche, qui raisonnent volontiers et ne se laissent convaincre qu'à bon escient. Ceux qui veulent se rendre un compte exact d'une foule de petits riens qui traînent souvent à leur suite de gros embarras, devront se mettre en quête du livre de M. Rozan. C'est un petit écrin d'histoire et de philologie, auquel on devait bien cette seconde édition.

THEATRES

Odéon. — *La Jeunesse*, d'Emile Augier.—Du temps où les sous-titres étaient bien portés, on eût dit: *La Jeunesse ou la mère trop prévoyante*. — Après le *Rocher de Sisyphe*, on éprouvait le besoin de cette bonne réalité bourgeoise dont le plus grand vice est d'être un peu trop sérieuse. Si l'élément comique y fait défaut, on y trouve en revanche de solides beautés, des vers heureux, des situations vraies... En somme, *la Jeunesse* a réussi. — Rendons à Mme Lacressonnière la part d'éloges qu'elle mérite; — l'ingratitude du rôle a trop fait oublier la supériorité de l'exécution.

Opéra-Comique. — M. Roqueplan vient de donner un nouveau coup d'œil aux trésors de l'ancien répertoire dont la province semblait jusqu'ici s'être réservé l'exploitation. On n'aura plus besoin désormais d'aller à Marseille ou à Bordeaux pour réentendre, avec la *Fiancée*, une musique dont vingt ans n'ont pu déflorer tous les charmes.

Porte-Saint-Martin. — *La Moresque*, par M. Hugelmann. — Encore un bon croc en jambe donné à l'histoire de toutes les Espagnes. — Nous y gagnons des costumes éclatants, des décors pittoresques, des scènes pétries d'émotions, et un ballet fort bien ordonné. —Mlle Jane Essler joue en vraie tragédienne ; son jeu sobre, nerveux et concentré, dépasse les grands bras de Mme Guyon.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'empereur. Parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT-IBLED. Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE**, guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 3 h.

EAU D'ALBION. Cosmétique par excellence pour la toilette. Inventé par Gellée frères, parfumeurs-chimistes. 35, rue des Vieux-Augustins. Usine modèle à Neuilly-sur-Seine.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la pharm. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique ; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU**, l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toute sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir; prix depuis *quinze* francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se chargede faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

DU 20 AU 28 FÉVRIER 1858.

D'Antiboul le Brave. — Services rendus par lui à la patrie. — Ses romans, ses drames et ses poésies. — Ses débats avec M. Guizot. — Mauvaise histoire de croque-mort. — Le bœuf gras en 1783. — *La Revue du Nord* et ses légèretés. — Le tapissier Bouile. — Le lion de Laon. — Mot inédit. — Invention d'un cache-nez calorifère. — Un moyen de faire augmenter ses appointements. — Quels seront les parrains de nos nouveaux canons. — Les blondes de M. de Naveri. — Où gît le bonheur des femmes. — Un Christ nouveau. — Périodiques : *Paris chanté* et *la Tribune*. — Réclame-Ragny. — Les demoiselles de Saint-Denis, défendues par l'*Ermite de Passy*. — Ce qu'est Jean de Sologne. — *Le Gourmet*. — Le lieutenant-colonel Andras et son élixir.

[Du 21 février.] = Chaque époque a eu ses originaux. Qui a connu sous le règne de Louis-Philippe le nommé Dantiboul, se disant ancien magistrat ? Il eut cependant plus d'un titre à l'admiration de la postérité. Une pétition, où nous retrouvons toute la faconde provençale, nous dispensera de donner le plus mince renseignement sur un type qu'il était de notre devoir de remettre en lumière. On y verra comment Dantiboul ou d'Antiboul sauva sa patrie, son arrondissement, marqua dans la littérature et sut mettre à contribution tous ses contemporains.

« Monsieur,

« Vous êtes originaire du département et conséquemment mon protecteur naturel ; Madame votre épouse est de la ville d'Hyères, où j'ai des parens, des amis et où je suis beaucoup aimé; enfin, vous êtes homme de lettres. Que de motifs pour moi pour faire votre connaissance, et d'espérance aussi que vous serez mon protecteur auprès du gouvernement et que vous saisirez avec plaisir l'occasion de faire briller votre talent et votre patriotisme auprès de la chambre des Pairs, lorsqu'on lui fera le rapport des pétitions que je lui ai adressées :

« 1° Pour lui demander l'initiative d'une loi qui m'accorde une récompense nationale pour les services importants que j'ai rendus à la patrie, c'est-à-dire pour avoir sauvé, lorsque j'étais magistrat de sûreté à Toulon, du temps de l'Empire, l'armée navale composée de vingt vaisseaux de ligne et de quelques frégates, tous armés, équipés et en rade.

« 2° Pour avoir délivré, au péril de ma vie, au détriment de ma santé et de ma fortune, l'arrondissement de Toulon de trois bandes de féroces assassins qui le désolaient, notamment la fameuse bande Collobrières, dont vous avez, sans doute, entendu parler, que le commandant et le préfet du département faisaient poursuivre en vain, par la force publique, depuis plusieurs années, et que j'ai saisie moi-même dans moins d'un mois, avec le seul secours de quelques jeunes gens de mon choix.

« Lorsque je partis de Toulon pour mon audacieuse expédition contre ces brigands, les bourgeois et les militaires disaient que j'étais las de la vie, que je n'en reviendrais pas.

« Lorsqu'ils me virent arriver, et les brigands saisis, ils ne pouvaient pas revenir de leur surprise, les militaires surtout qui dirent que jamais sur les champs de bataille, ils n'avaient vu une action plus audacieuse, un dévouement plus sublime que celui

dont je venais de donner l'exemple, puisque sans y être obligé par les devoirs de ma place, pour délivrer mon arrondissement d'une bande de féroces assassins, je m'étais exposé à une mort cruelle que tout le monde croyait inévitable, et depuis lors ils ne m'appelèrent plus qu'Antibou le Brave.

« Ces services sont grands, sans doute; mais j'en ai rendu d'autres à l'armée en particulier qui me donnent des droits à la reconnaissance nationale. J'ai dépensé, Monsieur, pour sauver l'armée navale et pour détruire le brigandage, 4,000 fr., que j'ai empruntés, dont je paye les intérêts depuis plus de trente ans, ce qui fait aujourd'hui, intérêts et principal, 10,000 fr. Je suis en réclamation auprès du ministre de l'intérieur pour le remboursement de cette somme.

« Mais depuis le premier ministère de M. Thiers, qui commença par me donner cent francs, avec promesse de me faire compter quelque chose tous les mois, je n'ai plus rien reçu, ni n'ai pu obtenir de ses successeurs aucune décision motivée par écrit. Ces Messieurs, ne trouvant aucune bonne raison pour motiver un refus, gardent le silence, et me payent par un déni de justice. Cette affaire, qui est devenue un sujet de scandale pour le public et surtout pour mes amis de la Provence, sera bientôt terminée si l'administration du Var veut bien la prendre à cœur et s'intéresser à moi.

« C'est vous, Monsieur, sur qui je compte principalement et qui devez en avoir les honneurs. — M. Poule prend bien intérêt à moi, mais il dépend du ministère, et quoiqu'il sache que la famille royale prend intérêt à moi, et qu'il n'y a aucun danger pour lui d'agir avec fermeté auprès du ministre de l'intérieur, il ne le fera que de concert avec toute la députation, moins le ministre de la marine qui est trop grand seigneur pour se mêler des affaires d'un particulier qui, de son côté, ne veut pas de sa protec-

tion pour de bonnes raisons qu'il vous fera connaître et dont vous pourriez profiter pour l'intérêt du gouvernement. — M. Pascalis n'est pas plus indépendant que M. Poule et j'ai de justes sujets de mécontentement contre lui. Je ne crois pas pourtant qu'il refuse de se joindre à vous pour me faire rendre justice. Quant à M. Portalis, c'est un homme indépendant de fait et par caractère, et de plus, un honnête homme et un vrai patriote qui se fera un vrai plaisir de m'être utile. — Quant à M. Boulet que je ne connais pas, je dois compter sur lui aussi.

« Voilà pour ce qui me concerne comme magistrat. Parlons à présent de ce qui m'est arrivé comme homme de lettres.

« Lorsqu'en 1827 je publiai mon premier roman intitulé *la Sultane Caïhicaika*, il eut un tel succès, que M. le comte de Peyronet m'accorda un encouragement littéraire annuel avec promesses de l'augmenter si le premier ouvrage que je ferais paraître obtenait les suffrages du public. — Cet ouvrage était intitulé *les Songes de Nathalie*, que M. Chantelauze, ministre de la justice, avait fait examiner et qu'il se proposait de faire imprimer des fonds de son ministère et d'ajouter à cette faveur une bonne pension de retraite; mais la révolution arriva quelques jours après, et en me faisant perdre mes protecteurs, me fit perdre le bonheur dont ils allaient me faire jouir.

« Vous conviendrez, Monsieur, que c'est jouer de malheur ; vous en verrez bien d'autres dans l'histoire de ma vie que je viens d'achever et qui servira d'introduction à un ouvrage intéressant en prose et en vers, au nombre de mille environ, que j'ai composé sous le titre de *Voyages et Aventures d'un jeune marin*, et que je dédie au prince de Joinville.

« La partie poétique qui raconte les aventures piquantes que j'ai eues avec des dames turques, grecques et maltaises, est connue à la cour, et j'ai

reçu *à ce sujet* des gratifications de la Reine, de Mme Adélaïde, de la duchesse d'Orléans, de la princesse Clémentine, et enfin du prince.

« Indépendamment de ces ouvrages, j'ai encore composé une comédie sous le titre de *la Camaraderie*, que je n'ai point pillée, vous pouvez le croire, à M. Scribe, puisque ma pièce était finie et *connue à la Cour*, avant qu'il ne songeât à la sienne ; — je vous raconterai ce qui m'est arrivé à ce sujet.

« Enfin, Monsieur, pour en finir, je travaille dans ce moment-ci à un mélodrame qui sera achevé dans un mois et que tout Paris voudra voir, sous le titre des *Brigands de Collobrières*. Le sujet prête, comme vous voyez, Monsieur, et je puis, sans vanité, vous assurer qu'il fera sensation.

« Eh bien ! malgré tous ces ouvrages et plusieurs mémoires soit sur la marine, soit sur d'autres objets d'utilité publique, M. Guizot m'a arbitrairement et inhumainement supprimé l'encouragement littéraire dont je jouissais.

« On prétend, dans le ministère de l'instruction publique, qu'il en avait le droit; moi, je le lui conteste dans la pétition que j'ai adressée à la Chambre, et voici les raisons que je donne. Je dis que lorsque le ministre compétent accorde un encouragement annuel à un auteur pour le premier ouvrage qu'il a fait et qui a été goûté du public, c'est un contrat qu'il a passé avec lui, par lequel il s'engage à lui continuer son encouragement et même à le pensionner si l'auteur, de son côté, remplit les conditions du contrat. Je l'ai rempli au delà de ce qu'il me fallait pour obtenir, non pas un simple encouragement, mais une pension.

« M. Guizot le sentait si bien, que toutes les fois que je lui demandais un secours pour m'aider à faire imprimer quelqu'un de mes nouveaux ouvrages, il me répondait toujours, *le gascond*, qu'il n'avait pas de fonds, et qu'il était fâché de ne pouvoir pas me satisfaire.

« Il est temps que la Chambre mette un terme à ces injustices, à ces gaspillages de fonds qui se font dans le ministère, en forçant le ministre de l'instruction publique à fournir tous les ans à la Chambre, la liste de ses pensionnés et des hommes de lettres auxquels il distribue des secours. M. Guizot l'a fait une fois la première année de son entrée au ministère, et il n'a pas continué, on sait bien pourquoi.

« Enfin, Monsieur, la question nouvelle que je présente à la Chambre intéresse tous les hommes de lettres et peut donner lieu à une discussion très-intéressante qui ne pourrait que tourner à l'avantage de la science et des écrivains. Il serait digne de vous, Monsieur, de vous charger de cette tâche qui vous ferait beaucoup d'honneur dans le public, et vous ferait des amis de tous les hommes de lettres. Il ne me reste plus qu'à vous demander un rendez-vous pour que je ne sois pas exposé à vous manquer si j'allais pour vous voir chez vous.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« D'ANTIBOUL, *ancien magistrat.* »

[DU DIT.] = La chronique s'est battu les flancs en l'honneur de ce dernier carnaval. A bout de nouvelles, le rédacteur d'un grand journal a courageusement ressuscité une histoire vieillotte que le dernier pierrot craindrait de mettre en circulation. C'est à 1830 qu'il faut se reporter pour voir un provincial venu au bal de l'Opéra pour s'y faire intriguer, et affreusement mystifié par un croque-mort qui le poursuit dans le foyer en répétant : *Viens, je t'attends.*

L'huissier qui défend l'entrée de ce sanctuaire

à tout travestissement a, dit-on, déjà protesté, au nom de la consigne.

Prolongeons notre coup d'œil rétrospectif jusqu'à 1783. C'est un peu loin, mais il est assez piquant de voir ce qu'à cette époque un publiciste en vogue pensait du bœuf gras.

« De Paris, le 19 mars 1783.

« Encore un mot du carnaval. Il donne lieu à une cérémonie annuelle pour laquelle j'ai quelque respect à cause de son origine et de son antiquité, quoique, dans nos mœurs et dans notre religion, cette cérémonie n'ait pour but que la singularité et la folie. C'est la promenade, et ensuite la mort du *bœuf gras*. Le bœuf qui est gros, mais qui n'est point gras, parce qu'on l'a laissé s'affaiblir de crainte d'accident, est conduit par une douzaine de garçons bouchers vêtus à la turque et à cheval. Un enfant est à califourchon sur la victime dont les cornes sont ornées de fleurs. Une musique d'instruments à vent, — elle jouait cette fois l'air de *Marlborough*, — conduit la troupe qui, à la fin du jour, va faire le sacrifice et dévorer les débris. Cela rappelle les bacchanales et les mystères des Egyptiens, et transporte pour un moment dans des temps dont le souvenir plaît toujours à l'imagination. »

(*Correspondance secrète*, t. 14, p. 189.)

[Du 22 février.] = *La Revue du Nord*, jour-

nal des intérêts littéraires, artistiques, commerciaux et industriels des départements de l'Aisne, Somme, Oise et Nord. Rédacteur : M. Beaudemont.

Il y a plus d'un mois que ce journal hebdomadaire s'imprime à Saint-Quentin, où il a dû certainement causer quelque fracas. — Les promesses de M. Beaudemont sont d'ailleurs séduisantes ; en première ligne, nous y voyons figurer l'annonce :

1° D'une revue de Paris par l'une des plumes en renom de la capitale ;

2° D'articles signés de M. Ernest Dréolle *et autres écrivains distingués.*

C'est déjà beau sans doute ; mais où diable a-t-on été chercher cette plume en renom de la capitale? La seule revue parisienne que nous voyions ici est signée du pseudonyme inoffensif d'Henri de Clavières, et composée de sornettes plus inoffensives encore, quand elles ne sont pas de grosses balourdises.

Exemples :

M. de Clavières veut nous dépeindre un type de gentillâtre parasite qui fait valoir à tout propos les richesses d'un château imaginaire, et il dit :

« — Mais s'il vit modestement à Paris, quelles splendeurs, quelles richesses sont entassées dans son château ! Il ne connaît pas D'AUTRE TAPISSIER QUE BOULLE ; tous ses bronzes viennent de chez Barbedienne... » (!!!)

Après *le bois de boule*, inventé par Amédée Achard, il restait, on le voit, à découvrir le nommé Boulle, tapissier à la mode, et contemporain de Barbedienne.

Et M. Ernest Dréolle qui vient d'écrire au fondateur de la *Revue du Nord*, dans le même numéro :

« Comme homme de plume et comme journaliste, je vous loue encore parce que vous vous mettez au service d'une grande cause : la décentralisation littéraire. »

Cela commence déjà bien.

Mais M. Henri de Clavières ne se tient pas pour battu. Quelques lignes plus bas, il donne une histoire facétieuse de la fondation de l'abbaye de Prémontré :

« Sous le règne de Louis le Pieux, fils de Louis le Gros, *un lion* dans la forêt de Laon faisait un ravage considérable. Un des seigneurs *du canton*, Enguerrand de Coucy, voulut affranchir sa province de *ce terrible animal :* il se fit conduire dans l'endroit où *cette furieuse bête* allait ordinairement ; et l'ayant rencontré plus tôt qu'il ne pensait, il dit au guide : *Tu me l'as de près montré*, etc., etc. »

Sans parler du lion, qui fait ici une singulière figure, constatons que le fameux Enguerrand florissait en 1052, tandis que Louis le Gros ne jugeait à propos de naître qu'en 1078.

En avons-nous fini avec la *Revue du Nord ?* Eh vraiment non. Une fois qu'on a commencé la

lecture de ce charmant journal, il est impossible de s'arrêter. Nous remarquons à l'article *Caquets* un bon mot des plus inédits, dont il serait réellement regrettable de priver nos lecteurs :

*
* *

« On demandait à une de nos actrices le plus en vogue à Paris pourquoi elle se montrait si compatissante aux prières de ses nombreux adorateurs ?

« Que voulez-vous? répondit-elle en souriant, cela me coûte si peu et cela leur fait tant de plaisir ! »

[Du 23 février.] = Où allons-nous ! — Ne voilà-t-il pas qu'un pharmacien de Lyon vient de doter sa patrie d'un nouveau système de cache-nez calorifère, dit spirotherme métallique, ou mieux *french respirator*.

C'est, à en juger par le prospectus, un petit instrument grand comme le creux de la main, s'adaptant au nez et aux lèvres. Il se compose de tissus métalliques dorés ou argentés, suivant les moyens du porteur ; son poids ne dépasse pas quinze grammes, et le rend « aussi portatif qu'un simple lorgnon. »

Nous n'avons encore vu personne armé de cet ingénieux appareil, mais nous lui présupposons une vague ressemblance avec la muselière.

[Du 24 février.] = « Eh bien, patron, quand

me donnerez-vous mes deux cents francs d'augmentation?

— L'année qui vient, mon garçon, » répondait invariablement à son commis le receveur d'une des petites villes de la Côte-d'Or.

Cependant l'augmentation n'était pas arrivée avec le premier jour de l'an, et le malheureux commis commençait à désespérer, lorsqu'il s'avise d'un ingénieux expédient.

Un beau matin, M. X*** se sent, à son entrée dans le bureau, pris à la gorge par d'ignobles émanations.

« Pouah ! s'écrie-t-il... Qui a donc mangé de l'ail ici ?

— C'est peut-être moi, Monsieur, dit humblement son commis.

— C'est bien; tenez-vous à distance, mon ami, et surtout tâchez de ne pas m'empoisonner souvent de la sorte. »

Le lendemain, le surlendemain, même odeur et mêmes injonctions.

« Ah ça ! mais c'est donc un parti pris ? fait le receveur exaspéré.

— Que voulez-vous, Monsieur? tout est si cher, que j'en suis réduit à économiser sur mon modeste déjeuner. Avec une gousse d'ail, je ne m'aperçois pas que je mange mon pain sec.

— Une gousse d'ail ! je le crois bien... » grommelle M. X***, se sentant intérieurement très-embarrassé

et ne voulant pas cependant congédier un employé dont au demeurant il était satisfait. Il lui fallut donc délier les cordons de sa bourse.

« Voyons, transigeons. Je vous donne vos deux cents francs...

— Oh! Monsieur, que de bonté!...

— Mais à une condition... ; c'est que vous ne mangerez plus d'ail. »

. . . . . .

Le fait est historique et des plus récents.

[Du 25 février.] = Nous apprenons que, par ordre de l'Empereur, les noms des officiers d'artillerie tués en Crimée seront burinés sur le bronze des canons qui vont être prochainement coulés dans les fonderies impériales.

De son côté, l'artillerie, pour perpétuer la mémoire d'un siége à jamais célèbre, a donné le nom de *cour de Sébastopol* à l'une des cours intérieures du comité, près Saint-Thomas-d'Aquin, dans laquelle ont été rangés les plus beaux canons, mortiers et obusiers pris pendant cette dernière guerre. Deux ancres énormes de la marine russe décorent l'entrée principale ; elles sont d'un fini parfait, malgré leurs très-fortes dimensions.

C'est M. le capitaine Penguilly-L'haridon, conservateur du Musée de l'artillerie, qui a été chargé de l'arrangement artistique de la cour de Sébastopol.

[Du 26 février.] = M. Raoul de Navery, ou plutôt Mme David, a écrit dans les *Salons de Paris*, du 31 janvier :

« L'étoile sous laquelle naissent les femmes blondes est généralement malheureuse.

« Eve a perdu le paradis...

« Médée, Médée *à la toison d'or*, fut cruellement trompée par Jason. » (!!!)

Nous abandonnons le lecteur aux réflexions que ne peut manquer de lui suggérer cette piquante révélation historique.

= M. Desloges, éditeur, 4, rue Croix-des-Petits-Champs, annonce des « Études hygiéniques sur la santé, la beauté et le bonheur des femmes, » par le Dr Maquel. Nous avons en vain cherché à la table ce qui concernait cette dernière partie. Nous n'y avons trouvé que l'art de teindre les cheveux, de blanchir les nez rouges (*sic*), d'épiler le duvet des lèvres (pour ne pas dire moustaches), de développer, diminuer ou raffermir les seins, de prévenir les sueurs excessives des mains et des pieds, de redresser les nez tordus et de rétrécir les narines trop élargies..... Toutes les félicités de la femme se résumeraient-elles dans ces petits tours de passe-passe ? Le titre de M. Maquel nous donnerait le droit de le penser ?

= *Lamartine et ses Zoïles*, par M. Alfred Cauvet (impr. Serrières).

Les vers de M. Cauvet, sont fort éloquents et

témoignent d'une âme sensible. Seulement, nous ne savons pourquoi il tient absolument à y comparer M. de Lamartine au Christ. Ici, il parle de sa couronne d'épines; ailleurs, il appelle nouveaux Caïphes ses détracteurs ; il va même plus loin dans ces vers :

Repose, avec le mien, ton regard attendri
Sur les martyrs cloués à ce grand pilori.
Jésus a son Judas...

Nous notons la comparaison parce qu'elle semble familière à ceux qui traitent le même sujet. (V. p. 4, 2e vol.)

[Du 27 février.] = *Paris chanté*, journal de chansons commerciales. Un numéro par mois. Rédacteur : Charles Varin, passage du Commerce. — Voici l'annonce dotée d'une nouvelle source de séductions, grâce à M. Varin, un chansonnier dont l'intrépidité égale la verve. Magasins de nouveautés, stéréoscopes, eaux de mélisse, sonneries électriques, chapeaux de soie, rien de tout cela ne peut diminuer l'obligeance de sa muse qui pond invariablement de quatre à cinq couplets. On y trouve le nom de la rue et le numéro de la maison du fabricant. — Que pourrait-on exiger de plus ?

— M. Odysse Barrot recommence, sous le titre de *la Tribune*, une nouvelle revue des cours publics. — Nous avons touché précédemment un mot des embarras qui suspendirent un moment sa première publication (p. 110, 4a vol.).

— *Le Gaulois* abdique son petit format pour devenir un grand journal paraissant deux fois la semaine et orné de caricatures.

— Le journal *Béranger* s'appelle aujourd'hui *le Mouvement*.

— *Revue des sciences, des lettres et des arts*. Directeur : B. Lunel, 41, rue des Bourdonnais. — Le premier numéro nous paraît gigantesque comme réclames ; il contient un article sur un M. Bourdin de Montréal, marquis de Ragny, que nous recommandons aux amateurs du genre. Après nous avoir appris que M. de Ragny vient de se voir décerner une médaille et une abeille d'or et de diamants par la Société universelle des arts et manufactures dont il est fondateur, il nous apprend que le lauréat descend en ligne droite de *Vercengentorix, chef des Auvergnats*, que la maison de Ragny comptait déjà de vieux gentilshommes avant que le nommé Hugues Capet n'eût eu la pensée de fonder une troisième race, et que l'histoire de France n'a jamais été autre chose que celle de la famille de Ragny déjà nommée..; et autres gasconnades non moins prodigieuses.

= *L'Ermite de Passy*, œuvre littéraire par Mme Huguet de Lorient, ancienne élève de Saint-Denis.

Que ce titre à la Jouy ne trompe personne ! Mme Huguet de Lorient a voulu tout simplement, comme le dit naïvement son titre, commettre une

œuvre littéraire quelconque ; elle y a mis ses petits vers, ses petites légendes fantastiques, ses réflexions même... Dans une lettre, très-généreuse d'ailleurs, sur les reproches de légèreté qu'on adresse souvent aux anciennes élèves de Saint-Denis, Mme Huguet use en leur faveur du singulier argument que voici :

« Observons que tout le monde s'accorde, en jetant cet anathème à Saint-Denis, à ne le faire tomber que sur les jeunes filles, fait très-remarquable qui prouverait, quand même le reproche serait vrai, que l'élève de Saint-Denis comprend aussi bien, peut-être mieux que d'autres, les devoirs sérieux du mariage. Dans notre société, ces sortes de torts sont plus fréquents chez une femme mariée que chez une jeune fille ; cette société si sévère les admet même, tant qu'il n'y a pas de scandale ; c'est justement là, où elle aurait le droit de blâmer le plus, qu'elle trouve le plus d'indulgence. J'ai entendu bien médire et calomnier des élèves de Saint-Denis encore jeunes filles, je n'ai jamais entendu rien reprocher à une élève de Saint-Denis mariée. »

Si nous étions mari, nous trouverions dans ce raisonnement une maigre fiche de consolation.

Aux gens curieux qui veulent se rendre compte de tout, on peut avouer que Mme Huguet s'appelle de Lorient parce qu'un régiment commandé par son père tint jadis garnison en cette ville.

En revoyant la couverture de cet opuscule, nous nous apercevons que l'*Ermite de Passy* est un journal. On s'abonne pour dix francs par an, chez l'auteur, 29, rue Franklin.

= Jean de Sologne, — le chroniqueur dont M. Hauet, directeur du *Mouvement*, annonce la collaboration avec une importance si mystérieuse, — ne fait avec Mme Lefèvre Deumier qu'une seule et même personne.

= *Le Gourmet*. Rédacteur en chef : Charles Monselet, 5, rue Coq-Héron. Paraît tous les dimanches et coûte douze francs par an. Son frontispice représente un Lucullus digérant au milieu d'une bande d'Amours en goguette.

Le premier numéro nous paraît non moins satisfaisant au point de vue littéraire qu'au point de vue gastronomique.

[Du 28 février.] = M. Levens, dont notre dernier numéro retraçait les projets enthousiastes, n'est pas le seul parfumeur qu'ait inventé l'Algérie, à en juger par ce prospectus impayable, extrait de la collection d'un amateur :

Breveté et Membre de la Société française de Statistique Universelle et de l'Académie de l'Industrie.— Le Roi Protecteur.— Honneur aux Découvertes Françaises.

M

Le lieutenant-colonel ANDRAS, ex-inspecteur général des prisons militaires et ateliers des condamnés

de la régence d'Alger, a l'honneur de vous faire remettre un flacon du précieux ELIXIR SARDNA, recette incomparable trouvée à la Casbah. Cette recette, qui avait appartenu à la belle Circassienne du dey d'Alger, avait été enfouie par elle à l'approche des Français. — Le lieutenant-colonel ANDRAS est le seul possesseur de cette heureuse découverte. Depuis 1831 jusqu'à ce jour, il n'a cessé de faire des essais sur sa personne même; on peut se convaincre, en le voyant, des résultats qu'il a obtenus. — Cet ELIXIR est approuvé par la haute société et ordonné par un célèbre médecin. (Voir le *Populaire Royaliste* du 2 mars 1839 et les nos suivants.)

Veuillez, M., vous intéresser à cet ELIXIR, en faisant essai de ce flacon. En le recommandant à vos connaissances, vous obligerez un officier supérieur que des circonstances forcent à recevoir une faible rétribution de ce qu'il aurait désiré propager gratuitement. Il enverra chercher la réponse chez votre concierge, et il attendra vos ordres pour vous en expédier de nouveau, si vous avez confiance en un homme d'honneur qui a blanchi dans les camps.

Cet ELIXIR est fabriqué par la distillation, composé de plantes cueillies au pied du petit mont Atlas par le lieutenant-colonel ANDRAS, qui en a rapporté une grande quantité. Cet ELIXIR est généralement employé dans la Circassie; c'est à l'usage habituel qu'en font les Circassiennes, qu'il faut attribuer cette blancheur et le lisse de la peau tant enviés de nos dames. Le parfum en est suave et surpasse toutes les odeurs. Il conserve et rend la jeunesse à la figure, fait disparaître les rides, boutons et rousseure de la peau, guérit les dartres, rend l'éclat primitif à la vue et la fortifie, guérit la mauvaise odeur de la bouche, ôte les maux de tête et tintements d'oreilles, cicatrise les coupures, ôte le feu du rasoir et tend la peau. 2 francs le flacon.

MANIÈRE DE S'EN SERVIR.

1. Pour la figure, mettez-en quelques gouttes pures dans un verre, et, avec la barbe du bout d'une plume, passez-en sur la peau, et laissez sécher. Cette opération se fait après la toilette, ou avant, si on se sert d'objets que l'on veuille conserver.

2. Pour les yeux, fermez-les, passez-en sur les paupières ne les ouvrez que quand l'élixir sera sec: c'est l'affaire d'un moment pour être satisfait.

3. Pour les tintements d'oreilles, deux gouttes dans l'oreille malade les fait cesser.

4. Pour la mauvaise haleine, quelques gouttes dans l'eau et se gargariser, en boire même, si elle provient de l'estomac.

5. Pour les dartres, employez-la pure, toujours avec la barbe d'une plume; plus vous réitérerez, et plus promptement les indispositions disparaissent.

6. Pour coupure, quelques gouttes sur un linge appliqué à la plaie font merveille; en levant l'appareil, la blessure a disparu.

7. Pour les maux de tête, quelques gouttes dans le creux de la main et respirer fortement. Dans toutes vos indispositions, ayez recours à votre flacon, respirez-en, et vous vous convaincrez que c'est un trésor inappréciable.

8. Les amateurs de *gloria* peuvent en mettre quelques gouttes dans leur tasse à café et ils trouveront une ambroisie inconnue en Europe et confortable pour l'estomac.

On trouve chez le même auteur l'incompréhensible savon des Marabouts de la Mecke qui blanchit, nettoie et adoucit la peau à la minute; il est excellent pour la barbe. 1 franc la boite.

Le lieutenant-colonel ANDRAS est aussi le seul possesseur de la Pommade de graisse de porc-épic et de plantes aromates; elle fait croître les cheveux, favoris et moustaches, en empêche la chute et leur donne le plus beau lisse. 1 franc le pot.

MANIÈRE DE S'EN SERVIR.

En prendre une pincée ou deux, et frotter les deux mains, ayant soin de les humecter d'un peu d'eau.

Pour toutes les parties du corps que l'on veut faire devenir blanches, doucés et nettes, il suffit d'en étendre un peu sur un linge mouillé, et frottez, vous serez satisfait à la minute.

La pommade s'emploie, comme tant d'autres pour le lisse des cheveux, pour en empêcher la chute et les faire croître; il faut en étendre légèrement sur la peau, le soir avant de se coucher.

Les personnes qui douteraient de l'efficacité des trois objets énoncés ci-dessus, sont priées de se présenter chez le lieutenant-colonel ANDRAS qui se fera un plaisir de les convaincre gratuitement.

Pour que les flacons et pots soient véritables, ils porteront la signature de l'auteur faite à la main, et revêtus de ses armes.

Rue de Seine-Saint-Germain, 39.

Il suffit d'écrire pour être servi de suite.

Au bas du prospectus on remarque en effet l'empreinte d'un écu portant un cheveron et trois besans.

Au dire de ceux qui ont connu le colonel Andras à l'époque où il rédigea ce morceau d'éloquence (1841), il paraît qu'il employait trop souvent son élixir en *gloria*, sans doute pour en mieux montrer la force.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Ecrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

REVUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

1796-1858

Les villes de Genève, Lausanne et généralement la partie de la Suisse qui borde le lac Léman, se trouvent dans des conditions favorables soit aux études en elles-mêmes, soit à une saine appréciation des œuvres littéraires de tous les pays. Le mouvement européen, très-manifeste dans les grandes capitales, n'y est pas absolument concentré; on peut même dire qu'il ne s'y trouve pas représenté d'une manière parfaitement exacte. Pour certaines questions on le trouve quelquefois trop anglais à Londres, trop français à Paris, trop allemand à Berlin. Au contraire, dans quelques pays comme la Suisse, particulièrement la Suisse française, les idées répandues çà et là en Europe viennent se rencontrer et s'amalgamer. Elles s'y neutralisent dans ce qu'elles ont de trop absolu ou

d'hostile les unes envers les autres, et peuvent alors se répandre au moyen d'un journal sous une forme plus vraie, plus modérée, plus acceptable.

La Bibliothèque Universelle a compris ce genre d'influence, et le public lui en a su gré ; car aucune Revue sur le continent ne peut se vanter d'une durée aussi longue que la sienne, ni probablement d'une absence aussi complète de défiance et de mauvais vouloir.

Le moment actuel est favorable à ce journal, et lui permet de commencer avec résolution une nouvelle période, après SOIXANTE DEUX ANS D'EXISTENCE.

Les agitations politiques se calment en Suisse. L'atmosphère y devient plus saine pour les œuvres littéraires, plus appropriée à une Revue qui, dans les moments les plus agités, a su entretenir ses lecteurs uniquement d'intérêts moraux et intellectuels, sans s'occuper des questions irritantes de la politique ou de controverses religieuses. La vie littéraire et scientifique, ancienne et vivace à Genève, répandue aussi dans d'autres villes de la Suisse, cette vie qui se manifeste par une infinité de sociétés, de cours publics et de productions locales, ne peut que prendre une nouvelle activité. En même temps les villes et les pays se rapprochent. Cette année même, en Suisse les villes principales vont se toucher par un chemin de fer. Leurs écrivains, qui déjà se connaissent et s'entendent, s'entendront mieux encore, heureux qu'ils sont de n'être pas divisés, comme on l'est quelquefois ailleurs, par des questions de places ou par des rivalités personnelles. Cette même cause, l'extension des chemins de fer, attire sur les bords du lac de Genève un nombre toujours croissant d'étrangers, parmi lesquels se trouvent des artistes, des littérateurs et des savants du premier ordre. Ils ne traversent pas le pays, ils y séjournent, retenus par le charme d'une nature admirable. Leur

présence réchauffe et éclaire ceux qui se trouvent en contact avec eux, et leurs idées, leurs conseils secondent les rédacteurs d'un journal littéraire, si même ces voyageurs d'élite ne sont entraînés à publier quelques-uns de leurs écrits dans une Revue indépendante et impartiale, étrangère aux coteries et aux partis, *universelle* dans ce sens qu'elle s'adresse à tous les hommes éclairés de tous les pays.

Nous venons de définir le titre du journal comme les rédacteurs le comprennent. Leur but est de s'adresser à tout le monde, mais non de parler de tout. Ils mettent de côté, avons-nous dit, la passion et l'âpreté qui enveniment si souvent les discussions théologiques et politiques ; ils publient dans, une partie distincte et supplémentaire, les articles de science pure, ne laissant dans le corps du journal que ceux qui sont propres à intéresser le public en général ; enfin ils se sont toujours imposé une restriction qu'ils estiment de bon goût et facile à suivre, celle de ne jamais s'écarter des convenances, de telle sorte que leur journal peut être lu en famille et laissé sans scrupule sur toutes les tables.

La Bibliothèque Universelle, Revue Suisse et Étrangère, paraît à Genève, le 20 de chaque mois : elle se compose d'un cahier de 160 pages, dans lequel entrent des articles originaux, tels que nouvelles, voyages, études sur des sujets littéraires, historiques, philosophiques, etc. des revues d'ouvrages divers sur ces mêmes objets, et enfin un *bulletin bibliographique*, dans lequel les livres anglais, allemands et italiens sont indiqués successivement ou analysés avec la même attention que les ouvrages écrits en français.

On s'abonne à Paris, à la librairie de C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour l'Étranger.

A côté du journal proprement dit, et broché en

un même cahier si on le désire, la direction publie, également le 20 de chaque mois, un cahier scientifique d'environ 100 pages intitulé ARCHIVES DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES. Il est destiné aux personnes qui s'intéressent particulièrement aux sciences, et contient des articles originaux et une revue des découvertes scientifiques. Les *Archives* sont rédigées par un comité spécial.

Le prix d'abonnement aux *Archives* est le même que celui pour la partie littéraire, 25 francs par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour les autres pays.

L'abonnement aux deux parties réunies (*Bibliothèque Universelle et Archives*) est de 50 fr. pour la France, le port en sus pour les autres pays.

N. B. Les ouvrages dont on remettra un exemplaire chez M. C. REINWALD, libraire, rue des Saints-Pères, 15, à Paris, seront annoncés ou analysés dans la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ou dans les ARCHIVES.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'empereur. Parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT-IBLED Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE**, guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

EAU D'ALBION. Cosmétique par excellence pour la toilette. Inventé par Gellée frères, parfumeurs-chimistes, 35, rue des Vieux-Augustins. Usine modèle à Neuilly-sur-Seine.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la pharm. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique ; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU**, l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toute sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir; prix depuis *quinze* francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

BIBLIOGRAPHIE

—

BRIEUX SAINT-LAURENT (Le vicomte). — *Quelques mots sur les danses modernes.* 3e édition. A la librairie Douniol, 29, rue de Tournon.

HOROY. Rénovation littéraire, in-8°. — Santeuil, idem. — A la librairie Pringuet, 25, rue Bonaparte.

N. B. Nous nous sommes aperçu trop tard que certains de nos derniers numéros ont dû paraître mal pliés à leur destination. C'est une simple transposition de feuillets qu'il est facile de rétablir soi-même dans leur ordre primitif.

1858. — Numéro 7.

DU 1er AU 10 MARS 1858.

Nouveau méfait historique de M. Jules Janin. — D'où vient le mot chauvinisme. — Nos romans appréciés à l'étranger. — Deslys. — A. Dumas. — G. Ferry. — P. Lacroix. — Lamartine. — Mérimée (curieux). — Montépin. — Vieux dicton sur le mois de mars. — *La Petite Presse*. Les obscurités poétiques de M. Hamard. — Revue de catalogues artistiques. — *La Maria del Fiore* de M. d'Arbaud Jouques. — Deux pseudonymes. — Excursions de la Société strabourgeoise du Dimanche. — Étonnante variété de ses toasts. — Boulle encore une fois méconnu. — M. Peyrouse et les embellissements de Lyon. — Conseils paternels de M. La Châtre. — Leur à-propos. — M. Léger Noel et M. de Girardin. — Tirade sur les arbres de la Bourse. — Livres. — Théâtres.

[Du 1er mars.] = Nous recevons une nouvelle lettre du pâtissier érudit qui semble s'être donné mission d'éplucher M. Jules Janin.

« Monsieur,

« *La Revue anecdotique* a si bien accueilli mes premières remarques, que je me permets encore de revenir à la charge.

« Les *Débats* de ce jour contiennent un feuilleton dramatique où M. Janin, — à propos du tableau de M. Ingres qui représente Molière assis à la table de Louis XIV, — commet les réflexions suivantes :

Toute reproduction sans citation est expressément interdite.

« ...Ce déjeuner eût été une si grande énormité « contre les usages du palais de Versailles, *que « M. le duc de Saint-Simon en eût parlé ; tout au « moins Dangeau.* Eh bien! Dangeau lui-même « n'a pas translaté cette extraordinaire aventure « dans sa chronique... il n'a pas dit un mot de ce « repas singulier, lui qui disait tout et pis que « tout! »

« A cette magnifique boutade, opposons trois toutes petites dates :

« 1° Celle de la mort de Molière, — 1673.

« 2° Celle du commencement du journal de Dangeau, — 1684.

« 3° Celle du commencement des Mémoires de Saint-Simon, — 1692.

« En comparant ces simples chiffres, vous reconnaîtrez avec moi, Monsieur, qu'il est facile d'expliquer la cause du silence qui fournit à M. Jules Janin de si beaux arguments historiques.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Le pâtissier de Château-Thierry.* »

[Du 3 mars.] = L'on ne saurait croire à quelles extrémités peut se porter l'imagination du peuple français lorsqu'il veut se rendre compte de quelque chose. — Et de quoi ne veut-il pas se rendre compte!

La scène suivante s'est passée à la séance de ce soir à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

UN LECTEUR.

Monsieur, puis-je avoir le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire?

L'EMPLOYÉ.

Quelle lettre?

LE LECTEUR.

Au mot *Chauvinisme.*

L'EMPLOYÉ, *stupéfait.*

Chauvinisme!... Mais, malheureux! Voltaire n'a jamais vécu du temps de ce mot-là.

LE LECTEUR, *ingénument.*

Dame! excusez-moi. Je ne savais pas... Mais, Monsieur, si ça pouvait être un effet de votre bonté....

L'EMPLOYÉ, *inquiet.*

De...?

LE LECTEUR.

De me dire ce que ça signifie.

L'EMPLOYÉ.

Chauvinisme?

LE LECTEUR.

Oui, Monsieur....

L'EMPLOYÉ, *pris fort au dépourvu.*

C'est assez embarrassant à vous expliquer... Un chauviniste est un homme qui pousse le patriotisme a un degré extrême..., absolu..., irréfléchi..., un homme qui voudrait reculer jusqu'au Kamschatka les frontières de la France..., qui...; — enfin, vous comprenez?

LE LECTEUR.

Je crois qu'oui..., Monsieur; — mais d'où vient-il ce mot-là?...

L'EMPLOYÉ, *modestement.*

En vérité, vous m'en demandez beaucoup plus long que je n'en sais....

LE LECTEUR.

Oh! Monsieur, c'est que vous ne voulez pas m'expliquer....

(*L'employé fait un dernier geste de dénégation.*)

LE LECTEUR, *avec explosion et comme illuminé par un trait de lumière.*

Ah! j'y suis! Ça ne viendrait-il pas de Charles le Chauve?

COUP DE THÉATRE.

L'employé s'enfuit précipitamment; le lecteur se retire avec les symptômes de la plus vive satisfaction.

[DU 4 MARS.] = On parle souvent de l'influence exercée par notre littérature à l'étranger, sans se rendre bien compte de ses moyens d'action. Rien ne saurait mieux édifier à ce sujet que le petit catalogue raisonné d'une bibliothèque de romans qui se publie simultanément à Bruxelles chez Schnée, et à Madrid chez Baillière. Ce répertoire, qui ne comprend pas moins de deux cents ouvrages de nos écrivains les plus modernes, est divisé en deux classes : celle des éditions défendues en France, et celle des éditions qui circulent partout librement. A chaque titre, est jointe une appréciation destinée à éveiller la curiosité du lecteur et où l'on trouve les réflexions les plus drôlatiques du monde. Exemples :

Deslys. *Un zouave*, 3 vol. — Ce zouave est un jeune homme né et élevé dans des conditions particulières, c'est-à-dire mal né et mal élevé, que son père envoie à Paris pour y faire son droit; mais au lieu de faire son droit, le jeune homme ne fait que des dettes, il ruine son père et finit par devenir zouave. Cette fable, qui est une *leçon de plus donnée aux familles*, est ingénieusement intriguée et spirituellement écrite.

Dumas. (A.). *La Dame de Volupté* (*comtesse de Verrue*), 3 vol. (suite du *Page du duc de Savoie*). — Les aventures de la comtesse de Verrue sont trop délicates pour que j'ose me permettre d'en parler. Je dirai seulement, pour piquer la curiosité, que la noble dame a été pendant dix ans la maîtresse de Victor-Amédée, qui lui-même avait une réputation très-compromise.

Dumas (A.). *Le Lièvre de mon grand-père*, 1 vol. — Je puis affirmer que j'ai lu *le Lièvre de mon grand-père* et *le Meneur de loups*. J'ai même parlé des loups un peu plus haut; mais maintenant que je voudrais donner une idée du lièvre, je crois m'apercevoir que je n'ai pas le souvenir très-net. Evidemment, le diable est dans l'un ou dans l'autre de ces livres.

Ferry (Gabriel). *Tancrède de Chateaubrun*, 2 vol. — Je ne veux pas attaquer l'auteur personnellement, mais je crois pouvoir affirmer qu'un homme de lettres, plus que personne, était en position de démontrer toutes les rigueurs de la loi qui permet d'appréhender au corps un débiteur insolvable. Ce roman ne touchera pas le cœur des législateurs, mais au moins il fera passer à leurs filles des moments agréables.

Jacob (biblioph.) *La Jeunesse de Molière*, 1 vol. — Le bibliophile Jacob est un des chercheurs qui ont le plus trouvé sur Molière. N'a-t-il pas trouvé, une fois, un autographe du grand écrivain qui n'écrivait presque jamais, pas même ses pièces, *qu'il com-*

posait par cœur et faisait apprendre *de même* à ses comédiens? Le bibliophile Jacob a aussi trouvé à quoi Molière avait employé ses premières années. C'est l'histoire de cette jeunesse de Molière qu'il a reconstruite et qu'il raconte, et qui, de la façon dont il la raconte, est plus intéressante qu'un roman d'imagination.

Un autre bibliophile de nos compatriotes, M. Félix Delhasse, a mis en tête de cette biographie précieuse une sorte de préface, sous forme de lettre, où il interprète à grands traits le génie de Molière.

Jacob (bibliophile). *Les Secrets de beauté de Diane de Poitiers*, 1 vol. — Le vieux bibliophile Jacob, qui doit avoir au moins cent ans, et qui fut très-galant dans son jeune temps, est fort au courant de la toilette des dames. Peut-être a-t-il connu autrefois Mme de Pompadour. Il lui appartient mieux qu'à personne de parler des *Secrets de la beauté*. Ce sont donc des révélations qu'il veut bien nous faire ici sur les fameux cosmétiques qui entretinrent la beauté des plus célèbres maîtresses royales, comme Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, etc.

Lamartine (A.). *Jules César*, 2 vol. —M. Alexandre Dumas nous a montré Jules César en robe de chambre, les pieds sur les chenets et, si l'on peut dire, *le cigare à la bouche*, autrement dit, dans le plus complet déshabillé. M. de Lamartine, le grand tribun populaire, a drapé son héros dans *les plis de l'histoire* et l'a placé sur le piédestal de l'immortalité.

Mérimée (Prosper). *Colomba*, 1 vol. — M. Mérimée comprend à merveille la Corse, et cette *Colomba* est justement une histoire de vendette, très-correctement racontée. On y met le doigt *dans des trous de balles qui percent la chair*. L'auteur a quelque chose du talent d'un procureur impérial. Il semble qu'il vous fasse avaler du vinaigre à la glace. Son style est froid comme un serpent. Sa phrase est taillée en biseau et accusée par méplats, comme les traits du

sardonique romancier lui-même, à qui l'on trouve quelque ressemblance avec le Méphistpohélès de Gœthe.

Montépin (X. de). *Les Filles de plâtre*, 4 vol. — *La Nuit du 20 septembre*, 4 vol. — *Les Oiseaux de nuit*, 3 vol. — *Mademoiselle la Ruine*, 4 vol. — *La Sirène*, 2 vol. - Etc. — Tous les livres de M. de Montépin se ressemblent et toutes ses femmes sont sœurs. Sirène, Oiseau de nuit, Ruine ou Fille de plâtre, toutes ces femmes-là sont des filles. Oh! mais de véritables filles, par exemple, perdues des pieds à la tête, ayant épuisé leur cœur dans les bacchanales de toutes les orgies, et n'ayant plus pour se rendre supportables que l'esprit que leur suppose l'auteur. Est-ce un bien, est-ce un mal de livrer à la publicité de pareilles impudeurs?... N'ayez pas peur de nous montrer nos vices, dira-t-on, nous nous en corrigerons. C'est pourquoi nous publions *les Filles de plâtre et C*[e]; mais, pour ma part, *si j'étais grande dame, j'en défendrais la lecture à ma femme de chambre.*

Deslys (Charles). *Pervenche*, 1 vol. — « La veuve de Sterne, » qui avait épousé en ce monde la poésie en personne, « erre au hasard depuis que la brutale mort l'a chassée de sa demeure chérie; elle vole sans asile pour abriter son corps, qui peut-être est une brise, une étoile ou un parfum. »

M. Ch. Deslys a-t-il été bercé par cette brise, éclairé par cette étoile, ou a-t-il respiré ce parfum? Je n'oserais pas l'affirmer; mais l'auteur jure par Tristram Shandy qu'il fut Sterne pendant un quart de jour et que *Pervenche* fut son rêve.

S'il y avait présomption, je le dirais.

[Du 5 mars.] = Le temps affreux qui règne aujourd'hui nous rappelle d'une façon désagréable ce vieux dicton du *Messager boiteux de Bâle en Suisse* :

N'es-tu pas, Mars, un maroufle,
Puisque toujours par ton souffle
Tu retardes les voyageurs ?
Souvent tu les rends voltigeurs.
Si tu ne sais plus où souffler,
Souffle au derrière de l'hiver.

=Le mouvement des périodiques nouveaux se ralentit d'une façon visible. Nous n'avons à signaler que l'apparition de la *Petite Presse*. Directeur : Mahias, 61, rue Notre-Dame de Nazareth. Ce journal paraît deux fois par semaine.

La folle du logis est notre enchanteresse.
Sur l'aile de l'Espoir, l'Etude nous soutient :
Nous sommes la petite presse,
Mais le monde nous appartient.

= Nous attirons l'attention du comité de l'Union des Poëtes sur les dernières productions de M. Emile Hamard, que la typographie Didot, — l'asile des chantres incompris, — vient d'imprimer magnifiquement. Les poésies de M. Hamard portent ce titre énigmatique : *Un Centùm*, et se vendent « chez les principaux libraires. » Cette simple citation suffira pour les faire acheter par les amateurs de rébus :

APRÈS UNE VUE DE LA VÉNUS DE MILO.

Sculpteur, j'ai trouvé la richesse,
Vénus et Diane prêtresse
Sont reines de l'Antiquité,
Tel dit le Sort. En Chrétienté,
L'Art fatigue, une autre Maîtrise ;
A mes jours viens unir ta main,

Cytha, j'enseigneral l'Humain.
Ses traits portent triste devise ;
Au combat, un regard de toi,
De mon cœur chassera l'émoi.

= On rencontre cette merveilleuse remarque dans le catalogue qui s'est distribué à la vente des tableaux d'un peintre du quai de la Mégisserie, M. Martel (27 février dernier) :

« **Mignard.** — Portrait en pied de Mme la duchesse de Montbazon, née de Rohan, si célèbre par l'amour qu'elle inspira à M. le chevalier de Rancé, qui, à sa mort, se retira à la Trappe.

« Ce qui relève d'autant plus le mérite de cette toile, ce sont les repenties du maître, que l'on remarque dans les draperies du sein droit, et qui viennent confirmer la vertu et la haute modestie de cette grande dame. »

= Le catalogue des tableaux provenant de la galerie de M. le marquis d'Arbaud-Jouques, ex-préfet du Rhône, — dont l'exposition a eu lieu place du Louvre, — a bien aussi son mérite. Guerchin y est écrit *Guerchain;* Breughel, *Brengle;* Cuyp, *Guyp;* Van der Meulen, *Meullen*, et le n° 2 porte la désignation suivante :

La Vierge aux Fleurs.
Désignation du maître :
Maria del Fiore.

Or, ce Maria del Fiore n'est pas autre chose que le titre de la toile en question, qu'on a sans doute pris pour le nom d'un maître chimérique.

[Du 6 mars.] = Deux nouveaux pseudonymes :

Max Valrey, le romancier de la *Revue des Deux-Mondes*, est Mme Soler.

Desnoyer, rédacteur politique du *Courrier de Paris*, est M. Albert Morin.

[Du dit.] = La ville de Strasbourg possède en son sein la plus joyeuse de toutes les compagnies. Très-sérieuse comme organisation, — elle n'a pas moins de deux-vice présidents, d'un secrétaire perpétuel et d'un maître des cérémonies, — l'Académie du Dimanche entraîne chaque semaine tous ses membres aux excursions les plus folâtres dans l'Alsace pittoresque. Des courses à pied et en voiture, des repas plantureux, des chœurs animés, des sonneries de trompes et des toasts forts multipliés forment la majeure partie des devoirs de cette société, qui est composée d'ailleurs de la façon la plus respectable. — Ce ne sont que gens de robe et de finance ; le comte de Raousset-Boulbon y représente même un doigt d'aristocratie. Comme tout corps constitué, l'Académie strasbourgeoise a ses comptes rendus ; ils consistent en cahiers autographiés, rédigés avec une simplicité qui n'exclut pas le petit mot pour rire. On en jugera par ces quelques lignes, empruntées à la relation d'un déjeuner fait à Mutzig :

A 8 h. 1/2, les sons de la trompe rappelèrent les convives dans la salle du banquet où se trouvait ser-

vie une table de 18 couverts, chargée de mets succulents et décorée de fleurs cueillies dans la vallée par les jeunes filles de Mutzig. M. Boyé prit place au milieu d'un des côtés, M. de Raousset-Boulbon en face de lui; toute l'académie s'assit, et le repas commença.

Au silence occupé des premiers instants succéda bientôt la joie bruyante et expansive qui signale toutes les réunions de l'académie. Plusieurs toasts furent portés et accueillis par des applaudissements cadencés connus dans le vulgaire sous le nom de *Bans* : par M. le Président Boyé, à Victor Noetinger, l'organisateur de la fête (9 queues); par M. V. Noetinger, à M. le Président Boyé et à la prospérité de l'académie ; par M. Zaepfel, à la ville de Mutzig ; par M. Stromeyer, à la Chorale de Mutzig ; par M. Ackerman, à l'abolition du flottage et au développement du mouvement usinier dans la vallée de la Bruche.

On voit que les académiciens du Dimanche ne lésinent pas sur les toasts ; un peu plus loin, nous en retrouvons encore une autre série : c'est la clôture d'un dîner fait dans les bois :

A la fin du repas, un concours fut ouvert pour la préparation de la salade ; deux concurrents se présentèrent à l'huilier, M. le président Boyé et M. Zaeplfel. La commission d'examen, après avoir mûrement délibéré, décida qu'elles étaient toutes deux agréables au goût et d'une digestion facile, que cependant il y avait surabondance d'assaisonnement dans celle de M. Boyé et au contraire insuffisance dans celle de M. Zaepfel, que pour obtenir une salade parfaite, il y avait nécessité de mélanger les deux préparations. En conséquence, la commission d'examen ne décerna pas de prix, mais bien à chacun des concurrents une mention très-honorable *ex æquo.*

Après avoir pris le café, l'académie remonta dans ses équipages et sortit de Mutzig sans que son incognito eût été violé une seule fois.

Il est inutile de relater au procès-verbal les détails de cette partie de la fête; ceux qui y prirent part ne sauraient l'oublier, et les regrets de tous ceux qui furent absents seraient trop vifs.

Qu'il suffise de dire que, grâce à une prévoyance qu'on ne saurait trop admirer, rien ne manquait à ce repas préparé à deux lieues de toute habitation et au sommet d'une montagne déserte; que parmi les plats les plus appréciés on remarqua le gigot de mouton cuit en forêt, le gigot de veau et le filet préparés la veille, l'aloyau, l'omelette et les pommes de terre à la maître d'hôtel, enfin un plat de fraises à la crème et au kirsch qui réunit tous les suffrages.

La fin du repas fut d'une gaieté folle A quelques pas de la salle du banquet, l'on avait réservé un rocher plus élevé, mais d'un accès facile, qui devait servir de tribune pour les toasts; en effet, cette partie de la fête ne fut pas oubliée; parmi les toasts on remarqua les suivants:

Par M. de Raousset-Boulbon: A M. Victor Noetinger, l'organisateur de la fête! (bans à 15 queues). Par M. V. Noetinger: Aux dames patronnesses de l'académie! Par M. Linder: A la Société entomologique de Nieder-Haslach! Par M. Straus: A M. E. Noetinger, greffier du tribunal civil à Strasbourg! Par M. E. Noetinger: A M. Straus, greffier du tribunal de commerce à Strasbourg! Par M. Kuhff: A la nature!

= Pauvre Boulle! pauvre grand artiste! Il est donc dit que dans toute la France, du midi au nord (voir notre dernier numéro), chacun doit compromettre ton nom par quelque bévue! — Dans

un journal de Nîmes (*Le Lustre*, du 4 février), nous venons d'admirer l'annonce suivante :

A VENDRE UNE COMMODE DE BOULLE
STYLE LOUIS XV.

= *Les Embellissements de Lyon*, pochade rimée, par un vieux canut. (Imp. Perrin), 3e édition.

Ce vieux canut est M. Peyrouse, un avocat auquel on a dû précédemment plusieurs brochures de circonstance ; — si elles ont toutes l'à-propos et l'esprit de celle-ci, nous concevons qu'elles arrivent à leur troisième édition. Écoutons cette sortie contre le luxe commercial du jour :

Les magasins surtout, dépassant toute attente,
Etalent des splendeurs dont plus d'un s'épouvante :
Ce ne sont que panneaux, plafonds historiés
De lustres, de tapis, de glaces de vingt pieds ;
Il ne ferait pas bon d'y casser une vitre!
On en saurait le prix, en passant au pupitre.
Et dire que c'est là que de simples marchands
Osent, sans s'émuer, attendre les chalands!
Ça ferait de châteaux bien mieux que de boutiques ;
On n'y devrait avoir que de rois pour pratiques;
Eh bien! tout ça se peuple.....
Dans moi, je me disais : Pour qu'il y réussisse,
Il faut que le marchand vende à grand bénéfice ;
Erreur! c'est justement rapport à tant de frais
Qu'on a facilité pour tout vendre au rabais.
L'article de vingt francs on vous le laisse à seize,
Et neuf francs dix-neuf sous payent celui de treize;
Sur chaque vente on perd ; mais, vu la qualité,
On se rattrape encor dessus la quantité.

[DU 7 MARS.] = La première livraison du

Dictionnaire des Ecoles, par M. Maurice La Châtre, a été mise en vente le mois dernier ; elle contient, en guise de préface, une lettre intitulée : « A ma fille bien-aimée Amélie La Châtre, » et datée d'Arbanats (Gironde).

Nous y remarquons le passage suivant ; il risque de donner bien des distractions aux grammairiens en herbe qui auront besoin de consulter le volume.

Devenue jeune fille, sollicitée par la loi de la nature, tu voudrais unir ton sort à celui d'un homme que tu auras jugé digne de ton amour ; tu accompliras cet acte solennel qu'on appelle *mariage*. A ce moment, rappelle-toi les conseils de ton père, si déjà je suis parti pour ces mondes où nous allons revivre. Le mariage ne doit pas enchaîner deux êtres d'une manière indissoluble ; si ton pays ne reconnaît pas la faculté d'une séparation, cherche une patrie d'adoption où tu puisses faire consacrer ton union sous l'empire de lois plus conformes à la nature humaine. Mieux vaut pour une femme renoncer au mariage que de prendre un maître dans l'homme qu'elle a choisi, ou d'avoir à redouter de se trouver liée pour toujours à un mari qui, dans un temps plus ou moins éloigné, peut devenir pour elle un objet de profonde antipathie, qu'elle qu'en soit la cause. Toutefois, si tu crois ne devoir pas tenir compte de ces considérations, songe au moins à assurer ton repos matériel, ton indépendance relative, en choisissant dans les modes d'union la forme du contrat qui présente le plus de sécurité, celle du mariage sous le régime dotal ou mieux encore avec la séparation de biens. Plus tard, si Dieu t'accorde des enfants, élève-les à ton tour en vue de les rendre utiles à leurs semblables, et de contri-

buer à avancer l'heure du règne de Dieu sur la terre.

[Du 8 mars.] = M. Léger Noel est, dans un autre genre, plus expansif encore que M. La Châtre.

Nous venons de parcourir les prolégomènes de son *Dictionnaire mnémonique universel.* Après y avoir ravalé tous les dictionnaires connus et dit comment, n'étant encore qu'un écolier de sixième, il avait senti le besoin d'un aussi vaste répertoire pour ses compositions, — « le peu de mots qu'il possédait ne pouvant suffire aux idées qui bouillonnaient déjà dans sa jeune tête, » — M. Léger Noel énumère avec complaisance tous les encouragements reçus par lui en Autriche et en France, additionne les sommes plus ou moins fortes dont ces encouragements furent accompagnés, reproduit les lettres flatteuses et les invitations dont il a été l'objet, et finit par tomber de tout le poids de sa colère sur un journaliste récalcitrant qui nous fait tout l'effet d'être M. Emile de Girardin. Le récit de cette déconvenue forme une petite odyssée vaniteuse, digne d'être appréciée par nos lecteurs ; ils en déduiront comme nous sans doute que plus de modestie doublerait encore le mérite de M. Noel :

Il eût tenu à pouvoir placer parmi les noms de ses souscripteurs celui d'un homme éminent dans la presse, dont les écrits lui semblaient témoigner d'un grand amour pour le bien, et d'une disposition toute

particulière à favoriser tous les genres de progrès. Il commença par lui adresser, à titre d'hommage respectueux, un volume de poésies. Il y joignit même quelques vers à la louange de l'illustre personnage, et attendit une réponse.

M. Léger Noel croyait sans doute avoir affaire à un Vendôme, à un Condé, à un Turenne; et il se berçait peut-être dans le souvenir de cette anecdote :

Lorsque le fameux système de Law plongea dans la misère Bernard de La Monnaie, auteur de quelques poésies fugitives, le duc de Villeroy, touché de son infortune, lui donna une pension de 600 livres. Il fit plus; il lui défendit de l'en venir remercier. La Monnaie trouva son bienfaiteur chez Mme de Caylus; mais, au premier mot de remercîment, le généreux duc, l'interrompant : *Oubliez tout cela, monsieur; c'est à moi de me souvenir que je suis votre débiteur pour le plaisir que m'a fait la lecture de vos belles poésies.*

Voilà de la noblesse ou je ne m'y connais pas.

C'est qu'en fait de délicatesse, le duc avait été à bonne école auprès du grand roi. Sans doute il avait encore présentes à l'esprit les mélodieuses paroles par lesquelles Louis XIV l'avait accueilli, après le désastre de Ramillies : « Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge! »

Si les illusions de M. Léger Noel n'allaient pas précisément jusqu'à le transporter au milieu de cette époque chevaleresque, au moins croyait-il avoir affaire à un homme de cœur, à un écrivain généreux, à un gentilhomme français, et il relisait, en attendant, les lettres qu'il avait reçues en pareille occasion de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Silvio Pellico, de Nicolas Gogol, du comte de Flahaut, du comte de Tegoborski, de Félicien David, du comte de Beaufort, du comte de Salvandy, du baron de Reiffenberg, du baron de Stassart, etc.

Ne sachant comment expliquer un trop long si-

lence, et ne voulant pas encore le mettre sur le compte d'un orgueil incommensurable, M. Léger Noel envoya un nouveau volume avec une nouvelle dédicace. Le résultat fut le même.

Enfin M. Léger Noel fit parvenir à l'éminent publiciste les douze premières livraisons parues de son dictionnaire, avec une petite lettre où il lui demandait presque comme une grâce de vouloir bien souscrire au moins pour vingt-cinq livraisons et de satisfaire ainsi l'immense désir qu'il avait de voir figurer un nom si célèbre sur sa liste de souscription.

Même réponse de la part du dieu invisible.

M. Léger Noel, après une attente de trois mois, osa se montrer sur le seuil du temple.

« Le dieu médite. On ne peut le déranger à cette heure. Venez une autre fois.

« — Monsieur est sorti pour sa promenade à cheval dans le bois de Boulogne.

« — Monsieur dîne.

« — Le dieu fait sa sieste. — N'a-t-il chargé personne de remettre un livre à celui qui viendrait le demander? — Non. »

La course est longue de l'endroit où demeure M. Léger Noel à celui où réside le grand Lama des progressistes et des humanitaires; mais il tenait à ce nom, et rien ne lui coûtait pour le conquérir. Il pensait que, s'il pouvait entretenir le dieu un instant, il n'aurait pas de peine à obtenir la faveur qu'il sollicitait.

Pour la cinquième fois, il se présente.

« Monsieur est chez lui. Votre nom. — Voilà ma carte. »

Un instant après : « Monsieur est pressé; il ne peut vous recevoir. — Alors, remettez-lui cette lettre. »

Dans cette lettre que le valet de chambre s'empressa de porter à son maître sur un plateau, M. Noel rappelait humblement toutes les démarches qu'il

avait déjà faites pour obtenir un moment d'audience, et suppliait de nouveau le grand homme de ne pas lui briser le cœur par un refus.

« Monsieur est pressé; il ne peut vous recevoir; mais il vous écrira demain, » revint lui dire au bout d'un moment le valet de chambre.

Si cette réponse devait être un refus, comme il était permis dès lors de l'augurer, la chose la plus simple et la plus raisonnable qu'il y eût à faire, c'était de rendre à M. Noel son volume, et de couper cours par là à toute démarche, à toute correspondance ultérieure.

Le lendemain, M. Léger Noel reçut la lettre suivante imitée des Spartiates :

« Monsieur,

« Je ne lis plus que les ouvrages qui rentrent dans « le cadre de mes études. Quant à votre *Dictionnaire « de la langue française*, j'en serai l'un des premiers « acquéreurs lorsqu'il sera terminé.

« *************** »
(E. Girardin.)

Pour une âme comme celle qui a produit la *Couronne des Femmes* et l'*Auteur et son Livre*, une telle lettre devait être un coup de massue.

Sous l'impression douloureuse de cette lettre, qu'il ne nous appartient pas de qualifier, M. Léger Noel répondit, etc., etc.

[Du 9 mars.] = Un coulissier philosophe nous transmet l'actualité suivante, rimée par lui après une liquidation désastreuse :

Au sujet des arbres transplantés aux deux côtés de la Bourse.

Triste Palais, qu'on nomme *Bourse*,
De tout mal instrument et source,
Que vont donc faire à tes côtés

Tant de beaux arbres transplantés?
Croit-on que, plus tard, leur verdure
A l'honnête et douce nature
Ramène tes habitués ;
Que de l'or les prostitués
Vont retrouver sous cet ombrage
L'innocence du premier âge?
Erreur, mes amis, grosse erreur,
D'augurer ainsi de leur cœur !
Ces suppôts de Satan, sur terre,
Ne sont-ils pas toujours en guerre
Avec la morale et l'honneur ?
. . . . . .
Encore un coup, que vont donc faire
Sur un sol aussi délétère
Les pauvres arbres qu'à grands frais
On a traînés vers ce Palais?
— Quelle sera leur destinée?
Avant la fin de cet année
Peut-être, hélas vont-ils mourir !
Mais non, Dieu les fera fleurir
Dans sa bonté toute-puissante;
Et leur parure verdoyante,
Formant contraste saisissant,
Dictera ces mots au passant :
Des deux côtés, c'est la nature;
Au milieu, c'est la pourriture!

LIVRES

Maxime du Camp. *Convictions*, poésies. (Librairie Nouvelle).

Elégant volume qui contient, sous une forme gracieuse, l'essence d'un talent dont nous voudrions être les premiers à reconnaître la distinction énergique et correcte.

Son titre ne pactisait avec aucune banalité. Aussi, qu'il emprunte son sujet au passé ou au présent, qu'il interroge ses souvenirs personnels ou nos vieilles traditions du pays des fées, qu'il trahisse tour à tour en sa personne l'artiste, le voyageur ou l'homme du monde, M. Du Camp y révèle partout et toujours les libres aspirations de sa pensée.

— De Puymaigre et Vail ant. *La Robe de Noël*, proverbe en vers. Metz, Rousseau-Pallez. — Des caractères originaux ; une action rapide ; des vers bien coupés. — On a dû se contenter, rue de Richelieu, de plus d'un lever de rideau qui ne valait pas cette amusante esquisse de la vie de Baden ou de Vichy.

— *Clément V et Philippe le Bel*, par M. Rabanis (Durand et Didier). C'est un éloquent plaidoyer dont la base repose sur de nouvelles preuves historiques. M. Rabanis y raisonne et y apprécie avec grand sens les rapports du roi de France et du souverain pontife. Désormais on n'aura plus à croire sur parole les historiens italiens lorsqu'il s'agira de l'histoire des papes d'Avignon.

— La librairie Lévy vient de rééditer, sous le titre de *Premiers beaux jours*, trois des plus charmantes nouvelles de Champfleury : *le Trio des Chenizelles*, *les Quatuors de l'île Saint-Louis* et *les Ragotins*. — Reliées entre elles par une certaine affinité de sujet, — car la musique y joue le principal rôle, — ces études présentent aussi à un égal degré le charme du récit et la vérité de l'observation.

THÉATRES

Théatre-Français. — Que dites-vous du *Retour du mari?* Je l'aimais mieux *à la campagne*. — Il a failli ne pas revenir, et dès le premier soir, il eût été em-

porté dans une tempête de sifflets, s'il ne se fût accroché à la robe de la *Fiammina*. — Ce n'est pas une chute.

Au Vaudeville, le *Pamphlétaire* n'a pas été plus heureux, et M. André Thomas a été traité par le public comme le premier Capendu venu.

Les Italiens nous ont montré la Grisi dans *Norma*. — Le public a répondu : *Martha* :

Porte-Saint-Martin. — Reprise solennelle de *Don César*. Frédérick-Lemaître a surpris et enlevé un auditoire venu avec toutes les exigences du souvenir, c'est-à-dire plus que difficile à satisfaire. — C'est un feu qui s'éteint, mais en jetant sa plus grande flamme.

Le Théatre-Lyrique vient d'avoir une aussi heureuse réminiscence en songeant à la *Perle du Brésil*. La partition de Félicien David peut défrayer plusieurs succès.

Aux Folies-Nouvelles. — *Robinson*, une pantomime dont le premier tableau en vaut vingt, — et le *Sultan Misapouf*, éternuement, par M. Kelm. — La saison a pu seule le permettre. — *Peau d'âne* a su obtenir un triomphe de mise en scène. — Des décors et des costumes à contenter Perrault lui-même ! La pièce est digne en tout point de la série de bonnes parodies qu'a ouverte l'*Ile de Calypso*.

Féliciterons-nous encore le modeste théâtre du Luxembourg ? Il nous reste assez de place pour reconnaître que M. Gaspari y joue à ravir une idylle bas-normande qui a nom *Un troupier dans les confitures*.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

1858. — Numéro 8.

DU 10 AU 20 MARS 1858.

LONGCHAMP AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

1754. M. d'Argenson et sa vertueuse indignation. — 1774. Assaut de luxe entre les équipages de Cléophile et Duthé. — 1776. Efforts infructueux de l'Archevêque de Paris. — 1779. Apogée de la galanterie. — Lévites et coiffures. — 1780. Les carrosses en porcelaine de Mme de Valentinois et de la Beaupré. — Cabriolet sans roues du duc de Chartres. — 1781. Mercier et son *Tableau de Paris*. — 1783. Chaleur excessive. — Comment Mlle Lemaure fut pour quelque chose dans l'origine de Longchamp. — 1784. Froid rigoureux et constance des promeneurs. — 1787. La Bonneuil et ses armes parlantes. — Changement de terrain. — Le luxe des voitures devient excessif. — Wiski à marionnettes. — 1790. Défilé satirique des grands hommes de la Révolution. — 1797. Coup d'œil rétrospectif. — Longchamp démocratique. — Sa décadence.

[Du 14 mars.] = Aujourd'hui nous est parvenue cette lettre :

« M.

« *La Revue anecdotique* ne pense-t-elle pas avec moi qu'une citation placée à propos double souvent l'attrait d'une actualité ?

« Le défilé de plus en plus banal qu'on est convenu d'honorer du titre de Longchamp m'a paru éprouver surtout le besoin de condiments historiques. Amateur passionné de ces sortes de recher-

Toute reproduction sans citation est expressément interdite.

ches, j'ai compilé, compilé, compilé..., et je vous offre sans façon le tribut de mon travail. Permettez-moi d'espérer que votre publicité n'en dédaignera point l'hommage.

« Ci-joint donc un relevé des promenades de Longchamp pendant la seconde moitié du dernier siècle. C'est une série d'extraits pris un peu partout et dont le simple défilé pourra, ce me semble, vous épargner tout commentaire.

« Agréez, etc.

« *Un jeune rat de bibliothèque.* »

« *P. S.* Ayez la bonté de constater la scrupuleuse indication de mes sources ; elle vous prouvera combien nous tenons à respecter les convenances de l'histoire. »

Avril 1754—*Longchamp.* On n'avait point encore remarqué, comme à ces trois jours de ténèbres, le triomphe de la débauche. Les filles et femmes entretenues y ont arboré des carrosses et livrées magnifiques, des parures de diamants; et tout cet extérieur surpassait celui des femmes du plus haut rang. La mode a changé sur cela en France, et jamais on n'a poussé plus loin la magnificence de la débauche. Autrefois on donnait un entretien modique à sa maîtresse : aujourd'hui elles demandent des rentes et des diamants. A mesure que la noblesse diminue en revenus, elle augmente en magnificence de luxe, tables, maison, ajustements,

boîtes et maîtresses. La dépense ancienne et ordinaire, quand on s'y tient, déshonore aujourd'hui.

(*Mémoires d'Argenson*. Edit. Jannet.)

1774. Longchamp est une abbaye dans le bois de Boulogne, qui, dans la semaine sainte, sert de point de ralliement à la promenade. Le prétexte d'aller à ténèbres à ce couvent où il y avoit de belles voix, avoit d'abord occasionné le concours. Mais les indécences des spectateurs ont depuis forcé à fermer l'église. Comme c'est, à proprement parler, la première promenade publique de l'année, que la cessation des spectacles rend alors les oisifs fort désœuvrés, on se rend en ce lieu, où l'on fait assaut de belles voitures. Les élégants en font faire de neuves pour briller et le luxe en est poussé à un point incroyable.

(Pid. de Mairobert, *Esp. angl.*, t. II, p. 87.)

4 *Avril* 1774. Un spectacle curieux a réjoui les amateurs à Longchamp, et indigné les gens austères. On avoit vu précédemment la Dlle *Du Thé* briller dans un pompeux équipage à six chevaux : Mlle *Cléophile* s'est piquée d'émulation, et s'y est rendue le vendredi saint de la même manière pour faire assaut de magnificence avec sa rivale. On est resté indécis, non sur la figure, mais sur le luxe et la richesse des habillements, des diamants, du cortége, sur la beauté des chevaux, l'élégance des voitures, etc.

Mlle *Cléophile*, quoique beaucoup plus jeune, n'a qu'un minois de fantaisie, et ne peut lutter avec l'autre beauté régulière, mais fade. La première appartient aujourd'hui au comte d'*Aranda*, qui lui donne, dit-on, trois cents louis de fixe par mois :

ce qui la met dans le cas de représenter convenablement à cette dignité. C'est une petite fille qui sort de chez Audinot, et est aujourd'hui danseuse en double à l'Opéra.

(Bachaumont, *Mém. secrets*, t. VII.)

12 *Avril* 1776. M. l'Archevêque de Paris, extrêmement affligé d'avoir vu les spectacles se continuer jusqu'à la clôture ordinaire malgré le jubilé, s'étoit flatté qu'au moins il pourroit faire interrompre les promenades de Longchamp, usitées dans la semaine sainte, comme profanes et indécentes par le concours nombreux des filles les plus élégantes de cette capitale et des aimables libertins de la cour et de la ville ; il avoit proposé au ministère de faire fermer les portes du Bois de Boulogne pendant ces jours religieux, mais il n'y a pas d'apparence qu'il ait rien obtenu, et ce spectacle licencieux n'en sera vraisemblablement couru qu'avec plus de vogue et de fureur.

(Bachaumont, t. IX, p. 75.)

De Paris, le 15 avril 1775.

Nous avons eu, ces trois derniers jours, l'espèce de spectacle qui se renouvelle ici tous les ans les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte. Ce sont des promenades à pied, en carrosse, à cheval, de tout Paris, à l'abbaye de Longchamp, située près du bois de Boulogne, sous le prétexte d'y aller assister aux ténèbres chantées par les religieuses de cette abbaye. Nos riches et ceux qui vivent comme s'ils l'étaient, étalent, dans l'allée du bois

qui y conduit, une magnificence et un faste extraordinaires, tant en voitures, en chevaux, qu'en livrées Nos filles entretenues, cette fois encore, tenaient le premier rang. Mlle Duthé, le jeudi, s'y est fait voir dans une voiture élégante, attelée de six chevaux, dont les harnais étaient de maroquin bleu, recouverts de plaques d'acier poli, qui réfléchissaient les rayons du soleil de toutes parts. Quelques jeunes gens, soit pour s'amuser, soit pour venger les bonnes mœurs, ont entouré le carrosse de la belle, l'ont accablée de huées, et la vitesse de ses coursiers a pu seule lui en épargner la durée. Le lendemain Mlle Duthé s'est montrée plus modeste, avec une voiture à quatre chevaux beaucoup moins ornée. On a prétendu que cet acte de modestie provenait moins d'un repentir que d'un conseil reçu de la police. En vérité, il est honteux pour la nation, que ces filles osent étaler un faste si insolent; et ce n'est pas une faible preuve d'une corruption profonde, qui tôt ou tard entraînera notre perte.

(METRA, *Corresp. secrète*, t. 1.)

De Paris, le 10 avril 1779.

La sérénité du temps, marquée par l'étonnante sécheresse, presque générale en Europe depuis quelques mois, a attiré un concours prodigieux aux promenades de Longchamp. Elles n'ont jamais été plus brillantes ni plus scandaleuses. Toutes les courtisanes, et ce que nous appelons *les filles* de

tout étage que la capitale alimente, s'y étaient donné rendez-vous. On ne peut rien voir de plus galant et de plus somptueux. C'est bien dans cette occasion qu'on doit demander au ciel la résurrection d'un Boileau, d'un Juvénal : quels tableaux ils auraient à nous présenter ! Le triomphe effronté du vice ; l'honnête femme entièrement anéantie par la courtisane ; celle-ci étalant toute son impudence, et semblant dire par son luxe inconcevable : *Vous voyez comme la galanterie et le libertinage mènent à la fortune et même à la considération. Tout Paris se dispute l'honneur de me regarder, de me parler....* En effet, rien ne prouve mieux la dégradation de nos compatriotes que cette audace impunie de nos Laïs ; il ne manquait plus à cette fête que quelque Héliogabale traîné par des femmes toutes nues. On y a observé que nos dames et nos filles sont bien éloignées de modérer leur goût désordonné pour les modes. Elles semblent se disputer les unes aux autres la gloire du ridicule qui accompagne une élégance trop recherchée et une trop grande multiplicité d'ornements. Elles portent maintenant un long vêtement, contenu par une large ceinture, qu'on appelle *une lévite* : en effet, elles ne ressemblent pas mal à des prêtresses ; ce sera plutôt celles de Vénus que les Vestales qu'elles figureront. Les coiffures sont plus que jamais amples et élevées ; elles ensevelissent le visage. Une petite femme n'est aujourd'hui qu'une

tête caparaçonnée de plumes ou de fleurs. Il faut croire qu'incessamment on donnera dans l'excès contraire ; que tout cet édifice de bonnets et de chevelure fausse s'écroulera et fera place à des coiffures aplaties ou à très-peu de cheveux ; révolution que ce siècle a déjà produite. Alors les physionomies se remontreront, et la beauté sortira de son éclipse. (*Idem.*, t. 7.)

25 *Mars* 1780. La fameuse promenade de Longchamp, malgré la saison peu avancée cette année, n'en a pas été moins fréquentée. Hier la file des voitures commençoit, sans interruption, depuis la place de Louis XV jusques à la porte Maillot : c'était le guet qui bordoit la haie et mettoit l'ordre dans la marche ; dans l'intérieur du bois la maréchaussée remplissait cette fonction.

C'est le carrosse de porcelaine de madame de Valentinois qui a été décidé la plus belle voiture de la promenade. Cette jeune femme, fille de la Duchesse de Mazarin, une des plus jolies de la cour, attirait tous les regards. Elle avait quatre chevaux gris pommelés, avec des harnois en soie cramoisie, brodée en argent.

Quoique les filles fussent en plus grande abondance que de coutume à cette promenade, elles n'ont pas brillé comme à l'ordinaire. On n'en a remarqué qu'une, dont la voiture en porcelaine aussi luttoit contre la première : tous les amateurs, ne connoissant pas cette courtisane, ont été à la découverte. Quelques-uns vouloient que ce fût Mlle Renard, la maîtresse du Prince de Montbarrey : enfin on a constaté que c'étoit une débutante dans la carrière, appelée Beaupré.

31 *Mars*. En attendant que M. le duc de Chartres déploie de plus grands talents dans les évolutions de son vaisseau et de l'escadre qu'il aura à ses or-

dres, s'il se rembarque, comme en court le bruit, il s'est amusé à faire voir à Longchamp un cabriolet sans roues, c'est-à-dire, n'en ayant que par-dessous; en sorte que, pour peu que que l'Automédon perde l'équilibre, il court risque d'être renversé. Il est vrai qu'une barre de fer de droite et de gauche empêche une chute totale, ou du moins trop brusque. On assure que ce jeune Prince, déjà très-exercé à faire rouler un char dans la carrière, a témoigné beaucoup d'adresse dans la nouvelle voiture.

(Bachaumont, *Mém. secrets*, t. 15.)

En voyant ce concours prodigieux de chars magnifiquement attelés et décorés qui se sont portés en foule sur la route de Longchamp, pendant les trois jours de ténèbres, qu'il serait plaisant, me disais-je en moi-même, de planer au-dessus de ces cellules ambulantes, d'en voir le faîte se soulever et de jouir de ce piquant tableau, dont le *Diable boiteux* nous fait un si plaisant détail dans l'ingénieux roman de le Sage ! Combien la liberté du tête-à-tête, l'air de dissolution que les sens respirent au milieu de tant d'individus étalant toutes les ressources de la volupté, doivent exalter les cervelles et donner de véhicules aux passions ! Ce champ serait fécond pour les Grécourt, la Fontaine ou Chaulieu ; espérons que les héritiers de leurs crayons folâtres en sauront tirer avantage.

1781. — Le mercredi, le jeudi et le vendredi saints, sous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténèbres à Longchamp, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde sort de la ville ;

c'est à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringants, la livrée la plus belle.

Les femmes, couvertes de pierreries, s'y font voir; car l'existence d'une femme à Paris consiste surtout à être regardée. Les carrosses à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées sèches ou fangeuses du bois de Boulogne.

La courtisane s'y distingue par un plus grand faste; telle a orné ses chevaux de marcassites. Les princes y font voir les dernières inventions des selliers les plus célèbres, et guident quelquefois eux-mêmes les coursiers. Les hommes à cheval et à pied, pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit et s'enivre; l'église est déserte, les cabarets sont pleins : et c'est ainsi qu'on pleure la passion de Jésus-Christ.

Autrefois on y courait à cause de la musique. L'archevêque, en l'interdisant, crut rompre la la promenade; il se trompa. Les fidèles promeneurs traversèrent constamment le bois de Boulogne pour se rendre à la porte de l'église, et ils n'y entrèrent point.

Quand le printemps est descendu sur la terre, à cette changeante époque, que le zéphir souffle, que le ciel est pur, que les bois sont verts, on dirait que l'on va saluer la nature dans son temple, et la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes, ce jour-là, ne font pas la principale figure; les équipages et les chevaux l'emportent sur

elles. Les fiacres délabrés servent à réchauffer les voitures neuves et élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornements beaucoup plus de beauté que ceux que l'on faisait autrefois ; et moins lourds en tous sens, ils vont avec plus de rapidité.

(Mercier, *Tableau de Paris*, chap. 122.)

Avril 1783. — Nos jolies femmes et leurs adhérents, cette année comme les précédentes, se sont fait voiturer à Longchamp, à travers des tourbillons de poussière et à l'ardeur du soleil qui a été excessive. Notez bien que les environs de Longchamp ne sont plus qu'un désert aride, sans ombrage. N'importe : on y va parce qu'on y a été, et l'on y retournera encore par la même raison.

Savez-vous, monsieur, l'origine de cette bizarre promenade ? On raconte que Mlle Lemaure, fameuse chanteuse de l'Opéra, fut invitée par les religieuses du couvent de Longchamp, à venir chanter les ténèbres dans leur église. On sut cela à Paris, et les amateurs coururent à la suite de l'actrice ; mais comme leur nombre était prodigieux, la plus grande partie resta à la porte. Que faire en attendant la fin de l'office et le retour de la chanteuse ? On se promena dans le bois. Le lendemain on revint : les plus diligents furent placés, mais il y eut encore des paresseux qui se promenèrent comme ceux de la veille : insensiblement on est revenu à Longchamp par habitude ; d'ail-

leurs, les agréments de la saison y attiraient, et certainement les premières fleurs ont un attrait bien vif, mais aujourd'hui c'est du sable et de la chaleur qu'on y va chercher : si c'est autre chose, c'est-à-dire des intrigues, pourquoi sortir de Paris ? Mais en vérité cette folie est au-dessous de la critique. (METRA, *Correspond. secr.*, t 14.)

Avril 1784. — « Malgré le froid qui régnait encore comme au mois de janvier, Longchamp a été, cette année, plus brillant que l'année dernière; nous nous irritons contre les obstacles, et l'esprit contrariant que la nature nous a donné en France, nous porte unanimement à faire l'opposé de ce que prescrit le bon sens : nous allons au bois quand il est sans violettes, nous nous renfermons quand le chant des oiseaux nous appelle à la campagne.

(METRA, *Correspond. secr.*, t. 16.)

9 *Février* 1787. Une courtisane nommée Mme *de Bonneuil* est celle qui fixe aujourd'hui le plus l'attention du public à raison d'une espièglerie qu'elle vient de faire à Mlle *Renard*, à qui elle a enlevé son amant, M. *de Sartines*, le fils du Ministre, aujourd'hui un des plus riches entrepreneurs de Paris. Le détail des manœuvres peu honnêtes qu'elle a employées pour réussir est inutile. Ce qui fixe l'attention, c'est la manière dont elle a consigné son triomphe sur une voiture magnifique destinée pour sa rivale et qu'elle s'est appropriée : elle y a fait mettre des armes parlantes. Elle a voulu qu'on re-

présentât sur l'écusson un renard éventré, surmonté d'un œil couronné. On espère que le public jouira de la vue de ce blason allégorique à la promenade de Longchamp, pour laquelle elle réserve sans doute ce char élégant.

. . . . . .

10 *Avril* 1787. — La promenade de Longchamp continue d'être un spectacle pour les jours saints ; cette année, un spéculateur a proposé, au lieu de l'endroit où est le rendez-vous des voitures, qui n'est plus qu'un long chemin inégal, raboteux et plein de sable, d'y substituer la plus belle allée du bois de Boulogne, celle qui va du château de la Muette à celui de Madrid ; on a volontiers adopté cette réforme, et seule elle suffisait pour attirer beaucoup de monde. Depuis longtemps on ne se rappelle pas avoir vu tant de monde, tant d'aussi belles voitures et d'aussi bizarres : les *wiskis* y brillaient surtout ; beaucoup de petits-maîtres, beaucoup de filles avaient fait faire une voiture différente pour chaque jour.

Un wiski plus bizarre et plus galant que les autres a fait pendant ce temps la matière des conversations : ce wiski était surmonté d'une Folie avec sa marotte ; dedans étaient quatre marionnettes, deux de chaque sexe, saluant sans cesse à droite et à gauche. Tout cela était mené par un ânon joliment enharnaché et un jockey dirigeait l'animal ; on lisait sur la voiture : *D'où viens-je ?*

où vais-je ? où suis-je ? On l'a appelé la parodie de Longchamp, dont en effet on semblait vouloir faire la critique. Quoi qu'il en soit, ce concours a dû satisfaire le marquis *de Villette*, qui passe aujourd'hui pour l'auteur de l'avertissement.

(Bachaumont, *Mém. secrets*, t. 34.)

1790*. — Le mercredi saint, plusieurs amis de la Constitution se sont rendus en notre hôtel pour y dîner. Quelques femmes y sont venues aussi.

Après avoir bien bu, bien mangé, ces messieurs et ces dames quittèrent la table. Comme il était près de cinq heures, il fut décidé qu'on partirait sur-le-champ pour Longchamp.

Mademoiselle Théroigne, habillée en amazone, ouvrait la marche, montée sur un superbe cheval anglais bai, portant en croupe M. l'Asnon, qui craignant de tomber, se tenait cramponné au corps de l'écuyère.

Suivait M. de Mirabeau, mon maître, élevé sur un superbe wiski (qu'il doit encore à son sellier), dominant avantageusement sur la foule de citoyens qui se pressaient les uns les autres pour admirer ce grand homme.

Les peintures qu'on remarquait sur ce wiski, avaient été faites, d'après l'antique, par un peintre fort habile. Elles représentaient, d'un côté, un

* Cet extrait piquant et dont il est facile de deviner les allusions, est pris dans le N° 4 de l'*Apocalypse*, un des journaux qui mirent leur esprit au service de la cause royale pendant la Révolution. Il s'agit d'une lettre imaginaire écrite aux rédacteurs par Tarare, premier jockey de Mirabeau.

Minotaure dans la gueule duquel plusieurs hommes, portant de la barbe et des griffes, versaient des pièces d'or ; de l'autre, une Prudence, tenant un fourreau sans lame.

Venait ensuite M. le Chapelier. Il était dans un cabriolet de hasard, qu'il avait fait revernir à crédit.

M. Barnave. Son wiski ne le cédait qu'à celui du comte de Mirabeau. Sur un fond rouge on avait peint, avec beaucoup d'art et de goût, l'exécution légale de MM. Foulon et Berthier. Le peintre s'était si fort surpassé dans cette charmante miniature, qu'on voyait sur les visages des spectateurs la douceur qui caractérise le bon peuple parisien.

M. de Villette, cet excellent citoyen, pour donner un grand exemple aux aristocrates, s'était perché *derrière* sa voiture, et avait mis dedans son laquais. Tous les piétons admiraient cette conduite généreuse qui le faisait passer par-dessus les formes ordinaires, pour se rapprocher du bon peuple.

MM. Desmoulins, l'abbé Noël, mesdames de Beaumont et Keralio avaient loué, pour toute la soirée, un sapin national, pour se faire voir dans la promenade. On remarquait que MM. Desmoulins et Noël mangeaient avec beaucoup d'appétit, et que mesdames de Beaumont et Keralio fixaient, avec complaisance, la cuisse d'un aristocrate qui était à cheval, à côté d'elles.

M. Target était porté sur une litière. Un peu revenu de son indisposition, il s'était décidé à prendre l'air, par principe de santé.

M. l'Evêque d'Autun et madame de Staal étaient dans une berline. La Nation a été privée du plaisir de les voir, parce qu'ils ont tiré les stores, pour pouvoir méditer plus à leur aise.

1797. — « *Promenades de Longchamp.* » C'est là où un observateur aurait pu étudier les différentes variations du gouvernement et de l'esprit public en France, depuis environ un siècle.

Autrefois, l'allée de Longchamp devint une arène, un lieu de défi, où les premiers personnages de l'Europe faisaient assaut de prodigalités et de folies pour leurs maîtresses.

L'imagination ne peut aller au delà du luxe de chevaux, d'équipages et de parure que les filles entretenues, et entre autres les femmes de théâtre, étalèrent jusqu'en 1789.

L'horizon se rembrunit alors. Les exils, la mort, les destructions de toute espèce vinrent répandre un deuil universel. Les amants disparus ou ruinés firent également évanouir le train de leurs orgueilleuses Laïs. Pendant six ans de suite, les allées de Longchamp n'offrirent plus, à ces époques périodiques, qu'une affligeante solitude.

. . . . . .

Cette année où le gouvernement s'est environné de beaucoup moins de formalités gênantes ; où les prohibitions somptuaires appréciées par l'expérience, sont proscrites dans toutes les opinions ; où l'on conçoit enfin qu'un rassemblement de six cent

mille individus ne s'alimente que des prodigalités du riche, que de l'orgueil ou des plaisirs des heureux du siècle ; où les possesseurs des fortunes modernes, étayés par le pouvoir, enhardis par l'impunité, peuvent faire parade de leurs honteuses acquisitions, on s'est rappelé que la promenade de Longchamp pouvait redevenir le théâtre de la grandeur nouvelle des individus enrichis.

Mais il s'en est fallu de beaucoup qu'avec les mêmes couleurs, le tableau du jour fût digne d'être comparé aux tableaux précédents.

Les grands d'autrefois étaient préparés dès leur enfance au rôle que les hasards de la naissance et de la fortune semblaient leur avoir réservé : une éducation soignée ennoblissait leurs figures, leurs manières et leur langage. Elle imprimait dans toutes leurs habitudes un air de supériorité et de distinction qui commandait presque toujours l'admiration et le respect. Il fallait un grand fonds de philosophie pour se soustraire à ces préventions quand on paraissait devant le fils de tel duc, ou de tel autre grand personnage.

Aujourd'hui nous nous trouvons absolument dégagés de ce joug involontaire, vis-à-vis des puissants et des riches de la révolution. La nature et l'éducation n'ont absolument rien fait pour ces messieurs. Sortis hier des mains brutes de cette nature grossière, tout, auprès d'eux, loin de commander le respect, attire le sarcasme et provoque

la raillerie. La difformité, la rusticité du maître est en rapport direct avec le brillant de sa parure ; en sorte que le plus bel équipage est loin de servir à transporter un Adonis.

Ce sont surtout quelques femmes modernes qui portent encore empreint plus avant le cachet de *l'ignobilité*. Il a paru à cette promenade une soixantaine de concitoyennes au moins, qui semblaient toutes échappées d'une cuisine, d'une écurie, ou d'une échoppe. Leurs gazes, leurs pluies d'or, leurs diamants se trouvaient enlaidis par l'âpreté de leurs traits et la gaucherie de leur maintien.

Ces dissonances multipliées ont étonné et dégoûté les spectateurs. Ils ne réfléchissaient pas sans doute que tout dans la société humaine se met en rapport avec l'ordre des choses politiques. L'ancien *Longchamp* était un échantillon de la monarchie ; le *Longchamp* actuel est un tableau en raccourci d'un Etat vraiment démocratique.

Mercredi. — Le pèlerinage de Longchamp a eu lieu, malgré le mauvais temps. Ce qu'il y avait de plus remarquable n'était ni l'affluence, ni la beauté des voitures, c'était un adjudant général, à la tête de quelques hussards. On a craint un petit moment qu'il n'y eût une conspiration de curricles et de phaétons. On a regardé au haut des arbres, on a sondé les troncs pour voir s'il n'y aurait pas des témoins embusqués ; on pensait à faire des fouilles en terre, pour les découvrir, mais

l'on s'est rassuré quand on a su que le général n'était officiellement chargé que de la police des voitures.

Jeudi. — Même promenade. Trois cents voitures, cabriolets ou phaétons, une quarantaine de fiacres, soixante jeunes gens à cheval, trois cents spectateurs au plus, un temps sombre, un ennui général, rien de remarquable. Une seule voiture se fait distinguer ; quatre beaux chevaux la font rouler, deux jockeys la précèdent, et deux jockeys la suivent. — On l'a vue, on cherche mieux ; on ne voit que pire. On bâille, on s'en va. — Mais où courent ces quarante oisifs ? Qui fait revenir sur leurs pas ces deux cents autres qui étaient déjà partis ?... Un vieux fiacre traîné par six rossinantes, dont les os percent la peau, et montés par deux sales charretiers. Ce bel équipage s'introduit dans la file, et se traîne lentement derrière la plus belle voiture et devant le plus élégant phaéton. Deux sans-culottes à triste figure, crottés et barbouillés de soie, sont perchés sur un vieux ais, en place de coussin, et servent de laquais à un vieux cocher en guenilles, qui barbote dans sa sale carriole... Ce sont les cinq en personne, dit l'un ; Non, c'est un comité révolutionnaire, dit l'autre... Point du tout, disent tous les autres, ce sont des malotrus qui ont voulu faire une farce, mais qui ont bien mal réussi, tant il est vrai que le savetier ne doit se mêler que de ses savates... On sourit de pitié,

on hausse les épaules, on bâille encore et l'on s'en va. — Et voilà le Jeudi de Longchamp.

Vendredi. — La fête de Longchamp a été fort belle. Le nombre et l'élégance des voitures ont attiré une foule immense de spectateurs. Toutes nos jolies merveilleuses, et toutes nos citoyennes fournisseuses qu'un journaliste appelle plaisamment les dames de la nouvelle France, étalaient tous les trésors des Grâces et de Plutus. Au lieu de murmurer contre ce luxe, le pauvre rentier à pied se réjouissait, et croyait voir renaître les temps passés, temps où il était payé. Franconi, avec ses enfants et ses beaux chevaux, attirait tous les regards. On n'y a point eu le dégoûtant spectacle de malotrus en guenille comme jeudi, qui se targuaient de leur bassesse. Après la promenade, nos dames sont venues se reposer à Feydeau dont le concert avait été retardé pour les attendre. C'est là qu'on se croit reporté aux temps heureux de la paix, de l'abondance et de la félicité publique, mais ce n'est que là.

(PELTIER, *Paris*. T. 12 et 13.
D'après le Journal de Clément.)

THÉATRES

En attendant *la Magicienne* et *Quentin Durward*, les salons ont fait de nombreuses concurrences aux théâtres.

Chez Dantan jeune, cet Aristophane de la sculpture, on a entendu d'excellente musique, et parti-

culièrement des mélodies allemandes par un jeune baryton du nom de *Linder* : voix charmante, méthode exquise.

Le théâtre de M. Gustave Droz, dont nous avons déjà constaté la vitalité, vient de donner un nouveau coup d'épaule à la régénération de la pantomime. Ce samedi 13 mars, on y fêtait la *première* d'une arlequinade en trois tableaux, sans compter les feux de Bengale. *Le Nez de l'Invalide*, — ainsi se nomme la pièce, — fait le plus grand honneur à M. Gassies, un maître auteur nourri dans les saines traditions funambulesques. Une intrigue remplie d'imprévu, des coups de théâtre magnifiquement amenés, d'heureux anacréontismes, des costumes à rendre Delphine Baron jalouse, ont fatigué d'un bout à l'autre les mains (traduisez *battoirs*) d'un auditoire éminemment artistique et se piquant de délicatesse en ce qui concerne l'appréciation de la mise en scène. Les acteurs ont joué comme un seul homme ; en voyant ces mimes émérites, il eût été difficile de reconnaître un peintre de genre sous le coquet ajustement de Colombine, un paysagiste sous le masque d'Arlequin, un sculpteur sous le bicorne de l'Invalide, et dans Cassandre, l'auteur d'une des plus jolies nouvelles qu'ait publiées la *Revue de Paris*.

Un bal et un souper ont succédé à la représentation qui a réuni un instant près de cent cinquante personnes. Mais ici cesse notre rôle d'historiographe, et nous cédons la place aux *Salons de Paris* et au *Gourmet*, — les chroniqueurs jurés des assauts de jambes et d'estomacs.

Chez Mme Jules L***, belle-sœur d'un romancier illustre, et femme d'un de nos plus aimables écrivains, nous avons entendu avec un vif plaisir des mélodies italiennes, interprétées par le suave et frais talent de Mme Marcolini...

C'est tout ; mais on assure que la prochaine *décade* verra des merveilles !

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

REVUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

1796-1858

Les villes de Genève, Lausanne et généralement la partie de la Suisse qui borde le lac Léman, se trouvent dans des conditions favorables soit aux études en elles-mêmes, soit à une saine appréciation des œuvres littéraires de tous les pays. Le mouvement européen, très-manifeste dans les grandes capitales, n'y est pas absolument concentré; on peut même dire qu'il ne s'y trouve pas représenté d'une manière parfaitement exacte. Pour certaines questions on le trouve quelquefois trop anglais à Londres, trop français à Paris, trop allemand à Berlin. Au contraire, dans quelques pays comme la Suisse, particulièrement la Suisse française, les idées répandues çà et là en Europe viennent se rencontrer et s'amalgamer. Elles s'y neutralisent dans ce qu'elles ont de trop absolu ou

d'hostile les unes envers les autres, et peuvent alors se répandre au moyen d'un journal sous une forme plus vraie, plus modérée, plus acceptable.

La Bibliothèque Universelle a compris ce genre d'influence, et le public lui en a su gré ; car aucune Revue sur le continent ne peut se vanter d'une durée aussi longue que la sienne, ni probablement d'une absence aussi complète de défiance et de mauvais vouloir.

Le moment actuel est favorable à ce journal, et lui permet de commencer avec résolution une nouvelle période, après SOIXANTE DEUX ANS D'EXISTENCE.

Les agitations politiques se calment en Suisse. L'atmosphère y devient plus saine pour les œuvres littéraires, plus appropriée à une Revue qui, dans les moments les plus agités, a su entretenir ses lecteurs uniquement d'intérêts moraux et intellectuels, sans s'occuper des questions irritantes de la politique ou de controverses religieuses. La vie littéraire et scientifique, ancienne et vivace à Genève, répandue aussi dans d'autres villes de la Suisse, cette vie qui se manifeste par une infinité de sociétés, de cours publics et de productions locales, ne peut que prendre une nouvelle activité. En même temps les villes et les pays se rapprochent. Cette année même, en Suisse les villes principales vont se toucher par un chemin de fer. Leurs écrivains, qui déjà se connaissent et s'entendent, s'entendront mieux encore, heureux qu'ils sont de n'être pas divisés, comme on l'est quelquefois ailleurs, par des questions de places ou par des rivalités personnelles. Cette même cause, l'extension des chemins de fer, attire sur les bords du lac de Genève un nombre toujours croissant d'étrangers, parmi lesquels se trouvent des artistes, des littérateurs et des savants du premier ordre. Ils ne traversent pas le pays, ils y séjournent, retenus par le charme d'une nature admirable. Leur

présence réchauffe et éclaire ceux qui se trouvent en contact avec eux, et leurs idées, leurs conseils secondent les rédacteurs d'un journal littéraire, si même ces voyageurs d'élite ne sont entraînés à publier quelques-uns de leurs écrits dans une Revue indépendante et impartiale, étrangère aux coteries et aux partis, *universelle* dans ce sens qu'elle s'adresse à tous les hommes éclairés de tous les pays.

Nous venons de définir le titre du journal comme les rédacteurs le comprennent. Leur but est de s'adresser à tout le monde, mais non de parler de tout. Ils mettent de côté, avons-nous dit, la passion et l'âpreté qui enveniment si souvent les discussions théologiques et politiques ; ils publient dans, une partie distincte et supplémentaire, les articles de science pure, ne laissant dans le corps du journal que ceux qui sont propres à intéresser le public en général ; enfin ils se sont toujours imposé une restriction qu'ils estiment de bon goût et facile à suivre, celle de ne jamais s'écarter des convenances, de telle sorte que leur journal peut être lu en famille et laissé sans scrupule sur toutes les tables.

La Bibliothèque Universelle, Revue Suisse et Étrangère, paraît à Genève, le 20 de chaque mois : elle se compose d'un cahier de 160 pages, dans lequel entrent des articles originaux, tels que nouvelles, voyages, études sur des sujets littéraires, historiques, philosophiques, etc. des revues d'ouvrages divers sur ces mêmes objets, et enfin un *bulletin bibliographique*, dans lequel les livres anglais, allemands et italiens sont indiqués successivement ou analysés avec la même attention que les ouvrages écrits en français.

On s'abonne à Paris, à la librairie de C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour l'Étranger.

A côté du journal proprement dit, et broché en

un même cahier si on le désire, la direction publie, également le 20 de chaque mois, un cahier scientifique d'environ 100 pages intitulé ARCHIVES DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES. Il est destiné aux personnes qui s'intéressent particulièrement aux sciences, et contient des articles originaux et une revue des découvertes scientifiques. Les *Archives* sont rédigées par un comité spécial.

Le prix d'abonnement aux *Archives* est le même que celui pour la partie littéraire, 25 francs par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour les autres pays.

L'abonnement aux deux parties réunies (*Bibliothèque Universelle* et *Archives*) est de 50 fr. pour la France, le port en sus pour les autres pays.

N. B. Les ouvrages dont on remettra un exemplaire chez M. C. REINWALD, libraire, rue des Saints-Pères, 15, à Paris, seront annoncés ou analysés dans la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ou dans les ARCHIVES.

BIBLIOGRAPHIE

BRIEUX SAINT-LAURENT (Le vicomte). — *Quelques mots sur les danses modernes.* 3e édition. A la librairie Douniol, 29, rue de Tournon.

HOROY. Rénovation littéraire, in-8°. — Santeuil, idem. — A la librairie Pringuet, 25, rue Bonaparte.

1858. — Numéro 9.

DU 20 AU 31 MARS 1858.

La cacographie à l'Université. — Les petits frais des grands journaux. — Concurrence qui leur est faite sur le terrain de l'annonce. — *Revue spiritualiste*. — Les nouveautés des théâtres de Rouen. — *Geneviève de Brabant*. — Histoire des quatre groupes du pont d'Iéna. — L'armure du baron des Adrets. — Une naïveté de l'Union des Poètes. — Bijouterie littéraire : la broche Lespès. — Document pour servir à l'histoire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Trait de mémoire de M. Carpentier. — La généalogie de la maison Delalain. — Inscriptions triomphales en son honneur. — La tableaumanie et ses mécomptes. — Un pamphlet à la Ferté-Milon. — Les plafonds de l'hôtel Rougemont. — Barthélemy Saint-Hilaire à sa campagne de Meaux.

[Du 20 mars.] = Nous publions le monument historique que voici dans l'intérêt des familles qui déplorent la crasse ignorance de leurs rejetons.

La simple lecture leur démontrera que, même sous le toit universitaire, la cacographie est un genre bien porté.

Le fac-simile reproduit par nous est garanti rigoureusement exact depuis la première ligne jusqu'à la dernière. L'original en est visible en notre bureau de la rue de Seine, n° 9, de 3 à 4 heures du soir, et du 1er au 10 de ce mois.

N. B. Les lettres italiques sont manuscrites ; les

Toute reproduction sans citation est expressément interdite.

autres représentent la formule tout imprimée que l'on connaît. Un sentiment de simple convenance nous a seul fait omettre le nom du destinataire.

Université de France.

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS.

Paris, le 12 *avril* 1856.

Le Secrétaire de la Faculté des Lettres prévient Monsieur
que son examen pour le grade de Bachelier doit avoir lieu le *mercredi*, 16 *du C*[t] à sept heures et demie très-précises.

Cette lettre à nul celle que vous devez avoir reçu dont ont c'est trompé de date.

[Du 21 mars.] = Si le budget de nos grands journaux n'a pas encore atteint celui de certains organes de la presse anglaise, il ne laisse pas que d'offrir encore une assez jolie série de chiffres. Ceux que nous extrayons du dernier compte-rendu de l'assemblée générale de MM. les actionnaires de la Société du journal le *Siècle* (le 30 janvier 1858) peuvent donner une idée des intérêts qui s'agitent autour d'une feuille quotidienne.

Les frais généraux d'administration, le loyer, le chauffage et l'éclairage coûtent au *Siècle* près de cent cinquante et un mille francs; la rédaction, cent quatre-vingt-dix mille cinq cent quatre-vingt-deux francs, dans lesquels la partie littéraire n'entre pas même pour une cinquantaine de mille francs; la composition, la correction et la mise en pages

du journal, soixante et un mille et quelques francs; le tirage, cinquante-trois mille; le papier, trois cent seize mille; l'affranchissement pour la province, deux cent cinquante-quatre mille, et le service de Paris avec la banlieue, trente et un mille francs environ.

Il est à remarquer que la somme générale de ces frais d'impression et de rédaction est presque balancée par la dépense du timbre qui représente à elle seule le chiffre imposant de six cent trente-six mille vingt-quatre francs et *cinquante-quatre centimes.*

N'oublions pas que la seule confection des bandes d'adresses coûte près de dix huit mille francs et qu'une somme de vingt-huit mille francs est affectée au service des plieuses.

Nous avons aussi remarqué les paroles suivantes de M. Lehodey, à propos de la révolution qui se produit en ce moment dans le monde de l'annonce :

« Notre situation financière est donc excellente. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas quelques ombres au tableau? Hélas! non. Souffrez, Messieurs, que je mette sous vos yeux ce que je vous demanderai la permission d'appeler notre passif moral. J'espère qu'il ne méritera jamais une autre qualification.

« Ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous l'indiquer, les annonces ont moins produit en 1857 qu'en 1856, et le mouvement de décroissance ne paraît pas se ralentir. Nous trouvons l'explication

de ce fait dans une loi récente qui autorise les petits journaux et autres publications non soumis au timbre à produire des annonces. Ces petits journaux font de la publicité au rabais ; mais, tôt ou tard, le commerce s'apercevra qu'il paye beaucoup plus cher cette publicité, nécessairement restreinte, que ne lui coûterait celle infiniment plus étendue des grands journaux. Nous avons pris dernièrement des mesures qui, nous l'espérons, hâteront ce résultat. »

= « *Revue spiritualiste*, journal bi-mensuel consacré à la démonstration du dogme de l'immortalité de l'âme par l'examen raisonné des divers genres de manifestations *medianimiques* et de phénomènes psychiques, tant de ceux qui sont enregistrés dans l'histoire que de ceux qui ont actuellement lieu dans le monde entier. Par une société de spiritualistes et de *mediums*, sous la direction de Z. Piérart, rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*. — 5, rue de Beaujolais, Palais-Royal. »

Le directeur de ce journal, de concert avec plusieurs amis de la cause spiritualiste, se propose, dans un temps prochain, d'organiser un foyer d'expériences démonstratives, afin que les abonnés présents à Paris puissent se convaincre, par des faits, de la vérité des manifestations *medianimiques*.

Il fait, dans ce but, appel à tous les spiritualistes,

et à tous les hommes de bonne volonté de France et de l'étranger.

=Veut-on connaître les nouveautés dramatiques qui défrayent les théâtres de Rouen ? on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur ce fragement d'une affiche gigantesque qui, le 18 mars, annonçait aux peuples normands la représentation extraordinaire de

TROIS PIÈCES NOUVELLES,

parmi lesquelles...

Première représentation de

GENEVIÈVE

DE BRABANT

Drame en 4 actes et 5 tableaux, par *Anicet Bourgeois* et *Valery*.

Qui n'a répandu des larmes sur les malheurs de l'infortunée Geneviève, duchesse de Brabant, cette femme la plus vertueuse de son siècle ? Le sort ne cessa de l'accabler pendant ses premières années. Elle fut jugée par un tribunal : un seul chevalier prit sa défense, et demanda de s'en rapporter au jugement de Dieu ; il s'attaqua à l'homme qui avait juré la perte de Geneviève et qui était cause de tout le *mal apparent* par son indigne trahison.

Geneviève fut condamnée à l'exil et se retira dans une forêt obscure, où, quelques années plus tard, elle fut assez heureuse pour sauver les jours de son époux, qui se trouvait lui-même *sous les* embûches de l'infâme persécuteur; mais les indignes projets de ce monstre furent déjoués, et l'épouse infortunée reprit près du duc la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Cette pièce a obtenu à Paris un immense succès, et le soin avec lequel elle vient d'être montée fait

espérer à la bénéficiaire que la bienveillance du public ne lui fera pas défaut.

Premier acte, **Le Faux Moine.**	Troisième acte. **Geneviève dans la forêt.**
Deuxième acte, **Jugement de Geneviève**	Quatrième acte, **La Défaite de Brabant.**

Dernier tableau, **Réhabilitation de Geneviève.**

M. Aimé remplira pour la première fois, à ce théâtre, le rôle de ROBERT.

Les autres rôles par MM. Gauthier, Anatole, André, Lefebvre, Georges, Lafontaine, Charles ; Mmes Mathilde, Delestra, Victorine.

[Du 22 mars]. = La note suivante peut servir à l'histoire des beaux-arts.

On sait qu'aux quatre coins du pont d'Iéna se trouvent quatre groupes représentant les principales variétés de la race chevaline.

L'idée première de cet embellissement remonte aux jours qui suivirent la révolution de février. Une sorte de commission, composée de Ch. Blanc, de Jeanron, de Préault, etc., s'assembla pour en discuter l'ordonnance. On était à peu près convenu d'élever quatre statues équestres représentant les quatre plus grands conquérants du monde, lorsqu'un farouche démocrate vint lancer son veto :

« Mais, en somme, tous ces gens-là n'étaient que des aristos, bons à faire tuer le monde, et je ne vois pas pourquoi on leur dresserait des statues ; c'est bien assez d'avoir subi leur joug. »

L'assistance se regarde et il s'établit un de ces silences lourds qui accompagnent d'ordinaire les

trouble-fête. Tout à coup Préault se lève, et s'adressant à l'ennemi des Césars :

« Mais, citoyen, rien de plus facile que de faire droit à vos observations !..... seulement, notre projet en subira une légère modification. Nous allions étourdiment éterniser le souvenir des despotes. Eh bien, faisons tout bonnement conduire leurs chevaux par des domestiques. »

Et voilà comment le pont d'Iéna fut doté de quatre palefreniers.

= Grâce à la générosité des héritiers du comte d'Argout et de M. le baron de Mareste, une nouvelle et curieuse pièce vient d'enrichir la magnifique collection du Musée d'Artillerie ; nous voulons parler de l'armure du farouche baron des Adrets. Les pièces en sont complètes, à l'exception d'une épaulière ; elles consistent en un armet à visière, avec gorgerin, corselet et brassards ; la surface en est damasquinée et le poids relativement peu considérable. La seule arme offensive qui s'y trouve jointe est une sorte de poignard à manche d'ébène garni de cuivre dont la lame, largement évidée, offre une gouttière profonde, au travers de laquelle le sang peut filtrer par de petits trous ; c'est un vrai couteau de boucher qui ne dément pas la triste renommée de son ancien possesseur.

[Du 25 mars]. = La Société de l'Union des Poëtes, — dont nous avons maintes fois eu occa-

sion d'entretenir nos lecteurs, — se signalera toujours par d'adorables naïvetés.

Voici le fac-simile de la page 116 de l'un de ses derniers Bulletins :

UNE VISITE DU GÉNIE.

. . . . . .

. . . . . (*)

Mme Adèle Caldelar.

(*) Cette pièce de notre chère collègue devait trouver place ici ; mais une grave indisposition a empêché l'auteur de nous en transmettre à temps la copie. Nous avons donc le vif regret de ne pouvoir en faire jouir nos lecteurs.

= M. Leo Lespès vient d'inventer pour les besoins de son *Journal Monstre* un puff nouveau, — *le puff à la broche.*

« J'ai songé, dit-il, à offrir à *ceux de mes souscripteurs qui n'ont pas encore souscrit*, soit étant arrivés à terme soit par anticipation à l'année 1858-1859, une prime tout à fait originale... En faisant des commandes importantes, je suis parvenu à donner en prime une broche *composée* d'une œuvre photographique sur cristal du plus grand intérêt » (*sic*).

La suite du *boniment* vaut ce début.

« La *Broche artistique Photographique* est une merveille de plus enfantée par la photographie, cette découverte qui immortalisera notre siècle.

« Chacun sait le prix des tableaux de Meissonnier, ce peintre admirable qui, dans un petit espace, reproduit des scènes animées, des tableaux pleins de poésie et de mouvement.

« La *Broche Photographique dépasse de beaucoup* ce

tour de force du genre ; sur une plaque de cristal, qui peut être grande comme un louis, elle renferme au complet, un tableau de grand maître, reproduit avec une exactitude adorable, et dont on peut voir, à l'aide de la loupe, les plus petits détails.

« C'est une nouveauté que le *Journal Monstre* offre à ses abonnés ; cela n'a ni la banalité d'une gravure, ni le commun de bijoux faux, cela se rapproche davantage des émaux allemands, c'est une petite merveille de l'art photographique.

« Une dame *du meilleur monde* portera notre broche ; l'acier se marie si bien à l'harmonieuse composition du sujet ; car en outre que cet article n'existe pas dans le commerce, il a un mérite qui en fait un objet tout artistique.

[Du 26 mars.] = Un vieux lecteur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, — qui en compte assez pour que cette qualification ne trahisse pas son incognito, — nous offre le pendant de l'anecdote relatée dans notre numéro 7. C'est un exemple surprenant de la mémoire de certains spécialistes et de la bêtise d'un certain public.

Voici le fait.

Un soir, M. Carpentier, aujourd'hui inspecteur des théâtres, alors simple employé desservant la section de la littérature dans ladite Bibliothèque, s'entend poser la demande que voici :

« Monsieur, je voudrais une pièce de théâtre. »

M. Carpentier ne bouge pas et attend de plus amples informations ; mais, voyant que son homme paraît trop satisfait des termes de sa ques-

tion pour y rien ajouter, il dit (ce qu'il se voyait forcé de dire, hélas ! trop souvent):

« La première venue, sans doute, Monsieur?

— Oh ! non, Monsieur, fait le lecteur scandalisé.

— Mais alors, quel titre?

— Ah ! le titre.... le titre... ; je ne puis me rappeler bien au juste.... Attendez donc.... non, non, ça n'est pas ça....

— Donnez toujours le nom de l'auteur, et nous en viendrons à bout....

— Diable ! le nom de l'auteur?... comme vous y allez!... c'est là justement ce qui m'embarrasse...

— Cependant, sans titre et sans nom d'auteur, comment voulez-vous que...

— Oh ! Monsieur, c'était si intéressant....

— Quand cette pièce a-t-elle été jouée pour la dernière fois ? demande M. Carpentier, dont la mémoire théâtrale, singulièrement étendue d'ailleurs, commençait à s'irriter.

— Ah ! dame ! Monsieur, je ne pourrais vous dire au juste... il y a peut-être bien... trente-cinq ans.

— Trente-cinq ans !... répète M. Carpentier, c'est bien vague, si ça n'est pas nouveau...; et vous l'avez lue, dites-vous, cette pièce ?...

— Comment ! si je l'ai lue ! s'écrie le lecteur, superbe d'indignation... Mais si je ne l'avais pas lue, je ne vous la demanderais pas.

— C'est juste, répond le bibliothécaire avec toute

l'ironie du désespoir... De sorte que vous n'avez pas d'autre renseignement ?

— Pardon, Monsieur, dit notre homme en se ravisant... Voici comme ça commence : *Antoine, seul sur le bord du rivage.* »

Carpentier se redresse triomphant, atteint un volume in-octavo, et le présente au lecteur qui se retire en grommelant : « Je savais bien, moi, que ça était ici... »

C'était *l'Honnête Criminel* de Fenouillot de Falbaire, l'un des émules de Diderot dans le genre pathétique.

[Du 27 mars.] = Les petits classiques de la librairie Delalain pourront désormais périr sans remords entre les mains des lycéens qui en sont les heureux propriétaires. L'officine d'où ils sortent vient d'être élevée au rang d'un monument historique de première classe. Désireux d'édifier la postérité sur le compte de ses aïeux, enfants et petits-enfants, M. Jules Delalain vient de trouver dans l'agrandissement de ses ateliers un moyen de graver en traces ineffaçables ces précieuses confidences. Deux plaques de bronze, scellées dans la première pierre du bâtiment qui fait face à la Sorbonne, ont été chargées de remplir cet important objet; et comme il aurait été regrettable que notre génération fût privée des inscriptions qui les couvrent, on en a fait tirer plusieurs épreuves sur papier vé-

gétal. Ayant eu l'occasion d'en admirer un exemplaire, nous nous empressons d'en transmettre la substance à nos lecteurs, persuadé qu'ils y verront comme nous un petit chef-d'œuvre de laconisme et de précision.

GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DELALAIN.

NICOLAS AUGUSTIN DELALAIN,

Reçu libraire à Paris le 7 août 1764, né en 1735 à Vitry-le-François, décédé à Paris en 1807, fils de Jean-Claude **Delalain,** notaire royal à Vitry-le-François, et de Louise **Mortas,** son épouse ;

JACQUES AUGUSTE DELALAIN,

Imprimeur-libraire à Paris, 1801 à 1836, né en 1774 à Paris, décédé en la même ville en 1852, fils de Nicolas Augustin **Delalain,** libraire à Paris, et de Marie Nicole **Kergonnou** de **Saint Laurent,** son épouse ;

AUGUSTE HENRI JULES DELALAIN,

Imprimeur-libraire à Paris, 1er avril 1836, né le 31 janvier 1810, à Paris, fils aîné de Jacques Auguste **Delalain** et de Henriette Madeleine **Nau** de **Champlouis,** son épouse, marié à Marie Stéphanie Valentine **Lagarde.**

De ce mariage:

Henri Marie **Delalain,** né le 8 février 1837;
Valentine Augustine **Delalain,** née le 16 nov. 1838 ;
Paul Adolphe **Delalain,** né le 2 juillet 1840;
Edmond Léonce **Delalain,** né le 25 juill. 1842 † 1854;
Marguerite Elisabeth **Delalain,** née le 29 mai 1844;
Henriette Adélaïde **Delalain,** née le 30 déc. 1846;
Marie Clotilde **Delalain,** née le 12 août 1849 † 1852 :
Auguste Marie Remy **Delalain,** né le 1er avr. 1854.

LE LUNDI 8 FÉVRIER 1858, A UNE HEURE,

Jour de la majorité d'Henri DELALAIN,

A été posée et bénie,

PAR M. L'ABBÉ HANICLE,

Chanoine honoraire de Paris, de Seez et de Valence, curé de la paroisse St-Séverin,

LA PREMIÈRE PIERRE DE CE BATIMENT

Elevé en face de la Sorbonne pour l'agrandissement des ateliers de l'imprimerie et de la librairie classiques

DE M. JULES DELALAIN,

Imprimeur de l'Université Impériale de France, maire-adjoint du onzième arrondissement, président du Cercle de la Librairie et de l'Imprimerie, chevalier de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur.

Sixième année du règne de NAPOLÉON III, S. E. M. ROULAND étant ministre de l'instruction publique et des cultes et recteur de l'Académie de Paris, M. CAYX, vice-recteur de l'Académie, S. Exc. M. BILLAULT, ministre de l'intérieur, M. le baron HAUSSMANN, préfet de la Seine, M. DE VERDIÈRE, maire de l'arrondissement.

R. NEPVEU, ARCHITECTE.

Epreuve tirée sur la planche scellée dans la première pierre.

= *La Tableaumanie*, par Barandeguy-Dupont. (Chez Ledoyen.)

Il y a du mordant et de l'esprit dans cette satire, dédiée à M. Edmond About,

Jeune et charmant esprit qui, bien mieux qu'un Mécène,
Trouve des Titiens, dit-on, à la douzaine.

C'est d'abord la description du *Tableaumane :*

Voyez ce malheureux courir sur le pavé;
Archimède le bâtard, il dit : « Je l'ai trouvé ! »
Quoi donc ? quelque châssis qu'il renifle et qu'il frotte;
C'est le Vincent de Paul des tableaux dans la crotte.

C'en est fait ! désormais n'en attendez plus rien;
Ne lui demandez pas s'il est juif ou chrétien;
Ne lui demandez pas s'il a fils, femme ou fille;
Tous les croûtons défunts sont seuls de sa famille.
Pour les loger céans, il est toujours en fonds;
Il en encombre tout, ses chambres, ses plafonds;
Sur ses fauteuils, partout, ils traînent à leur aise;
Heureux, pour un ami, s'il retrouve une chaise !
Vous sentez, en entrant, sur ses meubles ternis,
Je ne sais quelle odeur de crasse et de vernis.
Ne lui demandez pas qu'il soigne un peu sa mise,
A peine, une fois l'an, s'il change de chemise.
Il ira, comme un rat, courir tous les greniers,
Pour flairer un Rembrandt, un Rubens, un Téniers;
La liste en serait longue, et pour vous je l'abrége;
Quel est donc l'amateur qui n'a pas un Corrége ?
Il l'achète, il l'emporte; on dirait un voleur;
Rothschild pourrait à peine en payer la valeur.

Puis vient le défilé des brocanteurs qui exploitent notre crédule amateur :

A voir ces échappés de la Cour des Miracles,
Vous diriez tous les Juifs sortis des tabernacles.
Ils sont venus hier; ils reviendront demain,
Ils reviendront toujours, une croûte à la main !
L'un, honnête Auvergnat des *Contes à ma fille*,
Revient lui proposer *chette Chainte Famille;*
L'autre apporte un Rubens trouvé dans un château;
L'autre, ce Raphaël qui servait d'écriteau;
L'autre, prenant le Claude et Rembrandt pour complice,
Montre leurs noms cachés sous du jus de réglisse;
Rares originaux qu'on ne peut dédaigner,
La preuve en est certaine... il vient de les signer.

Mais la collection de toutes ces fausses merveilles ne se forme qu'au détriment de la bourse; le pot-au-feu fait sentir ses exigences brutales et le Tableaumane s'en trouve réduit à liquider.

O rage ! ô furie ! son Téniers est adjugé à six livres, Corrége est vendu pour le prix de sa bordure,

Raphaël se voit repoussé avec perte, et le vendeur, désespéré, entend près de lui, pour comble de disgrâce, ricaner un infâme badigeonneur,

Qui, pour les restaurer, prônait tous ses Rembrandts,
Et qui les voit passer sans en donner trois francs !

[Du dit] = Où les pamhplets ne vont-ils pas se nicher! La ville de la Ferté-Milon est fort émue par l'apparition clandestine d'une petite feuille que, pour plus de mystère, on a fait tirer à Paris chez un lithographe de la rue de Valois; car quel lithographe de l'arrondissement eût pu être assez discret? Quoi qu'il en soit, voici la pièce qui nous a paru un joli échantillon de méchanceté provinciale :

La Ferté-Milon, son Génie, et son futur chemin de fer.

Manes du grand Racine, si la solitude vous est toujours chère, désertez au plus vite les bords de l'Ourcq !

Et apprenez, ainsi que mes lecteurs, ce qui menace votre repos.

Par une nuit bien noire du présent hiver, un Génie moderne et fantaisiste passant à la Ferté-Milon, s'introduisit d'aventure dans l'habitation de M. M*** qui était au lit.

« Mon fils, lui dit-il, je veux me servir de toi. — Seigneur, je suis à vos ordres, répondit M. M*** un peu effrayé (car le génie avait une grosse voix). — Il faut, reprit le Génie, doter ton pays d'un chemin de fer *au moins*. Lève-toi avec le soleil, étudie le terrain, dresse une carte et lance une brochure; surtout que rien ne t'arrête. La gloire est au bout pour toi et la postérité. »

Aussitôt il se fit un grand bruit, et tout rentra dans le silence.

Docile à la voix du Génie, M M***,

En bon apôtre
A su faire claquer son fouet tout comme un autre.

Je dirai même mieux qu'un autre ; car sa brochure lui a coûté peu et sa carte encore moins.

Des malintentionnés avancent qu'il s'est servi pour sa carte surtout de procédés encore inconnus, laissant de côté le bavardage des géographes, ainsi que le compas et le niveau du grand Cassini.

En effet, à l'aide d'un peu d'encre et de couleur, M. M*** défriche la moitié de la forêt de Villers-Cotterets, dessèche plusieurs cours d'eau, allonge ou raccourcit les distances, escamote et transplante un assez grand nombre de villages.

Mais, comme compensation, sans doute, il crée une ville.— O illustre Betz, où vécut et devait mourir la princesse Monaco, vote sans plus tarder une couronne à M. M***, tu lui dois ton rang de cité !

Qui que vous soyez, sachez que les efforts de M. M*** pourront être couronnés de succès !

Il n'est pas douteux même qu'il obtienne un *American-rail-way* pour chaque village de son canton.

M. M*** a bien éprouvé quelques désagréments ; mais qui n'en a pas?

D'abord il s'était adressé à l'*Est*, lui promettant une part dans le gâteau.

Le *Nord* survenant, M. M***, en homme prudent, lui dit : Je suis à toi ; c'est pour rire que je cajolais ton rival.

Aujourd'hui M. M*** a planté là le *Nord*, craignant les vents contraires de Soissons, et fait la bouche en cœur à Reims et Sedan.

[Du 28 mars.]=En dépit des proportions mesquines de nos habitations, il s'en trouve encore dont l'ordonnance intérieure se pique de bonnes traditions. Mme de Rougemont, — une châtelaine

qui sait aimer et cultiver les beaux-arts, — accapare depuis quelque temps Faustin Besson, au profit de son hôtel de la rue d'Amsterdam. L'on peut aujourd'hui y admirer deux plafonds où le peintre a fait voltiger toutes les vaporeuses mignardises de ce dix-huitième siècle qu'il se plaît à continuer pour la plus grande joie du genre Pompadour. Ce ne sont que Nymphes élégantes, que nuages transparents et dorés, que petits Amours de bonne maison. — La salle à manger, d'un aspect plus sévère, a permis à M. Besson d'évoquer un souvenir des maîtres italiens en accoudant sur une balustrade d'heureuse perspective toute une galerie de curieux nonchalants, qui rempliront chaque jour l'office de Tantales impassibles devant les raffinements de la cuisine moderne.

[Du 29 mars.] = Parmi les hommes qui cherchent dans la villégiature un refuge contre les exigences et les fracas de leur notoriété, on peut citer Barthélemy Saint-Hilaire. Nul ne bêche, ne taille, ne sarcle et ne ratisse avec plus d'ardeur que le savant académicien dans sa campagne de Meaux.

En tournée dans les environs de cette capitale de la Brie, un officier de gendarmerie résout de consacrer une journée de loisir à la visite des curiosités locales. On lui recommande le château de ***, et il en prend la route ; mais, peu familier avec le pays, il hésite bientôt sur la direction qu'il doit

prendre, et va chercher quelques renseignements à la grille d'une maison voisine :

« Hé ! l'ami ! crie-t-il à un brave homme en blouse bleue, courbé sur sa pioche, est-ce bien ici la route du château ?...

— Pas tout à fait, Monsieur.

— Ah ! et où aller, alors ?

— Ce serait un peu long à détailler, et les détours qu'il vous faut faire pour regagner votre droit chemin pourraient bien vous causer de l'embarras... Aussi bien vais-je vous conduire. »

Et l'homme à la pioche guide notre officier jusqu'à destination, et s'éloigne sans vouloir accepter la plus légère indemnité de son dérangement.

De retour à Meaux, le touriste fait à un imprimeur de la ville le récit de son excursion :

« Il y a de braves gens dans votre pays, obligeants, serviables, pas trop bêtes, un peu fiers peut-être, mais le défaut est assez rare pour devenir une qualité. »

Et il en vient à son embarras de la veille.

« Ah ! malheureux ! je ne m'étonne plus qu'il ait refusé vos générosités, c'est M. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, etc., etc. »

L'énumération de ces titres n'était pas terminée que le coupable allait faire sa visite de condoléance. Il n'est pas besoin de dire s'il fut gracieusement excusé.

BEAUX-ARTS.

On annonce pour les premiers jours d'avril la vente des tableaux d'Eugène Flandin ; — précieux butin de longs voyages et d'explorations aventureuses dans les différentes contrées de l'Asie. On y renomme deux admirables panoramas de Stamboul et des vues de Sicile, prestigieuses comme opposition de lumière. — L'œuvre dont M. Flandin consent à se séparer ne compte pas moins d'une quarantaine de toiles.

THÉATRES

Opéra. — *La Magicienne.* Inclinons-nous, critique infime, devant la nouvelle partition d'Halévy. Tous nos Aristarques, depuis le judicieux de Bovray jusqu'à l'incorruptible Jouvin n'en ont-ils pas déjà approfondi toutes les beautés? — Mais on peut, sans crainte de redites, donner tous ses éloges à l'exécution de cette œuvre importante : Mme Borghi-Mamo s'est vue l'objet de rappels enthousiastes; Bonnehée a fait oublier l'innocence de son costume satanique ; la voix étendue et correcte de Belval a doublé le relief de son rôle. Quant à la mise en scène, nous doutons qu'il y en ait eu de plus riche et de plus savamment ordonnée.

Voici l'Opéra-Comique qui, lui aussi, a jeté bravement une cinquantaine de mille francs dans la mise en scène de *Quentin Durward.* — La popularité était d'avance acquise au sujet, un des plus charmants et un des plus faciles que puisse ramasser un librettiste. Gevaert y a su également puiser d'heureuses inspirations; ses mélodies ont un cachet remarquable de

fraîcheur et d'originalité; son ouverture est charmante.

Palais-Royal. Ici, comme à la Porte-Saint-Martin, c'est le triomphe de notre vieille garde dramatique. Arnal est un magnifique Jonas dans le *Supplice de Tantale.*

Les Folies-Nouvelles, dont le répertoire ne cesse de s'arrondir, viennent de sacrifier encore une fois à l'Orient avec *le Pacha.* Bien que Kelm y soit drôle, comme toujours, nous voudrions le voir une fois sans turban.

Salle Herz. — Un charmant proverbe de M. André Lazare, — pseudonyme qui ressort trop de notre juridiction pour ne pas être dévoilé (*),—a clos, dimanche 21 mars, le concert donné par M. Emile Laurent. Mlle Savary et Saint-Germain, des *Français*, plus une accorte soubrette, dont nous ignorons le nom, ont bien voulu interpréter ce petit acte, dont le seul défaut était d'être trop fin, trop distingué pour le public bourgeois des concerts du dimanche.

Place aux remords de conscience! Les théâtres de société nous font penser à réparer un funeste oubli. Dans notre dernier compte rendu du *Nez de l'Invalide*, nous n'avions pas soldé à MM. Fauvre et Lurat le tribut élogieux qui leur était dû : M. Fauvre est un Levassor au petit pied pour lequel la science des intermèdes comiques n'a plus de secrets; M. Lurat nous a rendu Deburau avec toute sa grâce et sa force, son esprit et sa naïveté.

(*) M. Adolphe Mony.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

BIBLIOGRAPHIE

—

BRIEUX SAINT-LAURENT (Le vicomte). — *Quelques mots sur les danses modernes.* 3e édition. A la librairie Douniol, 29, rue de Tournon.

HOROY. Rénovation littéraire, in-8°. — Santeuil, idem. — A la librairie Pringuet, 25, rue Bonaparte.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'Empereur : parfumerie, brosserie et trousses de voyace, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT IBLED. Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE**, guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

EAU D'ALBION. Cosmétique par excellence pour la toilette. Inventé par Gellée frères, parfumeurs-chimistes, 35, rue des Vieux-Augustins. Usine modele à Neuilly-sur-Seine.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la ph. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU**, l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toutes sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir; prix depuis **15** francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

1858. — Numéro 10.

DU 1er AU 10 AVRIL 1858.

M. C*** et son cocher. — Une leçon remise au nom du pluriel. — Distraction coûteuse d'un bibliomane. — M. Barbey d'Aurevilly et son disciple. — M. Trébutien, de Caen. — Un morceau du Laocoon. — Périodiques nouveaux. — Le petit catalogue érotique de M. Gay. — Quelle figure y font M. de Goncourt, Albéric Second, Paul Auguez, Reiffemberg fils, etc. — *La Terre promise*. — Mme de Solms, son pistolet et ses aventures littéraires. — La *messe* des *Débats*. — Auteurs français en renom dans les États-Sardes. — Courte haleine de M. Gourdon de Genouillac. — A propos de la mnémotechnie de M. Alcide Allévy — La *scie* du chameau. — Annonces dignes de mémoire. — Quelques mots sur le canon anglais. — Dom Bouquet méconnu chez Didot.

[Du 1er avril.] = C'était un beau matin le cours de M. C***, professeur à l'un de nos principaux établissements scientifiques. — La salle était vide ou à peu près, car un seul auditeur était venu prendre place sur les gradins de l'amphithéâtre.

N'allez pas d'ailleurs tirer de cette solitude des inductions peu favorables au savoir de M. C***; les meilleures leçons sont, au contraire, les moins suivies, et les savants qui ne tiennent pas à captiver la foule par un peu de mise en scène peuvent d'avance compter sur un public restreint. C'est un peu au cours comme au théâtre.

Pour n'avoir qu'un seul auditeur, on n'en aime

Toute reproduction sans citation est expressément interdite.

pas moins à le garder. D'ailleurs, la mise de celui-ci en faisait un personnage à part. Son corps était perdu dans une vaste houppelande à plusieurs collets qui annonçait un propriétaire plus ami d'une noble simplicité que préoccupé des progrès de la mode; sa cravate blanche, son crâne chauve et son menton rasé de frais lui donnaient un air classique de bon augure. Un chapeau qui témoignait de longs et honorables services reposait à ses côtés.

A peine M. C*** a-t-il commencé, qu'au beau milieu d'une démonstration, il voit clignoter les yeux de son homme, qui paraît envahi par les premières atteintes d'un assoupissement profond. Piqué au jeu, le professeur porte un défi tacite à Morphée, hausse bravement le ton et presse ses périodes. Le dormeur secoue les oreilles, et inquiet de la fixité des regards qui pèsent sur lui du haut de la chaire, il se lève à demi, et dit d'une voix suppliante : « Pardon, monsieur, j'ai cru que c'était permis d'entrer... C'est moi qui vous conduis... je suis le cocher ! ... »

C'était en effet l'automédon que M. C*** avait pris le matin même ; laissant sa voiture dans la cour de l'établissement, il était venu au cours dans le but innocent de savourer quelques bouffées de la chaleur du calorifère. Puis, se voyant seul, le malheureux avait craint tout d'un coup d'être indiscret.

On peut penser si la surprise de l'un égala les appréhensions de l'autre.

= C'est le cas, ou jamais, de recommander à M. C*** le procédé dont usa l'un de ses savants collègues, en pareille occurrence.

Ne trouvant qu'un auditeur à son cours en un de ces jours de révolution du Paris d'il y a dix ans, il prit le parti cavalier de lui dire :

« La leçon d'aujourd'hui n'aura pas lieu. De temps immémorial, les professeurs commençant leur cours par le mot *Messieurs*, vous sentez que je ne puis enfreindre aujourd'hui en votre honneur la tradition de cette formule oratoire. Vous êtes donc, Monsieur, libre de vous retirer. »

[Du 3 avril.] = Comme toutes les passions violentes, la bibliomanie cause parfois à ses sujets des distractions singulières.

M. N***, l'un des curieux d'art les plus éclairés et les plus spirituels de notre temps, contait dernièrement en notre présence comment il avait payé certain petit livre près de cent fois plus qu'il ne valait réellement.

Le livre était annoncé sur un catalogue de vente. Sans être précisément fort recherché, il était rare et indispensable à M. N***, qui alla trouver Techener et lui donna commission d'acheter le livre à tout prix.

Le surlendemain, toujours préoccupé de la possession du bienheureux bouquin, il rencontre le beau-frère de M. Techener, M***, qui, lui aussi, s'occupait de librairie.

On cause naturellement des ventes prochaines.

« Tiens! au fait, rendez-moi donc un service, dit M. N***. Vous allez nécessairement à cette vente, n'est-ce pas?

— Mais certainement.

— Eh bien! fait M. N***, poussez moi ce livre-là... Je ne pense pas qu'il puisse monter bien haut.. je le prendrai donc à tout prix. »

Le malheureux ne pensait plus qu'il avait déjà fait la même recommandation.

Arrive la vente. Nos deux libraires sont en présence et se sourient avec malice à l'instant où l'objet de leur mission est couvert par leurs enchères réciproques. Chacun d'eux dit *in petto* : « *Tu n'iras pas plus loin* »

Cependant, les chiffres montent, montent toujours, et l'assistance surprise considère avec de grands yeux un *steeple-chase* dont elle s'épuise à deviner les motifs.

A la fin, M. Techener, effrayé de la ténacité de son concurrent, cède en réfléchissant que les conséquences d'une pareille lutte n'avaient pu entrer dans les prévisions de son client.

Il était temps.

= Ce n'est pas M. Hanckey qui confierait à un autre que lui le soin d'acheter en vente publique.

M. Hanckey est un bibliophile méticuleux qui fait relier ses livres comme il l'entend. Mais, pour arriver aux honneurs de cette reliure exception-

nelle, il faut que le volume soit irréprochable. M. Hanckey recule d'horreur à la simple vue d'un livre dont le dos a déjà été *grecqué* par le brocheur.

[Du 4 avril.] = *Laocoon translated into english verse from the french of J. Barbey d'Aurevilly, by* H. M. Carey. Caen. 1858. Une brochure in-16, papier vergé.

Ce rarissime opuscule doit le jour à des causes qui sont de notre compétence. On connaît M. Barbey d'Aurevilly, le critique du *Pays* et du *Réveil*. Son talent littéraire ne saurait être plus contesté que l'évasement de ses chapeaux, l'ampleur de ses manchettes et la finesse de sa taille, si mince qu'elle a longtemps fait croire à l'existence d'un corset mystérieux. Ces petites coquetteries de mise s'allient chez leur auteur à certaines préoccupations. Le *dada* de M. Barbey d'Aurevilly est de représenter un type idéal, un homme fort, dont l'influence inexprimable subjugue et magnétise d'autres hommes. Au nombre des innocentes victimes de cette fascination préméditée, on peut citer en première ligne le sous-bibliothécaire de Caen, M. Trébutien, un fanatique qui met sa plus grande gloire à imprimer les œuvres de son dieu.

Cette courte explication était nécessaire à l'intelligence de la préface que voici :

Le Laocoon, publié par celui qui écrit ces lignes,

est distrait du volume LES RHYTHMES OUBLIÉS, annoncé déjà et qui doit prochainement paraître. L'auteur, à qui nous sommes lié par une de ces affections qui prennent leur source au plus profond de l'être, nous écrivait un jour : « Bientôt je vous « enverrai un *Laocoon* que les souffrances auxquelles « vous êtes en proie m'ont inspiré. Je le rêve *ici*, — « dans ces landes d'un aspect si brûlant et si « désespérément triste, et sous ces pins, cette mer « verte aérienne qui fait le bruit des vagues au- « dessus de ma tête, et rappelle l'autre mer par la- « quelle vinrent les serpents du Laocoon de Virgile. « *Les vôtres sont venus par ailleurs* .. Ce Rhythme du « *Laocoon*, si l'inspiration m'est favorable, ne sau- « rait être dédié qu'à vous..... » Et il l'a été, en effet. Qui ne se rappelle les deux frères des Mémoires de Dangeau, liés par un mystère d'organisation si étrange, que, quand l'un, qui était militaire, recevait un coup d'épée, l'autre, qui était magistrat, le ressentait au même moment et le trahissait par un cri ? Il y a dans les amitiés le même phénomène. L'un retentit quand l'autre a été frappé.

Du reste, la raison qui explique suffisamment la publication isolée que nous faisons du LAOCOON de Jules Barbey d'Aurevilly, c'est la traduction qui l'accompagne et qui méritait d'être mise en lumière. Une Anglaise aux consanguinités normandes, madame H. M. Carey de Rozel, a traduit LAOCOON (qui n'est plus maintenant un *Rhythme oublié*) dans la langue *la plus profondément poétique* de l'Europe, mais avec son accent, à elle, l'accent qui la ferait poëte dans toutes les langues, si elle les parlait. Madame H. M. Carey est le talent le plus ému, le plus prêt à l'émotion, et cette émotion n'est jamais un trouble. C'est une sensitive qui ne se *rétracte* pas. C'est une sensitive *dans la force*, qui frémit de vie, de sympathie et de cordialité au contact de tout ce qui est beau, grand et pur. Elle a mis, avec une

grâce hardie, sa main de femme sur ce rude bronze du LAOCOON, et l'on ne sait plus si c'est le bronze qui sied le mieux à la main, ou si c'est la main qui sied le mieux au bronze... Nous avons voulu faire juges de *cela* le petit nombre de connaisseurs à qui cette édition est destinée.

G. S. TRÉBUTIEN.

Bibliothèque de Caen, 5 juin 1857.

Les lecteurs, alléchés par ces lignes enthousiastes peuvent se faire une idée de l'original en lisant les trois strophes qui suivent, — les premières du livre :

I

Le Grand-Prêtre était debout, fort et majestueux comme *un rouvre*, et ses deux fils aux chevelures *d'hyacinte*, à trois pas de lui, auprès de l'autel... La lumière bleue, safranée d'or, qui inonde tout l'Olympe quand les dieux sont en fête, transperçait d'azur la coupole du ciel, et la mer, plus bleue à son tour sous ce bleu doré des sommets de l'Olympe, étincelait au loin, — arc de cercle immense, — dans une sérénité qui, ce jour-là, semblait immortelle !

II

Tout à coup, tout à coup, sans bruit, sans frémissement, sur la coupe d'huile de cette mer sommeillante, sans qu'un seul flot se gonfle et saute, *comme saute le saphir du chaton de la bague où il brillait*, sans un seul flocon d'écume qui tache cette vaste profusion d'azur et, par un trouble, annonce leur présence ;

III

Deux serpents, d'un bleu aussi doux que celui de la mer et se confondant avec elle, glissèrent, souples, charmants, reployés comme *deux bandelettes* oubliées et tombées du front d'Amphitrite, et moelleusement roulèrent comme cette mer qui baisait si amoureusement son rivage !

[Du 5 avril.] = Périodiques nouveaux :

Les Amis du Peuple, paraissant tous les jeudis. Directeur : Gay, 17, rue Guénégaud, — journal fait dans les conditions ordinaires des journaux illustrés à dix centimes.

— *Gazette des Eaux*, Revue générale des établissements de l'Europe, paraissant le jeudi. Rédacteur : Germond de Lavigne, 21, Chaussée-d'Antin. — Ce n'est pas la première feuille de ce genre qu'on ait tentée; mais elle paraît la plus sérieuse, la plus substantielle et la mieux informée.

— *Le Train de Plaisir*. Hebdomadaire. Rédacteur : Arthur Rabier, 26, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Quatre pages d'annonces et de programmes sur huit, c'est déjà pas mal. Est-ce à dire pour cela que le reste du journal soit bien neuf ? Ceux qui voudront s'en assurer, n'auront qu'à lire l'article intitulé *Nouvelles à la main*. Ils y verront expliquée d'une façon ingénieuse l'origine des cris amoureux que poussent les chats de gouttière. Nous n'en dirons pas davantage sur une facétie qui traîne dans tous les *ana*.

— Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié le prospectus de certaine publication gaillarde que nous avons reproduit tout au long, p. 122, vol. 3.

Un éditeur, M. Gay, y annonçait, au nom de l'art (comme toujours!), une nomenclature complète de toutes les gravelures anciennes et modernes, françaises et étrangères.

Depuis lors, ce piquant projet en était resté là, lorsqu'un nouveau coup de trompette est venu donner l'éveil aux souscripteurs désappointés.

Le 17 décembre dernier, on a vu poindre le spécimen d'un journal hebdomadaire, presque du format de l'ancien *Athenæum français*, et annonçant une *Bibliographie* périodique *des gens du monde*, avec nouvelles et anecdotes littéraires. Le directeur en était ce même M. J. Gay (19, boulevard Saint-Martin), qui, sans doute pour donner plus d'attrait à son spécimen, y a glissé les quatre premières colonnes de la galante bibliographie dont nous venons de parler. « Ce sujet si important, fait-il observer, pour l'historien, pour le philosophe, *pour l'homme d'État*, pour l'artiste et pour le bibliographe, puisqu'il comprend l'humanité entière dans un de ses mobiles les plus puissants, n'avait pas encore été traité séparément. »

En jetant un coup d'œil sur cette compilation non pareille, nous y avons vu figurer avec surprise, parmi les productions érotiques modernes :

« *A propos de bottes*, par Frédéric de Reiffemberg fils et Paul Auguez.

« *A quoi tient l'amour*, fantaisies parisiennes, par Albéric Second.

« *A Trente ans*, ou une femme raisonnable, vaudeville en 3 actes, par Rosier.

« *Abdeker*, ou l'art de conserver la beauté.

« *La Révolte au Sérail,* ballet en 3 actes, par M. Taglioni.

« *Acajou et Zirphile,* conte par Duclos.

« *Adèle de Sénange,* par Mme de Souza.

« *Les Actrices*, par Edmond et Jules de Goncourt, etc., etc. »

Nous ne croyons pas qu'une bibliographie se soit encore aussi effrontément moquée de son public.

— La suite n'a point paru, et cela nous étonne peu.

[Du 6 avril.] = On nous écrit de Turin :

« Après de nombreuses vicissitudes, la *Terre promise* est devenue décidément un journal politique, dont Alphonse Karr a désormais abandonné la rédaction.

« Si l'on s'en souvient, l'auteur des *Guêpes* avait, en fondant cette feuille, eu l'idée d'en faire le rendez-vous de toutes les amitiés littéraires qu'il possédait en Europe, en France surtout. Nos grands hommes de plume lui avaient presque tous promis leur concours, mais les retards indéfinis apportés à l'envoi de leurs manuscrits vinrent démentir les promesses de leur correspondance, et la *Terre promise* eut un début assez pénible.

« Sur ces entrefaites, Mme de Solms, alors à Aix, blesse malheureusement un domestique en tirant au pistolet dans son jardin. Grand fracas des journaux qui font de cette blessure par imprudence, un des derniers exemples de la barbarie féodale. — Sans crier aussi haut que la presse, la justice s'en mêle, et Mme de Solms se voit contrainte d'abandonner la charmante retraite qu'elle venait de faire édifier, à

côté de son ancien chalet, pour aller respirer un moment l'air de Nice.

« Arrivée là, elle fut tentée par la proximité de la *Terre promise* et proposa une fusion qui n'a pas abouti.

« Pour s'en consoler, elle fait représenter un drame de sa façon avec ce titre de proverbe : *Quand on n'aime plus trop, on n'aime plus assez* » — La pièce a eu, quoi qu'on en dise, son succès.

« Quelque temps auparavant, Mme de Solms avait déjà fait bruire tout notre monde de lettres en désavouant la maternité d'un petit conte assez méchant dont voici le titre exact : *La comtesse Eguor au lac du Bourget, conte burlesque en vers, par Eiram Imlos* ; personnalité dont Mme de R***, l'une des notabilités de votre noble faubourg, est l'objet peu déguisé.

« Une bévue de traduction a fort diverti les lecteurs des *Débats*.

« C'était le compte rendu d'une séance de la Chambre à laquelle on avait discuté la suspension momentanée des cours de l'Académie militaire.

« Interpellé sur la nature et la durée de la punition infligée aux élèves de l'Académie, le ministre de la guerre, M. le général de La Marmora, avait répondu qu'ils étaient renvoyés pour un mois à leurs familles.

« S'il ne s'agit que d'un mois (*un mese*), je retire ma motion, s'était écrié M. Valerio l'honorable préopinant.

« Or, comme avant cette interpellation on en avait adressé une autre sur la régularité des devoirs religieux qu'on faisait accomplir aux élèves, et demandé s'ils se rendaient à la messe, le malheureux traducteur a rendu ainsi la motion de M. Valerio :

« *S'il ne s'agit que d'une messe*, etc., etc.

« Quelques mots maintenant sur l'influence produite chez nous par vos écrivains.

« Les trois grandes réputations françaises se nomment ici Cousin, Dumas et Paul de Kock. Le Champ-

fleury est répandu sur la place et le Mirecourt fort recherché. *Madame Bovary* a fait aussi une certaine sensation. Les volumes vert-pomme de la collection Michel Lévy se trouvent ici en beaucoup de mains. Ceux de la Librairie Nouvelle y sont infiniment plus clair-semés, n'en déplaise à M. Jacottet. Voilà pour le compte courant de vos exportations littéraires. Du reste, en thèse générale, on vend deux volumes français pour un volume italien, et pourtant les lettres nationales sont cultivées par des hommes d'une valeur réelle, n'y aurait-il que les poëtes Brofferio et Prati.

«Comme nouvelle théâtrale, je puis vous annoncer la *Dona Romantica*, une comédie en cinq actes, où on a voulu reconnaître une satire de Mme Sand. La chose a été jouée au théâtre Gerbino, je crois. Nous avons aussi une Sand, Mme Clémentine di Como; elle vient de publier ses mémoires sous le titre *d'Emancipation de la femme.*

« On s'occupe beaucoup ici de la littérature et des littérateurs francais. Seulement, on n'a pas des notions très-nettes sur leurs personnalités. Ainsi beaucoup de personnes croient que Dumas fils est un pseudonyme du père, qui aurait voulu de la sorte *rajeunir son nom.*

[Du 7 avril.] = Alexandre Dumas est un romancier assez amusant pour avoir le privilége d'abuser des interlignes. Et encore ne se prive-t-on pas de le lui reprocher.

Mais M. Gourdon de Genouillac !!... passe toute plaisanterie lorsqu'il écartèle ainsi son feuilleton du *Courrier de Paris* (27 mars) :

« Un détachement de trois mille chevaux saxons fut aussitôt envoyé par l'électeur, afin d'enlever le prince et l'abbé de Polignac.

« Ils n'eurent que le temps de se sauver en toute hâte.

« Le temps se passait.

« Et le prince était toujours à bord.

« Les vivres commençaient à manquer.

« Dantzick refusait d'en fournir.

« Les glaces qui abondent dans les mers du Nord allaient se montrer.

« Le prince eut assez de la lutte. »

(*Les filets de Versailles.*)

[Du 8 avril.] = Nous venons de parcourir l'*Histoire de France allevysée*, par Alcide Allevy, seul professeur de cette méthode, et nous n'hésitons pas à déclarer, en dépit des certificats magnifiques à lui octroyés par des princes, ministres, généraux et colonels, — que nous avons une triste idée de la mnémotechnie en général, et de la sienne en particulier. On ne pourra perfectionner la mémoire qu'en abrutissant l'intelligence des enfants qui, pour se rappeler que le 53e roi de France fut Charles VI, dit l'Insensé, trouveront plus commode de retenir l'équivalent ingénieux que voici :

« Sur le chameau, il y a une chaise sur laquelle est un *chat* qui le *scie*; cela le rend insensé. »

Pour se rappeler 1389, qui est la date du règne, on continue l'histoire intéressante de ce chameau :

« Etant insensé, il jette son *tome bas*.

Ici, ne pas oublier que *tome bas*, dans le système de l'auteur, représente 1380.

S'agit-il de se rappeler maintenant la régence des oncles du roi, la faction bourguignonne, la folie de Charles VI, l'assassinat du duc d'Orléans, la bataille d'Azincourt et les déportements d'Isabeau de Bavière, on enfourche toujours ledit chameau, et l'on dit :

« On le *régente*, on le *bourre* et on l'arrose, car il est *fou ; or*, il se *révolte*, *court* et *bave*. »

Si vous ne comprenez pas, ô lecteurs, c'est que vous y mettez de l'entêtement.

= Du reste, pour être médiocre, le système n'est pas plus neuf, et dès l'an XII de la République française, les élèves de lycée savaient déjà reconnaître dans :

1 Un phare sur un mont, — *Pharamond*.

2 Un cheval : l'homme qui le montait en est tombé ; il est devenu boiteux, *Claudus*, — *Clodion*.

3 Une montagne qui a la forme de ce chiffre ; au haut de la montagne est un homme qui a soif et qui s'écrie : Mer ! où es-tu ? — *Mérovée*.

4 Un miroir dans lequel se regarde un homme qui a un beau gilet, gilet de riche. — *Childéric*.

5 Un fauteuil. Un homme y est retenu, clos par une vis. — *Clovi*.

6 Un poêle près duquel se chauffe un homme vêtu d'un gilet d'hiver. —*Childebert*.

7 Une faux, servant à faucher dans un enclos, ou close terre. — *Clotaire*.

8 Une tête de cerf. Un boucher, nommé Bert, accrochait aux cornes des morceaux de viande qu'il vendait cher. — *Cherbert* ou *Caribert*.

9 Une poêle à frire, dans laquelle un cuisinier tombe à plat ventre. Son gilet y périt. — *Chilpéric*.

Etc., etc., etc.

[Du 9 avril.] = On lit dans la *Feuille d'avis*, Moniteur des locations et des ventes, du 13 mars dernier, cette offre séduisante pour tous les vieux tendrons :

« Un jeune homme, âgé de 27 ans, possédant 9,000 fr. d'immeubles, et employé dans une administration, avec appointements de 4,000 fr., désire épouser une demoiselle ou veuve, *ayant moins de 50 ans*. — Ecrire franco, à J. F., 30, rue Saint-André-des-Arts, ou s'adresser au bureau du journal.

« *Elle fournira toutes les garanties morales exigées*.

« S'adresser à M. Savignon, rue Saint-Jacques, 12, à Rochefort-sur-Marne (Charente-Inférieure), ou au bureau du journal. »

= Le *Courrier du Havre* contient cette annonce, qui ne manque pas d'une certaine originalité :

« Beaucoup de personnes, même de mes amis, me confondent habituellement avec M. Vauquier, que je ne connais pas, mais qui paraît me ressembler beaucoup; je croit devoir les prier, de ne pas faire cette confusion.

Signé Antheme Cobirt, *clerc d'avoué*, demeurant Grande-Rue, n° 25, (section d'Ingouville).

= Extrait des *Petites-Affiches* de Rouen :

OUVREZ LES YEUX.

Découverte faite par moi, Charles Hédou, rue Eau-du-Rubec, 138, pour faire marcher les usines par un jet d'eau. Il suffit d'un réservoir; par ce même jet d'eau, je puis doubler la force d'une chute d'eau. Il en est de même pour les machines des bateaux. Je démontrerai ce que j'avance ci-dessus en temps et lieu et devant qui de droit.

LA VIE A BON MARCHÉ.

Il y a dix ans que M. de Ronne, rue des Bons-Enfants, n° 136, a fondé son dépôt. A cette époque, les chocolats, bougies, biscuits à la vanille, sardines à l'huile, petits pois au beurre, huîtres marinées, thon *et parfumeries de toutes sortes*, étaient à des prix tellement élevés, que les riches seuls pouvaient s'en permettre l'usage. Depuis, le susdit a si fortement diminué tous ces articles, qu'ils sont à présent à la portée de tout le monde. Désirant se rendre utile au public autant qu'il est en son pouvoir, il vient de diminuer de nouveau les sardines à l'huile : 70 c., 1 fr 20 c., 1 fr 40 c. la boîte. Celles de 1 fr. 40 contiennent environ 45 grosses sardines (garanties de première fraîcheur). Certaines personnes disent en plaisantant que c'est un acheminement vers la poule au pot du bon Henri IV; mais celles qui sont impartiales et sérieuses disent : Laissons de côté la raillerie.

= On lit dans un journal de Lyon :

« M. X***, sur la demande de sa clientèle, jusqu'alors *composée de chaussures d'hommes*, vient d'agrandir ses magasins, afin de *faire profiter les dames des avantages* de ses chaussures. »

Avec de semblables avantages à offrir, nous

pouvons prédire à M. X*** qu'il en sera pour ses frais d'annonces.

[Du 10 avril.] = Le *Moniteur universel* a parlé du canon et du caisson offerts à l'Empereur par la reine d'Angleterre. Aux détails fournis par la feuille officielle et reproduits dans les divers journaux, nous ajouterons les suivants.

Ils nous sont donnés par un ancien artilleur qui a suivi ce canon en flaneur émérite de la place Saint-Thomas-d'Aquin au Carrousel.

Le canon en bronze du calibre de 9 porte d'autres inscriptions que celle qu'on a citée. Nous les donnons dans l'ordre où elles se trouvent, en commençant du côté de la bouche de la pièce.

1° A la volée, le chiffre de lord Panmure, ministre de la guerre, au milieu d'une couronne, autour et en dedans de laquelle est gravée la devise : *Nemo me impune lacesset.*

2° Au deuxième renfort, la couronne royale d'Angleterre surmontant le chiffre de la reine, *V. R.* enlacés, et au-dessus la devise : *Dieu et mon droit.*

3° Au premier renfort, l'inscription :

To Napoleon III
from
Queen Victoria
Mdccclvjj.

Au-dessous de cette inscription, l'écusson aux armes impériales de France.

4° Sur la plate-bande de culasse :

J. M. Eardley Vilmot.

nom de l'officier ou de l'agent supérieur sous la direction duquel le canon a été fabriqué.

Les ferrures sont d'un poli parfait. On s'est abstenu de les peindre, afin de ne pas masquer le fini du travail.

Les armements pour le service de la pièce sont fixés à l'affût par des courroies en cuir fauve. C'est encore au moyen de courroies que sont retenus sur les trains des voitures beaucoup d'outils tranchants et autres placés dans des étuis en cuir, ainsi que des piquets et cordages d'attache pour les chevaux. Cet outillage constitue un assortiment considérable, mal assujetti, d'un aspect peu agréable à l'œil. Sous le train, sont suspendus des marmites de campement en fer étamé pour l'usage des canonniers et des seaux en cuir pour abreuver les chevaux ou pour servir au lavage des voitures.

L'affût et le caisson anglais pèsent plus que ceux de notre gros 12 de campagne, et beaucoup plus encore que ceux du système de l'Empereur ; ils sont à limonière et exigent un attelage à huit chevaux, tandis que six chevaux suffisent pour atteler nos voitures de bataille.

Ainsi, admirons le confort et la beauté des spécimens offerts à l'Empereur ; mais n'invitons pas nos artilleurs à les prendre pour modèles.

[Du dit.] = La décentralisation littéraire n'a jamais marché si bon train. Pendant que M. de Girardin se fait jouer à Reims, Dumas père compose un drame exprès pour les Marseillais, qui nous paraissent d'ailleurs s'égayer quelque peu sur le compte d'un aussi grand auxiliaire. Le *Mistral* contient dans son dernier numéro le croquis d'une médaille commémorative, représentant, d'un côté, l'effigie de l'auteur, et, de l'autre, le titre de sa pièce, avec cette explication : « Dumas seul est *la face*, les *gardes forestiers* le *revers*. »

[Du dit.] = Un acheteur se présente, il n'y a pas quinze jours, à la librairie de M. Firmin Didot, 56, rue Jacob.

Il s'adresse à un commis bien vêtu :

« Pardon, Monsieur, on m'assure que la maison Didot a le fonds des derniers tomes du Dom Bouquet, et je désire en faire l'acquisition.

— Dom Bouquet !... Connais pas.... »

Le visiteur surpris insiste, mais il ne peut tirer d'autre réponse que celle-ci :

« Je vous le répète, Monsieur... nous n'avons pas ce nom-là... D'ailleurs, nous ne tenons point de *livres d'église*. »

Si les ouvrages de l'estimable historien n'avaient pas conservé leur bon prix, nous proposerions de les donner en étrennes à ce commis indigne du libraire de l'Académie.

Théatre-Français. — *Les Doigts de Fée*, par MM. Scribe et Le Gouvé. Comédie en cinq actes et en prose, en l'honneur du dé à coudre, de l'aiguille et des ciseaux. — Si les illustres académiciens n'avaient pas à eux deux trois ou quatre millions, on pourrait croire leur pièce commandée par des modistes. On assure qu'à la seconde représentation, tout le balcon était loué par mesdames Palmyre, Laure et Alexandrine, assistées de leur état-major.

Théatre-Italien. — Mardi, jeudi et samedi, exposition de l'*ut* de poitrine de Signor Tamberlick, — un *ut* dièze, — ne pas confondre avec l'*ut* de Duprez, qui était naturel. — Ce dièze-là est payé à Tamberlick quatre cent vingt mille francs pour dix mois par l'impresario de Rio-Janeiro.

Ibidem. *Martha*, musique à tabatière, par un Prince.

Opéra-Comique. — *Quentin Durward*. Musique savante, par un auteur plein de mémoire. Les Belges ont fait un succès à M. Gévaert. — Disons vite que ce n'est pas une contrefaçon, et que la douane de la critique lui signe un laissez-passer.

Vaudeville. — *Les Femmes terribles*. — Joli succès. Comédie de bonne compagnie. — Un petit cousin du *Camp des Bourgeoises*.

Concerts. — Jules Rousseau, — l'éminent pianiste, — a donné l'autre dimanche à la salle Herz un splendide concert. On a beaucoup applaudi un concerto de Beethoven, joué avec une maestria superbe.

Mlle Victoire Balfe, la fille du célèbre compositeur irlandais, a traversé Paris la semaine dernière, et a fait entendre dans les salons une voix de soprano, d'un timbre charmant, d'une justesse parfaite et d'une grande étendue. Le public l'applaudira, l'hiver prochain, sur un de nos principaux théâtres.

— Comme Bordeaux, Toulouse et Metz, la ville de Blois ouvre son exposition des Beaux-Arts (du 2 mai au 2 juin). Rappelons aux artistes que les ports sont compris dans les frais généraux d'administration.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

AMORCES-FLORERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'Empereur : parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT-IBLED. Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE**, guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

La **MAISON GELLÉ** se recommande, non-seulement par divers articles tout spéciaux, tels que le *Régénérateur*, pommade tonique à base de moelle de bœuf et de graisse d'ours pour la crue et l'entretien des cheveux ; l'*Eau d'Albion*, extraite du suc de fleurs et plantes aromatiques, bien préférable à tous les vinaigres de toilette ; le *Carboquina rose*, dentifrice par excellence, et la *Composition Zouave*, pour teindre à la minute moustaches et favoris ; — mais encore par ses *savons de toilette*, qui jouissent d'une grande réputation, grâce aux perfectionnements qu'elle a su introduire dans la fabrication de cette branche importante de la parfumerie. Ces savons joignent à leur supériorité l'avantage de pouvoir supporter les plus longs voyages par mer, et de se conserver en tous pays. — Usine modèle à Neuilly-sur-Seine, près la porte Maillot. — Magasins : 35, rue des Vieux-Augustins, près la place des Victoires.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la ph. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU**, l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toutes sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir ; prix depuis **15** francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

BIBLIOGRAPHIE

BRIEUX SAINT-LAURENT (Le vicomte). — *Quelques mots sur les danses modernes.* 3e édition. A la librairie Douniol, 29, rue de Tournon.

HOROY. Rénovation littéraire, in-8°. — Santeuil, idem. — A la librairie Pringuet, 25, rue Bonaparte.

COLLECTION J. TARDIEU à **UN** franc le volume : *l'Epingle*; — *Mignon*; — l'*Art d'être malheureux*, par J.-T. de Saint-Germain; — *le Calice*, par Mme Voïart; — *les Quatre Ages*, par X. Marmier; — *les Salons de Paris*, par Mme Ancelot; — *Paysage*, par Mazure. — Rue de Tournon, 13.

En vente à la librairie Poulet-Malassis et de Broise, 9, rue des Beaux-Arts :

HIP. BABOU. *Les Payens innocents*, nouvelles. — Un vol. in-12. 3 fr.

RAPETTI. *La défection de Marmont en* 1814, ouvrage suivi d'un grand nombre de documents inédits ou peu connus. Un fort volume in-8°. — Prix : 6 francs.

FIRMIN MAILLARD. *Histoire anecdotique et critique de la presse parisienne*, revue des journaux de l'année. L'an 1857 sera réuni à l'an 1858, et paraîtra le 1er décembre prochain.

OFFICE PALIS. *Copistes, rédacteurs, dessinateurs et traducteurs*, 15, place de la Bourse. Dix-huit années d'existence. — 15, place de la Bourse.

1858. — Numéro 11.

DU 11 AU 20 AVRIL 1858.

Quel cas faisait de la Renommée le commandant Caire. — La différence qui existe entre un médecin et un officier de santé. — *Le Monde Maçonnique*, des frères Ulbach et Favre. — *Le Journal inutile.* — M. Le Bon, du Rhône, et ses deux journaux pieux. — Conditions accordées par lui aux éditeurs français. — Sortie d'un chroniqueur contre les filiations littéraires. — Portrait transparent. — Quatrain d'un écrivain public. — Le sous-lieutenant de hussards de M. Paul d'Ivoi. — Le plus gai des hypocondriaques. — Son optimisme en toutes choses et son érudition en ce qui touche aux chroniques du bal Mabille. — M. Le Borgne et l'hydrothérapie. — Piquante dénonciation d'un nouvelliste amateur. — La sanctification du dimanche, au point de vue de la réclame commerciale. — Juste indignation de M. le docteur Chrestien.

[Du 11 avril.] = On a immortalisé les gallicismes de la duchesse de Dantzick; mais cette maréchale illettrée eut des concurrents qui, bien que moins élevés en grade, se permirent de rivaliser avec elle sur le champ de la langue française.

De ce nombre était un chef de bataillon de la garde impériale nommé Caire. Brave à trois poils, le commandant Caire avait combattu héroïquement sous la République et le Consulat. Bonaparte lui avait même décerné en Egypte un sabre d'honneur dont l'inscription lui avait paru doublement flatteuse, y compris la date : *Donné au Grand Caire* que notre héros s'appliquait sans penser à mal.

Toute reproduction sans citation est expressément interdite.

L'Empire assura aux fatigues du commandant Caire un glorieux repos en l'appelant à l'état-major du Prytanée militaire de la Flèche. Le nouveau promu fit une entrée plus triomphale qu'il ne l'aurait voulu : ses dehors étaient un peu bourrus, son esprit médiocrement cultivé, mais son âme était simple et modeste. Aussi fut-il vivement contrarié de voir se détacher du premier rang des élèves, alignés pour le recevoir, un orateur en herbe qui le félicita tout d'une haleine sur ses glorieux faits d'armes, sans oublier cette fameuse campagne d'Egypte.

« Qui t'a mis si bien au courant de ce que j'ai fait? demande-t-il agacé au Cicéron qui venait de le faire entrer sans coup férir dans le *temple de Mémoire* (style consacré).

— Mais, mon commandant, c'est la Renommée, répond l'enfant avec aplomb.

— La *Renommée !!*... En voilà bien d'une autre... grommelle le commandant Caire... De quoi se mêle-t-elle cette *Renommée,* comme tu l'appelles? Est-ce une *peigneuse?* * — Qu'on la fasse venir ! »

. . . . . .

[Du 12 avril.] = Mme X*** vient de se trouver dans un grand embarras. L'indisposition d'un de ses enfants l'avait forcée à recourir aux soins du

* Il y avait au Prytanée un certain nombre de *peigneuses,* chargées des soins à donner aux plus jeunes élèves.

médecin le plus proche. Puis, de propos en propos, elle en était arrivée à savoir que ce médecin n'était pas docteur, mais seulement officier de santé, — et, sans être mécontente de son ministère, elle ne pouvait se résoudre à l'idée de recevoir un homme non diplômé.

Elle a donc pris le parti de lui demander avec ce faux air d'enfant terrible dont les femmes savent accommoder leurs petites méchancetés :

« Mon Dieu ! Monsieur, j'entends toujours parler de *docteur* et d'*officier de santé*. Quelle différence y a-t-il donc entre les deux ? »

Notre médecin prévoit le coup et répond carrément :

« Madame, rien de plus facile à vous expliquer !... Figurez-vous un régiment qui marche contre l'ennemi !... Cet ennemi, c'est la mort. — Ce régiment, les docteurs en sont les officiers, et nous autres, officiers de santé, en sommes les soldats. Néanmoins, veuillez croire que si l'épaulette nous manque, nous n'en savons pas moins nous battre au moment de l'action. — J'ai, Madame, l'honneur de vous saluer. »

Et l'officier de santé prit son chapeau et disparut pour ne plus revenir.

[Du 13 avril.] = Périodiques nouveaux : *le Monde Maçonnique*, Revue des Loges de tous les Rites fondée par les FF. ·. Louis Ulbach et François Favre

« Il nous a semblé que la création d'une Revue, *exclusivement maçonnique*, s'efforçant d'unir à des conditions rigoureuses d'orthodoxie une valeur littéraire incontestable, serait, dans ce moment, une œuvre désirée, attendue, qui ne pourrait périr en restant fidèle à son principe....

« La science et la morale, voilà les deux lumières qui marcheront devant nous et que nous ne laisserons ni abattre, ni obscurcir. Rêvant une œuvre de conciliation, voulant parler à tous les partis et à toutes les religions, nous ne ferons ni de la politique, ni de la controverse religieuse; nous n'aurons point de cocarde, point de devise intolérante. Notre patrie sera la charité ; nous y appellerons tous les cœurs vaillants, toutes les âmes sincères ; nous n'aurons enfin pour drapeau, pour signe de ralliement, que cette écharpe d'azur, *qui, en mettant sur la poitrine de l'homme juste les couleurs du ciel, semble prendre possession de la matière au nom de l'idée, et envelopper le cœur humain d'un rayon de l'infini !*

« LOUIS ULBACH, — FRANÇOIS FAVRE,
« MM.·., membres actifs de la L.·. Saint-Vincent-de-Paul,
Or.·. de Paris.

« *Le Monde Maçonnique* paraîtra une fois par mois, le 15 de chaque mois, à dater du 15 avril prochain, par livraisons de 64 pages in-8°, et une couverture. »

— *Journal inutile*. Directeurs : Adam et Bauer, 24, rue Neuve-Saint-Augustin. — Hebdomadaire. — Pour frontispice, cette phrase de Beaumarchais : « J'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. »

[Du dit.] = Aux gens qui se donnent beaucoup de peine pour faire les premiers frais d'un malheureux journal, nous proposerons dès aujourd'hui pour modèle M. Le Bon, du Rhône. M. Le Bon se sent de force à rédiger, — seul, — deux journaux pieux donnant chacun trente-deux pages par mois. L'éditeur de chacun de ces journaux, — car il ne doute pas qu'il ne s'en présente plusieurs, — sera trop heureux de lui solder en échange un tribut annuel de seize cents francs, — soit un peu plus de soixante-dix francs la feuille et un peu moins de cinq francs la page !

Tel est du moins ce qui ressort d'une lettre circulaire fort bien imprimée par M. Chanoine, de Lyon, et qui fait dès aujourd'hui connaître les *conditions* proposées par M. Le Bon aux éditeurs de France et de Navarre. Ci-joint un fac-simile de ce magnifique ultimatum ; il en vaut bien la peine :

Pour créer un journal pieux, je n'avais nul besoin de me mettre en frais d'impression et correspondance, je pouvais le créer seul, ou, sans trop de pourparlers, trouver un éditeur à quelques pas de chez moi. Mais je voulais plus qu'un journal, j'en

voulais créer deux. J'ai désiré par ce moyen avoir ma tâche toujours pleine, rester tout à mes compositions, les rendre plus soignées, mais *aussi mieux rétribuées*. il m'a semblé encore que j'opérerais un bien plus réel en répondant par toutes mes heures de travail à cet attrait frivole, qui généralement fait préférer une bonne lecture en journal à une bonne lecture en livre. J'ai donc eu la pensée et l'espoir de créer à une certaine distance l'une de l'autre deux publications pieuses dont voici les titres :

L'Ange des joies intérieures.

L'Ange des soirées chrétiennes.

Les anges sont, de leur nature, amis de la paix ; ceux-ci ne se querelleront pas, ils pourront s'unir, au contraire, d'une belle amitié, s'entr'aider, se donner la main, et, réchauffés au même amour, n'avoir tous deux aussi qu'un même cœur.

Pour chacune de ces publications des sujets différents, et cependant même rédacteur. Or, il arrivera, comme toujours, que ceux auxquels cette rédaction plaira beaucoup, et elle devra plaire à tous *beaucoup*, souhaiteront la connaître entière dès qu'ils sauront n'en recevoir qu'une partie. La publicité comme la bonne renommée de l'une profitera nécessairement à l'autre. (Voilà qui n'est assurément pas mal imaginé !)

Quant à une préférence, comme rédacteur, pour l'une ou l'autre de ces deux publications, il serait puéril de craindre que je puisse en avoir une. J'ai le plus grand intérêt à ce que toutes deux prospèrent et vivent de longues années. Je devrai donc m'attacher à satisfaire les abonnés de chacune, et j'y parviendrai en rendant ma rédaction solide, instructive, *et pleine de charme*, surtout très-variée et toute historiée de mille petites légendes qui lui donneront dans un langage poétique le plus grand intérêt.

Ces explications données, je me réserve donc pour première condition de coopérer comme seul ou

principal rédacteur à une autre publication de même nature que celle-ci, créée par d'autres ou par moi, et qui aurait son siége à 150 kilomètres au moins de distance de celle-ci, etc., etc.

4° Je recevrai chaque mois douze exemplaires, que je juge nécessaires pour mes échanges avec d'autres publications que j'ai intérêt à connaître.

5° Je devrai fournir la matière de deux feuilles d'impression grand in-8°, caractère ordinaire, expédié par moi, chaque mois, un mois à l'avance.

6° Je recevrai chaque année, comme prix de cette rédaction, 1,000 francs, qui me seront payés ainsi qu'il suit : 300 francs le premier mois, 300 francs le dernier mois de chaque année d'abonnement, et 100 fr. les autres mois, sur reçu des deux feuilles expédiées; . . . . . .

10° Par clause expresse et substantielle, aucune annonce de romans ou livres suspects, légers, immoraux, irréligieux, ou dont l'annonce serait inconvenante, ne sera faite dans ce journal. Il s'adresse aux personnes pieuses du monde, aux communautés religieuses, aux pensionnats de jeunes demoiselles; ce serait donc porter un coup à sa dignité, comme à son existence ; ce serait gravement compromettre le rédacteur, et surtout trahir la confiance des abonnés, que de mettre jamais sous leurs yeux une seule ligne en désaccord avec leurs vertus, leurs pudeur et leurs principes.

11° Le premier numéro portera en tête le prospectus du journal, qui sera suivi de ces lignes :

M. , éditeur et directeur de cette publication, est seul chargé de l'impression, de la réception des mandats qui, tous, doivent lui être adressés, de l'expédition des numéros, de la correspondance, tout autant de choses auquelles reste totalement étranger M. Le Bon, qui ne veut avoir et n'a d'autres charge que celle d'expédier chaque

mois, *de sa solitude*, à l'Editeur du journal, 32 pages de sa rédaction.

[Du dit.] = *La Chronique parisienne,* une feuille autographiée destinée sans doute à nourrir es journaux de province, paraît déterminée à entrer dans le côté piquant de son rôle, — à en juger du moins par ce portrait peu flatté et pas mal transparent des débuts d'un auteur en vogue. Après avoir compté sur ses doigts les noms de MM. Jaime fils, Dumas fils, Hugo fils, Gautier fils, Masson fils, Dupeuty fils, Rochefort fils, etc., et s'être révolté contre ce qu'il appelle l'*abus du droit divin,* M. Max, le chroniqueur, ajoute :

« Le fils d'auteur s'est nourri de la moelle d'Odry ou de Frédérick. Il a vu de près à sept ans ce que d'autres osent à peine regarder de loin à vingt-cinq. A l'âge où l'on joue au cerceau, il a frôlé la robe de soie de Mme Doche et coudoyé Mlle Fargueil. Les trappes de la Porte-Saint-Martin, comme l'argot des coulisses, n'ont pas de secrets pour lui... Plus tard, il commence à rêver à Fanny Klein entre deux thèmes latins. Un « bonjour, jeune homme ! » à lui adressé par Mlle Gennetier ou Mlle Delaistre est « le premier démon qui lui inspire des vers, » et un beau soir, en s'habillant dans sa loge, la jolie actrice est toute surprise de trouver parmi ses sous-jupes un morceau de poésie framboise et vanille où on la compare à une rose du Liban sur papier illustré, le tout signé par un affreux moutard qu'elle a aperçu la veille grignotant des oranges dans un portant des coulisses.

« Dès ce moment, le fils d'auteur se croit sacré à Reims, dont il ne connaît que les biscuits, et s'intitule carrément homme de lettres. Il fouille à pleines

mains dans le livre d'or des calembours paternels. Au moyen d'opérations qui rappellent le défrichement de la Sologne, il en extrait un vaudeville quelconque et va solennellement l'offrir au directeur des Délassements qui le joue par respect pour la famille.

« Voilà la filière : elle est inévitable comme les saisons. Un terrain planté de camellias n'a jamais produit des tulipes. »

[Du 14 avril.] = C'est près de Saint-Lazare qu'il faut aller maintenant pour y retrouver les monuments d'une saine poésie. En remontant le faubourg Saint-Denis, chacun peut voir, sur l'enseigne d'un écrivain public, ce quatrain qui sent d'une lieue ses classiques :

Par mon utile ministère,
Ici, sous le sceau du mystère,
On sert, on chante tour à tour
Mercure, Thémis et l'Amour.

[Du dit.] = Quand les chroniqueurs nous font de prétendues révélations du grand monde parisien, ils devraient au moins soigner la vraisemblance des accessoires.

Le *Courrier* de M. Paul d'Ivoi nous entretient aujourd'hui des excentricités d'un Anglais spleenique qui poursuit en tous lieux une charmante vicomtesse et en arrive jusqu'à risquer un duel avec le frère de cette vicomtesse pour obtenir sa main.

Que sir Edward, le héros de M. d'Ivoi, ait vingt-

cinq mille livres sterling de rentes, sans compter les espérances ; que poursuivi, par le spleen, il se décide à fuir l'Angleterre en montant sur le premier bateau à vapeur qu'il rencontre, *sans même demander quelle est sa destination;* que la vicomtesse, objet de sa flamme, loue toutes les chambres des hôtels où elle arrive pour que son soupirant n'y puisse trouver place ; — Mon Dieu ! nous ne trouvons rien à dire à toutes ces petites prodigalités. Mais que le jeune comte de P***, frère de cette femme charmante, soit un sous-lieutenant de hussards dont *le régiment est en garnison à Strasbourg*, — où, de mémoire de hussard, jamais il n'y a eu la plus petite garnison de cavalerie légère, — voilà qui nous fait à bon droit suspecter tout le reste du récit.

Ferons-nous également observer à M. d'Ivoi que Strasbourg est en outre doté par lui d'un *hôtel d'Angleterre* qui paraît aussi problématique que son hussard?

[Du 15 avril.] = *Hypocondrie*, recueil de morceaux édité et inédits ; par Ch. Le Borgne, membre de l'Association Normande et de la Société Archéologique d'Avranches. (Avranches, chez Edouard Tostain.)

Hypocondrie ! que nous veux-tu ? — Peu de gaieté sans doute... ; et cependant tu nous parais trop folâtre pour la définition des gros volumes

qui t'appellent : « Toute espèce de mélancolie ou de tristesse habituelle. » (Voir le *Dictionnaire de l'Académie*, dernière édition.)

Nous avions réservé la lecture des opuscules de M. Le Borgne pour nos jours de misanthropie. Grand a été notre mécompte quand nous avons reconnu qu'ils consistaient en :

1° Des *Portraits* excessivement flattés du bonheur dont jouissent l'instituteur communal, le professeur de collége et l'avocat.

2° Une douce analyse du public qui fréquente les cafés et les tables d'hôte.

3° Un riant tableau du bonheur que trouve aux champs M. D***, un poëte couronné aux Jeux-Floraux..., et qui n'en est pas plus fier pour cela.

4° La description d'une noce de village, où, sous le titre séduisant de *Une aventure de circonstance*, l'auteur nous apprend qu'il a trinqué, courtisé sa voisine, battu des entrechats, et joué aux petits jeux innocents jusqu'à cinq heures du matin, heure à laquelle il lui fallut, — « à son grand regret », notez-le bien ! — regagner son domicile.

5° Le récit du bonheur inespéré d'une pauvre mère qui, accourue à Paris pour solliciter la grâce de son fils, tombe du premier coup sur une dame qui a l'oreille du ministre.

6° Une *Demande en mariage* à Mlle M. de K***,

maîtresse de pension, signée : *Un hypocondriaque*, et terminée par cette phrase :

« Eh bien ! Mademoiselle, ces mouvements de l'âme ne sont autres que la mélancolie d'un cerveau où vibre la pensée, et ces rêveries ne peuvent atteindre à la réalité que par les liens indissolubles du mariage. »

7° Un tableau de Paris à la fin du mois de mai 1854. Notre hypocondre n'y oublie rien, pas même Mabille, Asnières et autres lieux de délices. Il faut voir, dit-il, ces toilettes étincelantes, cette eunesse splendide (flatteur !) et *embaumée des parfums d'une nature printanière.* Le libertin s'arrête avec complaisance sur ce chapitre, et prétend même nous en faire la chronique locale. Ecoutez plutôt ceci :

« Après s'être promené quelque temps sans *prendre part à la danse*, il remarqua une jeune et belle femme, environnée *d'un essaim d'adulateurs.*

« La belle figure toute d'expression, la taille souple et cambrée de cette femme étaient encore rehaussées davantage par une mise éblouissante de richesse et de bon goût.

« Fasciné par cet astre radieux, notre héros, que nous appellerons D., s'approcha de cette femme, et, avec une courtoisie de bon aloi, lui demanda l'insigne faveur de danser une polka avec elle.

« Après un examen, qui ne fut pas au désavantage de D., la seconde polka qui devait suivre lui fut promise.

« Cette polka fut dansée, de part et d'autre, avec de l'entrain et *une parfaite mesure.*

« Après avoir galamment reconduit sa danseuse à sa place, D. se retira, mais non pas sans avoir, au préalable, étudié l'effet qu'il avait produit.

« Quelques instants après, et au moment où cette dame se promenait seule dans la salle, D. lui offrit son bras.

« Je ne puis décemment l'accepter, lui dit-elle ; ces messieurs, qui étaient auprès de moi, m'ont fait la même proposition, et j'ai refusé.

« D. n'insista pas davantage ; mais, glissant adroitement un rien, un mot banal, auquel *il fut répondu* avec grâce, il s'enhardit promptement, et ne tarda pas *à devenir expansif.*

« Il causa long-temps, avec cette exquise amabilité qui le distinguait.

« D. eut un succès complet. Il plut, et il obtint l'insigne faveur d'une *carte moirée*, avec ces paroles : Je suis toujours chez moi, de onze heures à midi, pour *mes véritables amis.*

« Inutile de dire que, le lendemain et jours suivants, D. n'eut garde de manquer à la gracieuse invitation qui lui avait été faite. Il fut aimable *de plus en plus*, et conquit en peu de temps la haute estime de Mme F.

« Mais, hélas! tout n'est, sur cette terre, que fragilité ! !

« Un beau jour D. se vit impitoyablement exclus. La porte de Mme F. lui était fermée : il eut beau dire et beau faire, les ordres étaient positifs ; il ne put entrer. Il y avait de quoi rester stupéfait; il ignorait entièrement d'où le coup partait.

« Deux jours après, il rencontra par hasard la soubrette de cette dame, et il s'enquit de la cause de ce brusque revirement.

« N'avez-vous pas un ami qui s'appelle B....? lui dit-elle.

« — Oui, certainement; c'est à la fois un compatriote et un ami d'enfance.

« — Eh bien! pourquoi lui avez-vous parlé avec tant de franchise ?

« — Oh ! mon Dieu ! serait-il possible ! . . . . . »

. . . . . .

« Avis aux amateurs trop confiants. »

Ce piquant extrait suffit pour achever de prouver la profonde dissimulation de M. Le Borgne; nous le tenons désormais pour un homme d'humeur douce et joyeuse, à la face des journaux de Mortagne, de Vire et d'Avranches, qui n'ont pas craint d'afficher sa fausse mélancolie.

= Il nous revient cependant que, lors de son voyage à Paris, M. Le Borgne eut une aventure dont il a oublié la narration dans le recueil susdit. Elle eût cependant été presque aussi intéressante que la relation de sa promenade à Mabille.

Ayant entendu vanter les merveilleux effets de l'hydrothérapie, M. Le Borgne avait pris pension dans la maison du docteur Figuier, de Neuilly.

Le premier jour du traitement, arrive dans sa chambre le garçon, porteur d'un immense drap mouillé.

« Qu'est-ce que cela? demande l'auteur d'*Hypocondrie*, qui sortait à peine des bras de Morphée.

— Ça ! c'est votre maillot, » lui est-il répondu avec un gros rire féroce... Et l'infirmier daigne expliquer comment ce drap imbibé d'eau glacée va être appliqué sur son épiderme jusqu'à entière dessiccation.

L'audition seule de ces détails suffit au patient, qui décampa en s'écriant :

« Mais ces gens-là veulent ma mort ! »

Depuis ce temps, M. Le Borgne ne veut plus entendre parler d'hydrothérapie.

[Du 16 avril.] = La lettre suivante vient de parvenir à l'un de nos chroniqueurs les plus accrédités. On nous la transmet et on nous autorise, en la publiant, à donner un rare échantillon de ce que peuvent produire en collaboration la bêtise, la méchanceté et un peu aussi l'oisiveté d'un nouvelliste de petite ville.

« Monsieur,

« Les chroniques que je viens de lire dans le journal que vous avez bien voulu m'adresser sont toutes de nature à intéresser le lecteur, sous le double rapport du fond et de la forme ; l'originalité du sujet inhérente à chacune d'elles, jointe à une facilité de diction qui les accompagne, doit les faire ressortir bien davantage. Si c'est un exemple à suivre que vous avez voulu me soumettre, il devient pour moi plus admirable qu'imitable; aussi suis-je loin de vouloir pousser la prétention de rédiger un fait qui vient de se passer dans une petite ville qui fait partie d'un coin de la France que j'habite ; je viens seulement vous en tracer le canevas, vous saurez lui donner tout le charme dont il peut être susceptible quand il sera passé dans votre creuset.

« Le jeune héros, qualification indestructible qui se rattache parfaitement à la plus noble partie qui va faire le sujet de mon historiette, vient de Crimée,

combattant naguère sous les drapeaux de Bellone, était sur le point de se fourvoyer en voulant servir sous une autre bannière, quand le hasard, le caprice, ou tout autre intérêt, qui pourrait pénétrer le cœur d'une femme? vient tout à coup le dégager d'une parole donnée pour consentir à donner sa main à celui qui se trouve à la tête de mon récit. Les affaires en expectative de mariage réglées, tous les intérêts débattus pour procéder au conjungo, le maire, revêtu de son écharpe dans l'attente des futurs conjoints, siégeait à la mairie, les registres sur la table dressés d'avance n'attendaient que deux signatures pour dernier procédé seul authentique, se lasse d'attendre les intéressés en cause, quand il prend le parti, pour donner du répit à son impatience, de dépêcher le *famulus* de la mairie pour aller s'informer auprès des postulants, s'ils devaient attermoyer plus longtemps leur arrivée

« Que se passait-il pour le moment dans la maison de la future? Elle faisait un aveu au tuyau de l'oreille de sa mère, lui avouant qu'elle était grosse de trois mois.

« Ce genre de confidence lâché, le commissionnaire reçoit l'ordre d'en faire la communication au maire comme désistement confidentiel et exclusif. Mais garder un secret à trois, le maire, la mère, le famulus! le public est là aux aguets pour se rendre raison d'une pareille rupture, il faut qu'il sache et qu'il soit instruit à son tour. Il connaît aussi le motif. Et j'ai l'honneur de vous l'apprendre, si vous jugez convenable d'en dire un mot dans votre Journal.

« Pour copie conforme : P. »

[Du 17 avril.] = Sans être précisément partisan de l'Inquisition, nous voudrions que ce redoutable tribunal fût encore en plein exercice, — rien que pour lui dénoncer le sacrilége dont nous donnons plus bas la preuve. Jamais la cupidité d'un marchand n'a fait un abus plus effronté des traditions les plus saintes.

« Sanctification du dimanche. — M. , le propriétaire des Magasins de Nouveautés (ancienne maison pigeon), voulant se rendre au désir de sa clientèle toujours croissante, vient de prendre la grave détermination de la fermeture du dimanche.

« Il a donc l'honneur de vous donner avis que ses Magasins resteront fermés les dimanches et fêtes à dater du 4 avril, jour de Paques.

« Il ose espérer M , que l'initiative de cette réforme *sera un gage de plus à votre confiance,* que tous ses efforts tendront à mériter tant par le goût et la qualité de ses marchandises, que par la modicité de leur prix.

« *Dans cet espoir*, veuillez agréer ses salutations empressées.

« Nouveautés. 76, rue de Seine, 76, Nouveautés. »

CORRESPONDANCE

Il y a quelque temps déjà que, toujours en quête de prospectus étonnants, nous nous sommes permis de publier l'annonce d'un certain vin de Lunel

du docteur Chrestien, de Montpellier. (Voir l'un de nos derniers numéros.) Peu satisfait des commentaires auxquels nous nous sommes livré en cette occasion, M. le docteur Chrestien nous a répondu de la bonne encre. Nous disons *nous*, quoique sa lettre ait été adressée aux *Chroniqueurs parisiens*, où l'article avait été reproduit. M. Leneveux, des *Chroniqueurs*, terrifié par cette réclamation, n'a eu que la force de nous la renvoyer, et nous nous empressons, en la publiant, de satisfaire au vœu exprimé par son signataire. Nous nous plaisons à croire que l'indignation de M. Chrestien sera calmée dès qu'il aura connu la nature de notre recueil, et nous déclarons prendre très au sérieux l'obligeante promesse de ses deux dernières lignes.

Montpellier, 14 mars 1858.

Monsieur,

C'est aujourd'hui seulement qu'un de mes malades, venu récemment de Nice, m'a communiqué votre numéro du 21 janvier, où se trouve un article satirique sur les circulaires à l'aide desquelles je cherche à combattre loyalement le préjudice que me cause la déloyauté d'une foule de marchands, qui, vendant sous mon nom, du mauvais vin blanc qu'ils décorent du nom pompeux de vin muscat, me font une concurrence fâcheuse.

Or, au lieu de verser le ridicule sur ces marchands, que je traque impitoyablement devant les tribunaux, *c'est sur moi que vous vous permettez des lazzi.* C'est ainsi que vous m'attribuez un *historique fort intéressant des succès obtenus en France par le vin muscat de Lunel*, tandis que mon *prospectus*, comme vous ap-

pelez ma circulaire, fait simplement l'historique de la *Côte-du-Mazet*, vignoble que Mme Chrestien a reçu en héritage de son père, et dont je ne suis que directeur légal. Pourquoi donc avoir l'air de jeter du ridicule sur ce fait bien simple, et dire que moi et *mon épouse* disposons du meilleur vin du pays ? Quoique cela soit vrai et très-vrai, la tournure est de mauvais goût ; et, dans le cas où l'article a été fait par quelqu'un qui a voulu me faire de la peine, il y a lâcheté de sa part à faire intervenir mon épouse, *puisque épouse il y a.*

Le rapprochement établi entre la prétention émise dans ma circulaire, de récolter du vin de Tokai, supérieur à celui même de Hongrie, et la *Maison vinicole bien connue à Paris* qui cotait le vin de Malaga à 2 fr. 50 c. et le véritable malaga à 5 fr., *n'est pas plus spirituel que le reste de l'article; car le lecteur impartial en conclut que cette maison vinicole a de la probité, puisqu'elle distingue le malaga naturel du malaga artificiel ou imité.*

Rien n'est plus aisé à déverser que le ridicule ; *mais le manier à propos n'est pas chose aussi facile.* Quant à moi, il me paraît plus juste d'employer cette arme contre ceux qui cherchent à tromper le public que contre un propriétaire honnête qui cherche à prémunir le public contre les fraudes et astuces qui inondent les magasins de denrées frelatées.

J'aime à croire, qu'après mûre réflexion, vous partagerez ma manière de voir, et m'accorderez satisfaction dans un de vos prochains numéros. Si vous avez la bonté de me l'envoyer, je tâcherai de propager votre journal, *que je ne crois pas du tout connu ici.*

En attendant, veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

CHRESTIEN.

LIVRES

Emmanuel Raymond. — *Histoire des pérégrinations*

de Molière dans le Languedoc. — Après de longues et laborieuses recherches dans les archives du Languedoc, M. E. Raymond est parvenu à éclairer d'un jour nouveau les différentes phases du séjour de Molière dans le Midi, pendant les années 1649-50 et 1655-56-57. Les meilleures biographies de Molière, les meilleures éditions de notre illustre comique gardent le silence sur ces années, ou ne donnent que de vagues indications hérissées d'erreurs. M. Raymond, au contraire, suit pas à pas l'illustre comédien, et a recueilli sur son existence nomade les renseignements les plus curieux et les plus certains, appuyés sur des documents authentiques. M. E. Raymond a réuni le résultat de ces investigations dans un charmant volume intitulé : *Histoire des pérégrinations de Molière*, livre plein de verve, de grâce et d'entrain, qui va devenir le complément obligé de toutes les éditions de l'illustre comique.

— Eliacim Jourdain. *Don Juan*, drame fantastique en un acte. (Chez Ledoyen.) L'auteur a prolongé l'existence de cet aimable vaurien pour les besoins de sa pièce. Don Juan ressuscité libertine de plus belle et finit par mourir pour tout de bon à l'instant d'être régénéré par un amour vrai. A côté des longueurs qui déparent souvent d'heureuses situations, nous avons remarqué un certain jeu, de certaines idées, un je *ne sais quoi* enfin, après lequel courent encore beaucoup de nos charpentiers dramatiques.

— Nous avons sous les yeux un *Album de chant* dont on parle dans le monde musical. Le jeune maestro qui en est l'auteur, M. J.-R. Pottier, a une fermeté et une élégance de style qu'on rencontre trop peu souvent pour les laisser passer sous silence. La romance intitulée *Rayon de printemps* et le morceau final, dedié à Rossini, nous paraissent particulièrement dignes d'éloges. — (L'album de M. Pottier se vend chez l'éditeur Lemoine, 256, rue Saint-Honoré.)

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

PRÉ CATELAN (Bois de Boulogne). Concerts, théâtre de marionnettes, café, jeux divers, charmantes promenades, etc. — Les cochers doivent y conduire au même prix que dans Paris.

Nouvelle salle des **CONCERTS DE PARIS**, 19, rue du Helder. — Tous les soirs, à 8 heures et demie, grandes soirées musicales. — Arban dirige l'orchestre.

CLOSERIE DES LILAS (Jardin Bullier). — Bals les dimanches, lundis et jeudis. — L'orchestre est dirigé par Desblins. — Carrefour de l'Observatoire, à l'issue du Luxembourg.

Pour toute **AFFAIRE** litigieuse, vente, achat, recouvrements, etc., on peut s'adresser avec confiance au *Cabinet* de M. Henri Destable, avocat, rue d'Aumale, 6, de 9 à 5 heures.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'Empereur : parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT-IBLED. Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE**, guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

La **MAISON GELLÉ** se recommande, non-seulement par divers articles tout spéciaux, tels que le *Régénérateur*, pommade tonique à base de moelle de bœuf et de graisse d'ours pour la crue et l'entretien des cheveux ; l'*Eau d'Albion*, extraite du suc de fleurs et plantes aromatiques, bien préférable à tous les vinaigres de toilette ; le *Carboquina rose*, dentifrice par excellence, et la *Composition Zouave*, pour teindre à la minute moustaches et favoris ; — mais encore par ses *savons de toilette*, qui jouissent d'une grande réputation, grâce aux perfectionnements qu'elle a su introduire dans la fabrication de cette branche importante de la parfumerie. Ces savons joignent à leur supériorité l'avantage de pouvoir supporter les plus longs voyages par mer, et de se conserver en tous pays. — Usine modèle à Neuilly-sur-Seine, près la porte Maillot. — Magasins : 35, rue des Vieux-Augustins, près la place des Victoires.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la ph. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU,** l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toutes sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir ; prix depuis **15** francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

BIBLIOGRAPHIE

BRIEUX SAINT-LAURENT (Le vicomte). — *Quelques mots sur les danses modernes.* 3e édition. A la librairie Douniol, 29, rue de Tournon.

HOROY. Rénovation littéraire, in-8°. — Santeuil, idem. — A la librairie Pringuet, 25, rue Bonaparte.

COLLECTION J. TARDIEU à **UN** franc le volume : l'*Epingle;* — *Mignon*; — l'*Art d'être malheureux*, par J.-T. de Saint-Germain; — *le Calice*, par Mme Voïart ; — *les Quatre Ages*, par X. Marmier; — *les Salons de Paris*, par Mme Ancelot ; — *Paysage*, par Mazure. — Rue de Tournon, 13.

En vente a la librairie Poulet-Malassis et de Broise, 9, rue des Beaux-Arts :

HIP. BABOU. *Les Payens innocents*, nouvelles. — Un vol. in-12. 3 fr.

RAPETTI. *La défection de Marmont en* 1814, ouvrage suivi d'un grand nombre de documents inédits ou peu connus. Un fort volume in-8°. — Prix : 6 francs.

FIRMIN MAILLARD. *Histoire anecdotique et critique de la presse parisienne*, revue des journaux de l'année. L'an 1857 sera réuni à l'an 1858, et paraîtra le 1er décembre prochain.

EMM. RAYMOND. Histoire des pérégrinations de **MOLIÈRE** dans le Languedoc, d'après des documents inédits. Chez Dubuisson, éditeur, 5, rue Coq-Héron. En envoyant un mandat sur la poste de 4 francs, on reçoit l'ouvrage *franco.*

OFFICE PALIS. *Copistes, rédacteurs, dessinateurs et traducteurs*, 15, place de la Bourse. Dix-huit années d'existence. — 15, place de la Bourse.

DU 20 AU 30 AVRIL 1858.

Une allégorie galante, style 1827, avec fac-simile. — M. Chantrier et la régénération des faïences nivernaises. — L'eau dentifrice d'un membre de la Société des gens de lettres. — Confections de réclames et réclames de confectionneurs. — Le *Several* et ses sept avantages. — Encore les Palais de famille. — La cité Millaud. — Comment M. Francisque Michel comprend ses devoirs d'éditeur. — Un mot de M. Scribe. — Les lionnes pauvres au théâtre et à la ville. — Curieuse lettre de décès. — M. Gay de la Tour de la Jonchère. — *La Revue spirite*. — Louis XI se confessant à la jeune Hermance Dufaux. — Long extrait de cette confession et critique de sa véracité. — Singulière négligence de dates. Les dames lyonnaises défendues par M. Giraud. — A propos de tulipes.

[Du 20 avril.] = Notre siècle aussi a eu son genre précieux et il ne lui a guère manqué qu'un Molière pour en immortaliser les apôtres. Un grand amateur des bizarreries produites par le goût littéraire de chaque époque, M. de V***, veut bien nous communiquer une pièce qui résume assurément toutes les galanteries surannées qui florissaient de 1820 à 1830. Est-ce un diplôme de quelque association folâtre? Est-ce une simple plaisanterie due aux loisirs forcés d'une saison d'eaux? Nous en sommes malheureusement réduit là-dessus aux conjectures. En tout cas, la pièce a été gravée sur cuivre avec soin. Une vignette servant de frontispice remplace le timbre de ce passe-port d'un nouveau

genre. On y admire une Nymphe peu vêtue hasardant délicatement le bout du pied gauche dans l'*humide royaume* d'un vieux Fleuve qui la regarde avec des yeux concupiscents, sous le prétexte de s'appuyer sur son urne.

PASSEPORT ALLÉGORIQUE

DÉPARTEMENT
des Eaux-Minérales.

PRÉFECTURE
des Bains.

COMMUNE
des Vapeurs.

Valable pour la belle saison.

SIGNALEMENT :

Age d'intéressante languenr,
Taille de Naïade,
Chevelure enjoyante,
Front exquis,
Sourcils en croissant de lune,
Yeux noirs et bleus
Nez diaphane,
Bouche cerise,
Menton délicieux,
Physion. anglaise,
Teint transparent.

Signes particuliers,
Une haleine d'ambre.

Signature de la porteuse,
FANNY DU ROSEAU.

De par Esculape,

Nous, Préfet d'Epidaure,

Invitons les Autorités Civiles et Militaires à laisser passer et librement circuler aux *Eaux de Barèges*, Mademoiselle **Fanny du ROSEAU**, demeurant à Paris, rue des Thermes, et à lui prêter aide et protection en cas de besoin.

Fait aux bains Vigier, l'an 1827.

Des baignoires à la rose,
Le sous-chef de bureau,
ROBINET.

Pour le Président,
Le Secretaire général,
Le chevalier de la Pâte
D'AMANDES.

PRIX DU PASSEPORT :
La Romance de la *Dame du Lac.*

[Du 21 avril.] = Nous nous sommes tous, une fois en notre vie, arrêtés devant quelqu'une de ces vieilles faïences de Nevers dont l'éclat et la solidité font la joie des collectionneurs. Jadis importante, la fabrication en a cessé depuis des siècles et cependant la contrée abonde toujours en excellents matériaux. Mais le secret de certaines couleurs était, dit-on, perdu et peut-être aussi personne ne se sentait-il le courage de lutter avec les traditions glorieuses du passé. Un artiste habile et persévérant, M. Chantrier, a senti cependant qu'il y avait, dans la régénération de la faïence nivernaise, une mode de bon goût à faire revivre, et peut-être un débouché aux produits industriels de son pays : il s'est mis courageusement au travail, et a eu la joie de voir ses premiers essais réussir au delà de ses espérances. Il y a une quinzaine de jours, M. Chantrier était venu à Paris, — car il faut toujours venir chercher, dans ce Paris, la consécration de ses efforts, — était venu, disons-nous, avec plusieurs spécimens de son œuvre : de grands vases, de formes élégantes et sobres à la fois, harmonieux de tons et dont l'ornementation bien entendue décèle une bonne étude des anciens maîtres; des assiettes aux fines guirlandes, de grands plats d'un bel émail, dont la sonorité égale celle d'une cloche; enfin, quelques-uns de ces petits vases bleus, si recherchés aujourd'hui, dont l'éclat singulier est

encore rehaussé par des arabesques blanchâtres.

Quelques amateurs distingués ont paru fort apprécier des échantillons qui sont dignes de tenir leur belle place au musée céramique de Sèvres, musée si complet, si remarquable, et pourtant si peu visité par les Parisiens.

[Du 22 avril.] = On dit que la Société des gens de lettres apporte une sévérité toute nouvelle dans l'examen des candidatures qui lui sont soumises.

Nous ne saurions trop féliciter MM. les membres du comité de cet accès de rigueur en voyant distribuer à profusion certaines cartes imprimées à la louange de l'

EAU DENTIFRICE

du docteur Hénoque,

Membre associé de la Société des gens de lettres

et dentiste d'une foule de congrégations religieuses.

Toute réflexion faite, avouons cependant que ce titre pompeux est aussi bien venu sur les étiquettes des petites fioles du docteur Hénoque que sur la couverture de certains romans. Avec la liberté du choix, il pourrait même nous arriver d'avoir plus de confiance en la supériorité de l'eau dentifrice qu'en la valeur de beaucoup d'in-octavo.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de penser qu'il est fait un abus regrettable de certains

titres. Tout récemment, Alexandre Weill, qui peut être appelé en très-bonne part le Don Quichotte de la dignité littéraire, dénonçait avec amertume l'enseigne de certain fripier qui, dans une petite ville du Midi, avait affiché avec orgueil le.... titre du docteur Hénoque.

[Du 23 avril.] = Les entrepreneurs d'habillements pour hommes et pour femmes méritent certainement la première place dans les annales du puff. Leurs affiches affectent les plus grandes dimensions connues; leurs réclames se modulent avec des ronflements tout particuliers. Les premiers, ils ont inventé des cavalcades à la mi-carême et planté des commis décorés à la porte de leurs magasins. Chacun se rappelle encore les manifestes étonnants d'une certaine halle aux habits du passage du Grand-Cerf, à la rédaction desquels un matador des journaux de théâtre, ex-rédacteur de l'*Eventail* et du *Pierrot*, M. Dunan-Mousseux, passe d'ailleurs pour avoir fort travaillé. Honteux de laisser à de simples confectionneurs la palme du boniment, le chef d'un grand magasin du boulevard de la Madeleine vient de composer et d'adresser à toutes nos Parisiennes une lettre d'avis sans rivale :

Madame,

Je viens d'obtenir un brevet pour un Vêtement appelé **Several**, qui se multiplie si promptement, qu'en quelques minutes on peut lui donner **sept for-**

mes différentes, et toutes en vogue : **la Ristori, Casaque, Talma-Col, Burnous, Châle, Betty** à capuchon et **Mantelet paysanne.** Malgré ce précieux avantage, il peut être livré au prix d'un seul.

Le **Several** reste la propriété exclusive de ma Maison.

J'ose espérer que vous daignerez m'honorer de votre visite et je sollicite cette faveur de votre bienveillance.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments dévoués et respectueux.

C. DIEULAFAIT.

NOTA. — **Trois Dames** *peuvent simultanément trouver dans la décomposition du Several* **chacune** *un vêtement complet.*

[DU 24 AVRIL.] = L'institution des *Palais de famille*, dont nous avons déjà parlé, continue à être mise sérieusement en question. Des séances consacrées à l'explication de l'œuvre ont eu lieu au Cercle des Sociétés savantes (quai Malaquais), et le *Résumé* vient d'en être adressé aux souscripteurs. Il y est dit qu'un *million* sera nécessaire pour fonder aux portes de la capitale, où le prix des terrains est fort élevé, un premier palais pouvant contenir *cent trente-deux* appartements, sans compter les lieux de réunion faisant partie du domicile commun, tels que salles de repas, café, buffet pour la vente de comestibles, dock pour la vente des objets de chauffage et d'éclairage, établissement de bains avec lavoir et crèche, pharmacie, ouvroir, gymnase, oratoire, bibliothèque,

musée, observatoire, théâtre, promenades couvertes, etc., etc. Ces cent trente-deux appartements sont divisés en quatre séries dont le loyer varie de 1,575 à 337 francs 50 centimes. Après avoir payé son loyer pendant vingt ans, le locataire est déclaré possesseur de droit. « L'ensemble de ces avantages sera tel, ajoute le *Résumé*, qu'avec trois mille francs de rente, tout individu ou toute famille obtiendra la même somme de comfort positif et de jouissances sociales qu'avec huit ou dix mille livres de revenus dans le monde. »

= En attendant la mise en pratique de cette grande idée, on ne saurait trop applaudir à l'initiative des financiers qui suivront l'exemple de M. Millaud. Près de la place de la Bastille, à mi-chemin de l'embarcadère du chemin de fer de Lyon, on remarque une sorte de cité se composant d'une trentaine de petites maisons prenant jour sur une rue particulière close par une grille. Chacune de ces maisons, dont l'aménagement paraît commode, se compose d'un sous-sol où se trouve la cuisine, et de trois étages contenant ensemble six pièces à feu. Pas de concierge ni de voisins ! chacun est maître chez soi moyennant un loyer annuel de sept cents francs, prix fort peu élevé, si l'on considère les prétentions exorbitantes de beaucoup trop de propriétaires. Aussi cette cité en miniature s'est-elle vu rapidement garnie de tous ses habitants.

[Du 25 avril.] = Nous avons sous les yeux un livre fort respectable, c'est le *Roman du Mont-Saint-Michel, par Guillaume de Saint-Pair, poëte anglo-normand du XIIe siècle,* publié pour la première fois par Francisque Michel.

En ouvrant ce volume, nous tombons sur les lignes suivantes de l'*éditeur* : « J'ai fait relever à Londres le texte du *Roman du Mont-Saint-Michel*, sur le manuscrit du Musée Britannique, par un homme qu'il suffit de nommer pour inspirer toute confiance, M. Thomas Wright... J'aurais joint aux rimes du trouvère une introduction et des notes destinées à l'éclairer et à en faire comprendre toute la valeur ; mais ce travail avait été fait avec une telle supériorité par M. Eugène de Beaurepaire, que ce serait perdre sa peine que de vouloir le recommencer sur nouveaux frais. »

Enfin, une note placée à la fin du volume nous apprend qu'une scrupuleuse collation du manuscrit de Londres sur celui d'Avranches a été faite par M. Charma.

Demande. — Après le travail de ces trois Messieurs, que reste-t-il donc en propre à M. Francisque Michel ?

Réponse. — 1° Son nom écrit en grandes capitales sur la couverture ; — 2° un avertissement de vingt-six lignes, y compris sa signature; — 3° un glossaire de trente-huit pages, où nous trouvons des indications aussi précieuses que celles-ci : *Amender*, per-

fectionner.— *Bele-Vile*, nom de localité.— *Beveie*, idem. —*Bevrum*, idem. — *Bretons*, habitants de la Bretagne. — *Brie*, province de France, etc., etc.

N'est-ce pas se créer à peu de frais des titres à l'Académie ?

[Du dit.]= Au moment où la pièce de M. Mario Uchard allait être mise en répétition aux Français, M. Empis crut devoir lui donner un conseil :

« Sans augurer mal du succès, je vous engagerais à soumettre votre pièce au dernier coup d'œil d'un bon metteur en scène....à Scribe, par exemple.

—Scribe ! fait l'auteur indigné.... Jamais ! — Je m'en voudrais pas pour mon portier. »

On connaît le reste. *Le Retour du mari* ne plut pas précisément au public, et l'on ne manqua pas de gloser sur les causes de cet insuccès.

La proposition de M. Empis et les termes dans lesquels elle avait été rejetée vinrent également aux oreilles de Scribe, qui proféra ce mot vengeur :

« Ne pas vouloir de moi pour son portier !... Il a eu, ma foi ! raison ; car je n'aurais pas laissé sortir sa pièce. »

= Pendant que le Vaudeville répète les *Lionnes pauvres*, la marquise de *** avoue quatre cent mille francs de dettes inconnues à son noble mari ; la femme d'un de nos bons vaudevillistes a ouvert chez un cordonnier du quartier Montmartre un crédit dont la somme dépasse déjà vingt mille francs, — valeur reçue en bottines, — et un M. Panis,

fait tambouriner en tous lieux sa séparation de biens avec Mme Panis, atteinte et convaincue d'avoir fait, rien qu'en l'année 1857, pour quatre-vingt-dix-sept mille francs de dépenses complétement inutiles.

Quelle comédie pourrait enchérir sur ces incroyables réalités ?

[Du 26 avril.] = Nous doutons qu'un mourant ait jamais montré plus d'humour que le rédacteur de cette lettre de faire part. Elle mérite d'être reproduite en son entier, comme le monument le plus original qui se soit jamais trouvé dans le domaine des pompes funèbres.

M

Vous êtes prié d'assister à l'enterrement de **Gay de La Tour de la Jonchère** (André-Louis-François), né le 16 novembre 1784, auteur dramatique, presque homme de lettres, mais véritablement membre de l'Association des Auteurs dramatiques, décédé le 24 février 1858, à l'hospice des Incurables (hommes), 8, rue des Récollets; qui se fera le 26 du courant, à 8 h. du matin, à la chapelle de l'hospice.

Priez pour lui !

De la part du vieux défunt Gay de La Tour de la Jonchère, qui vous prie instamment de lui rendre cette honorable, cordiale et dernière visite !..... mais, sans revanche.

Nous nous réservons de donner dans dix jours quelques renseignements sur la personnalité de ce spirituel moribond.

[Du 27 avril.] = Parmi les périodiques nouveaux, signalons la « *Revue spirite,* journal d'études psychologiques, contenant le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible, sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc. » Publié sous la direction de M. Allan Kardec, rue des Martyrs, 8.

La *Revue spirite* contient, comme l'on s'en doute, les choses les plus inimaginables, et nous saluons sa venue comme si c'était celle d'un de nos plus laborieux collaborateurs, tant elle semble devoir nous fournir de bonnes bouffonneries. Pour aujourd'hui, contentons-nous des *Confessions de Louis XI*, dictées par l'*Esprit* de ce souverain peu communicatif à Mlle Hermance Dufaux, une toute jeune fille de quatorze ans.

Au point de vue spirite, dit un des rédacteurs de

la *Revue*, c'est un des plus curieux échantillons des travaux de longue haleine produits par les Esprits. A cet égard deux choses sont particulièrement remarquables : la rapidité de l'exécution (quinze jours ont suffi pour *dicter* la matière d'un fort volume) ; secondement, le souvenir si précis qu'un Esprit peut conserver des événements de la vie terrestre. A ceux qui douteraient de l'origine de ce travail et en feraient honneur à la mémoire de Mlle Dufaux, nous répondrons qu'il faudrait, en effet, de la part d'une enfant de quatorze ans, une mémoire bien phénoménale et un talent d'une précocité non moins extraordinaire pour écrire d'un seul trait un ouvrage de cette nature ; mais, à supposer que cela fût, nous demanderons où cette enfant aurait puisé les explications *inédites* de l'ombrageuse politique de Louis XI, et s'il n'eût pas été plus habile à ses parents de lui en laisser le mérite. Des diverses histoires écrites par son entremise, celle de Jeanne d'Arc est la seule qui ait été publiée. Nous faisons des vœux pour que les autres le soient bientôt, et nous leur prédisons un succès d'autant plus grand, que les idées spirites sont aujourd'hui infiniment plus répandues. Nous extrayons de celle de Louis XI le passage relatif à la mort du comte de Charolais :

Les historiens arrivés à ce fait historique : « Louis XI donna au comte de Charolais la lieute- « nance générale de Normandie, » avouent qu'ils ne comprennent pas qu'un Roi si grand politique ait fait une sigrande fau te *.

Les explications données par Louis XI sont difficiles à contredire, attendu qu'elles sont confirmées par trois actes connus de tout le monde : la conspiration de Constain, le voyage du comte de Charolais, qui suivit l'exécution du coupable, et enfin l'obtention par ce prince de la lieutenance générale de la Nor-

* *Histoire de France*, par Velly et continuateurs.

mandie, province qui réunissait les Etats des ducs de Bourgogne et de Bretagne, ennemis toujours ligués contre Louis XI.

Ici vient l'extrait du livre d'Hermance Dufaux et la reproduction intégrale des décrets que l'âme de Louis XI a bien voulu déposer dans son sein.

Louis XI s'exprime ainsi :

« Le comte de Charolais fut gratifié de la lieutenance générale de la Normandie et d'une pension de trente-six mille livres. C'était une imprudence bien grande d'augmenter ainsi la puissance de la maison de Bourgogne. Quoique cette digression nous éloigne de la suite des affaires d'Angleterre, je crois devoir indiquer ici les motifs qui me faisaient agir ainsi.

« Quelque temps après son retour dans les Pays-Bas, le duc Philippe de Bourgogne était tombé dangereusement malade.

« Le danger du vieux duc m'avait fait faire de sérieuses réflexions ; je haïssais le comte et je croyais avoir tout à craindre de lui ; d'ailleurs il n'avait qu'une fille en bas âge, ce qui eût produit, après la mort du duc, qui ne paraissait pas devoir vivre longtemps, une minorité, que les Flamands, toujours turbulents, auraient rendue extrêmement orageuse. J'aurais pu alors m'emparer facilement, si ce n'est de tous les biens de la maison de Bourgogne, du moins d'une partie, soit en couvrant cette usurpation d'une alliance, soit en lui laissant tout ce que la force lui donnait d'odieux. C'était plus de raisons qu'il ne m'en fallait pour faire empoisonner le comte de Charolais ; d'ailleurs la pensée d'un crime ne m'étonnait plus.

« Je parvins à séduire le sommelier du prince, Jean Constain. L'Italie était en quelque sorte le laboratoire des empoisonneurs : ce fut là que Constain envoya Jean d'Ivy, qu'il avait gagné à l'aide d'une

somme considérable qu'il devait lui payer à son retour. D'Ivy voulut savoir à qui ce poison était destiné; le sommelier eut l'imprudence d'avouer que c'était pour le comte de Charolais.

« Après avoir fait sa commission, d'Ivy se présenta pour recevoir la somme promise; mais loin de la lui donner, Constain l'accabla d'injures. Furieux de cette réception, d'Ivy jura d'en tirer vengeance. Il alla trouver le comte de Charolais et lui avoua tout ce qu'il savait. Constain fut arrêté et conduit au château de Rippemonde. La crainte de la torture lui fit tout avouer, excepté ma complicité, espérant peut-être que j'intercéderais pour lui. Il était déjà au haut de la Tour, lieu destiné à son supplice, et l'on s'apprêtait à le décapiter, lorsqu'il témoigna le désir de parler au comte. Il lui raconta alors le rôle que j'avais joué dans cette tentative. Le comte de Charolais, malgré l'étonnement et la colère qu'il éprouvait, se tut, et les personnes présentes ne purent former que de vagues conjectures fondées sur les mouvements de surprise que ce récit lui arracha. Malgré l'importance de cette révélation, Constain fut décapité et ses biens furent confisqués, mais rendus à sa famille par le duc de Bourgogne.

« Son dénonciateur éprouva le même sort, qu'il dut en partie à l'imprudente réponse qu'il fit au prince de Bourgogne; celui-ci ayant demandé s'il eût dénoncé le complot si on lui eût payé la somme promise, il eut l'inconcevable témérité de répondre que non.

« Quand le comte vint à Tours, il me demanda une entrevue particulière; là il laissa éclater toute sa fureur et m'accabla de reproches. Je l'apaisai en lui donnant la lieutenance générale de Normandie et la pension de trente-six mille livres; la lieutenance générale ne fut qu'un vain titre; quant à la pension, il n'en reçut que le premier terme. »

Que dis-tu, lecteur, de ces révélations histo-

riques ? Est-ce assez complet ! Est-ce assez raisonné ! Est-ce assez logiquement déduit et assez naturellement expliqué ! Doutons encore après cela des machinations infâmes de ce Constain et de ce d'Ivy, justement châtiés au château de Rippemonde. Il n'y a pas jusqu'aux noms de ces misérables que nos prétendus historiens avaient jusqu'ici mal prononcés, car on croyait que Rupelmonde (et non Rippemonde) avait servi de prison à Jean Coustain (et non Constain) et à Jean d'Igny (et non d'Ivy).

Avouons-le cependant, une simple question de chiffres assombrit pour nous cet éclaircissement historique. C'est que le gouvernement de la Normandie n'a été donné au comte de Charolais que dans le courant de 1461, tandis que le procès de Constain date de juillet 1462. L'entrevue de Tours avait donc eu lieu huit mois avant et non après la découverte de l'intrigue royale.

Que conclure de tout cela ? C'est que l'Esprit de Louis XI s'est laissé aller à des radotages que peut à la rigueur excuser sa grande vieillesse, ou que ce même Esprit, toujours cauteleux et dissimulé, n'aura pu résister à la tentation de mystifier les esprits forts du dix-neuvième siècle par le canal de la jeune et impressionnable Hermance.

Car nous vénérons trop particulièrement les manifestations spirites pour douter un seul instant de leur authenticité.

[Du 29 avril.] = *Contre une médisance publiée par la* Gazette de Lyon *sur les demoiselles de Bellecourt*. In-4° de 11 pages. (Imp. Vingtrinier.)

La cause de cette galante rescousse est, à ce qu'il paraît, une bluette épigrammatique motivée par « l'indiscrétion d'une trop expansive épousée à son mari sur la préface de l'hyménée. » Nous avouons que la définition ne nous paraît pas claire; mais, faute de mieux, nous avons dû nous en contenter, car c'est le seul éclaircissement que l'auteur, M. Alexis Giraud, ait daigné nous donner sur les précédents du scandale qui a ému son âme chevaleresque.

En tout cas, les Lyonnaises doivent beaucoup de reconnaissance à M. Giraud, car on n'a jamais pris leur défense en un aussi grand format. L'auteur n'a lésiné ni sur le papier, ni sur les beaux sentiments.

A preuve ce tendre aveu :

« Si nous sommes forts et courageux à poursuivre dans la vie une espérance charmeresse, nous devons cette force et ce courage à la noble excitation que place en nous la dame de nos pensées. Un mot, un sourire, nous électrisent; un regard nous émeut et nous console de bien des peines; un *je le veux*, prononcé par une voix chère, nous vaut un commandement sacré.

« C'est la femme qui fait le poëte, le musicien et l'artiste, en un mot; c'est d'elle dont l'un et l'autre

brignent les suffrages : il est si doux et si précieux d'avoir l'approbation d'une femme d'esprit, quand on a le bonheur d'avoir éveillé l'intérêt de cette nature d'élite, qui fait toujours le charme le plus exquis de la société.

« J'eus un jour ce bonheur; j'exhalai la tristesse de mon cœur et j'adressai ces strophes à la dame dont je croyais avoir un peu à me plaindre :

O vision, dont le jeune âge escorte
Tous ses instants de *rêve aux fleurs*,
Délaissez-moi, vive et belle *cohorte*,
Car je sais trop ce que la joie apporte
Dans vos charmes *suivis* de pleurs.
Oh ! laissez-moi comme une onde plaintive
Laisse ses bords en murmurant,
Car une voix au fond du cœur m'arrive
Avec des larmes dans son chant.
C'est que la fée, enfant de la tristesse,
Qui de ses airs vient me bercer,
Sait mes soucis, me plaît et m'intéresse
Et sur mes pleurs sait en verser.

Il me fut répondu :

« Votre tristesse, Monsieur, je l'ai comprise; « vous avez achevé de m'élucider par votre poésie.

« Vous êtes triste, parce que vous avez un plaisir « modeste d'inaccompli, celui d'avoir dans un être « de mon sexe un cœur ami qui motive vos inspi- « rations et les élève par l'influence d'une permise « et grande affection. Consolez-vous donc; dès au- « jourd'hui, je deviens cette amie de votre noble

« désir, la lectrice ou l'auditeur de vos essais poé-
« tiques. »

« Esprit pénétrant et délicat, *âme sensible*, m'écriai-je, un homme eut-il jamais cette opportune sagacité, cette touchante franchise et cette puissance de consolation !!

« Et cette jeune dame n'est pas, certes, l'unique qui aime à consoler et à donner de *l'expansion utile* à la gracieuse mansuétude dont est privilégiée la nature de son sexe. »

Nous tenons M. Alexis Giraud pour un grand libertin.

= Les académies de province sont parfois plus caustiques qu'on ne le pourrait supposer. Nous détachons les réflexions suivantes d'un article sur les *Maniaques de ce siècle* qui a paru dans le dernier tome de la Revue de l'Académie de Toulouse :

« La *Tulipomanie* fut en vogue et en haute considération chez les graves Hollandais, au temps où la république batave florissait. Une seule espèce de *Tulipe*, celle appelée *Semper Augustus*, fut cotée à la Bourse d'Amsterdam jusqu'à 2,000 florins, et fut souvent poussée par les coulissiers à des prix fabuleux, 20,000 florins. 20,000 florins pour une fleur de douze au sou ! quelle folie !...

« Que valent aujourd'hui les *Tulipes* à Amsterdam ? vous n'en savez rien ? ni moi non plus. Le bulletin de la Bourse n'en parle pas. Mais nous sa-

vons tous qu'au marché de ce jour l'œuvre de trois mois d'un bon artiste ne vaut pas le prix d'un hectolitre de blé, l'élégie d'un poëte mourant de faim celui d'une botte d'asperges, ni ma tartine d'aujourd'hui de quoi acheter pour faire une soupe aux choux.

« La denrée hausse en raison de la misère publique. L'argent et les valeurs réelles sont dépréciés par la concurrence des valeurs factices, des *Tulipes*, des papiers d'expédient ou de convention. Mon vieux pupitre en acajou fut payé 150,000 fr. en assignats représentant à la cote du jour la valeur de trois sacs de blé. Un siècle et demi auparavant, une seule *Tulipe Semper Augustus* aurait valu cinq cents vieux pupitres en acajou. Une crise financière est toujours imminente, lorsque le prix de la denrée n'est pas en rapport avec le prix du travail de la main ou de l'esprit de l'homme. »

THÉATRES

Porte-Saint-Martin. — *Les Mères repenties.* Elles n'ont qu'un défaut : c'est d'avoir paru trop tôt pour que nous puissions être les premiers à sanctionner leur bonne réussite. Il y a dans cette lutte nouvelle de deux mères faisant arme de leur passé pour assurer l'avenir de leurs enfants, des scènes vraiment émouvantes, des coups de théâtre dont l'auteur a su tirer puissant parti sans en exagérer l'effet. Mesdames Laurent et Guyon, ces deux reines du mélodrame, ont joué de toute la hauteur de leur taille. Brésil n'a pas gâté son rôle d'ivrogne grand seigneur; il a l'ébriété funèbre du buveur d'absinthe et la dis-

tinction native de l'homme qui possède quelques milliers de paysans.

La *première* des *Mères repenties* a été signalée par un gros mot qui n'était pas dans le programme. Un spectateur s'est laissé entraîner au point d'appliquer à un autre spectateur un passage offensant de la pièce. Si fortes que puissent être ses raisons, M. Frédérick-Lemaître n'aurait pas dû oublier qu'il manquait au public avant d'atteindre M. Wœstyn.

L'Ambigu a joué *la Nuit du 20 septembre*, une pièce féroce. On y voit périr une foule de gens titrés. Il est vrai que les survivants crient comme s'ils étaient chargés de parler pour les défunts; c'est une compensation pour les âmes sensibles, mais non pour les oreilles délicates.

Les Folies-Nouvelles ont leur *Dent de sagesse*. Après des folies comme *Ni hommes ni femmes* et la *Revanche de Vulcain*, l'événement devait être et a été bien reçu. Le livret et la partition de cette opérette valent une mention plus qu'honorable.

Concerts — Parmi les concerts remarquables de la saison, citons encore ceux de Mlles Ida Boullée et Joséphine Laguesse, ex-premiers prix du Conservatoire : Mlle Ida Boullée est une pianiste dont le talent n'a fait que croître en notoriété. Aussi l'annonce de cette soirée avait-elle réuni dans ses appartements de la rue de Rivoli nombre de critiques et de maîtres dans l'art musical. Après plusieurs morceaux où la maîtresse de la maison a fait preuve d'une habileté singulière et comme compositeur et comme exécutant, on a eu le plaisir d'entendre M. Portehaut (de l'Opéra), Bruyant et Saenger (de l'Opéra-Comique), M. Poëncet et Mlle Gillette Guenne.

Le concert donné à la salle Pleyel par Mlle Laguesse n'a pas été moins brillant. Outre cette éminente artiste, il nous a été donné d'applaudir Mme Sabatier dans un air de l'*Actéon* d'Auber. Mme Bockoltz Falconi a chanté avec une pureté tout allemande deux *Lieders* de sa composition; M. Herman a fait revivre ses airs nationaux styriens, si accentués, si émouvants.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une nnonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anec-otique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spé-imens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie 'un tirage de mille exemplaires par numéro.

Pour toute **AFFAIRE** litigieuse, vente, achat, recouvrements, etc., on peut s'adresser avec confiance au *Cabinet* de M. Henri Destable, avocat, rue d'Aumale, 6, de 9 à 5 heures.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'Empereur : parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT IBLED Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE,** guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

La **MAISON GELLÉ** se recommande, non-seulement par divers articles tout spéciaux, tels que le *Régénérateur*, pommade tonique à base de moelle de bœuf et de graisse d'ours pour la crue et l'entretien des cheveux ; l'*Eau d'Albion*, extraite du suc de fleurs et plantes aromatiques, bien préférable à tous les vinaigres de toilette ; le *Carboquina rose*, dentifrice par excellence, et la *Composition Zouave*, pour teindre à la minute moustaches et favoris ; — mais encore par ses *savons de toilette*, qui jouissent d'une grande réputation, grâce aux perfectionnements qu'elle a su introduire dans la fabrication de cette branche importante de la parfumerie. Ces savons joignent à leur supériorité l'avantage de pouvoir supporter les plus longs voyages par mer, et de se conserver en tous pays. — Usine modèle à Neuilly-sur-Seine, près la porte Maillot. — Magasins : 35, rue des Vieux-Augustins, près la place des Victoires.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la ph. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

1858. — Numéro 13.

DU 1er AU 10 MAI 1858.

Le Riza-Pacha de M. Paulin et celui de M. Destrilhe. — Origine de sa fortune. — Meyerbeer et Tamberlick. — Un calembour. — Quatre journées de médecin. — Naïvetés bibliographiques et musicales. — Fête donnée par le baron de Gunsberg. — On demande une institutrice. — Petit aperçu de ses vertus exigibles. — Une excellente occasion de se faire dentiste. — Histoire d'une miniature, à propos de la vente Rachel. — Journaux nouveaux. — *Le trésor de la maison.* — *La famille.* — *Le bulletin-guide de la Bourse* au moyen de ne plus s'y ruiner. — *Les Ouvriers de Paris.* — Opinion de M. Pélin. — Une pétition au faubourg Saint-Marceau. — Un homme et quatorze chiens sur quatre mètres carrés. — Extraits de la dixième circulaire des exécuteurs testamentaires de M. Achille Comte. — Livres et Théâtres.

[Du 1er mai.] = Nous engageons les amateurs d'antithèses historiques à comparer la notice que l'*Illustration* d'aujourd'hui consacre aux vertus du ministre turc Riza-Pacha avec le portrait peu flatté qu'en donne un ouvrage fort curieux publié en 1855 : *les Confidences sur la Turquie*, par M. Destrilhe. — On ne peut se contredire d'une façon plus complète.

Entre l'apologie et la satire, nous trouvons cependant place pour un petit fait bien connu à Constantinople dont le rédacteur de l'*Illustration*

eût pu tirer bon parti. Voici quelle fut la cause de l'amitié que le sultan actuel n'a cessé de conserver pour Riza-Pacha. Celui-ci se trouvait un jour près de Mahmoud, dont il fut l'un des plus intimes favoris, à l'instant où, dans un violent accès de colère, le sultan venait de saisir Abdul-Medjid et de le précipiter dans un bassin du Seraï. Quoique l'eau ne fût pas d'une grande profondeur, le malheureux enfant courait grand risque de s'y noyer, sans qu'aucun des courtisans eût osé le secourir, dans la crainte de mécontenter le maître. Seul, Riza eut ce courage, et, depuis il a pu s'appliquer plus d'une fois, en connaissance de cause, la maxime connue : *Un bienfait*, etc.

[Dudit.] = L'*ut*-dièse de Tamberlick obtient un retentissement tel que Meyerbeer s'en est ému. Une dépêche télégraphique est, dit-on, partie de Berlin dans le but d'assurer aux représentations de *l'Africaine* le concours de ce ténor merveilleux.

A ce propos, voici un calembour qui court le monde :

On dit que Roger, Gueymard et autres ténors, dont l'étoile pâlit devant cet astre nouveau, sont *tamberlickficotés*.

On en a commis de plus mauvais.

= Le fameux procès de Bernard avait nécessité le déplacement d'un grand nombre de témoins français dont le gouvernement britannique a soldé

les frais de route avec une munificence particulière. Outre le payement des dépenses faites par chacun, il lui était demandé d'évaluer l'indemnité due à un déplacement qui pouvait avoir causé quelque préjudice à ses affaires particulières. Interrogé sur ce point, le docteur Tardieu n'a pas cru pouvoir fixer à moins de quatre mille francs, c'est-à-dire à mille francs par jour, le tort matériel que son absence lui avait fait vis-à-vis de sa clientèle.

Les quatre mille francs ont été payés.

Combien de médecins seraient trop heureux de quitter à moins leurs malades!

[Du 2 mai.] = Feu M. Ballin, de la Bibliothèque de la rue Richelieu, était cité pour ses reparties naïves. Celle-ci peut être jointe à la collection :

Un jour, un travailleur sérieux vint lui demander l'ouvrage de Ferrari intitulé : *Description de la basilique de Saint-Ambroise de Milan*. De fait, ce livre n'existait pas et ne se trouve pas encore à la dite Bibliothèque. M. Ballin le savait, il l'avait déjà cherché vainement.

« Monsieur, s'écria-t-il exaspéré, sans que son interlocuteur pût deviner le pourquoi, Monsieur, on me le demande tous les jours, et tous les jours je réponds que nous ne l'avons pas. — Je m'étonne qu'on vienne me le demander encore. »

= Autre scène naïve et non moins historique que la première.

Un capitaliste mélomane est nonchalamment accordé sur le piano d'un compositeur qu'il honore de son amitié :

« Pendant que vous y êtes, cher, faites-moi donc entendre la *Pie voleuse*.... Voilà une vraie musique au moins, — ça vous repose de toutes les *chaudronneries* qui sont à l'ordre du jour ! »

Le pianiste s'exécute, prend une partition de la *Gazza ladra* et fait entendre les premiers sons de l'ouverture.

Toujours à moitié couché sur le piano, l'auditeur paraît dévorer des yeux le cahier de musique. Puis il interrompt :

« Pardon, mais j'ai demandé la *Pie voleuse*.

— Eh bien ! je vous la joue. Ne voyez-vous pas le titre : *Gazza ladra*.

— Je sais bien, mon ami, je le sais ; — mais vous me jouez ça en italien, et vous comprenez... ça ne me produit plus le même effet. »

[Du 4 mai.] = Une fête non pareille a été donnée rue de Rivoli par un riche Finlandais, le baron de Gunsberg.

Cette fête a eu lieu à l'hôtel des Trois-Empereurs, dans un appartement dont le loyer coûte à l'amphitryon quinze mille francs par mois — Un crédit de cinquante mille francs était affecté au souper. — Dans les trois salons, où circulaient les invités, se trouvaient, entre autres décorations, des

arbustes et arbres à fruits amenés des serres chaudes dans un état de maturité précoce : on pouvait cueillir *à même* des cerises, des groseilles et des raisins. — Le meilleur monde avait honoré de sa présence les prodigalités de M. de Gunsberg.

[Dudit.] = Nous recommandons aux institutrices sans emploi l'annonce suivante (*Indépendance belge* du 25 avril).

ÉDUCATION, MÉNAGE.

Un père de trente ans, industriel, demande une dame capable de le seconder pour la direction de sa maison et pour l'éducation de deux filles de deux à trois ans : Aimante (*sic*), affectueuse et ferme, tolérante, économe, d'ordre, *d'une intelligence à tendances encyclopédiques*, *très-étudiante*, très-exactement conséquente, capable, indéfiniment, d'abandonner tout progrès supérieur, cosmopolite, courageuse, surtout contre l'opinion et la mode ; convaincue que, sans la *raison d'être*, il n'y a que mensonge, péril, ridicule, dans la vanité de paraître. — Paris, poste restante, Mioza.

= Ce qu'on vient de lire n'est que bouffon. Voici maintenant du terrible, à notre avis du moins. Cette autre annonce émane du journal *la Publicité :*

« Cabinet de dentiste après fortune faite. — Bonne clientèle. — Quartier de la Chaussée-d'Antin.

— Affaires, 15,000 fr. ; bénéfice net, 12,000 fr. bien justifiés ; susceptible d'une grande augmentation. — Bail très-avantageux, 850 fr. — Prix, 18,000 fr.

« *Dans le cas où l'acquéreur ne connaîtrait pas la profession*, le vendeur se chargerait de le mettre au courant. »

[Du 5 mai.] = Pendant que la vente des effets mobiliers de Mlle Rachel fournit aux nouvellistes une abondante pâture, on pourrait, en remontant dans le passé, trouver que bien d'autres ont été faites déjà à l'ombre du même nom.

Il fut autrefois question de reprendre *l'Abbé de l'Epée* au Théâtre-Français. Mlle Rachel s'y était même attribué un rôle, et avait commencé à l'étudier, comme toujours, avec un soin extrême. Ayant entendu dire que Mme la comtesse de Chalot pourrait lui donner des renseignements précieux sur la manière dont la pièce avait été primitivement montée, elle prit le parti de se rendre chez cette dame. Mme de Chalot la reçut fort bien et mit tous ses souvenirs à la discrétion de l'illustre tragédienne. Puis, quand vint l'heure du départ, elle alla chercher une miniature d'un grand prix peinte par Augustin et représentant Talma dans le rôle de Néron : « Veuillez, dit-elle, accepter ce souvenir en témoignage de la gratitude que me causera toujours votre bonne visite. » Mlle Rachel partit après

tous les remercîments que valait un cadeau si gracieusement offert.

Quelques mois après, M. Uzanne, le peintre, faisait son entrée dans le salon de Mme de Chalot dont il était l'habitué.

« Eh bien! dit-il, et notre Talma !... qu'en dites-vous?

— Expliquez-vous!... je ne puis comprendre, fait la maîtresse du lieu.

— En vérité !... Alors, je suis peiné de vous apprendre que Talma est mis à l'encan par son nouveau propriétaire...

— Impossible ! »

. . . . . .

Mais le fait fut facilement et malheureusement confirmé. Résolue à ne pas laisser une pareille œuvre dans des mains étrangères, Mme de Chalot dut en passer par les hasards de l'adjudication, et eut du moins la consolation de rapporter, comme dernier enchérisseur, la miniature qui s'était fourvoyée hors de chez elle.

[Du 7 mai.] = Périodiques nouveaux :

Le Trésor de la maison, journal dédié aux familles. (Pauvres familles !) Rédacteurs : Pick (de l'Isère) 5, rue du Pont-de-Lodi. — Hebdomadaire. — A ceci de particulier qu'il est créé tout exprès pour assurer la vente de deux ouvrages de la librairie de M. Pick. Ainsi un abonnement de six

mois est donné à celui qui achète au bureau du journal les *Fastes de l'armée d'Orient*, ou le *Livre utile, guide général et complet des familles*; un superbe volume du prix de 7 fr. Il va sans dire que le journal est à la hauteur de la spéculation.

— *La Famille*: — Hebdomadaire; illustré. Directeur; Lefranc, 11, rue Blanche: *La profession de foi est audacieuse.* — « Avant de fonder la *Famille*, nous avons dû nous demander si, en présence des nombreuses publications déjà existantes, une publication nouvelle pourrait encore trouver place; mais après examen de chacune de ces feuilles, il nous est resté démontré qu'aucune d'elles ne saurait avoir pour lecteurs ceux auxquels nous venons nous adresser. »

Reste à savoir si ceux-ci existent.

— Dans une quinzaine de jours paraîtront les *Contemporains de Nadar*. Ce journal donnera chaque semaine une charge et une biographie. Les dessins seront de Nadar et Riou.

=Le journalisme financier a eu aussi son nouveau-né. Il y a trois mois environ que son apparition était annoncée dans les termes que voici. Nous ne savons si l'entreprise a prospéré, mais elle nous a paru bonne à signaler.

« *Bulletin-Guide* pour opérer sur le 3 0/0 à la Bourse de Paris et sur quelques principales actions par bulletins séparés. Diminuer les chances de pertes. Augmenter d'autant les chances de bénéfices.

« Il est inutile de faire remarquer qu'en toute chose, il faut une base, un point d'appui pour édifier.

« Les opérations de la Bourse sont privées de ce guide et en entrant dans ce lieu d'émotion on est isolé, on opère souvent dans le vide où on se trouve livré aux conjectures les plus contradictoires.

« C'est pourquoi nous offrons aux opérateurs un bulletin d'*entrée en Bourse* qui donne d'après nos combinaisons sur 25 jours d'opérations 20 chances de succès en en suivant exactement la lettre et l'esprit.

« Nous ne disposerons seulement que d'un petit nombre de Bulletins par jour *à raison de* 10 *fr. par bulletin*, et comme il y a environ 10,000 demandes ou offres par jour, nous ne pourrons avoir aucune influence sur les cours (nous n'avons pas cette prétention). Nous n'offrons qu'un moyen d'opérer avantageusement avec ce bulletin-guide, sans courir les risques d'une ruine complète comme il arrive souvent quand on est livré à ses propres inspirations.

Les abonnements seront :

Pour 5, 10, 15 et 20 jours,					
pour 5 jours on aura	1	bulletin	en	sus	
« 10 »	»	2	»	»	
« 15 »	»	3	»	»	
« 20 »	»	5	»	»	

Chaque bulletin séparément 10 fr.

« On souscrit tous les jours de 11 h. à 1 h. au

dépôt chez M. Verdel tapissier, faubourg Poissonnière, n° 25, où on délivrera les six bulletins d'essai à partir du 1er février.

— *Les Ouvriers de Paris*, roman-journal de l'atelier et des salons. — «Hebdomadaire. Consacré à la publication des romans et nouvelles ayant rapport à l'industrie parisienne, et ayant pour base des faits acquis. » — Directeur: G. Pélin, 4, rue de la Croix, aux Batignolles.

« Il y a déjà tant de journaux, dit M. Pélin, qu'il serait sage peut-être de ne pas en augmenter le nombre. »

Au premier abord, ce début semble contradictoire, mais ce n'est au fond qu'une innocente ruse oratoire. Plus loin, M. Pélin s'est ravisé :

« Ai-je la prétention de régénérer et de sauver l'humanité.

« *J'avoue* que je ne me sens pas de force à accomplir cette tâche.

« Je crois seulement être *un peu moins absurde* que beaucoup d'hommes de génie — et valoir, par le fait même de mon infériorité, mieux qu'eux, en ce sens, que mon intelligence ne me permettant pas de me livrer aux fantaisies brillantes d'une imagination savamment dévergondée, je suis dans l'obligation de n'écrire que ce que j'ai vu et que ce que j'ai sérieusement étudié.

« Une magnifique histoire se trouve à faire, c'est celle de la transformation de Paris;

Celle des progrès de son industrie; l'état comparatif du passé et du présent.

« La transformation de Paris est l'œuvre des ouvriers. — Voilà pourquoi j'ai donné ce titre à notre feuille — J'ai ajouté *Journal de l'atelier et des salons*, — parce que ma conviction est que la société ne saurait être divisée, et que surtout les hautes positions ont un intérêt plus direct au bien-être et à la prospérité du travailleur, — les réactions sont toujours plus vivement ressenties aux extrémités de l'échelle de notre organisation. — Ces extrémités se réunissent dans une communauté d'intérêt. »

[Du 8 mai.]=Le brouillon de la pétition qu'on va lire a été ramassé sous un banc du Jardin des Plantes par l'un de nos collaborateurs. — Nous doutons que le tableau de mœurs le plus émouvant puisse valoir une plainte aussi éloquente dans son incorrrection :

(*Fac simile.*)

SÉNATEUR PRÉFET DE POLICE AU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

« Les soussignés ont l'honneur de vous exposer qu'en vertu de l'une de vos ordonnances concernant les chiens l'article premier insi conçu :

« Il est défendu atout individu de tenir une quan-

tité de chiens dans un espace de terrain trop peu étendu qui porterait préjudice ases voisins.

« Au mépris de cette ordonnance et autres arêtés de police, le sieur Dupré, chifonnier de profession, rue des Bourguignons n° 29 St-Marcel, dans un espace de *quatre mètres* quarré lui et 14 *chiens* sont logés dans un chenie, chétif réduit, ce qui procure des mauvaises odeurs et exallaison infectes, ses animaux étant trop reserrés font un tapage par leurs aboyement et hurlements jour et nuit qui épouvantent, ils annoncent un symptome de rage, ils sont attaqués de maladies contagieuses comme la galle, le rouget et chancres aux oreilles.

« En outre de ce cet individu puise

De l'eau dans un puy qui est pour nous un bien fait de la nature tant leau est bonne aboire, avec le seau dont il fait barbotter ses animaux, et trempe les guenilles avec les qu'elles il frotte les playes de ses chiens.

« Sénateur préfet, nous espérons de votre intègre bonté que direz droit à notre demande et ferais cesser ses abus qui sont hors toute convenence, a la salubrité, et qui nous portent un très grand préjudice.

Sénateur Préfet, agréer l'assurance la plus respectueuse de ceux qui se disent vos plus dévoués serviteurs.

PUECH, — BARTAUT, — DUPAIN.

Paris ce 19 avril 1858, rue des Bourguignons fauboure Saint-Marcel n° 29.

[Du 10 mai.] = Nos lecteurs n'ont pu oublier les faits qui ont suivi la mort d'Auguste Comte, le chef de la religion positiviste. Plusieurs extraits assez étendus, pris par nous dans une circulaire nouvelle, compléteront la série de ceux que nous avons donnés déjà. La matière est curieuse à plus d'un titre, et nous en croyons d'ailleurs les exemplaires assez rares :

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et progrès. — Vivre pour autrui. — Vivre au grand jour.

DIXIÈME CIRCULAIRE

adressée à chaque coopérateur du libre subside institué par Auguste Comte pour le subside de l'humanité.

Paris, le 26 Homère 70 (23 février 1858.)

« Monsieur,

« J'ai dans la neuvième circulaire fait connaître quelle était l'organisation actuelle de la direction positiviste, et quelles étaient les obligations immédiates auxquelles nous astreignaient les volontés dernières de notre maître vénéré.

Je dois maintenant montrer comment elles ont été remplies, et dire ce qu'il faut encore faire pour consolider et développer le noyau rénovateur.

« Quatre obligations immédiates étaient prescrites :

« 1° Construire le tombeau d'Auguste Comte dans le lieu et de la manière par lui formulés dans son testament ;

« 2° Louer son appartement, et y conserver tout ce qui lui avait appartenu, et dans le même état qu'au moment de son décès ;

« 3° Y installer, comme gardienne, sa fille adoptive, en lui servant une annuité viagère de 1500 fr. ;

« 4° Maintenir le fonds typographique en conservant ou acquérant la propriété des ouvrages publiés d'Auguste Comte.

« Le tombeau d'Auguste Comte a été construit conformément à ses vœux.

« L'appartement est loué. La fille adoptive de notre maître vénéré est installée gardienne du siége sacré de la foi nouvelle. Enfin, la société positiviste y tient ses fraternelles séances sous la présidence de M. Magnin. »

Suit ici l'exposé de la procédure qu'il a fallu entamer contre Mme Comte, s'opposant à l'exécution du testament de son mari.

« Séance des référés, le jeudi 5 novembre 1857.

« Madame Comte a fait soutenir par son avoué, devant M. le président des référés (M. Prudhomme), en son cabinet, *elle présente :*

« 1° Que M. Comte était athée ; 2° qu'il était fou, et qu'elle se proposait de faire attaquer son testament comme émanant d'un fou.

« L'avoué a ajouté ensuite :

« Monsieur Comte a trois anges :

« 1° Madame de Vaux ; 2° sa gouvernante ou plutôt sa cuisinière ; 3° je n'ose, a-t-il dit, monsieur le président, ajouter que M. Comte a compris sa mère dans une telle compagnie.

« (Rédigé le jeudi soir, 5 novembre.) »

« Ainsi donc, voilà les tristes calomnies où le plus grand et le plus pur des hommes était accusé à la fois de libertinage et de folie ; du reste, ces déplorables accusations ont été de nouveau répétées par Mme Comte, devant moi et d'autres témoins... »

Après avoir rompu plusieurs lances contre M. Littré et le *Journal des débats* qu'il qualifie de *pédantocratie* organisée sous prétexte d'un faux libéralisme, le rédacteur de la circulaire ajoute :

« En résumé nous avons pu, grâce à de généreuses avances, exécuter, par une dépense approximative de 15,000 fr., une partie du testament d'Auguste Comte :

« 1° Construction de son tombeau ; 2° achat et conservation de ses livres et de son mobilier dans le saint domicile ; 3° établissement du fonds typographique par l'acquisition des quatre mille volumes à peu près qui forment l'œuvre imprimée d'Auguste Comte (sauf la *Philosophie positive*, la *Géométrie analytique* et *l'Astronomie populaire*).

« Mais à cet égard, voici ce qui nous reste encore à faire.

« Madame Comte a la garde du tableau où un éminent artiste a reproduit le grand rénovateur pensant sous l'inspiration de *ses anges gardiens;* elle prétend à la possession de ce tableau.

« Elle a, en outre, un grand nombre de légers souvenirs, ayant appartenu à madame de Vaux. Nous ne comprenons guère, nous devons l'avouer, comment son honneur se trouve ainsi intéressé à priver les positivistes de la possession de tels objets.

« Elle réclame la possession des papiers d'Auguste Comte, y compris ses cachets, dont il avait disposé comme legs par des articles spéciaux de son testament, papiers et cachets déposés, en vertu d'une ordonnance de référé, entre les mains de M. Aubry, notaire.

« Enfin, elle prétend à la propriété littéraire des œuvres d'Auguste Comte.

« Telles sont les questions qui restent encore à vider entre les exécuteurs testamentaires, madame Comte et le vénérable père de notre maître, qui, je dois le redire, nous a toujours manifesté la plus sympathique considération...

« Le 19 janvier 1858, jour anniversaire de la grande naissance, nous avons inauguré le saint domicile par une respectueuse commémoration.

« De plus, j'ai fait connaître dans cette réunion que le culte positiviste se trouvait ainsi institué par la célébration de la naissance et de la mort

de l'incomparable rénovateur. Ainsi, le 19 janvier et le 5 septembre de chaque année, les positivistes réunis sous la présidence, lorsque cela sera possible, d'un membre du comité positiviste, viendront dans de telles réunions augmenter leur commune fraternité par l'expression respectueuse de leur commune vénération, de leur profonde gratitude et de leur inaltérable reconnaissance pour la mémoire de l'homme auquel ils doivent tant; car, par l'établissement de la nouvelle foi, il a fait cesser en eux : l'*ennui*, le *doute*, l'*irrésolution*...

« Ce sera dans ces paisibles réunions que l'art, prêtant son concours à la science, fera goûter familièrement à chacun de nous les charmes de la sociabilité. Là se retrouveront ces profondes émotions qui résultent d'un sentiment commun collectivement exprimé. L'anarchie révolutionnaire peut seule méconnaître la haute efficacité morale de ces manifestations périodiques de nos plus nobles attributs.

« On y puisera en même temps une sympathie plus sérieuse pour le catholicisme, qui seul représente régulièrement la satisfaction d'un tel besoin; service immense que tout vrai positiviste saura apprécier.

« Enfin, cette conception du culte positif comme dernier aboutissant de l'évolution humaine, se place envers le passé au point de vue de la plus convenable appréciation. Chaque état régulier de

l'Humanité se caractérisant par un culte, la série de l'évolution humaine, devient dès lors complétement homogène. Chacun de nous doit voir alors des prédécesseurs dans tous ceux qui, dans les plus lointains souvenirs du passé, ont graduellement préparé par des ébauches préliminaires le culte de l'Humanité...

« Tel est le premier pas du Positivisme dans l'installation de la foi nouvelle. Il me reste maintenant à dire succinctement les publications qui seront faites dans le courant de cette année.

« Nous allons publier la traduction de l'opuscule de M. Congrève sur *l'Inde.*

« Dans le courant de cette année paraîtra un volume contenant tout ce qui nous reste d'Auguste Comte sur la morale. On pourra voir ainsi les linéaments du grand édifice qu'il voulait construire. Je hâte autant que possible la réunion des matériaux de cette publication.

« Je ferai connaître, plus tard, la nature des publications et des cours qui devront commencer l'année prochaine.

« Mais nous n'organiserons aucune publication périodique. Nous resterons ainsi strictement assujettis aux principes posés par Auguste Comte, principes dont la réflexion et l'expérience nous démontrent chaque jour la réalité...

« Salut et Fraternité,

P. Laffitte

« 10, rue Monsieur-le-Prince.

« *P. S.* Tous les envois quelconques devront être adressés à M. P. Laffitte, rue Monsieur-le-Prince, n° 10. Quoique nul ne doive occuper le domicile sacré, néanmoins c'est là que tout envoi doit arriver comme au siége normal de la nouvelle foi. »

LIVRES

M. Ch. Jourdain, chef de division au ministère de l'Instruction publique et lauréat de l'Institut, vient de publier une brochure sur un ouvrage inédit de Gille, de Rome, précepteur de Philippe le Bel. Dans ce travail, il établit que l'ouvrage intitulé *De utraque potestate* a été faussement attribué à cet auteur, qui, bien loin d'avoir été un des soutiens du pouvoir royal, a toujours été dévoué à la papauté. Il prouve ce fait par l'analyse du traité inédit *De ecclesiastica potestate*. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première, qui contient neuf chapitres, traite de l'autorité sacerdotale dans ses rapports avec l'autorité séculière; et la seconde, relative au pouvoir de l'Eglise sur les biens temporels, ne compte pas moins de quatorze chapitres. Le travail de M. Jourdain est intéressant, et, chose rare quand il s'agit de travaux philosophiques, d'une clarté remarquable.

— Le *Compte rendu* des travaux de la Société d'émulation de Montbéliard pour l'année 1857 renferme un essai historique sur les écoles de Montbéliard avant 1792, par M. Tueffard. Ce travail fort étendu est fait avec un soin tout particulier, et mérite d'être lu avec intérêt. La Chronique de J. G. Perdrix, conseiller du comte Georges de Montbéliard, est une sorte de journal des événements qui se sont passés dans la ville, de 1659 à 1667. Elle offre quelques curieux détails fort naïvement racontés.

— Léon Walras. *Francis Sauveur* (chez Dentu). Ce roman de mœurs eût fait fortune à la *Revue de Paris*, *si fata voluerint*. C'est l'un des plus gracieux et l'un des plus singuliers autels qu'on ait élevés à la sainte amitié. Sans être parfaits, les héros de

M. Walras intéressent comme tout ce qui est bon simple et honnête ; son intrigue émeut sans invraisemblances ; son style est aisé et correct.

— *La Légende de Modeste Mignon* (librairie Tardieu) est rapidement arrivée à sa deuxième édition. La fraîcheur et la simplicité de cette touchante histoire en font concevoir le succès. C'est le calme, c'est la foi, c'est la sagesse habilement mis en action. — M. de Saint-Germain est un Souvestre religieux.

— Il y a de tout dans les *Fleurs des champs et du monde*, que vient de publier chez Garnier, M. C. Michu. Etudes historiques, moralités, descriptions de la nature, fables, élégies, apologues, s'enchevêtrent dans ce volume avec un aimable laisser-aller. Ce sont de ces recueils comme on en fait au printemps... de la vie.

THÉATRES

Quoi qu'on dise sur la solitude de l'Odéon, on a manqué d'y étouffer aux dernières représentations de la *Jeunesse*.

Aux Français, les *Doigts de Fée* continuent avec un égal succès leur petit travail.

Les Chaises à porteurs ont été bien reçues à l'Opéra-Comique où elles tiendront la place d'un charmant lever de rideau.

Palais-Royal. — *L'Avare en gants jaunes* est un type dur, mais vrai de la jeunesse qui boursicote et discute jusqu'à la carte de ses plaisirs. Ravel est tout juste assez vieux pour ce jeune rôle.

Cirque Impérial. — Sur l'affiche on lit *Ben Salem*, drame militaire ; — mais sur la scène on n'a d'yeux que pour les jambes de Mme Person ; — des jambes magnifiques, la seule chose que la commission d'examen n'ait, dit-on, pas songé à couper.

Aux Folies-Nouvelles, un *Mezzettin* mis en musique par M. Eugène Cahen; — succès d'estime. — On devait au moins cela aux mânes de la comédie italienne.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Ecrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

REVUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

1796-1858

Les villes de Genève, Lausanne et généralement la partie de la Suisse qui borde le lac Léman, se trouvent dans des conditions favorables soit aux études en elles-mêmes, soit à une saine appréciation des œuvres littéraires de tous les pays. Le mouvement européen, très-manifeste dans les grandes capitales, n'y est pas absolument concentré ; on peut même dire qu'il ne s'y trouve pas repré-

senté d'une manière parfaitement exacte. Pour certaines questions on le trouve quelquefois trop anglais à Londres, trop français à Paris, trop allemand à Berlin. Au contraire, dans quelques pays comme la Suisse, particulièrement la Suisse française, les idées répandues çà et là en Europe viennent se rencontrer et s'amalgamer. Elles s'y neutralisent dans ce qu'elles ont de trop absolu ou d'hostile les unes envers les autres, et peuvent alors se répandre au moyen d'un journal sous une forme plus vraie, plus modérée, plus acceptable.

La Bibliothèque Universelle a compris ce genre d'influence, et le public lui en a su gré ; car aucune Revue sur le continent ne peut se vanter d'une durée aussi longue que la sienne, ni probablement d'une absence aussi complète de défiance et de mauvais vouloir.

Le moment actuel est favorable à ce journal, et lui permet de commencer avec résolution une nouvelle période, après SOIXANTE DEUX ANS D'EXISTENCE.

Les agitations politiques se calment en Suisse. L'atmosphère y devient plus saine pour les œuvres littéraires, plus appropriée à une Revue qui, dans les moments les plus agités, a su entretenir ses lecteurs uniquement d'intérêts moraux et intellectuels, sans s'occuper des questions irritantes de la politique ou de controverses religieuses. La vie littéraire et scientifique, ancienne et vivace à Genève, répandue aussi dans d'autres villes de la Suisse, cette vie qui se manifeste par une infinité de sociétés, de cours publics et de productions locales, ne peut que prendre une nouvelle activité. En même temps les villes et les pays se rapprochent. Cette année même, en Suisse les villes principales vont se toucher par un chemin de fer. Leurs écrivains, qui déjà se connaissent et s'entendent, s'entendront mieux encore, heureux qu'ils sont de n'être pas divisés, comme on l'est quelquefois ailleurs, par des questions de places ou par

des rivalités personnelles. Cette même cause, l'extension des chemins de fer, attire sur les bords du lac de Genève un nombre toujours croissant d'étrangers, parmi lesquels se trouvent des artistes, des littérateurs et des savants du premier ordre. Ils ne traversent pas le pays, ils y séjournent, retenus par le charme d'une nature admirable. Leur présence réchauffe et éclaire ceux qui se trouvent en contact avec eux, et leurs idées, leurs conseils secondent les rédacteurs d'un journal littéraire, si même ces voyageurs d'élite ne sont entraînés à publier quelques-uns de leurs écrits dans une Revue indépendante et impartiale, étrangère aux coteries et aux partis, *universelle* dans ce sens qu'elle s'adresse à tous les hommes éclairés de tous les pays.

Nous venons de définir le titre du journal comme les rédacteurs le comprennent. Leur but est de s'adresser à tout le monde, mais non de parler de tout. Ils mettent de côté, avons-nous dit, la passion et l'âpreté qui enveniment si souvent les discussions théologiques et politiques ; ils publient dans, une partie distincte et supplémentaire, les articles de science pure, ne laissant dans le corps du journal que ceux qui sont propres à intéresser le public en général ; enfin ils se sont toujours imposé une restriction qu'ils estiment de bon goût et facile à suivre, celle de ne jamais s'écarter des convenances, de telle sorte que leur journal peut être lu en famille et laissé sans scrupule sur toutes les tables.

La Bibliothèque Universelle, Revue Suisse et Étrangère, paraît à Genève, le 20 de chaque mois : elle se compose d'un cahier de 160 pages, dans lequel entrent des articles originaux, tels que nouvelles, voyages, études sur des sujets littéraires, historiques, philosophiques, etc. des revues d'ouvrages divers sur ces mêmes objets, et enfin un *bulletin bibliographique*, dans lequel les livres anglais, allemands et italiens sont indiqués successivement ou analysés avec la même attention que les ouvrages écrits en français.

On s'abonne à Paris, à la librairie de C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour l'Étranger.

A côté du journal proprement dit, et broché en un même cahier si on le désire, la direction publie, également le 20 de chaque mois, un cahier scientifique d'environ 100 pages intitulé Archives des sciences physiques et naturelles. Il est destiné aux personnes qui s'intéressent particulièrement aux sciences, et contient des articles originaux et une revue des découvertes scientifiques. Les *Archives* sont rédigées par un comité spécial.

Le prix d'abonnement aux *Archives* est le même que celui pour la partie littéraire, 25 francs par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour les autres pays.

L'abonnement aux deux parties réunies (*Bibliothèque Universelle* et *Archives*) est de 50 fr. pour la France, le port en sus pour les autres pays.

N. B. Les ouvrages dont on remettra un exemplaire chez M. C. Reinwald, libraire, rue des Saints-Pères, 15, à Paris, seront annoncés ou analysés dans la Bibliothèque Universelle ou dans les Archives.

1858. — Numero 14.

DU 10 AU 20 MAI 1858.

Proclamation du candidat humain. — Les chroniqueurs de la *Patrie* en collaboration avec Mme de Genlis. — Bévues d'un Guide-Hachette. — Un chroniqueur de la nouvelle espèce : le père Danielo. — Nombre des voitures qui circulent sur le boulevard de Sébastopol. — Les poupards de Mlle Hortense. — Un prédicateur des Basses-Pyrénées. — Les anthropophages et la résurrection. — Les peupliers du château de Maisons. — Le style des *Anciennes maisons de Paris*. — Renseignement d'un grand journal. — Les causeries franco-italiennes de M. Pall. — Aix-les-Bains depuis la suppression des jeux. — Sa prospérité, ses promenades, ses courses et ses femmes.

[Du 11 mai.] = Aujourd'hui que les élections ne sont plus à l'ordre du jour, nous croyons pouvoir publier sans inconvénient la profession de foi de M. Bertron *, ne fût-ce que dans l'intérêt du beau sexe.

ÉLECTION

Dimanche 8 et Lundi 10 mai 1858.

—

CANDIDAT HUMAIN

Adolphe BERTRON.

Français,

Pour constituer un État Humain, c'est-à-dire un Gouvernement parfait et digne d'être appelé l'Em-

* Voir ce nom à la table de notre second volume, 1er semestre 1856.

pire du genre Humain : — Que faut-il?... Il faut que la femme ait toujours, d'une année d'avance, un budget Humain, pour elle et ses enfants, seule garantie de leur dignité et de leur inviolabilité!...

Qu'est-ce donc, allez-vous me demander, qu'un budget Humain?... C'est tout. — C'est l'abolition de toutes les tyrannies de ce monde; — moins la tyrannie de la femme. — Eh bien, quand nous n'aurons plus que la tyrannie de notre mère à subir, — serons-nous loin d'un État de Bonheur Parfait?

ÉLECTEURS,

Ma candidature n'a d'autre but que de tenir de vous, de votre souveraineté toute-puissante, un mandat pour en indiquer, comme Législateur, les Voies et Moyens,—qui sont le résultat de quarante ans de travail et d'étude dans diverses professions que j'ai tant aimées et que j'aime encore à exercer.

ADOLPHE BERTRON,

Ancien négociant, ancien Manufacturier, ancien Magistrat, Propriétaire, Agronome et Cultivateur,

CANDIDAT HUMAIN.

Paris, 5 mai 1858.

Il ne sera pas distribué de Bulletins aux Sections.

[DU DIT]. = L'une des toutes dernières chroniques de la *Patrie* nous a paru exhaler, à son insu sans doute, un parfum *dix-huitième siècle* tout

particulier. Nos lecteurs pourront en juger par la comparaison de ces deux passages. L'un, extrait de la *Patrie*, est censé nous révéler indiscrètement les petits mystères galants du grand monde; l'autre est tout bonnement un extrait de la page 303 du premier volume des *Mémoires de madame de Genlis*.

« Un prince étranger avait remarqué une de nos cantatrices les plus charmantes et les plus honnêtes. Comme témoignage d'un sentiment qui, disait-il, n'allait pas au-delà de l'admiration, il lui avait envoyé après une soirée où elle l'avait charmé par son talent, un diamant du plus grand prix.

« L'artiste connaissait assez le prince, et se connaissait assez elle-même pour savoir qu'elle pouvait sans se compromettre accepter ce présent. Mais elle connaissait aussi le monde; elle craignit ce qu'il pourrait dire, et le diamant fut renvoyé avec une lettre charmante, qui était moins un refus qu'un regret.

« La réponse du prince ne se fit pas attendre; on en remarqua le style élégant et délicat; mais ce qui frappa le plus, ce fut je ne sais quel reflet diamanté que jetait l'écriture. On regarda plus attentivement, et l'on eut le mot de ce curieux phénomène.

« Le prince avait fait réduire le diamant en poussière et en avait saupoudré sa lettre. »

(*Patrie.*)

La vieille comtesse de Rochambeau m'a conté de lui un joli trait de galanterie et de magnificence. Madame de Blot,

dans sa jeunesse, dit un jour, en présence de ce prince, qu'elle voulait avoir le portrait en miniature de son serin dans une bague. M. le prince de Conti offrit de faire faire le portrait et la bague, ce que madame de Blot accepta, à condition que la bague serait montée de la manière la plus simple, et qu'elle n'aurait aucun entourage. En effet, la bague n'eut qu'un petit cercle d'or, mais au lieu de cristal pour recouvrir la peinture, on employa un gros diamant que l'on rendit aussi mince qu'une glace. Madame de Blot s'aperçut de cette magnificence, elle fit démonter la bague et renvoya le diamant; alors M. le prince de Conti fit broyer et réduire en poudre ce diamant et s'en servit pour sécher l'encre du billet qu'il écrivit à ce sujet à madame de Blot. — (*Mémoires de Mme de Genlis.*)

[Du 12 mai.] = Il y a quelque dix ans, M. Danielo publia, d'après les chroniques du temps, une *Vie de Madame Isabelle*, sœur de saint Louis et fondatrice de l'abbaye de Longchamp, avec un historique de cette abbaye et de la fête qui en porte le nom.

En quête de matériaux pour faire un *Guide au bois de Boulogne*, un historien de la librairie Hachette a cru pouvoir copier les principaux passages du livre dont nous venons de parler. Jusque-là, rien de mieux, — on en découvre autant tous les jours. — Mais pour n'avoir pas l'air de dévaliser un moderne, notre compilateur ne s'est-il pas avisé de transformer M. Danielo en religieux du moyen âge et de l'appeler *le Père Danielo, chroniqueur de l'abbaye!*

Or, ce vénérable chroniqueur vit encore aujourd'hui, en l'an de grâce 1858, et déclare n'être père d'autre chose que de ses livres.

La Biographie-Didot, qui est un peu de la même famille que les Guides-Hachette n'a pas voulu se laisser surpasser en bévues sur le compte de cet ancien collaborateur de Chateaubriand : elle en a fait un prêtre qui serait sorti d'une cure pour se vouer aux lettres, tandis qu'il est bien reconnu que M. Danielo n'a jamais porté la plus mince soutane.

En avons-nous fini sur le compte de ces petites déloyautés historiques ? Non vraiment! — L'auteur du guide susnommé ne pouvait s'arrêter en si beau chemin : « Après la cérémonie, continue-t-il, le roi prononça un discours d'inauguration qui, dans le texte du P. Danielo (*il y tient !*), ne contient pas moins de vingt-quatre pages. »

En recourant au texte invoqué, on est bien surpris de voir que, loin d'y consacrer vingt-quatre pages, M. Danielo ne rapporte pas même le discours du roi. Il n'en fait au contraire mention que pour donner à entendre qu'on ne le trouve plus, et que celui de la *Vie d'Isabelle*, par l'avocat Rouillard, est entièrement dû à l'imagination de ce dernier. *

Voilà sans doute de petites remarques; mais elles donnent à réfléchir sérieusement sur la portée de compilations maladroites qui, en somme, risquent

* Dans une nouvelle édition de la *Vie de Madame Isabelle*, M. Danielo se réserve d'ailleurs de faire justice de toutes ces inepties.

d'égarer les lecteurs dont elles prétendent se constituer les guides.

= Rien de perfide, nous l'avons dit, comme les prétendus renseignements de ces compilations fabriquées à toute vapeur. Sans aller bien loin, six pages après le passage qui vieillit de la sorte M. Daniel, nous tombons sur cette assertion :

« La Révolution qui détruisit le monastère de Longchamp, laissa toute sa vogue à la promenade » (p. 82).

Il est cependant notoire que la Révolution interrompit pendant quelques années les promenades de Longchamp, dont l'étoile fut encore bien pâle sous le Directoire.

Ceci n'est que de l'inexactitude; — sautons vingt lignes encore (toujours page 82 du même *Guide*) et nous arrivons à d'incroyables obscurités de style. Ce seul alinéa permettra d'en juger :

L'auteur, M. Lobet, parle des modes qui se succédèrent à Longchamp, et dit :

« Aujourd'hui, il y a bien encore des courants qui entraînent la foule; mais la mode, pour les hommes du moins, *ne s'exerce plus que* sur la coupe et la couleur des vêtements *qui restent toujours les mêmes*. C'est presque dire qu'il n'y a plus de mode. »

Reste à savoir comment des vêtements restent toujours les mêmes, *en changeant de coupe et de couleur*.

[Du 13 mai.] = Voici quel est en vingt-quatre heures le nombre des voitures qui circulent sur le nouveau boulevard de Sébastopol.

Première station.

Entre la rue Cossonnerie et la rue Rambuteau. 7,870

Deuxième station.

Entre la rue Neuve-Saint-Denis et la rue Sainte-Appoline. 7,825

Ces chiffres respectables peuvent faire juger d'un mouvement qui dépasse encore, dit-on, celui de la rue de Rivoli.

= On s'est naguère égayé sur le compte d'un commerçant du faubourg Montmartre qui annonçait des *confections d'enfants au plus juste prix.*

Mais Montrouge peut en remontrer sur ce point à la capitale.

Dans la grande rue de cette localité, vers le numéro 192, on aperçoit sur un mur, en lettres énormes :

Fabrique de poupards de mademoiselle Hortense.

[Du 14 mai.] = On nous écrit de Pau :

« Tous les prédicateurs de l'ordre de Saint-Dominique ne sont pas des Lacordaire, et celui que nous venons de posséder ici, moins que tout autre. Mais, s'il maltraite un peu l'éloquence de la chaire, il est un autre point sur lequel il brille, et le plus

subtil casuiste du dix-septième siècle ne lui en remontrerait pas sur la solution de certaines difficultés. Cette note pourra vous le faire apprécier.

EXTRAIT DU SERMON DU R. P. TRUQUET, DOMINICAIN, AGÉ DE 28 ANS.

Texte : *De la résurrection.*

Chapitre : *Des anthropophages.* — Qui doit ressusciter? le mangeur ou le mangé?

Le prédicateur a dit ceci : « Il est rare de rencontrer un homme pouvant en manger un autre entier, mais il peut lui manger un membre. A la résurrection, il lui rendra ce membre, car il s'est approprié ce qui ne lui appartenait pas; mais comme il serait lui-même incomplet, il prendra dans son corps une quantité de matière suffisante pour compléter le mangé, de sorte que le mangeur aura maigri, mais sera entier. »

Ces paroles ont fait l'admiration des personnes qui assistaient au sermon du premier lundi de la dernière semaine de carême.

[Du dit.] = Nous souhaitons à tous les gros manoirs de France une monographie aussi bien faite que le *Château de Maisons* de M. Henri Nicolle ; — un in-octavo parfaitement imprimé qui vient de paraître chez Ledoyen. On ne saurait présenter avec plus de tact, d'esprit et d'indépendance, — nous insistons sur cette dernière qualité peu commune à beaucoup de monographies; — on ne

saurait mieux présenter, disons-nous, le fruit des minutieuses recherches qu'exige l'histoire d'un château et de ses différents propriétaires. Il est vrai qu'ici la matière prêtait : chef-d'œuvre de Mansart, le château de Maisons a donné depuis deux siècles l'hospitalité à tous nos grands noms. Aussi marchons-nous sur les anecdotes, sans avoir le temps d'en relever d'autres que celle-ci. C'est une particularité qui nous revient de droit. « N'omettons pas, dit M. Nicolle, une particularité qui se rattache au souvenir du maréchal (Lannes) à Maisons. Le visiteur remarque aujourd'hui, sur les pelouses qui s'étendent devant le château, un certain nombre de peupliers disposés dans un ordre incompréhensible. Chacun de ces arbres représente un corps de troupes, et leur ensemble le plan stratégique d'une des batailles gagnées par le maréchal. Le vainqueur avait lui-même planté ces peupliers. »

= Quand la publication d'un grand ouvrage par livraisons, comme celle des *Anciennes maisons de Paris sous Napoléon III*, fait autant de tapage et de réclames, son auteur devrait au moins châtier son style, ne fût-ce que par respect pour les bons lecteurs auxquels on offre son portrait photographié, à raison de vingt-cinq francs l'épreuve. A l'appui de ce reproche, nous citerons la page 32 de la dernière ou de l'avant-dernière livraison parue (Notice sur la rue de Buffon).

« En 1781, le grand naturaliste comte de Buffon, qui habite l'hôtel qualifié de l'Intendance, lequel existe encore à l'endroit où la rue rencontre celle Geoffroy-Saint Hilaire, cède aux religieux de Saint-Victor 12,404 toises de l'ancien clos de Patouillet, qu'il a acquises quatre ans avant, et reçoit en échange un terrain qu'il revend au roi l'année suivante ; en 1787 il se ravise, rachète aux Victorins une partie du sol qu'il leur a transféré. C'est une année après que, *plein de jours* et de jours bien remplis, Buffon paie son dernier tribut à la nature, *qui lui en doit bien un de reconnaissance.* Sa chaussée du chantier de la Ville, en 1790, est prolongée sur le clos Patouillet, antérieurement vendu en 1740 à Sardier par Marie-Angélique du Four-de-Nogent, femme du marquis de Bannes d'Avéjan, maréchal-de camp. »

= Le sanscrit ne respecte plus rien et fait des recrues jusque dans le monde musical. L'auteur de *Quentin Durward*, M. Gevaert, a, dit-on, merveilleusement profité des leçons du savant M. Delatre. Il traduit à livre ouvert le *Rig-Véda* et le poëme de *Kalidâsa.*

[Du 15 mai]. = Un malheureux condamné à trouver un logement dans cette ville peu logeable qu'on appelle Paris, avise une maison de la rue des Carmes, une rue aristocratique, près la place Maubert. — Pour être encore plus précis, disons que

c'était au numéro 4, dans la matinée d'aujourd'hui.

Il entre, s'informe trouve le logis convenable, et, apprenant que le prix de location (250 francs) n'était pas trop élevé pour son modeste avoir, il entr'ouvre son porte-monnaie et présente au concierge le *denier à Dieu* qu'exige la coutume. Ce denier était une pièce de cinq francs.

« Oh! non, Monsieur, non! fait dédaigneusement le Cerbère en repoussant l'offrande du geste.

— Pourquoi refuser...?

— Au contraire, Monsieur..... Seulement, *ça vaut dix francs.* »

[Du dit.] = On se rappelle cette lettre de décès si curieuse dont notre dernier numéro a donné un fac-simile. Nous promettions en même temps quelques détails sur son humoristique auteur.

Nous devons à la vérité de dire que les détails ne foisonnent pas sur ce pauvre Gay de la Tour de la Jonchère. A en juger par les seuls titres des trois ouvrages qui portent son nom, il est à présumer que l'annonce de sa mort a été sa meilleure pièce. En 1814, il a fait imprimer à Versailles un opéra-vaudeville impromptu, intitulé *la Fête de famille*, qui, comme le *Blondel français*, paru un an plus tard, avait pour but de chanter le retour des Bourbons. On lui doit aussi l'*Ami du Théâtre* ou l'*Observateur des Coulisses*, choix d'anecdotes critiques, amusantes et théâtrales. (Troyes, Bouquot, 1815.)

[Du 17 mai.] — Le *Siècle* de ce jour annonce que des expériences ont lieu à La Fère, dans le but de remplacer, par des capsules fulminantes, les *anciennes mèches* dont on se sert pour mettre le feu à nos pièces d'artillerie.

Le remplacement de ces *anciennes mèches* nous semble devoir être d'autant moins mis en question, qu'on y a renoncé depuis environ *douze années*. Le dernier artilleur aurait pu renseigner à ce sujet le grand journal.

[Du 18 mai.] = Le caractère sarde est, assure-t-on, celui de tous les peuples de l'Europe qui se rapproche le plus du caractère français. S'il en est ainsi, — et les sympathies qu'une guerre toute récente a réveillées chez les soldats des deux nations, le donnent à penser plus que jamais, — si le Piémont et la France sont réellement appelés à se comprendre et à s'unir, pourquoi ne ferions-nous pas trêve à notre indifférence ordinaire pour apprécier un peu mieux les hommes et les choses qui s'agitent au delà des Alpes? M. Etienne Pall, un humoriste dont les écrits ont porté coup déjà, vient d'être, sans le savoir peut-être, le précurseur de ce besoin dans un livre qui doit paraître à la fin du mois : — *Savoie et Piémont.*

Familièrement écrites, les causeries franco-italiennes de M. Pall se feront lire avec d'autant plus d'intérêt qu'elles sont frappées au coin d'une

qualité rare par ce temps où nous nous préoccupons tellement de l'esprit des autres que nous finissons par ne plus savoir si le nôtre est bien à nous. M. Pall a pour lui l'originalité ; — ses paradoxes lui appartiennent en toute propriété, ses hardiesses ne cherchent à s'étayer sur personne, ses mots n'ont pas été volés chez le voisin. Et puis, — autre avantage, — en voyant les portraits dont abondent ses récits, on sent qu'il a vu de près ceux dont il parle, et qu'il a vécu quelque temps de leur vie.

Tout éloge veut ses preuves. N'est-ce pas dire que nous saisissons avec empressement l'occasion de justifier le nôtre en nous laissant aller sur la pente facile des citations. Comme le volume est encore sous presse, celles-ci offriront à nos lecteurs tout l'attrait de la nouveauté. D'ailleurs, les exemplaires en seront rares et destinés presque tous à l'Italie. Les fragments que nous avons détachés çà et là de l'œuvre de M. Pall, se rapportent tous à Aix-les-Bains. Nous les avons choisis de préférence à bien des personnalités curieuses et des révélations piquantes, mais que n'admettait point la nature de notre recueil.

***

« .... Le Parisien est un hanneton attaché par la patte. Les rues de Paris sont pleines de fils qui prennent les pieds dans les nœuds coulants. Ces fils sont

tantôt un vice, quelquefois une ambition, rarement une vertu, presque toujours un besoin. Quand le printemps arrive, les hannetons cassent le fil et s'envolent par-dessus les frontières. Etonnez-vous donc de cette réputation de têtes folles que nous avons en pays étranger! Hannetons étonnés de notre liberté, nous allons butter à tous les carreaux de vitre et à toutes les fantaisies.

« Si le Parisien est un hanneton, il est aussi un heureux homme. Il n'y a pas de plus grand sultan qu'un habitant de la rue Saint-Denis à qui le mois de mai trouve deux mille francs dans la poche. Les quatrièmes pages des journaux sont autant d'entremetteuses qui disent : Que veux-tu? l'Espagne? la Belgique? l'Italie? l'Afrique? l'Allemagne? parle : tout cela se vend , et pas cher, ma foi !

« Souvent, il est vrai, le Parisien fait comme ces gens qui, après avoir feuilleté toute une carte de restaurant, finissent par demander un bifteck. Il étudie du 15 avril au 29 tous les guides d'Europe et loue, quand vient le 1er mai, une maison à Asnières...

*
* *

« Mais on s'arrête, c'est une gare. La gare d'Aix ? Oui et non ! Oui, dit le chemin de fer. Non, dit la ville d'Aix. La fantaisie poétique de l'ingénieur a fait que le railway passe loin d'Aix et non auprès. Certes, cela est drôle, qu'un chemin qui mène à Aix et n'y va pas; que diriez-vous de l'omnibus de Neuilly qui descendrait ses voyageurs à la porte Maillot? Vous diriez : c'est un drôle d'omnibus! disons donc : c'est un drôle de chemin de fer! L'administration l'a bien compris, car elle a fait auprès d'Aix une autre gare. Le convoi marche, recule, va à droite, va à gauche et finalement y arrive; puis reva à droite, reva à gauche, recule, marche et re-

prend la rive de son lac tant aimé. La poésie de l'ingénieur coûte 4,000 fr. par mois, dit-on.

« Ceci me rappelle une économie de chemin de fer allemand, c'était sur le chemin de Calsruhe. — Arrivé à Oos, la locomotive disait aux voyageurs de Calsruhe : Attendez-moi. Elle partait pour Baden, traînant avec elle deux ou trois wagons, puis revenait, au bout d'une demi-heure, reprendre le convoi abandonné. C'était fantasque! mais ils étaient Allemands ceux-là! ..

*
* *

« Ah! pour le coup, c'est Aix! je reconnais la grande allée d'arbres où madame de B*** tomba d'un âne, et rougit si fort parce qu'on avait vu son épaule. On est très-fière de montrer deux épaules et plus en plein bal, et on a honte d'en montrer les 2/8 le soir, sur la grande route, parce que l'on tombe du haut d'un âne. Comme la pudeur a d'étranges mystères!...

« Pour 2 fr. 50 cent. je vais voir aux Italiens les épaules de la duchesse X***: cela me coûterait plus de voir celles d'une paysanne savoisienne. Il y aurait un livre à faire là-dessus, il serait bon à quelque chose; je ne le ferai pas. Toujours est-il que si les femmes se décollètent, c'est contre mon opinion; et si je me marie jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! mon domestique ne verra point les épaules de ma femme; — dussé-je les acheter en Orient ou dans les montagnes les plus sauvages de Savoie, je ne lui donnerai que des robes montantes. Il est vrai que le public dira tout bas: Sa femme est bossue! — Je la laisserai peut-être faire... mais je proteste.

*
* *

Voici la promenade du *Gigot*: c'est là que les ânes

se disputent les prix quand les temps sont venus des jeux olympiques. Je me souviens de l'organisateur de ces fêtes; c'était, si je ne me trompe, un homme de beau monde, de travail et de talent. Les hasards de la vie politique en ont fait le secrétaire général de M. Ratazzi. Oh ! marquis, quelle ironie faisiez-vous à Aix-les-Bains? Vous préludiez à la conduite des hommes par la conduite des ânes; si jamais je vous rencontre dans un chemin, je serai bien curieux d'apprendre de vous où vous avez trouvé le plus de courage, d'esprit et de patience. Hélas ! je connais d'avance votre réponse, car voici que malgré une double élection vous avez envoyé au diable le pouvoir et vous êtes écrié : « Rendez-moi mes ânes! » O grand Ratazzi, l'avez-vous entendu?

***

« .... Il est accepté par les moralistes les plus sévères que certaines villes sont condamnées à être *joueuses*. « Fais jouer, leur aurait dit la fée qui présida à leur naissance. sinon tu es perdue. » Hombourg, Baden, Spa, Wiesbaden, ont entendu ces paroles. Genève, hier la plus fière parmi les villes d'Europe, Genève la nourrice de M. Guizot, a ouï, dit-on, même discours ; mais on ne me fera jamais croire que c'est une fée qui lui a parlé.

« Certes, le gouvernement sarde a hésité en voyant cette témérité honnête qui emportait la ville d'Aix ; la responsabilité d'un ministre n'a point, en effet, le droit de dire: « Périsse une ville plutôt qu'un principe de morale ! » Enfin, M. de Cavour, rassuré par l'enthousiasme savoisien, présenta à la chambre sarde une loi qui fut votée. Elle est, à mon avis, une des choses les plus hardies qu'aient faites les députés de Turin. Le Piémont a pris parti dans cette question qui agite à l'heure qu'il est toute l'Allemagne, à savoir: si la maison de jeu doit être l'*Hô-*

tel-de-Ville d'une cité; si le vice rapporte tellement qu'on doive en faire un citoyen ; enfin, si une ville qui ne vit que par l'étranger, mourra dès le jour où elle aura déchiré les affiches, ces proxénètes, et fermé les tripots, ces morgues! Or, le Piémont a cru qu'être honnête pouvait parfois être riche; c'était certes assez hardi, paradoxal peut-être, mais c'était digne d'un pays qui marche à la tête des idées nouvelles.

« Avant de voir si l'événement, le résultat, si on l'aime mieux, a voté aussi, lui, en faveur de l'honnêteté, qu'on me laisse écrire cette loi, spécimen que devront garder précieusement tous ces orgueils d'Allemagne, qui demandent maintenant à grands cris la fermeture des maisons de jeu.

« Eh bien, l'événement a été de l'avis de M. de Cavour et de la chambre des députés; le traité fait avec la maison de jeu a été résilié avec beaucoup de sacrifices ; Aix n'a plus joué ; et pourtant aucun Savoisien n'en est mort de faim ? La foule (je donne à la fin de mon livre des documents officiels) a été plus nombreuse que jamais ; je dis plus : le succès a surpris la commission d'Aix, le conseil municipal de Chambéry et le gouvernement sarde, ces trois tuteurs de l'établissement des bains.

« On s'est trouvé trop à l'étroit ; il a fallu renverser la vieille ville pour en faire une nouvelle ; l'établissement s'est agrandi, le casino s'est embelli; des hôtels qui rappellent ceux d'Allemagne se sont élevés avec l'argent de nombreux actionnaires. Bref, voici que Aix la Savoyarde, qui tout d'abord avait manqué devenir folle de ces richesses inattendues, porte ses grandeurs et son luxe avec l'aisance d'une princesse de Rohan. C'est donc bien vrai qu'on se fait à tout, même au bonheur!

« Il m'est impossible de quitter Aix sans me promener de nouveau au milieu de ce monde polyglotte, qui danse aux lueurs des bougies. Que de beaux che-

veux, que de beaux bras, que d'épaules blanches, que de chaussures ! (Mais c'est la mode.) Le beau de cette vie des eaux est qu'on ne demande à personne son âge, sa station, son métier et son nom. L'hiver parisien est un temps de passe-ports. Il faut, en entrant dans un salon, déclimer ses qualités ; les femmes y ont des airs de gendarme : tout vous inspecte. On fouille dans votre passé, comme les douaniers dans les malles. A Aix, en Savoie, rien de tout cela ! Pourvu qu'on soit jeune, qu'on soit gai, qu'on soit beau, tout sourit !...

« Je dois dire que la société d'Aix-les-Bains manque toujours de dames aux camélias. Si cela est un grand attrait de plus pour nos femmes et nos mœurs, cela me déplaît, parce que je perds l'occasion de faire la tirade obligée contre ces *dames*. D'ailleurs j'ai, à ce sujet, mon opinion personnelle.

« Je dis que la dame aux camélias est aussi nécessaire à la société que la société lui est nécessaire. Sans la société, point de *dames* ; sans les *dames*, point de société ! Je crois que c'est plus que jamais le moment de m'expliquer.... Il faut qu'à certaines heures de sa jeunesse, l'homme rie et danse ; or ces femmes lui sont données pour rire et pour danser. Quand l'époque viendra où cet homme voudra pleurer et aimer, d'autres femmes, moins bruyantes et presque toujours plus belles, auront toutes ses larmes et ses amours. Plus un homme aura connu ces *dames*, plus il respectera la *femme*... Si j'étais mère de famille, je ne donnerais ma fille qu'à un garçon qui aurait beaucoup soupé !

« Bien des gens, il est vrai, vendent pour elles l'ombre de leurs vieux arbres et se mordent les poings ; mais ce ne sont là que les hommes faibles de la société. Le plus petit *crédit* les eût ruinés et ils se fussent tués après un vaudeville sifflé. Cependant on a vu parfois des hommes forts s'arracher les cheveux pour elles. Mais ne sait-on pas que cha-

que homme a sur la tête un certain nombre de cheveux destinés à être arrachés, un jour ou l'autre, dans un moment de désespoir ?

« Ce qui m'étonne, c'est que les *femmes* soient jalouses de ces *dames*, et..... Ah ! qu'elles les plaignent plutôt : si elles vendent cher leur son, elles ont donné pour rien leur farine !

« Ce petit chapitre a peut-être des allures trop profanes. Cependant il a le but le plus moral. Il veut dire qu'il est temps de faire cesser ce faux bruit que l'on fait courir dans le monde, à savoir : 1° Que le vice est plus voluptueux que l'honnêteté....., pas vrai ! Il est plus drôle ; voilà tout ! Epicure avait raison de se ranger du côté de la vertu. 2° Que ces *dames* aiment, pas vrai ! Marguerite Gautier n'est point une véritable dame, c'est une poitrinaire. Elle n'aime que parce qu'elle tousse. Guérissez-la de sa toux, vous la guérirez de son amour !

« Et je termine en disant tout bas aux lectrices, et cette fois pour que les lecteurs n'entendent pas : Rien n'est plus beau, plus séduisant qu'une femme qui a ses épaules à elle, et ses diamants à son mari. Auprès d'elle, paraîtra toujours moins séduisante une dame qui a ses épaules à *machin* et ses diamants à *chose*. Pour l'aimer d'amour, celle-ci (et bien entendu, je fais des exceptions), il faut être en *rhetorique* ou en retraite ; avoir 17 ou 71 ans.

LIVRES

Réalités humaines, par Pierre Véron. — De belles images, des contrastes bien rendus, d'honnêtes hardiesses, et des vers bien coupés, voilà plus qu'il n'en faut pour faire remarquer ce volume de vers. — L'auteur fait preuve d'un vrai talent descriptif.

THÉATRES

ODÉON. — L'*Ecole des Ménages*. Cinq actes et beaucoup de vers, par M. de Beauplan. — Habile variation sur les motifs de la *Gabrielle* d'Augier. — Seu-

lement, c'est l'amant qui est ici chargé des tirades contre l'adultère. Mlle Bérengère est charmante de grâce exquise et de sensibilité contenue. — Froid dès le début, Tisserand s'échauffe au cinquième acte; — il faudrait qu'une pièce en eût six pour qu'il soit un acteur parfait.

Opéra-Comique. — *Le Muletier de Séville* vient d'être rendu aux vieux amateurs de l'Opéra-Comique. — Comme eux nous préférons un peu de cette *mélodie* d'avant-hier à toute cette *harmonie* d'aujourd'hui.

Faisons exception cependant en faveur de Darcier. Grâce à lui, les *Doublons de ma ceinture* obtiennent aux Folies-Nouvelles l'accueil favorable qui leur a été fait déjà dans les salons.

— *Les Bohémiens de Paris* sont chargés de continuer à la Porte-Saint-Martin les débuts de Dumaine. — Cet Antinoüs du boulevard du Crime a les épaules assez larges pour soutenir l'éclat de ce vieux succès.

— Terminons en parlant un peu de Bocage, cette série de réminiscences. — Oui, Bocage lui-même vient de faire au théâtre de la rue Madame l'honneur d'une série de représentations. Ses anciens et ses meilleurs rôles, il vient de les faire revivre avec ce feu et cette finesse que l'âge n'a pu éteindre.

Le public habituel du lieu a-t-il apprécié la bonne fortune qui lui était offerte? Nous dirions nettement *non*, s'il fallait nous en tenir au propos que voici. Nous le donnons dans l'intérêt des auteurs dramatiques.

(On vient d'entendre le dernier acte d'*Echec et Mat*, une comédie à l'espagnole, taillée sur le patron de *Pinto*, et les spectateurs se perdent en réflexions sur l'intrigue dont la prestesse les a complétement déroutés.)

Une vieille femme. Tout ça, c'est des bêtises, que j'te dis... C'est toujours des rois, des reines et des ministres, comme s'il n'y avait rien autre.

Son voisin. Ça, c'est bien vrai; tout pour les ducs, les comtes, et rien pour le pauvre peuple!

Tous deux ensemble sur un ton gémissant. Rien pour le peuple! (*Historique.*)

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Pour paraître du 25 juin au 1er juillet :

SAVOIE ET PIÉMONT.

CAUSERIES

FRANCO-ITALIENNES

PAR

ETIENNE PALL.

Un beau volume in-8°, papier vélin (édition de luxe) avec notes justificatives et documents inédits.

PRIX : CINQ FRANCS.

Première partie. — Des frontières. — GENÈVE. — Les hommes de Genève. — CHAMBÉRY. — Les hommes de Chambéry. — LA SAVOIE EN 1858. — Les hommes de Savoie. — La Savoie historique, pittoresque et politique. — TROIS ÉTÉS A AIX-LES-BAINS. — Histoires et anecdotes. — Trente silhouettes. — Le chemin de fer Victor-Emmanuel. — LE CHAMBÉRY AU MONT-CENIS. — Les Charmettes. — Les femmes d'aujourd'hui. — Trois nuits à la grande Chartreuse. — Deuxième partie. — LE PIÉMONT. — Profils et statuettes. — DOCUMENTS INÉDITS, NOTES JUSTIFICATIVES.

En vente :

A TURIN, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Dépôt à la librairie TARDIE, 2, *rue Marengo*,

PARIS.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

Pour toute **AFFAIRE** litigieuse, vente, achat, recouvrements, etc., on peut s'adresser avec confiance au *Cabinet* de M. Henri Destable, avocat, rue d'Aumale, 6, de 9 à 5 heures.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'Empereur : parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT-IBLED. Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE,** guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

La **MAISON GELLÉ** se recommande, non-seulement par divers articles tout spéciaux, tels que le *Régénérateur*, pommade tonique à base de moelle de bœuf et de graisse d'ours pour la crue et l'entretien des cheveux ; l'*Eau d'Albion*, extraite du suc de fleurs et plantes aromatiques, bien préférable à tous les vinaigres de toilette ; le *Carboquina rose*, dentifrice par excellence, et la *Composition Zouave*, pour teindre à la minute moustaches et favoris ; — mais encore par ses *savons de toilette*, qui jouissent d'une grande réputation, grâce aux perfectionnements qu'elle a su introduire dans la fabrication de cette branche importante de la parfumerie. Ces savons joignent à leur supériorité l'avantage de pouvoir supporter les plus longs voyages par mer, et de se conserver en tous pays. — Usine modèle à Neuilly-sur-Seine, près la porte Maillot. — Magasins : 35, rue des Vieux-Augustins, près la place des Victoires.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la ph. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU,** l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toutes sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir ; prix depuis **15** francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

BIBLIOGRAPHIE

BRIEUX SAINT-LAURENT (Le vicomte). — *Quelques mots sur les danses modernes.* 3e édition. A la librairie Douniol, 29, rue de Tournon.

HOROY. Rénovation littéraire, in-8°. — Santeuil, idem. — A la librairie Pringuet, 25, rue Bonaparte.

COLLECTION J. TARDIEU à **UN** franc le volume : l'*Epingle;* — *Mignon* ; — l'*Art d'être malheureux*, par J.-T. de Saint-Germain; — *le Calice*, par Mme Voïart ; — *les Quatre Ages*, par X. Marmier; — *les Salons de Paris*, par Mme Ancelot ; — *Paysage*, par Mazure. — Rue de Tournon, 13

En vente a la librairie Poulet-Malassis et de Broise, 9, rue des Beaux-Arts :

HIP. BABOU. *Les Payens innocents*, nouvelles. — Un vol. in-12. 3 fr.

RAPETTI. *La défection de Marmont en* 1814, ouvrage suivi d'un grand nombre de documents inédits ou peu connus. Un fort volume in-8°. — Prix : 6 francs.

FIRMIN MAILLARD. *Histoire anecdotique et critique de la presse parisienne*, revue des journaux de l'année. L'an 1857 sera réuni à l'an 1858, et paraîtra le 1er décembre prochain.

EMM. RAYNOUD. Histoire des pérégrinations de **MOLIÈRE** dans le Languedoc, d'après des documents inédits. Chez Dubuisson, éditeur, 5, rue Coq-Héron. En envoyant un mandat sur la poste de 4 francs, on reçoit l'ouvrage *franco*.

OFFICE PALIS. *Copistes, rédacteurs, dessinateurs et traducteurs*, 15, place de la Bourse. Dix-huit années d'existence. — 15, place de la Bourse

---

DE SOYE et BOUCHET, impr., 2, place du Panthéon, à Paris.

DU 20 AU 31 MAI 1858.

Les excentriques du genre épistolaire : Un réformateur inédit. — Assaut académique. — Epigramme de 1756. — Ponsard II. — Mot d'un maître d'armes. — Nouvelle parodie de *Télémaque*. — Le docteur Munaret. — Ses recettes culinaires à l'usage du pauvre peuple. — Comment un philosophe voulut se marier. — Phrase d'un roman nouveau. — Une carte de visite jaugeant 2,500 tonneaux. — L'*Univers illustré*. — Combat singulier de Levy et Jacottet. — Léger aperçu des frais de poste de l'*Avenir*. — La *Revue spirite* constituée en société régulière. — La poésie considérée dans ses rapports avec les rentes viagères. — Encore la Société du Dimanche. — Luxe galant des hôtels de Colmar. — Petit discours et grands toasts. — Le jeu de paume du Luxembourg. — Le Pré Catelan de Lille. — Les Bouffes à Marseille.

[Du 20 mai.] = Nos lecteurs ont pu s'apercevoir déjà que nous ne négligions pas de publier certaines lettres émanant de personnages tout-à-fait inconnus, du moment qu'elles paraissaient nous révéler soit un côté curieux de nos mœurs, soit une face caractéristique de la folie humaine. On a bien voulu nous communiquer une épître qui mérite, à ces titres divers, le bénéfice de notre publicité. Renverser l'ordre de choses existant, *avec l'autorisation préalable du gouvernement*, n'est, on le verra, qu'un jeu pour le réformateur dont nous allons nous faire l'écho. Ce serait effrayant, si ce n'était aussi naïf.

« Paris, 28 avril 1858.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Je vous envoie mes pièces avec prière de les recommander; je profite de la même occasion, pour vous soumettre un échantillion, inconnu comme moi, de mes idées révolutionnaires ; ouvrage du libre penseur ouvrier en ce moment. La souscription d'étiquette ouverte par Sa Majesté l'Empereur au profit de Monsieur de Lamartine litérateur poëte de l'agréable réputé dans la haute société fera facilement son chemin et atteindra son but, le poëte sera doublement relevé.

« Ainsi soit-il.

« Différence, moi dans mon isolement j'ai pensé a tous les êtres qui habite l'univers et pour moi plaçant une confiance entière en tout ceux qui se charge de quelque chose pour moi je n'ai rencontré que déception de toutes parts: mon droit se dissout comme fond la neige au soleil. Je m'étais dit dès longtemps ou est donc la cause du malheur malaise et misère des nations, et ou en serait donq le remède, je voulais me relever moi-même mais le dernier, j'avisais donc pour l'emsemble, je m'inspirais sur l'être suprême créateur de l'univers et de la nature que j'admire; j'ai maintenant oublié les tors que me fait mon expropriation recente et l'inutilité de mes démarches écrites a Son Excélence M. le Ministre de la justice auprès de Sa

Majesté l'Empereur, le tout fut jusqu'à présent inutile.

« Tu voudrais s'auver les autres s'auve toi toi même si tu peux ; c'est ce a quoi j'avise pour moi-même ; néanmoins je donneraie quelques apperçus de ma théorie généralle intitulée *Transformation universelle*, dont le but est autant que possible de tout améliorer et de ne détruire que le mal...

« Les guerres sont dépensives et destructives ; l'administration réglemente et ne produit pas ; la justice juge et condamne et ne prévoit pas, la religion conseille et n'aide pas, la médecine première utilité dans les cas défectueux n'est pas toujours assez sérieuse et permanente, gouvernement, royaume, tous dépences et ne produise pas, ce n'est pas alors le bénéfice de leurs produits écoulées qu'ils emploie, c'est positivement celui des autres ; c'est pourquoi cela demande considération, ordre et ménagement, je crois être dans le vrai. Chaque nouveau possesseur d'un trône, d'un État, en reconnaît les charges, mais ne les acquitte pas, nous ne s'avons pas ce qui est du, mais nous s'avons que toujours on emprunte, que c'est les rentiers, propriétaires, agriculteurs, commerçants et industriels, sur lesquels on prélève l'impôt croissant, pour paiyer l'intérêt aux ayant droits sur la dète croissante : que cela n'est pas un espoir d'estinction du paupérisme et que c'est sur les plus pauvres qu'il est beaucoup plus prélevé, le rentier profite dans

ses achats du malaise du commerce, le propriétaire augmente ses locations, l'agriculteur comptant sur sa vente forcée augmente le prix de ses produits et fermages, le commerçant diminue le prix de ses commandes qui sont enviées et solicitée, c'est donc aux gueux toute la besace, le mépris et le décriment on ne décrie pas ceux qui en 1848 assemblée constituante s'occupait de bien autre chosse que des affaires du pays, on a ceux d'enbas pour supporter tout et cela sufit ;

« Deux mots a l'autre page d'une de mes idées, et fin crainte de vous ennuyer, etc.

« J'ai parlé a l'autre page des maux, parlons un peu des moyens d'y rémédier par la pratique de la théory a décrire ;

« J'avais imaginé un moyen de transformation qui nécessite un an d'installation dans toute l'étendue de la France par autorisation et protection du gouvernement; pour le réhaussement de tous les industriels dans toutes les industries ; écolle en concours perpétuel de perfectionnement, expertise annuelle, ellections des chefs industriels; récompenses annuelles, etc, *paye double* de celle du gouvernement aux transformé en industriels et *tenus moitié moins de temps* (Voilà le grand mot lâché!) Emplois d'agents mécaniques producteur ; but de l'emploi du bénéfice cours de vingt années; remboursement d'un vingtième par année du montant intégral de ce 20e aux ayants droits, de la dête

publique, diminution successive d'un 20e de l'impôt par année, etc. et quelques autres moyens dans l'ordre du bien composant la transformation universelle etc.

« Votre serviteur

« JÉRU,

« Coutelier-mécanicien sans asile vacabon retiré de la rue par St-Aubin Id mécanicien rue du Clos Bruneau, n° 15 à Paris. »

[DU 22 MAI.] = Le prix de poésie que décerne cette année l'Académie a été brigué par près de deux cents pièces. Il est vrai que le sujet mis au concours était éminemment national : — *La prise de Sébastopol.*

Ainsi va le monde. Il y a presque un siècle (1756) que personne n'ayant concouru ni en prose ni en vers, on fit là-dessus l'épigramme suivante :

Coquette sans pudeur, fière de mille amants,
Femme à quarante époux, presque tous impuissants,
Mère de quelques mots, régente d'orthographe,
En ce jour solennel, tes autels sont déserts ;
On ne t'adresse point de prose ni de vers :
On ne s'occupe plus que de ton épitaphe.

= De même qu'il existe un second About dans la carrière de l'enseignement, la poésie contemporaine est menacée d'un autre Ponsard. — Mais celui-ci n'est pas dangereux ; il vient tout simplement de faire paraître à Nîmes un nombreux choix de « Poé-

sies à l'usage des pensions, des écoles et des classes élémentaires des lycées et des colléges. »

= Depuis ce déplorable duel de M. de Pène, les salles d'armes regorgent d'apprentis-combattants.

« Si vous saviez comme cette affaire nous a fait du bien ! » disait un maître d'escrime du quartier des Martyrs, que nous complimentions sur cette affluence inusitée.

[Du 23 mai.] = Nous avons fait l'éloge de la parodie représentée aux Folies-Nouvelles sous le titre de *Calypso*. C'était une pièce amusante à force de bêtise et de trivialité; on riait et l'on applaudissait, et c'était justice. Mais voilà qu'un homme d'esprit, à son tour, a voulu s'égayer sur le même sujet. *Télémaque ou l'innocence en danger sauvée par l'intrépide résolution d'un vieillard qui ne craignait pas l'eau froide, tragédie grecque du temps de la guerre de Troye*, par Eugène Vercousin. Tel est le titre de la pièce nouvelle qui a eu les honneurs de la représentation dans plusieurs salons. Elle a été imprimée, mais ne se vend pas ; c'est ce qui nous décide à en donner une analyse avec quelques extraits.

Calypso ne peut se consoler du départ d'Ulysse, elle joue au bilboquet pour tromper sa douleur, lorsque ses nymphes lui annoncent deux naufragés. Mentor et Télémaque font alors leur entrée en scène ; ils ont leurs papiers en règle, un passe-port

du préfet de police d'Ithaque. Télémaque fait le récit de leur voyage; il tient à la main un fragment de mât :

C'est un mât, seul débris de notre affreux naufrage.
Ce mât nous a sauvés de la fureur des flots,
Déesse, et j'ai fait vœu de l'offrir à ma mère;
Comme la chère femme adore les biblots,
Elle en décorera sa petite étagère.

Télémaque devient amoureux d'Eucharis. On déjeune ; Calypso fait les honneurs :

Acceptez, fils d'Ulysse, un peu de fricandeau.
MENTOR. Passez-moi donc le plat, que j'en reprenne encore.
Le veau cuit dans son jus est un mets que j'adore.
CALYPSO. Et vous ne dites rien de ce petit mâcon?
MENTOR. On n'en boit d'aussi fin que chez Agamemnon.
Puissante Calypso, vrai! vous gâtez vos hôtes.
CALYPSO. Il est tout bêtement du temps des Argonautes, etc.

Elle veut parler à Télémaque, et lui fait une déclaration à brûle-pourpoint :

..... Jeune homme, as-tu de çà?
Sais-tu ce que Stendhal nomme le coup de foudre?
Tu parus, je te vis, je t'aimai, voilà tout!
Et maintenant faut-il te détailler mon goût?
J'aime ton nez, ton front, ton menton, ton oreille,
Délicate merveille!
J'aime encore ton profil, ton trois-quarts, ton mollet.
Ton galbe, enfin... ton chic... tout jusqu'au poil follet
Qui, sous ton nez canard, veut singer la moustache.

[DU 24 MAI.] = Le ciel n'est pas plus pur que les intentions du docteur Munaret, appliquant la

philanthropie à l'alimentation : il voudrait mettre la viande de cheval à la portée des paysans et des pauvres ouvriers. D'après ses calculs, plus de cinquante millions de kilogrammes de viande de cheval viendraient en aide aux besoins d'une consommation qu'il devient de jour en jour plus difficile de satisfaire.

C'est donc aux plus mal nourris que s'adresse le docteur Munaret. L'idée est excellente; mais son auteur est-il bien logique lorsque, s'adressant aux détracteurs de sa cuisine nouvelle, il dit page 7 de sa *Lettre sur l'hippophagie* :

« Pourquoi, dans quelques-uns de vos dîners, le filet a-t-il été trouvé dur, mauvais, coriace?

« Par l'inexpérience du maître queux..., par l'ignorance de

...Ce talent séducteur
De compliquer un mets pour le rendre meilleur. »

M. Munaret a-t-il réfléchi que ces talents séducteurs n'ont pas en général droit de cité aux pauvres foyers qu'il invoque, et que si le peuple peut fournir aux Apicius du siècle des maîtresqueux distingués, il ne les retient pas en général pour sa propre consommation?

La recette que voici ne peut donc être que comme tout-à-fait inutile à la cause, sinon dangereuse.

Qu'on se représente un prolétaire lisant ces doctes préceptes, il en sera réduit à se lécher les lèvres et trouvera le veau encore plus économique.

« Recipe une langue de cheval, — après son blanchissement, piquez-la de jambon ; faites-lui prendre un léger bain d'huile d'olive à la façon des anciens athlètes et des héros d'Homère ; — couchez-la dans une braisière matelassée de légumes avec 200 grammes de beurre fin, — parure de champignons — quelques truffes coupées en dé ; — thym, laurier, basilic, un peu de caviar, sel et pincée de poivre ; le tout arrosé d'une bouteille de saint-émilion d'une bonne année. — Quatre heures de cuisson ; — feu modéré, dessus et dessous. — Demi-glace ; — servez et attendez en silence l'effet de cette *éprouvette hippique* et vous verrez merveille — selon l'expression de Brillat Savarin. »

[Du 25 mai.] = L'historiette que voici, — peu connue ou fort oubliée, mais des plus véridiques, — ne devra point être négligée par les futurs biographes de Pierre Leroux, ce philosophe plus naïf parfois que le fameux duc de Brancas n'était distrait.

Pierre Leroux conçut un jour le projet de se marier. Sa future en expectative était la fille d'un propriétaire de la rue Saint-Denis, rien que cela ! S'il avait fallu entamer de bien loin les négociations matrimoniales, peut-être ne se fût-il jamais résolu ; mais les *parties* habitaient sous le même toit, et on en vint tout doucement aux premières ouvertures.

Le mariage fit un instant du bruit, puis l'on n'en parla plus; et deux mois plus tard, Pierre Leroux fit la rencontre d'un ami qui lui en parla comme d'un fait accompli.

« Eh bien, et ta femme ?

— Ma femme ? mais je n'ai pas épousé.

— Ah ! bah !

— Ne m'en parle pas, mon cher !... Lorsque l'instant solennel approcha, je pris mon beau-père à part, et lui fis sentir combien je tenais à me dispenser de vaines formalités. D'abord, le beau-père fut assez coulant, et l'on passa volontiers condamnation sur le mariage à l'église; mais quand je parlai de supprimer le mariage à la mairie, croirais-tu qu'il fit des difficultés.... Il y a réellement des gens bien singuliers ! »

= Un lecteur que nous trouvons trop curieux, en ce sens qu'il cherche à se rendre compte de ce qu'il lit, demande l'analyse logique de cette phrase ; elle commence presque *Les trois filles d'Holypherne*, un roman-feuilleton publiée par M. Kauffmann dans le *Courrier de Paris* du 9 mai :

« Confiées aux soins de leur bonne et douce gouvernante, Gertrude, qui les aimait comme une mère, les trois filles d'Holypherne, jeunes et charmantes fleurs, grandissaient au sommet de leur rocher stérile sur les pentes duquel verdissait à peine a mousse et végétait le pâle genêt, comme des lys

ou des roses auraient poussé dans la vallée de l'Ain, ou dans le site de Chalouses, aimé du soleil et fécond comme la terre de Provence, bien qu'il soit à une grande hauteur au-dessus de l'Ain ! » — (*Courrier de Paris* du 9 mai.)

= Aux environs de ce dernier nouvel an, nous avions reproduit le *fac-simile* d'une carte qui promettait : « M. Adolphe Donon, chirurgien-accoucheur et bachelier ès lettres. »

Il nous parvient aujourd'hui un second exemplaire de la même carte, mais considérablement enjolivé :

ADOLPHE DONON

Bachelier ès-lettres,

Médecin de la Faculté de Paris,

Ex-chirurgien du clipper *le Chili*, de 2500 tonneaux.

Voyage des mers du Sud.

[Du 27 mai]. = Périodiques nouveaux : *L'Univers illustré*. Ce nouveau journal est moins une concurrence à l'*Illustration* qu'au *Monde illustré*. On le devinerait rien qu'à son titre ; on en est sûr en jetant un coup d'œil sur la rude concurrence

que se font depuis quelque temps les maisons Lévy et Jacottet. — Jacottet a fait une bibliothèque à 1 franc le volume ; Lévy lui a répondu par une autre bibliothèque à 1 franc dont le format était un peu plus grand ; — Jacottet a entrepris un journal d'images ; Lévy a voulu aussi avoir le sien d'un format plus grand encore, et, s'il y donne moins de matières, il le vend à un prix moindre de moitié.

Où s'arrêtera cette baisse continue, effrayante, des denrées artistiques et littéraires? — Pour le prix d'un gigot, vous pouvez vous abonner à plus d'un journal hebdomadaire. En courant un peu les bouquinistes, il vous sera facile de composer une bibliothèque dont le prix de revient ne dépassera pas 15 fr. les cent volumes; — les volumes seront du dix-huitième siècle, à la vérité, mais leur reliure n'en sera pas moins solide, et leur contenu vaudra celui de bien des ouvrages modernes.

— *L'Avenir industriel et artistique.* Rédacteur, M. de Maillard de Marafy, 150, rue de Rivoli.

Ce journal d'annonces se distingue entre tous par un *boniment* superbe. On lit à la quatrième page : « L'administration a l'honneur de prévenir MM. les commerçants que le journal *l'Avenir* est envoyé, non-seulement en France, mais aux principaux établissements publics et aux notables industriels de Marie-Galante, Cayenne, Prague, Cracovie, Debreczin, Pesth, Brunn, Gratz, Iglau, Catane,

Syracuse, Benarès, Lucknow, Columbo, Nidji-Novogorod, Astrakan, Tiflis, Erzeroum, Manille, Tripoli, Maroc, Bahia, Pernambuco, etc., etc., etc. »

Ne vaudrait-il pas mieux publier un extrait certifié du livre de poste sur lequel chaque journal doit consigner le nombre d'exemplaires qu'il expédie à l'étranger? Sans douter de la véracité de l'*Avenir*, nous lui soumettons ce projet d'amélioration. — Et alors quel est le dentiste ou le marchand de pâtes pectorales qui ne sera fier de payer une annonce destinée à fasciner les naturels d'Astrakan et de Pernambuco?

— *L'Avenir médical de l'iodure de fer*, journal des cliniques. Rédacteur : Jozion, 5, rue Garancière. — On ne dira pas que celui-ci n'a pas de spécialité nettement définie!

— *La Revue spirite* continue d'abondance la série de ses merveilleuses révélations. Son numéro du mois de mai nous a régalé de l'histoire d'un enfant bavarois en relation directe avec un Esprit frappeur ; de deux entretiens avec l'Esprit de Mozart ; de quatre réponses faites par celui de saint Louis à des questions philosophiques et morales, et enfin, de la suite des importants secrets d'État livrés par l'Esprit de Louis XI à la jeune Hermance Dufaux. Du reste, les amateurs du fantastique doivent en ce moment triompher, car nous lisons à la page 148 de ladite livraison :

« *Société parisienne des Etudes spirites* fondée

à Paris le 1er avril 1858, et autorisée par arrêté de M. le préfet de police, sur l'avis de S. E. M. le ministre de l'intérieur et de la sûreté générale, en date du 13 avril 1858.

« L'extension pour ainsi dire universelle que prennent chaque jour les croyances spirites faisait vivement désirer la création d'un centre régulier d'observations; cette lacune vient d'être remplie. La Société, dont nous sommes heureux d'annoncer la formation, composée exclusivement de personnes sérieuses, exemptes de préventions, et animées du désir sincère de s'éclairer, a compté dès le début, parmi ses adhérents, des hommes éminents par leur savoir et leur position sociale. Elle est appelée, nous en sommes convaincus, à rendre d'incontestables services par la constatation de la vérité. Son règlement organique lui assure l'homogénéité sans laquelle il n'y a pas de vitalité possible; il est basé sur l'expérience des hommes et des choses et sur la connaissance des conditions nécessaires aux observations qui font l'objet de ses recherches. Nous le donnons dans son entier en supplément à ce numéro de la revue. *Les étrangers qui s'intéressent* à la *doctrine spirite* trouveront ainsi, en venant à Paris, un centre auquel ils pourront s'adresser pour se renseigner et où ils pourront communiquer leurs propres observations (1).

(1) Pour tous les renseignements relatifs à la Société, s'adres-

[Du 28 mai.] = Un de nos plus spirituels écrivains, — pour nous servir d'une formule banale, mais cette fois parfaitement juste, — alléché par l'air maladif d'une certaine dame, lui avait acheté en viager une ravissante villa.

Malheureusement, la rente menaçait de s'éterniser.

Aussi quel beau jour pour notre acquéreur que celui où il put dire aux siens : La rente ne sera plus servie ! — Dans un transport de joie, il saisit sa lyre, car il a ses heures de poésie, et improvisa ce quatrain :

De madame X''' la santé maladive
Avec art amusait le temps ;
Au banquet viager ce fortuné convive
A *liché* quatre-vingt-huit ans.

[Du 29 mai.] = Nous avons déjà touché quelques mots de cette joyeuse société strasbourgeoise qui a nom *Société du Dimanche*. — Rien n'est plus communicatif que la gaieté ; aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre qu'une association se forme à Colmar sur le même modèle.

Puissent les bulletins de la nouvelle académie être rédigés avec autant d'entrain et de bonne humeur que ceux de son aînée, où, cette fois encore, nous ne nous ferons pas scrupule de puiser

ser à M. Allan Kardec, rue des Martyrs, n° 8, de 2 à 4 heures; ou à M. Ledoyen, libraire, galerie d'Orléans, n° 31, au Palais-Royal.

largement, ne fût-ce que pour faire voir à nos lecteurs que les franches joies de nos pères n'ont pas encore déserté l'Alsace !

Il s'agit cette fois d'une visite à Colmar, l'Académie du Dimanche ayant été invitée à honorer de sa présence l'installation solennell ede sa sœur du Haut-Rhin.

« Enfin on traversa l'Ill, et l'on arriva à l'hôtel du Cerf à onze heures et demie. Un délicieux boudoir, meublé avec toute l'élégance possible, fut immédiatement mis à la disposition des académiciens. Une petite dormeuse, placée dans un coin de la pièce, invitait au repos; un stéréoscope, posé sur une console, vous retracait les scènes galantes de l'histoire mythologique : Vénus et Léda, Hermaphrodite et Pasiphaë. On y voyait aussi les femmes de Pradier, les Amours de Boucher et ceux de Watteau. Tout dans cette pièce avait un parfum anacréontique; mais ce luxe n'étonnera plus quand l'on saura qu'à l'hôtel du Cerf, la cuisine est excellente et l'incognito toujours respecté.

« Une partie de ballon proposée par M. le président Ackermann, en attendant l'heure du dîner, fut accueillie avec le plus grand plaisir. On se rendit sur la plaine voisine; après les préparatifs qui consistèrent à gonfler le ballon que la députation avait apporté, attention dont on lui sut beaucoup de gré, la partie s'engagea entre MM. Schumberger, Ernest frères, Belni, Stern, etc.

M. Schuster prit le ballon, déploya toute son agilité, toute son adresse; on ne pouvait assez l'applaudir. M. Ernest cadet a également montré à ce jeu des dispositions extraordinaires. Ces deux messieurs ont eu les honneurs du combat. Le ballon a vivement intéressé l'Académie de Colmar; aussi ses membres ont-ils, d'un commun accord, inscrit ce jeu en tête de leurs exercices.

« La partie fut interrompue par l'arrivée de M. le secrétaire-trésorier Belin, qui annonça que le dîner était servi. Il était temps, car ventre affamé n'a plus... de poings.

« M. le président Schlumberger prit place; en face de lui, M. le président Ackermann; toute l'Académie s'assit et le dîner commença. Il fut splendide et personne ne s'en étonnera, quand on saura que le maître-d'hôtel, qui a fait ses armes dans les bonnes maisons parisiennes et au Jockey-Club de Londres, où il était chef, a lui-même préparé le dîner...

« Tous les visages étaient joyeux, même celui du buveur d'eau. Le bruit des fourchettes et des verres était à l'unisson avec celui des conversations, lorsque M. Dubor demanda la parole; elle lui fut accordée; mais soit l'émotion, soit la timidité, il ne put parler. M. Mathieu Saint-Laurent voulut bien alors, sur la prière qui lui fut faite par l'assemblée, lire le discours de son collègue.

« Messieurs de l'Académie de Strasbourg, Mes-

« sieurs de l'Académie de Colmar; Strasbourg, cette « mère de la belle Alsace qui brille par sa triple « couronne des lettres, des sciences et des arts; « Strasbourg, Messieurs.» A cette partie du discours, les transports de tous les convives furent si grands qu'il ne fut plus permis aux sténographes de retracer autre chose que ces mots entrecoupés d'applaudissements : « Les Grecs... Lycurgue... Les Thermopyles... »

« Au second service, M. Mathieu Saint-Laurent, commissaire rapporteur, dans une vive et chaleureuse allocution, souhaita la bienvenue à la députation de l'Académie du Dimanche de Strasbourg, et la remercia d'avoir bien voulu accepter le parrainage de celle de Colmar.

« L'émotion, le champagne aidant, est devenue, à ce moment du dîner, tellement grande, que les toasts se succédèrent avec une rapidité étonnante.

« M. le vice-président Kauffmann en porta un à la réunion prochaine des académiciens sur le Hoh Konigsbourg; M. Schuster, à la propagation du jeu de ballon ; M. Arronssohn Paul, à l'académie de Colmar et en particulier à ses éléments médicaux; M. Contaut, Franc-Comtois : « A l'Alsace, pour vous remercier, Messieurs a-t-il dit, de l'accueil toujours bienveillant que vous m'avez fait. » L'assemblée, d'une voix unanime a nommé M. Contaut *Alsacien honoraire*.

« D'autres toasts ont encore été portés par M. Sée,

à M. Schuster prix de ballon ; par M. Glœsel, candidat, à Barthoidi, illustré par Rapp ; par M. Mehl, aux bibliomanes de Colmar ; par M. Lippmann, à la section musicale de l'académie du Haut-Rhin ; par M. Belin, docteur en médecine, à la conservation de nos belles ruines, et par un académicien, dont on n'a pu découvrir le nom, à la Société des monuments historiques pour la conversion des monuments en ruines.

« Après ce dernier toast, les cigares ont été allumés et l'on descendit au jardin où fut pris le café. Au café deux toasts ont encore été portés : par M. Mathieu Saint-Laurent à M. Schlumberger, membre honoraire de l'Académie de Strasbourg, et par M. le président de l'académie de Colmar à sa nouvelle dignité. Ces derniers toasts ont été reçus avec la même faveur que les précédents. Total, 15 toasts et plusieurs discours.

« Une partie de quilles a ensuite été organisée, pendant qu'un certain nombre d'académiciens se livraient à des exercices gymnastiques très-périlleux. »

= Si le ballon florit à Strasbourg, le jeu de paume paraît vouloir se régénérer à Paris. La place que le jardin du Luxembourg réservait d'ordinaire aux joueurs vient d'être circonscrite par certains mouvements de terrain, et entourée de bancs sur lesquels viennent s'asseoir les curieux.

= Lille a son Pré Catelan. Des spéculateurs

ont organisé dans le parc de Fives, à peu de distance de la ville, des bals, spectacles, concerts, etc. Puis ils ont lancé à la bourgeoisie lilloise un *avis* ébouriffant dont on ne saurait trop recommander la conclusion :

« En même temps que l'*agréable*, nous invoquerons l'*utile*. Le Lillois, entassé dans ses murailles, sevré de l'air pur et vivifiant de la campagne, rencontrera à Fives, quand il le voudra, des *trésors d'hygiène et de bien-être*, au lieu d'aller se reléguer dans un jardin *humide et malsain*, dont la location et l'entretien lui coûtent dix fois plus que nos abonnements de famille.

= Les Bouffes-Parisiens ne réussissent pas près des Marseillais, qui les ont déjà baptisés du nom de *Puffs Parisiens*.

Mémoires de Lauzun. (chez Poulet-Malassis). — On recevra bien cette édition nouvelle. Des passages importants y ont été rétablis ; des noms-propres ont été restitués à un texte obscurci par des scrupules exagérés, une introduction fort travaillée et des notes étendues ont été jointes à ces piquants mémoires par M. Louis Lacour, un archiviste-paléographe qui ne trouve pas le dix-huitième trop vert pour ses connaissances en diplomatique.

Paris. — De Soye et Bouchet imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Pour paraître du 25 juin au 1er juillet :

SAVOIE ET PIÉMONT.

CAUSERIES

FRANCO-ITALIENNES

PAR

ETIENNE PALL.

Un beau volume in-8°, papier vélin (édition de luxe) avec notes justificatives et documents inédits.

PRIX : CINQ FRANCS.

Première partie. — Des frontières. — GENÈVE. — Les hommes de Genève. — CHAMBÉRY. — Les hommes de Chambéry. — LA SAVOIE EN 1858. — Les hommes de Savoie.— La Savoie historique, pittoresque et politique. — TROIS ÉTÉS A AIX-LES-BAINS. — Histoires et anecdotes. — Trente silhouettes. — Le chemin de fer Victor-Emmanuel. — DE CHAMBÉRY AU MONT-CENIS. — Les Charmettes. — Les femmes d'aujourd'hui. — Trois nuits à la grande Chartreuse. — Deuxième partie. — LE PIÉMONT. — Profils et statuettes. — DOCUMENTS INÉDITS, NOTES JUSTIFICATIVES.

En vente :

A TURIN, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Dépôt à la librairie TARIDE, 2, *rue Marengo*

PARIS.

AVIS

Tout abonné pour 1858 a droit à l'insertion gratuite d'une annonce de deux lignes, répétée douze fois dans le courant de l'année. — Écrire *franco* à M. le directeur de la *Revue anecdotique*, 9, rue de Seine, qui se charge de faire prendre les spécimens de l'annonce à domicile. — La *Revue anecdotique* justifie d'un tirage de mille exemplaires par numéro.

Pour toute **AFFAIRE** litigieuse, vente, achat, recouvrements, etc., on peut s'adresser avec confiance au *Cabinet* de M. Henri Destable, avocat, rue d'Aumale, 6, de 9 à 5 heures.

AMORCES-FLOBERT. — Les seules qu'on puisse désormais employer avec avantage dans le tir des pistolets de salon, 50, rue Rambuteau.

CAUMONT, seul coiffeur de S. M. l'Empereur : parfumerie, brosserie et trousses de voyage, 168, rue de Rivoli (Grand Hôtel du Louvre).

CHOCOLAT-IBLED. Ne redoute aucune concurrence pour le choix des matières premières et les perfectionnements de sa fabrication, 4, rue du Temple et chez les principaux épiciers et confiseurs.

Le Dr d'Origny, **CHIRURGIEN-DENTISTE,** guérit sans opération les dents malades et remplace avec art celles qui sont perdues. Passage Véro-Dodat, 35, de 9 à 5 h.

La **MAISON GELLÉ** se recommande, non-seulement par divers articles tout spéciaux, tels que le *Régénérateur*, pommade tonique à base de moelle de bœuf et de graisse d'ours pour la crue et l'entretien des cheveux ; l'*Eau d'Albion*, extraite du suc de fleurs et plantes aromatiques, bien préférable à tous les vinaigres de toilette ; le *Carboquina rose*, dentifrice par excellence, et la *Composition Zouave*, pour teindre à la minute moustaches et favoris ; — mais encore par ses *savons de toilette*, qui jouissent d'une grande réputation, grâce aux perfectionnements qu'elle a su introduire dans la fabrication de cette branche importante de la parfumerie. Ces savons joignent à leur supériorité l'avantage de pouvoir supporter les plus longs voyages par mer, et de se conserver en tous pays. — Usine modèle à Neuilly-sur-Seine, près la porte Maillot. — Magasins : 35, rue des Vieux-Augustins, près la place des Victoires.

On peut **NETTOYER SES GANTS** à raison de cinq centimes la paire, avec la Saponine, pâte inodore. A la ph. Serres, 66, rue Richelieu.

LAIT D'IRIS lénitif et tonique ; nouvelle eau de toilette de L. T. Piver, 10, boulevard de Strasbourg. Parfumerie à base de lait d'Iris et cosmétiques nouveaux.

MACHINES A COUDRE américaines, système Singer de New-York. Ch. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul. Première médaille à l'Exposition universelle de 1855.

ORGUES-ALEXANDRE, 39, rue Meslay. Médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

Avec la **PRESSE-RAGUENEAU,** l'on reproduit soi-même, à un nombre indéfini d'exemplaires, toutes sortes de dessins, plans et manuscrits, 10, rue Joquelet.

PUNCH-DAROLLES tout préparé pour soirées et desserts. Dépôt : 6, boulev. Montmartre. Nombreux dépôts dans Paris.

Spécialité de **PORTRAITS PHOTOGRAPHIÉS** en noir ; prix depuis **15** francs. Arnaude, 49, rue Vivienne.

COLLECTION AUBRY. Nobiliana, curiosités nobiliaires et héraldiques, par Alph. Chassant. In-8, papier vergé, 4 fr. — Les nobles et les vilains du temps passé, par le même. 6 fr. — Estienne Dolet, sa vie et ses œuvres, par Joseph Boulmier. 6 fr. — A la librairie, 16, rue Dauphine.

—

BIBLIOGRAPHIE

BRIEUX SAINT-LAURENT (Le vicomte). — *Quelques mots sur les danses modernes.* 3e édition. A la librairie Douniol, 29, rue de Tournon.

HOROY. Rénovation littéraire, in-8°. — Santeuil, idem. — A la librairie Pringuet, 25, rue Bonaparte.

COLLECTION J. TARDIEU à **UN** franc le volume : l'*Epingle;* — *Mignon* ; — l'*Art d'être malheureux*, par J.-T. de Saint-Germain; — *le Calice*, par Mme Voïart ; — *les Quatre Ages*, par X. Marmier; — *les Salons de Paris*, par Mme Ancelot ; — *Paysage*, par Mazure. — Rue de Tournon, 13

—

En vente a la librairie Poulet-Malassis et de Broise, 9, rue des Beaux-Arts :

HIP. BABOU. *Les Payens innocents*, nouvelles. — Un vol. in-12. 3 fr.

RAPETTI. *La défection de Marmont en* 1814, ouvrage suivi d'un grand nombre de documents inédits ou peu connus. Un fort volume in-8°. — Prix : 6 francs.

FIRMIN MAILLARD. *Histoire anecdotique et critique de la presse parisienne*, revue des journaux de l'année. L'an 1857 sera réuni à l'an 1858, et paraîtra le 1er décembre prochain.

EMM. RAYMOND. Histoire des pérégrinations de **MOLIÈRE** dans le Languedoc, d'après des documents inédits. Chez Dubuisson, éditeur, 5, rue Coq-Héron. En envoyant un mandat sur la poste de 4 francs, on reçoit l'ouvrage *franco.*

OFFICE PALIS. *Copistes, rédacteurs, dessinateurs et traducteurs*, 15, place de la Bourse. Dix-huit années d'existence. — 15, place de la Bourse

De Soye et Bouchet, impr., 2, place du Panthéon, à Paris.

DU 1er AU 10 JUIN 1858.

Rosa Bonheur et un impertinent. — Chiffres à l'appui du progrès industriel. — Excuse d'ivrogne. — Plagiat et *Patrie*. — Naïveté d'un garde-chasse. — Gilet d'homme décoré. — L'*Univers illustré*. — Ashaverus journaliste. — La *Monétisation universelle*. — Journaux et publicistes bordelais. — Erreur de la *Gazette municipale*. — Marie de Beauvilliers n'a jamais été maîtresse d'Henri IV. — *Le Messager de Paris*. — Les frontispices du *Gaulois* et du *Journal inutile*. — Pseudonymes remis à leur place. — La rue de Rivoli en question dès 1776. — La rue de Seine ouverte du côté du quai. — Le roi des inventeurs. — Faible aperçu des services rendus à l'humanité, par Martin de Corteuil. — Les plans en relief des Invalides. — Les hardiesses de Boniface Mild. — Sa dédicace à Théophile Gautier. — Un Monsieur qui ne veut plus de la confection.

[Du 1er juin.] = Le courage de Rosa Bonheur est moins connu que son talent; aussi nous nous empressons d'en porter une dernière preuve à la connaissance des faibles femmes.

Elle s'était rendue, accompagnée d'une amie, à l'une des dernières représentations de l'Odéon. Pendant les canicules de l'entr'acte, accablée de chaleur, mourant de soif, elle descend au café et demande bourgeoisement une chope.

Non loin d'elle, se trouvait un bel esprit d'estaminet, qui, surexcité sans doute par quelques libations, crut pouvoir la *blaguer* tout à son aise.

Par malheur, il avait affaire à forte partie et

notre artiste, après des sommations réitérées, saisit un verre encore plein et le jeta, contenu et contenant, au nez de l'agresseur qui se retira noyé et confus, au milieu du rire général.

Ce n'est pas la première fois du reste que Rosa Bonheur sait punir une insolence, et il paraît que lors d'un voyage artistique en Écosse, elle châtia plus sévèrement encore certain highlander indélicat.

= Le développement de l'industrie a fait augmenter dans des proportions énormes la consommation annuelle de la poudre de mine.

Les besoins de cette consommation qui, en 1819, exigeaient à peine le chiffre de cent cinquante-neuf mille kilogrammes, — chiffre qui en 1841 était déjà converti en celui de douze cent quatre-vingt-un mille sept cent soixante et dix-neuf kilogr., ont absorbé dans les années

1854 — 2,558,851 kil.
1855 — 2,882,982
1856 — 4,340,417

[Du 2 juin.] — Voici assurément l'une des plus étonnantes excuses qu'ait fait valoir un ivrogne pris en faute. Un employé de chemin de fer, s'étant grisé de façon à mériter son renvoi, a voulu apitoyer son chef par cette missive magnifique :

Du 20 mars 1858.

« Très-honorable Monsieur,

« Après l'effervéscence et le délire momentané causé par un remède alcoolique, conseillé comme

febbrifuge, le soussigné honteux et confus reconnaissant sa faute, d'autant plus sensible, qu'il fut contraint au lit,

« Confiant dans la générosité qui distingue Monsieur, avec respect ose implorer le pardon de son péché, se reccomandant à la grâce de Monsieur pour ne point complettement délaisser.

De monsieur l'Ingénieur,

« Le très-dévoué serviteur, E. B. »

On a ri, mais les récidives du pétitionnaire étaient si multipliées qu'on a dû rester inflexible.

= Les plagiats sont très-bien portés par le temps qui court. Contentons-nous aujourd'hui d'en signaler un. La *Patrie* a donné sur la question du Montenegro une série d'articles signés Guillot, où l'on emprunte, sans la plus simple citation, de longs passages aux ouvrages de M. X. Marmier. Nous sommes en mesure de prouver le fait.

[Du 3 juin.] = La forêt de Crécy est aujourd'hui la propriété de M. Péreire, qui y a fait pratiquer des coupes sur la plus grande échelle. Ce n'est plus qu'une immense étendue de taillis.

Comme un touriste la traversait dernièrement en compagnie d'un garde-chasse, en regrettant les ombrages d'autrefois, il aperçut un chêne dont la cime tranchait orgueilleusement sur l'horizon.

« Par exemple! s'écrie-t-il, en voici un que vous avez oublié de jeter à bas.

— Chut! répond mystérieusement le garde, ne le criez pas si haut !... On s'en apercevrait, et je le garde comme la prunelle de mes yeux. »

= On sait que les décorations étrangères les plus briguées en France sont celles dont le ruban se rapproche des couleurs de la Légion d'honneur.

Parmi ces rubans, on distingue surtout celui de Saint-Grégoire : il est moiré rouge, liséré de jaune.

Ce fatal liséré fait le désespoir de M. X***, et, pour en éteindre autant que possible le fâcheux contraste, il s'est commandé tout exprès un gilet jaune dont l'étoffe peut être regardée comme son exact fac-simile.

« Mais, monsieur, cela ne vous coûtera pas moins de soixante francs, lui fit observer le tailleur en recevant la commande.

— Ça m'est égal, » a-t-il répondu.

[Du 4 juin.] = Le premier numéro de l'*Univers illustré* vaut décidément plus que son prix de quinze centimes. Les gravures, qui sont du reste, pour la plupart, des clichés anglais dont le prix de revient a dû être modéré, n'y sont pas ménagées; les caractères de M. Plon sont irréprochables; le papier, convenablement satiné, charme l'œil et la main ; enfin, le nom de Théophile Gautier, — un nom coté gros dans le journalisme, — se lit au bas du *premier-Paris*... Tout cela vaut un succès, et malgré toutes les apparences, nous croyons MM. Lévy

trop fins pour s'y ruiner. Cependant nous sommes curieux de voir si la suite doit répondre à cette magnifique entrée en campagne.

= Dans notre dernière nomenclature de journaux, nous avons oublié l'*Écho des Deux-Mondes*, revue critique bi-mensuelle dont le directeur-fondateur signe *Le Juif-Errant* (60, rue Richer).

Sous le nom de *Primes de propagation et de charité*, le nouvel Ashaverus paraît, en créant cette revue, avoir eu pour but de faire sur une grande échelle des affaires avec les bibliothèques des communes, des paroisses et des séminaires, auxquelles il offre une prime de cent francs de livres, toutes les fois que ces établissements réuniront vingt-cinq abonnements de dix francs.

Tous les six mois, à partir du 1er juillet prochain, ce journal promet de publier un état de ses abonnés par diocèse et par catégorie. — En fait de journalisme, ceci peut être appelé un trait d'audace : pour qu'il soit justifié par le succès, nous engagerons l'*Écho des Deux-Mondes* à rendre ses livraisons plus intéressantes.

= Nous sommes également en retard avec la *Monétisation universelle*, journal du progrès industriel, commercial et agricole, qui paraît une fois par semaine depuis plus d'un mois. C'est l'organe d'une société française de monétisation, constituée sous la raison Sociale Lerouge et compagnie, 1, rue Meslay ; laquelle Compagnie a pour but d'émettre

parmi ses adhérents des bons échangeables contre des produits et des billets échangeables contre du numéraire sur valeurs reçues en dépôt.

Les trois quarts de cette feuille sont remplis par des annonces et par la liste des adhérents actionnaires. A première vue, le nombre en paraît considérable, bien qu'un peu surfait par des noms qui passent en double emploi. — M. Etex y figure en deux endroits comme sculpteur et comme peintre de portraits, et ainsi de plusieurs autres que nous citerions au besoin.

= Sous le titre de *Masques et visages bordelais*, M. Justin Gari vient de publier un relevé assez intéressant des feuilles périodiques qu'a vues naître la capitale de la Gironde. — Si nous avons bien compté, Bordeaux renferme dans son sein quinze journaux et vingt-sept journalistes petits et grands, de toutes nuances et de toutes encolures, mais incontestablement vivants. — Si l'on touche au passé, les chiffres deviennent gigantesques et l'on découvre que, depuis 1758, la presse locale a vu successivement tomber soixante-seize de ses organes, y compris le *Franc Tireur*, journal autographié sous la direction du fécond Paul Ernest de Ratier. (Il n'eut qu'un seul numéro, malgré la publicité que la *Revue anecdotique* n'hésita pas à lui accorder.) — Ici l'auteur n'ose plus même compter les journalistes défunts; mais, en se basant sur les mêmes proportions que ci-dessus, c'est-à-dire en comptant vingt-

sept journalistes par quinzaine de journaux, nous atteignons la somme de 237 environ.

On voit qu'à Bordeaux, le mouvement littéraire n'a jamais été un mythe.

= On ne saurait trop surveiller la manière dont on écrit l'histoire. Nous chicanions dernièrement sur le style de la grande compilation de M. Lefeuve; aujourd'hui, nous sommes contraint d'en attaquer le fond. — On lit dans la *Gazette municipale* du 20 avril :

« *Maison rue des Petits-Champs-Saint-Martin, n°* 15.

« MM. Lefeuve et Rousseau, auteurs du *Précis historique sur les anciennes maisons de Paris sous Napoléon III,* constatent que la propriété située, 15, rue des Petits-Champs-Saint-Martin, date du règne de Philippe le Hardi, et est remarquable comme ayant été le séjour de GABRIELLE D'ESTRÉES. Ils ajoutent qu'ils ont trouvé, tant dans les documents écrits que dans les livres et dans les actes qui font partie des archives de la Ville, que :

« Marie de Beauvilliers a habité l'immeuble dont il s'agit avant sa cousine Gabrielle, et c'est à elle que la propriété réelle en est échue. — On sait que Marie de Beauvilliers, fille du comte de Saint-Aignan, gentilhomme attaché au duc d'Alençon, âgée de seize ans, était religieuse au couvent de Montmartre, lorsqu'en faisant le siége de Paris, Henri IV s'éprit d'elle, et peu de temps après elle

vint à Paris occuper sa maison, où elle recevait la visite du roi. — Mais la belle Gabrielle d'Estrées l'emporta ensuite sur Marie, qui retourna à Montmartre, en 1597, et y fut élevée, de par le roi, au rang d'abbesse, sous le titre de Dame de Montmartre des Porcherons et du Fort-aux-Dames. En conséquence, ladite maison de la rue des Petits-Champs-Saint-Martin fut, à cette époque, ajoutée au domaine de ladite abbaye de Montmartre. »

En regard de ce piquant récit, plaçons une simple série de dates :

Marie de Beauvilliers fit ses vœux le 12 juin 1590 à l'abbaye de Beaumont, près Tours, qu'elle habitait depuis l'âge de douze ans et dont était abbesse une de ses grandes-tantes. Marie fut nommée en 1598 abbesse de Montmartre, où elle arriva le 7 février. Elle ne reçut ses bulles que le 7 janvier 1601.

Dulaure avait déjà fait observer, et Dulaure en pareille occasion n'est pas suspect, que les accusations portées contre Marie de Beauvilliers sont calomnieuses et ne pourraient s'appliquer qu'à la tante Claude de Beauvilliers qui fut abbesse à Montmartre de 1589 à 1594 ; le siége de Paris par Henri IV est de 1590.

= Un nouveau journal quotidien, le *Messager de Paris*, remplacera l'*Estafette*. M. Dumont en restera propriétaire, mais M. Achille Jubinal doit le remplacer dans ses fonctions de rédacteur en

chef; ses appointements ne s'élèvent pas, dit-on, à moins de vingt mille francs.

— Le *Gaulois* orne maintenant ses numéros d'une vignette : ceci soit dit sans reproche, nous en trouvons le choix un peu classique. Ce soldat farouche, coiffé d'une peau de bête, appuyé sur sa lance et son pavois, n'a rien, hors le courage de commun avec les piquantes allures de ce gai journal.

Pendant que nous parlons du *Gaulois*, avouons qu'à propos de pseudonymes, nous avons été induit en erreur. Nous avions donné le nom de Louveau à M. Dell' Bricht, l'un des directeurs de cette feuille; tandis qu'il appartenait en toute propriété à son collègue, M. Varner.

Dell' Bricht est le pseudonyme de M. le docteur Delvail.

— Le *Journal inutile* s'est donné aussi le lux d'un petit dessin auquel personne ne pourrait cette fois trouver à redire, si ce n'est le journaliste qui l'a fait exécuter. Il représente un monsieur enfoncé dans ses draps et ronflant sur un numéro dudit journal. La pose est remplie de naturel. On achèterait le journal rien que pour avoir la gravure.

[Du 5 juin.] = A en juger par ce passage des *Mémoires secrets* (t. IX, p. 255), le projet d'une rue de Rivoli daterait de plus loin qu'on ne le croit généralement.

« 10 novembre 1776. La manie des bâtiments fait les architectes s'évertuer, et chaque jour on voit enfanter de nouveaux projets par lesquels ces messieurs se procureroient de la besogne, si on vouloit les exécuter. (Que dirait en 1858 l'auteur de ces lignes ?) Il est question aujourd'hui d'isoler le jardin des Tuileries et d'établir une rue parallèle à la terrasse appellée des Feuillans : cette rue aboutiroit en face de l'hôtel de la Vrillière; on prendroit sur les Capucins de quoi dédommager le couvent de l'Assomption, et l'amélioration des terrains où l'on bâtiroit des maisons ayant des façades sur la rue, fourniroit de quoi remplir ce plan, sans aucune dépense à faire pour la ville. »

Si le temps a vu largement accomplir ces premiers desseins d'embellissement, il n'en est pas de même d'un autre qui était déja mis en question en 1780 comme il l'est aujourd'hui. C'est la *Correspondance de Metra* qui nous fournit ce second renseignement :

« Le 28 octobre 1780. Le quartier du fauxbourg Saint-Germain va recevoir diférens embellissemens... Il est *plus que jamais* question de ce beau plan suivant lequel la rue de Tournon prolongée jusqu'à la rue de Seine, et un pavillon du collége des Quatre-Nations abattu, laisseront la vue se promener librement du palais du Luxembourg à celui du Louvre. »

[Du 6 juin.] = Sans connaître tous les inven-

teurs dont la France s'honore, nous parierions volontiers qu'il n'en est pas un plus fécond que M. Martin de Corteuil (25, boulevard des Italiens); — et ce, sur la foi de son dernier prospectus qui annonce,

Sous presse

2ème édition de BONHEUR philosophie en vers avec DÉFINITION DU FEU par DE CORTEUIL mentionné honorablement par l'académie de l'enseignement; par l'académie des arts et métiers et à l'exposition universelle de 1855. inventeur bréveté S.G.D.Gment

du musicium à clavier de piano avec soufflet en dehors à soupapes, contrefait, poursuivi et vendu sous-le nom d'harmoniflûte.

du tremblé progressif juste et tendre des orgues par une boite mobile à soupape verticale que l'on penche et de celui des accordéons et flutinas par une 2ème soupape mise en dessus de trou qu'elle bouche pour l'air dirigé du haut en bas.

du diapason inconstant permettant de jouer avec leux justes, les instruments à anches tremblants par le faux.

du musicium à musique percée jouant elle-même avec manivelle fesant mouvoir la feuille percée et les soufflets en dedans, et avec registre d'expression et tremblé progressif.

du presto dont les soufflets sont mus par le mouvement des touches de son clavier de piano.

du clavier postiche transpositeur. etc d'un orphéon jouant le quatuor.....

du blanchiment instantané des blondes neuves jaunies en magasin de celui des dentelles de fil et coton sans déformation,
de la teinture des blondes sans déformation.
d'une mesure de précision pour mesurer le brôme en telle petite partie que ce soit.
de l'enraiement subit des voitures par la pression des pieds du cocher, pour éviter les accidents.
des affuts à deux glaces pour éviter d'exposer des assiègés aux projectiles horizontaux, au moment où ils visent.
de la quadrature du cercle par le poids égal d'un rond et d'un ou plusieurs carrés de papier.
de l'imitation de la voix d'un enfant criant.
d'un compas de raccourci pour la sculpture.
d'un cachet à souche.
d'un photomêtre centigrade.
d'un appareil à mouvements rectilignes avec ou sans crans, remplaçant avec avantage la manivelle du cordon de lumière économisant 80 p °/o sur le gaz des escaliers et accès.
des vitraux et inscriptions en gélatine découpée voir les 22 descriptions de ses brevets.

Auteur

d'une grammaire de lecture pour sans notions préalables apprendre à lire sans maitre.
d'un indicateur pour étudier les 24 gammes du piano sans faire de fausses note ni mauvais doigters.
d'une méthode de musique en prose.

de diverses romances, quadrille, polka.
de la musique indicative avec lignes conductrices de chaque note de l'air à sa touche de clavier, les valeurs ont pour indication non artistique l'espace qu'il y a entre chaque note.
il enseigne le portrait en miniature, le paysage à l'huile, la flûte, le violon,et le piano, boulevart des italiens 25.
inv : d'un pannotype pour tracer les notes de toutes hauteurs et de toutes valeurs de sa diatonie.

= [Du 7 juin.] Entre toutes les collections précieuses qui font de Paris le centre unique du monde, l'une des moins connues est, à coup sûr, celle des plans en relief de nos principales villes de guerre.

Ouverte pendant peu de jours, — du 1er mai au 15 juin de chaque année, — à une époque où l'on songe plus à gagner la campagne qu'à visiter les monuments, située dans un quartier perdu, cette collection occupe la presque totalité des vastes combles de l'hôtel des Invalides. Là, reposent sur des tables immenses une longue suite de villes, de forteresses et de ports de mer en miniature. Construits avec grands soins d'après une échelle exacte, ces plans sont dans tous leurs détails d'une fidélité inouïe. C'est la perfection du joujou réunie à toutes les savantes certitudes de la topographie. Voici la ville que vous connaissez, avec ses rues, ses monuments,

ses promenades. Si vous en franchissez les portes, vous retrouvez la campagne et pouvez reconnaître avec surprise les lieux où vous vous promeniez jadis. C'est le même chemin sinueux, c'est la même petite maison, c'est le même ruisseau ; chaque champ a sa séparation, chaque haie dresse ses minces arbustes; il n'y a pas jusqu'à ces deux peupliers que vous ne retrouviez perdus au milieu de la prairie voisine.

On ne saurait imaginer combien ce voyage de nouvelle sorte a d'attrait pour celui qui se souvient. Plus d'un visiteur a peine à se détacher de sa ville natale.

Les ouvriers spéciaux qui sont chargés de ces travaux les exécutent soit sur des levers dont ils suivent minutieusement toutes les cotes, soit encore après avoir poussé eux-mêmes une reconnaissance exacte de la nature des lieux. Ils complètent aussi les plans des villes dont on a étendu les moyens de défense.

La collection, dont les premières pièces remontent à la fin du dix-septième siècle, comprend aujourd'hui vingt-six places fortes de diverses classes, sept ports de mer et dix-huit forteresses. Différents d'aspect, ces modèles sont autant de points de vue qui rappellent les Alpes et leurs sommités pittoresques ; le Midi et ses terrains brûlés par le soleil; l'Est, avec ses vastes prairies et ses toits d'ardoise; le Nord, avec ses murailles de briques et ses hautes cathé-

drales. Parmi les plus pittoresques, on peut citer Grenoble et surtout Constantine. Fait sur les lieux par deux amateurs, ce dernier plan a coûté douze années de travail. — Des morceaux de liége ont seuls été employés dans sa construction et on en a tiré le plus merveilleux parti. Grâce à l'aspect tout particulier de ces bois, dont l'Afrique pouvait fournir d'ailleurs de beaux échantillons), on a saisi avec une incroyable fidélité l'aspect sauvage des ravins effrayants qui fortifient naturellement la ville.

[Du 8 juin.] = *Epîtres d'un étranger : la première aux hommes de lettres sur la propriété littéraire*, traduite d'après l'allemand de Boniface Mild. — Se trouve à Amiens et chez les principaux libraires des départements.

On le voit, l'auteur ne veut pas de la publicité des libraires parisiens. — C'est une ingratitude dont il supportera doublement la peine, car nous sommes sûr que son livre aurait eu dans la capitale un succès fou.

Quant à cette traduction d'après l'allemand, nous n'en croyons rien. Il est possible, il est certain même que M. Mild est Allemand, mais il est aussi certain que, en cette occasion, il a voulu se donner le divertissement d'écrire en français ; — divertissement dont ses lecteurs ne peuvent manquer de prendre leur bonne part.

M. Boniface Mild débute par une dédicace assez drôle :

DÉDICACE

A MONSIEUR THÉOPHILE GAUTIER.

« Vous vous êtes mainte fois, sans me connaître, retourné, Monsieur, quand je passais devant vous dans les rues de Paris.

« Apprenez par cette dédicace quel était ce maigre Monsieur, qui vous a peut-être inspiré votre roman de *la Momie*. Quant à moi je n'ignorais déjà plus depuis longtemps quel était ce gros Monsieur à la bonne figure.

« J'aurai bien du plaisir, si vous voulez lire entre les lignes de cette dédicace tout ce que vous souffririez qu'on vous dise en fait de choses agréables ; mais vous préférerez peut-être me devoir d'être désormais affranchi d'une corvée.

« Comme vous voudrez, Monsieur, comme vous en déciderez, ainsi l'aurai-je parfaitement mérité. »

« B. MILD »

« Paris, le 30 février 1858. »

Ne prolongeons pas, du reste, l'illusion de nos lecteurs : la suite est loin de répondre à la singularité de ce début. Dès lors, nous pataugeons dans un dédale de sorties incompréhensibles et d'allusions entortillées. Sous le prétexte de propriété littéraire, M. Boniface Mild ne voit, n'entend que lui : « Je suis Allemand ! vous crie-t-il à tue-tête.

J'appartiens à cette malheureuse nation dans laquelle M. Nefftzer, de *la Presse*, ne voulait jadis voir que trente et quelques millions de bêtes de somme et à laquelle M. Edmond Texier, du *Siècle*, prêta une littérature on ne peut plus obscure... »

..... Comme si le jugement des nationalités appartenait en dernier ressort à M. Nefftzer de la *Presse* (quand il en était), — et comme si M. Edmond Texier était l'arbitre suprême de notre critique littéraire ! Il est réellement heureux pour MM. de Sacy et Saint-Marc Girardin que M. Boniface Mild n'ait pas jeté les yeux sur les *Débats*.

[Du 9 juin.] — Les Rouennais continuent à faire, sous prétexte de réclames, de véritables morceaux oratoires. Voici l'un des derniers monuments de ce genre :

RÉPONSE AU BRUIT QUI COURT.

« Le bruit a couru par la ville que la Liquidation du *Grand Saint-Maclou* n'était pas sérieuse, — qu'il s'agissait d'une ruse employée pour attirer la majorité des Rouennais crédules, — mais qu'en réalité toutes les belles promesses faites ne seraient en rien tenues.

« Bien au contraire !

« Ceux qui ont dit cela pourraient être nommés, — mais à quoi bon ? la loi s'y oppose, et puis ce sont

des Tailleurs et des Concurrents aux abois... n'est-ce pas pardonnable ?

« Ce sont de pauvres diables aussi mal partagés du sort que je le suis moi-même, — mais qui, plus persévérants que je le serai jamais, préfèrent garder leur collier de misère à l'essai d'un nouvel essor.

« Honneur au courage malheureux !

« Pour répondre aux malveillances, — j'ai déclaré être tout disposé à solder ce que je possède, — même à ceux de mes confrères qui me haïssent le plus, — bien que je ne leur fasse jamais de tort, — car moi seul suis en droit de me plaindre de tous les vilains tours que je me suis joués.

« D'abord, en abandonnant la *Nouveauté*, où je gagnais tout ce que j'ai mangé dans la Confection.

« Ensuite, en venant m'établir quasi-Tailleur à Rouen, une ville où les Tailleurs seront bientôt plus nombreux que les habitants.

« En définitive :

« J'offre à tous mes ennemis et mes amis de leur partager ce qui me reste, s'ils veulent m'en donner, *sur l'heure*, le quart de ce que ce reste m'a coûté.

« Je fais plus :

« Je donne tout mon magasin, contenant et contenu, pour le prix qui me sera offert, — car, une fois encore, oui, je quitte Rouen.

« Oui, je quitte la Confection, »

« Bien résolu de n'y jamais rentrer !

« CORBIN,

« Administrateur-Propriétaire du *Grand Saint-Maclou*,
« 81, rue Impériale à l'angle de la rue Coquerel. »

BEAUX-ARTS.

M. Jouffroy vient d'achever la composition d'un groupe qui est destiné à renouveler le succès de son *Premier secret*. Ce groupe, dont les personnages sont presque de grandeur naturelle, représente la Pudeur résistant au Désir. Rien de plus gracieux et de plus pur à la fois que la manière dont le sculpteur a su rendre ce sujet délicat. L'Amour a toutes les pétulances calines des enfants de l'Albane ; la jeune fille, charmante de grâce contenue, rappelle les exquises traditions de l'art antique.

LIVRES

Le major Tannay. *Térence*, traduction en vers, 1 vol. (Impr. De Soye et Bouchet.) — C'est sous le chaud soleil du Brésil qu'est éclose cette version nouvelle. Nul, mieux que son auteur, n'a su mettre à profit les loisirs d'une glorieuse retraite. On aime à y retrouver cette élégance de style, cet esprit de bonne compagnie, ce rhythme si pur et si harmonieux qui charmaient dans l'auteur des *Adelphes* l'élite de la société romaine. — Les dessins de Pauquet donnent un nouveau prix à ce volume parfaitement imprimé.

— *Nobiliana*, par Alphonse Chassant (chez Aubry). — Jamais recueil d'*ana* n'a été plus de circonstance ; jamais aussi ouvrage de circonstance n'a été publié avec plus grand soin. L'éditeur a prodigué son meilleur papier, ses plus élégants

fleurons ; d'ingénieux blasons allégoriques y rompent heureusement l'aspect généralement un peu confus des compilations de ce genre.

— *L'Algérie*, ce qu'elle est et ce qu'elle doit être, par Clément Duvernois (chez Rouvier). — L'auteur connaît l'Algérie ; il y a vécu, comme journaliste, d'une vie essentiellement militante et précieuse pour l'observateur. Son livre joint une rare liberté d'allures à la connaissance parfaite du sujet. — Un fort volume : 4 fr.

— De son côté, un jeune écrivain devenu sergent de tirailleurs indigènes pour la plus grande gloire de l'archéologie africaine, M. le baron Henri Aucapitaine vient, dans une étude substantielle sur les *Confins militaires de la Grande Kabylie* (chez Maquet), d'élucider l'ancienne topographie d'un pays qui se rattache désormais trop au nôtre pour qu'il n'importe pas de le bien connaître.

— La bibliographie normande s'est enrichie de deux petits volumes : — *Une visite au Jardin des Plantes*, par G. Pennetier, où la botanique s'est parée de toutes ses grâces narratives ; — et un petit voyage sentimental, *De Havre par monts et par vaux*, dû à la plume d'un anagrammatiste humoristique qui a nom Claude Mucih. (Chez Ailaud, à Rouen.)

— *Idéal*, par Pr. Blanchemain. L'auteur auquel nous devons déjà la publication des œuvres complètes de Ronsard et de Vauquelin des Yveteaux est trop connu dans le monde des lettres pour qu'il soit besoin de recommander ce petit recueil de gracieuses poésies.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Pour paraître le 15 juin.

SAVOIE ET PIÉMONT.

CAUSERIES

FRANCO-ITALIENNES

PAR

ETIENNE PALL.

Un gros volume in-8°, papier vélin, avec notes justificatives et documents inédits.

PRIX : CINQ FRANCS.

Première partie. — Des frontières. — GENÈVE. — Les hommes de Genève. — CHAMBÉRY. — Les hommes de Chambéry. — LA SAVOIE EN 1858. — Les hommes de Savoie. — La Savoie historique, pittoresque et politique. — TROIS ÉTÉS A AIX-LES-BAINS. — Histoires et anecdotes. — Trente silhouettes. — Le chemin de fer Victor-Emmanuel. — DE CHAMBÉRY AU MONT-CENIS. — Les Charmettes. — Les femmes d'aujourd'hui. — Trois nuits à la grande Chartreuse.

Deuxième partie. — LE PIÉMONT. — Les hommes politiques. — Profils et statuettes. — DOCUMENTS ET NOTES JUSTIFICATIVES.

En vente :

A TURIN, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Dépôt à la librairie TARIDE, 2, *rue Marengo*,

PARIS.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

REVUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

1796-1858

Les villes de Genève, Lausanne et généralement la partie de la Suisse qui borde le lac Léman, se trouvent dans des conditions favorables soit aux études en elles-mêmes, soit à une saine appréciation des œuvres littéraires de tous les pays. Le mouvement européen, très-manifeste dans les grandes capitales, n'y est pas absolument concentré; on peut même dire qu'il ne s'y trouve pas représenté d'une manière parfaitement exacte. Pour certaines questions on le trouve quelquefois trop anglais à Londres, trop français à Paris, trop allemand à Berlin. Au contraire, dans quelques pays comme la Suisse, particulièrement la Suisse française, les idées répandues çà et là en Europe viennent se rencontrer et s'amalgamer. Elles s'y neutralisent dans ce qu'elles ont de trop absolu ou d'hostile les unes envers les autres, et peuvent alors se répandre au moyen d'un journal sous une forme plus vraie, plus modérée, plus acceptable.

La Bibliothèque Universelle a compris ce genre d'influence, et le public lui en a su gré; car aucune Revue sur le continent ne peut se vanter d'une durée aussi longue que la sienne, ni probablement d'une absence aussi complète de défiance et de mauvais vouloir.

Le moment actuel est favorable à ce journal, et lui permet de commencer avec résolution une nouvelle période, après SOIXANTE DEUX ANS D'EXISTENCE.

Les agitations politiques se calment en Suisse. L'atmosphère y devient plus saine pour les œuvres littéraires, plus appropriée à une Revue qui, dans les moments les plus agités, a su entretenir ses lecteurs uniquement d'intérêts moraux et intellectuels, sans s'occuper des questions irritantes de la

politique ou de controverses religieuses. La vie littéraire et scientifique, ancienne et vivace à Genève, répandue aussi dans d'autres villes de la Suisse, cette vie qui se manifeste par une infinité de sociétés, de cours publics et de productions locales, ne peut que prendre une nouvelle activité. En même temps les villes et les pays se rapprochent. Cette année même, en Suisse les villes principales vont se toucher par un chemin de fer. Leurs écrivains, qui déjà se connaissent et s'entendent, s'entendront mieux encore, heureux qu'ils sont de n'être pas divisés, comme on l'est quelquefois ailleurs, par des questions de places ou par des rivalités personnelles. Cette même cause, l'extension des chemins de fer, attire sur les bords du lac de Genève un nombre toujours croissant d'étrangers, parmi lesquels se trouvent des artistes, des littérateurs et des savants du premier ordre. Ils ne traversent pas le pays, ils y séjournent, retenus par le charme d'une nature admirable. Leur présence réchauffe et éclaire ceux qui se trouvent en contact avec eux, et leurs idées, leurs conseils secondent les rédacteurs d'un journal littéraire, si même ces voyageurs d'élite ne sont entraînés à publier quelques-uns de leurs écrits dans une Revue indépendante et impartiale, étrangère aux coteries et aux partis, *universelle* dans ce sens qu'elle s'adresse à tous les hommes éclairés de tous les pays.

Nous venons de définir le titre du journal comme les rédacteurs le comprennent. Leur but est de s'adresser à tout le monde, mais non de parler de tout. Ils mettent de côté, avons-nous dit, la passion et l'âpreté qui enveniment si souvent les discussions théologiques et politiques ; ils publient dans, une partie distincte et supplémentaire, les articles de science pure, ne laissant dans le corps du journal que ceux qui sont propres à intéresser le public en général ; enfin ils se sont toujours imposé une restriction qu'ils estiment de bon goût et facile à suivre, celle de ne jamais s'écarter des convenances, de telle sorte que leur journal peut être lu en

famille et laissé sans scrupule sur toutes les tables.

La Bibliothèque Universelle, Revue Suisse et Étrangère, paraît à Genève, le 20 de chaque mois : elle se compose d'un cahier de 160 pages, dans lequel entrent des articles originaux, tels que nouvelles, voyages, études sur des sujets littéraires, historiques, philosophiques, etc. des revues d'ouvrages divers sur ces mêmes objets, et enfin un *bulletin bibliographique*, dans lequel les livres anglais, allemands et italiens sont indiqués successivement ou analysés avec la même attention que les ouvrages écrits en français.

On s'abonne à Paris, à la librairie de C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour l'Etranger.

A côté du journal proprement dit, et broché en un même cahier si on le désire, la direction publie, également le 20 de chaque mois, un cahier scientifique d'environ 100 pages intitulé Archives des sciences physiques et naturelles. Il est destiné aux personnes qui s'intéressent particulièrement aux sciences, et contient des articles originaux et une revue des découvertes scientifiques. Les *Archives* sont rédigées par un comité spécial.

Le prix d'abonnement aux *Archives* est le même que celui pour la partie littéraire, 25 francs par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour les autres pays.

L'abonnement aux deux parties réunies (*Bibliothèque Universelle* et *Archives*) est de 50 fr. pour la France, le port en sus pour les autres pays.

N. B. Les ouvrages dont on remettra un exemplaire chez M. C. Reinwald, libraire, rue des Saints-Pères, 15, à Paris, seront annoncés ou analysés dans la Bibliothèque Universelle ou dans les Archives.

DE SOYE et BOUCHET, impr., 2, place du Panthéon. Paris.

1858. — Numéro 17.

DU 11 AU 20 JUIN 1858.

Un article pour cent francs, s'il vous plaît? — Trait de mâle noblesse. — Ce que les nouvelles à la main du dix-neuvième siècle doivent à l'*Almanach des Muses*. — La vidange à ses fanatiques. — Quatre périodiques nouveaux. — Gare aux chemins de fers! — Délicatesse d'un brasseur. — *La Semaine des Enfants*. — Une école préparatoire de l'Académie et de l'Institut. — Ses petites prodigalités. — La grippe et les employés du *Berquin*. — Conseils donnés par *la Critique morale* à Sainte-Beuve et au ministère d'État. — Balzac et Casimir Delavigne ressuscités par la *Revue spirite*. — Interrogatoire d'un suicidé. — Piquantes révélations. — M. Louis Quicherat et le Dictionnaire de l'Académie. — M. Gagne le journalophage. — Catalogue exact des œuvres de M. Hubert Le Bon. — Une histoire de mère d'actrice.

[Du 11 juin.] = Une chasse des plus piquantes s'organise en ce moment dans le monde des lettres : — on pourrait l'appeler la chasse au critique.

Voici le fait aussi enveloppé toutefois que l'exige sa délicate nature.

Un auteur dont les loisirs égalent la fortune a consacré vingt années de sa vie à la confection d'un grand ouvrage. Le grand ouvrage fini, il a voulu se donner la satisfaction de le faire éditer, — à ses frais, bien entendu. Une fois brochés, les exemplaires en furent répartis avec soin dans le monde qui dispose de la publicité, et l'auteur

attendit, non sans certaine émotion, le retentissement qui allait se faire autour de son œuvre.

Malheureusement, il en resta là.

Au bout de quelques mois d'espérance et de désillusion, il rencontre chez un ami commun un auteur en renom auquel il expose ses mécomptes et dont il reçoit cette réponse :

« Rien de plus facile à vous expliquer, mon cher monsieur. Si la critique fait vivre et prospérer les travaux d'autrui, il faut aussi qu'elle vive des siens. Sacrifiez six billets de cent francs, et s'ils sont bien placés, vous aurez une demi-douzaine d'articles. »

M. X*** a pris le conseil au sérieux et il offre autant de bancknotes qu'on voudra mettre de comptes-rendus à sa disposition.

Avis aux amateurs.

= Un de ces redoutables et spirituels critiques de salon qui savent si bien juger et tuer d'un mot les œuvres médiocres, comparait dernièrement le roman *Un jeune homme pauvre*, de M. Octave Feuillet, à un magasin de nouveautés dont l'étalage magnifique cacherait des rayons vides. Nous ne voulons point entrer ici dans le vif de la discussion que peut soulever cette opinion ; mais sans la repousser et surtout sans la combattre, qu'il nous soit permis d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le passage suivant que nous citons textuellement.

Le jeune homme pauvre, bon gentilhomme *dauphinois*, a caché son nom, mais juge à propos sans rime ni raison de le révéler à une vieille demoiselle bretonne fort entichée de noblesse et dont la famille au treizième siècle a été alliée à la sienne. Ici, nous laissons la parole à M. Octave Feuillet :

« — Je ne sais, mademoiselle, si le nom des Champcey d'Hauterive vous est connu ?

« — Je connais parfaitement les Champcey d'Hauterive qui sont une excellente famille du Dauphiné. Quelle conclusion en tirez-vous?

« — Je suis aujourd'hui le représentant de cette famille.

« — Vous ? — dit Mlle de Porhoël en faisant une halte subite; vous êtes un Champcey d'Hauterive ?

« — MALE, oui, mademoiselle. » — (*Revue des Deux-Mondes*, N° du 15 mai 1858, p. 56.)

A cet aveu rempli d'audace, mais qu'heureusement M. Champcey d'Hauterive ne veut pas corroborer, pièces en main, Mlle Porhoël reste tout ébaubie, moi tout saisi, et vous aussi, lecteur, du moins, je l'espère, pour peu que vous ayez l'âme sensible et pudique.

[Du 12 juin.] = Le dédain qu'on professe de nos jours pour l'*Almanach des Muses* nous paraît fomenté par les secrètes machinations de plagiaires qui de temps en temps sont bien aises d'y puiser des histoires toutes faites.

Pas plus tard qu'hier, en feuilletant l'almanach de 1770, nous sommes tombé sur une petite pièce qui a fait, depuis tout au plus trois semaines, les délices de la capitale. Il est vrai que, pour compléter le travestissement de cette fausse nouvelle à la main, on l'avait mise en mauvaise prose. Nous réparerons, en publiant l'original, cet acte de mauvaise foi.

Le Basson

Jusqu'aux genoux, trois puissans villageois
Tenoient Lucas enfoncé dans la glace,
Qui, reniflant et soufflant dans ses doigts,
Faisoit très laide et piteuse grimace.
« Eh ! mes amis, pour Dieu ! faites-lui grâce, »
Dit un passant qui plaignait le pitaud.
« Monsieur, répond le sacristain Thibaud,
De notre bourg c'est demain la grand'fête ;
J'y chanterons l'office en faux-bourdon,
Et ce gros gars qui crie à pleine tête,
Je l'enrhumons pour faire le basson. »

= Nos lecteurs doivent nous rendre cette justice : nous enregistrons avec le plus grand soin (pour servir à l'histoire du progrès de l'humanité) tous les aveux qui échappent à nos contemporains. Au nombre des plus précieux, se trouve sans contredit celui que vient de publier M. le docteur Grout dans le *Guide de la fabrication des engrais* de M. Rohart. (Paris 1858, in-8°, 346-VII pages.) — Il s'agit d'un nouveau système de vidanges.

« Je suis très-content des procédés dont se sert la Société des engrais naturels pour l'extraction des vidanges. Cette entreprise a réalisé, etc..... ; son action est prompte, propre.....

« *Signé* : Grout, docteur-médecin.

« *N. B.* La désinfection a été si complète que je regrette d'avoir fait partir à la campagne ma femme et mes trois enfants et mon locataire, M. X***. »

4 Octobre 1857.

Si, au mois d'octobre, le docteur Grout a éprouvé de si vifs regrets, quelle ne doit pas être la douleur de cet infortuné par les chaleurs que nous ressentons aujourd'hui! Plaignons madame Grout, plaignons les jeunes Grout, plaignons le locataire, mais plaignons surtout le docteur, si incomplétement désinfecté!

[Du 14 juin.] = Périodiques nouveaux : *La Gazette des Transports*, journal des expéditeurs et des destinataires. Directeur : Beauclair, 29, rue Neuve-Coquenard. — Nous paraît surtout instituée dans le but de taquiner les administrations de chemins de fer vis-à-vis desquelles elle voudrait se poser en mandataire des expéditeurs de marchandises.

— *Le Journal des Brasseurs*, paraissant le jeudi, 5, rue Coq-Héron. — Dans un feuilleton qui roule sur les appareils colossaux dont disposent les grandes brasseries de Londres, et surtout celle de Truman et Cie, nous remarquons ce passage :

« Après l'opération du brassage, on pompe le moût dans une chaudière de cuivre où on le fait bouillir avec le houblon. L'établissement possède cinq chaudières de cette espèce. Chacune d'elles contient trois à quatre mille barriques. Notons ici qu'il y a quelques années, l'un des ouvriers ayant eu le malheur de se laisser tomber dans une de ces chaudières, y trouva naturellement une mort instantanée. Dans cette circonstance tout le contenu de la chaudière fut immédiatement vidé dans le ruisseau. C'était une perte réelle d'au moins vingt-cinq mille francs. Un pareil acte fait le plus grand honneur aux sentiments de *délicatesse* de cette maison princière. »

— *La Semaine des Enfants.* « A pour but de faire naître chez ses jeunes lecteurs le goût de la lecture, en excitant chez eux un vif intérêt. »

Ce journal est édité par Hachette et Lahure. « La situation de notre maison, disent ces Messieurs, nous mettait à même de choisir nos rédacteurs parmi l'élite des écrivains qui se sont consacrés à la jeunesse. Nous n'hésiterons pas à prodiguer les cartes, les nouvelles et les anecdotes historiques, etc. »

En attendant ces prodigalités, le spécimen que nous avons vu contient de charmants dessins de Foulquier.

— *Journal du Crédit départemental et des Comptes rendus des travaux de l'Académie univer-*

selle des arts et manufactures. Rédacteur en chef : Rigo, 39, rue d'Enghien.

Tâchons, si c'est possible, de nous rendre raison de ce titre compliqué. « Les fondateurs du *Crédit départemental* veulent résoudre d'une manière pratique la question du crédit agricole dont *aucune institution* n'a su jusqu'ici s'occuper avec efficacité. » (Qu'en dit le *Crédit foncier de France?*) Un petit avis que nous remarquons en outre sur la couture dudit journal nous paraît étendre singulièrement le cercle des opérations de cette Société si exclusivement agricole. En effet, d'après cet avis, le Crédit agricole consentirait à se charger, sous la raison sociale Claudon et Ce, de la vente et de l'achat des valeurs mobilières, des conversions de titres, dépôts et retraits d'actions, encaissements d'intérêts et de dividendes ; il reçoit aussi les capitaux disponibles en dépôt ; il constitue des rentes viagères et reçoit au besoin des assurances sur la vie.

Quant à l'Académie des arts, manufactures, sciences, musique, belles-lettres et beaux-arts (dont nous avons déjà eu l'insigne honneur de nous occuper), quel est son but ?

Ici encore, c'est le texte même du journal qui nous répondra sans hésiter :

« C'est l'*école préparatoire* de l'Académie française et de l'Institut.... »

En attendant que les élèves de cette école pré-

paratoire endossent l'habit à palmes, on ne leur y ménage pas les récompenses, sans doute à titre d'encouragement.

Nous voyons que depuis le 10 décembre 1857, c'est-à-dire depuis six mois, ont été décernées : 1° cinq abeilles d'or et diamants ; 2° vingt-deux médailles d'honneur ; 3° vingt médailles de première classe ; 4° quinze médailles de deuxième classe ; 5° vingt-sept mentions honorables et deux citations favorables. — Total : quatre-vingt-onze encouragements.

Nous voudrions pouvoir redire à la postérité le nom de tous ces lauréats, mais la liste en serait trop longue. En attendant l'apogée de leurs carrières diverses, contentons-nous du moins d'engager pour aujourd'hui les échos du Palais Mazarin à retenir les noms harmonieux de Mme Ben-Ted-Ja, Chalopin, Baraghon de Fort-Rion, Trotignon, Lina-Jaunez de Sponville, Théodore de Lamarre de Mouchaux, Mars de Frise, Populus, etc.

= Le *Berquin* s'est dernièrement excusé du retard apporté à la publication de ses numéros, en informant que la grippe avait gravement incommodé ses employés. Nous ne connaissions pas encore celle-là !

= Il y a critique et critique. Voici la manière dont un journal, — qui, par surcroît de coquetterie, s'appelle *la Critique morale*, — entend la sienne. Nous en sommes à la conclusion d'un compte rendu du

dernier drame représenté au théâtre Beaumarchais :

« Nous signalons ce drame à M. Sainte-Beuve, le président de la commission instituée pour récompenser l'auteur de la pièce la plus morale. Depuis quelques années, le prix n'a pu être décerné, faute d'une œuvre remplissant les conditions exigées. Convaincu que *le Contrat rompu*, de M. Taillade, est *complétement* digne de cette marque de distinction, nous engageons les membres de cette commission à assister à la représentation de ce drame, et nous sommes *certain* qu'ils partageront tous notre avis. Soutenir le bien, c'est décourager le mal.

« M. Bartholy, le directeur du théâtre Beaumarchais, est un homme habile et intelligent, qui mérite de monter en grade. L'administration *devrait* lui accorder, comme une récompense, le privilége du théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont on fait un *déplorable usage.*

« COUTANT. »

Mai 1858.

= Que les amateurs du classique se rassurent, qu'on ne nous vienne plus parler de décadence littéraire! Grâce à la *Revue spirite*, nous allons voir revivre nos plus belles périodes. Parmi les matières qui composeront les plus prochains numéros, ce recueil ne nous annonce-t-il pas sérieusement un roman de mœurs, par l'*Esprit* de Balzac, et une demi-tragédie par l'Esprit de Casimir Delavigne! Bientôt nous allons voir toutes les pléiades du temps passé travailler de plus belle au profit des vivants. Dentu sera sollicité d'éditer de nouveaux chants d'Ho-

mère, Froissart fera servir les caractères elzeviriens de Janet à une nouvelle édition de ses *Chroniques*, revue et corrigée par lui-même, et Molière, armé d'un manuscrit à faveurs roses, viendra demander humblement une lecture à M. Empis. Que de merveilles nous prépare ce système merveilleux d'évocations spirites appliqué aux petits besoins de l'époque!

En attendant cette manne bienfaisante, nous ne pouvons résister au désir de donner à nos lecteurs un échantillon des entretiens que cette Société se permet d'avoir avec de pauvres âmes en peine. L'extrait ci-joint est complet et scrupuleusement transcrit :

UN SUICIDÉ.

Les journaux ont dernièrement rapporté le fait suivant : « Hier (7 avril 1858), vers les sept heures du soir, un homme d'une cinquantaine d'années, et vêtu convenablement, se présenta dans l'établissement de la Samaritaine et se fit préparer un bain. Le garçon de service s'étonnant, après un intervalle de deux heures, que cet individu n'appelât pas, se décida à entrer dans son cabinet pour voir s'il n'était pas indisposé. Il fut alors témoin d'un hideux spectacle : ce malheureux s'était coupé la gorge avec un rasoir, et tout son sang s'était mêlé à l'eau de la baignoire. L'identité n'ayant pu être établie, on a transporté le cadavre à la Morgue. »

Nous avons pensé que nous pourrions puiser un enseignement utile à notre instruction dans un entretien avec l'Esprit de cet homme. Nous l'avons

donc évoqué le 13 avril, par conséquent six jours seulement après sa mort.

1. Je prie Dieu Tout-Puissant de permettre à l'Esprit de l'individu qui s'est suicidé le 7 avril 1858 dans les bains de la Samaritaine de se communiquer à nous. — R. Attends... (Après quelque secondes) : il est là.

Remarque. — Pour comprendre cette réponse, il faut savoir qu'il y a généralement dans toutes les réunions régulières, un esprit familier : celui du médium ou de la famille, qui est toujours présent sans qu'on l'appelle. C'est lui qui fait venir ceux qu'on évoque, et, selon qu'il est plus ou moins élevé, sert lui-même de messager ou donne des ordres aux esprits qui lui sont inférieurs. Lorsque nos réunions ont pour interprète Mlle Ermance Dufaux, *c'est toujours l'Esprit de saint Louis qui veut bien y assister d'office ;* c'est lui qui a fait la réponse ci-dessus.

2. Où êtes-vous maintenant ? — R. Je ne sais.... Dites-le-moi, où je suis?

3. Vous êtes rue de Valois (Palais-Royal), n° 35, dans une assemblée de personnes qui s'occupent d'études spirites et qui sont bienveillantes pour vous. — R. Dites-moi si je vis..... J'étouffe dans le cercueil.

4. Qui vous a engagé à venir à nous ? — R. Je me suis senti soulagé.

5. Quel est le motif qui vous a porté à vous suicider ? — R. Suis-je mort ?... Non pas... J'habite mon corps... Vous ne savez pas combien je souffre !... J'étouffe... Qu'une main compatissante essaie de m'achever !

Remarque. — Son âme, quoique séparée du corps, est encore complétement plongée dans ce que l'on pourrait appeler le tourbillon de la matière corporelle ; les idées terrestres sont encore vivaces ; il ne croit pas être mort.

6. Pourquoi n'avez-vous laissé aucune trace qui

pût vous faire reconnaître? — R. Je suis abandonné; j'ai fui la souffrance pour trouver la torture.

7. Avez-vous maintenant les mêmes motifs de rester inconnu ? — R. Oui; ne mettez pas un fer rouge dans la blessure qui saigne.

8. Voudriez-vous nous dire votre nom, votre âge, votre profession, votre domicile ? — R. Non... à tout non...

9 Aviez-vous une famille, une femme, des enfants? — R. J'étais abandonné ; nul être ne m'aimait.

10. Qu'aviez-vous fait pour n'être aimé de personne ? — R. Combien sont comme moi ! Un homme peut être abandonné au milieu de sa famille, quand aucun cœur ne l'aime.

11. Au moment d'accomplir votre suicide n'avez-vous éprouvé aucune hésitation ? — R. J'avais soif de la mort... j'attendais le repos.

12. Comment la pensée de l'avenir ne vous a-t-elle pas fait renoncer à votre projet ?—R. Je n'y croyais plus; j'étais sans espérance. L'avenir, c'est l'espoir.

13. Quelles réflexions avez-vous faites au moment où vous avez senti la vie s'éteindre en vous? — R. Je n'ai pas réfléchi ; j'ai senti... Mais ma vie n'est pas éteinte... mon âme est liée à mon corps... Je sens les vers qui me rongent.

14. Quel sentiment avez-vous éprouvé au moment où la mort a été complète? — R. L'est-elle ? etc., etc.

(Extrait du N° 6, juin 1858.)

[Du 16 juin.] = Nous lisons dans la *Correspondance littéraire* du mois de juin, à propos du Dictionnaire de l'Académie où M. Louis Quicherat, travaillant à la dernière édition de son Dictionnaire français-latin, a été amené à constater plus d'une

imperfection, sans cesser pour cela d'en apprécier le mérite :

« Fort long est le catalogue des mots que le savant lexicographe a dû inscrire dans son vocabulaire et que l'illustre compagnie en corps a proscrits, bien qu'individuellement ses membres ne se gênent point pour les employer journellement en prose comme en vers; ressemblant fort en cela à ces prédicateurs (du temps passé, cela va sans dire), qui étaient les premiers à enfreindre les préceptes de morale qu'ils voulaient inculquer à leurs auditeurs. C'est à ne pas en croire ses yeux en lisant qu'elle a mis hors la loi des mots comme *assombrir*, *câliner*, *civilisateur*, *constatation*, *démoraliser* et ses dérivés, *détournement*, *éditer*, *élogieux*, *élucider*, *s'entre-tuer*, *exonérer*, *obèse*, *plèbe*, *sauvegarder*, *statuette*, *surexiter*, *torrentiel*, *trôner*, *vulgarité*, etc., etc., etc.

« Ce n'est pas tout : les définitions fabriquées par les arbitres souverains de notre langue prêtent souvent bien à rire. Cherchez par exemple les trois mots *antre*, *caverne* et *grotte*. Voici comment l'Académie les explique : 1° *antre*, caverne, grotte naturelle ; 2° *caverne*, antre, grotte ; 3° *grotte*, antre, caverne. Donnez-vous la peine de jeter un regard sur les mots *badiner* et *folâtrer*, *étonnement* et *surprise*, *élevé* et *haut*, *fécond* et *fertile*, *charge*, *fardeau* et *faix*, et vous serez ravi de voir le même toujours expliqué par le même. C'est là un procédé fort commode et dont nous croyons que l'Académie s'est réservé le monopole, car elle est seule à l'employer. »

[Du 17 juin.] = Grande nouvelle! M. et Mme Gagne ont quitté Montélimart, devenu désormais trop étroit pour leur rayonnement littéraire. Lancés des confins de la Drôme sous les arcades du Pa-

lais-Royal, ils n'ont pris haleine que pour annoncer à la capitale ébahie la confection d'un nouveau recueil. Nous n'en donnons que le titre, et l'on conviendra qne c'est bien assez :

« Le *Journalophage* ou le Mangeur de journaux, satire anti-journal, à réveils ou refrains, paraissant quand il peut ; par M. Gagne tout seul, avocat, homme de lettres, auteur de l'*Unitéide* ou la Femme Messie, poëme universel en douze chants et 60 actes du *Théâtre du Monde*, en vente au prix de 5 fr. chaque de la *Monopanglotte* ou Langue universelle, du Suicide, etc.; directeur du *Théâtre du Monde*, Athénée universel rue de Valois, Palais-Royal, 35, et galerie de Valois, 123, où se font des séances littéraires et artistiques tous les dimanches à deux heures, et toute espèce de cours et concerts, etc. Prix : 15 centimes ; chez l'auteur, rue de Valois, Palais-Royal, 35, et galerie de Valois, 123, et chez tous les libraires et marchands de nouveautés. »

[Du 18 juin.] = Nous avons donné, si l'on s'en souvient, une circulaire par laquelle M. Hubert Lebon annonçait aux éditeurs de France son intention de créer et rédiger exclusivement deux journaux religieux. Le premier a paru : c'est *l'Ange des joies intérieures*, journal des réunions pieuses, sous les auspices de Notre-Dame-de-Fourvière. On adresse les abonnements à M. Bonnepart, marchand d'objets de piété à Lyon.

La couverture de ce journal nous a révélé que la littérature religieuse avait ses Dumas, ses Féval et ses Ponson, si nous pouvons nous permettre de donner ces noms profanes comme termes de comparaison. De 1840 à 1858, M. Hubert Lebon a publié cent treize ouvrages de divers formats dont on trouvera le détail ci-après :

SUR LA SAINTE COMMUNION.

« Festin des anges, éditeur Périsse, à Lyon. — « Délices du pieux communiant, édit. Périsse, à « Lyon. — Le Ciel trouvé sur la terre, édit. Del- « sol, à Toulouse. — La sainte Communion, c'est « ma vie, édit. Mame, à Tours. — La Table sainte, « c'est le ciel sur la terre, édit. Périsse, à Lyon. — « Mes Heures avec Jésus, édit. Girard, à Lyon. « Le Noviciat des cieux, édit. Périsse, à Lyon. — « Délices eucharistiques, édit. Périsse. à Lyon. — « Chants du cœur, édit. Barbou à Limoges. — Vie « du Communiant, édit. Périsse, à Lyon. — Vie de « la sainte communion, édit. Nicolas, à Lyon.

SUR LA SAINTE VIERGE.

« Mes Heures avec Marie, édit. Nicolas, à Lyon. « — L'Etoile du matin (journal), années 1845 et « 1846, édit. Girard, à Lyon.—Maria, édit. Barbou, « à Lyon. — Toute belle et sans tache, édit. Rey, à « Lyon. — Trésor des cœurs, Girard à Lyon. — « Mes délices avec Marie, édit Girard, à Lyon. —

« Qu'elle est bonne, Marie! édit. Dubost, à Cler-
« mont-Ferrand. — Couronne à la Vierge, édit.
« Barbou, à Limoges. — Marie, cause de notre joie,
« édit. Mame, à Tours. — Ave, Maria, édit. Lefort,
« à Lille (Nord). — Marie, ô Marie ! protégez no-
« tre France. — Marie, je vous aime, édit. Périsse,
« à Lyon. — Corbeille de fleurs pour la Madone,
« édit. Mame, à Tours. — Mon Chapelet, édit.
« Sarlit, à Paris.

SUR DES SANCTUAIRES DE LA SAINTE VIERGE.

« Délices de Fourvière, édit Périsse, à Lyon. —
Amour à Fourvière, édit. veuve Ayné, à Lyon.
« — Parfums de Fourvière, édit. Rey, à Lyon. —
« Souvenir de consécration à Notre-Dame de Four-
« vière, édit. Périsse, à Lyon. — Nouveau Manuel
« de l'Archiconfrérie, édit. Périsse, à Lyon. —
« Dévotion à Notre-Dame-du-Port, édit. A. Veysset,
« à Clermont-Ferrand. — Dévotion à Notre-Dame
« d'Espérance, édit. Lafond, à Montbrison. —
« Fourvière, la Mansarde et le cloître, édit. Pé-
« risse, à Lyon.

SUR DIVERS SUJETS RELIGIEUX.

« L'Homme de Dieu, édit. Périsse, à Lyon. —
« Mosaïque chrétienne, édit. Martial Ardant, à Li-
« moges. — Heures pieuses du fidèle, édit. Périsse,
« à Lyon. — L'Hymen angélique, édit. Cornillac,
« à Châtillon-sur-Seine. — Fille du ciel, édit. Cor-

« nillac, à Châtillon-sur-Seine. — Alliances bé-
« nies, édit. Cornillac, à Châtillon-sur-Seine. — Sœur
« des anges, édit. œuvres de saint Augustin de Paris.
« — Le Lis des vertus, édit. Bauchu, à Lyon. — Le
« Vol de l'ange, édit. Bauchu, à Lyon. — Beautés
« du sanctuaire, édit. Mame, à Tours. — Manuel
« des associés à la Propagation de la Foi, édit.
« Mame, à Tours. — Mes quelques jours en Suisse,
« édit. veuve Ayné, à Lyon. — Délices des vrais
« disciples de Jésus, édit. Burdet, à Annecy. —
« Exil et patrie, édit. Périsse, à Lyon. — Cœur à
« cœur avec Jésus, édit. Périsse, à Lyon. — Le
« Pater, édit. Lefort, à Lille. — Mon bon ange,
« id. — Larme du Calvaire, édit. Girard, à Lyon.
« — Loyasse et ses rêves, id. — Anges de la terre,
« édit. Périsse, à Lyon. — L'Artisan de Nazareth,
« id. — Fleur du ciel, Girard, à Lyon. — La Robe
« de l'ange, id. — Silhouettes et Croquis, Douniol,
« à Paris. — Divers feuilletons, Union catholique,
« édit. Périsse, à Lyon. — Le Vade mecum des
« pieux élèves. — L'Ecole du bonheur, édit. Pé-
« risse, à Lyon. — L'Artiste chrétien. — L'Ange
« des joies intérieures, journal mensuel, édit. Bon-
« nepart, à Lyon.

REPRODUCTIONS ET RECUEILS DIVERS.

« L'Etoile du matin (journal), les cinq dernières
« années, 5 vol. — Notre-Dame de Fourvière. —
« Histoire. — Poésie. — Récits, édit. Couvat, à

« Lyon. — Le Bijou d'une mère, édit. Mothon,
« à Lyon. — Souvenirs des Missions, édit. œuvres
« de St Augustin de Paris. — L'homme vu dans
« ses travers, id. — Sainte Croisade, id. — Le
« Bonheur offert à l'homme, id. — Des mauvais
« livres, id. — Couronne offerte à Marie, id. —
« Aveux des philosophes, id. — Poltronnerie et
« Apostasie, id. — Trésor d'amitié, id. — Bou-
« quet de myrrhe, édit. Périsse, à Lyon. — Le
« Jardin de l'âme solitaire, édit. Mothon, à Lyon.
« — Les Veilles sérieuses d'un jeune homme, édit.
« Périsse, à Lyon. — Religion d'amour, id. —
« Petites Fleurs de saint François de Sales,
« id. — Sages Pensées du comte d'Oxenstiern,
« id. — Les Adieux du départ, id. — Bouquet
« de fleurs à Marie, id. — Choix d'anecdotes, id.
« — Vie d'amour, id. — Seul à seul avec Dieu,
« id. — Choix des plus belles pages écrites à la
« gloire de Marie. — Désenchantement et Repen-
« tir, id. — L'Etude offerte à la jeunesse, id. —
« L'Amant de Jésus en prière, id. — La terre s'en
« va, id. — Lisez-moi dans vos peines, id. — La
« Vertu qui les produit toutes, id. — La Religion
« du cœur, id. — Le pieux Légendaire, édit. Le-
« fort. — L'Ange des congrégations, id. — Les
« Soirées de la famille, id.

LIVRETS POUR LES ÉCOLES.

« Vies des Saints, 50 livrets, édit. Mame, à

« Tours. — Sous divers titres, 16 livrets, édit.
« Mothon, à Lyon.

ŒUVRES LITTÉRAIRES.

« Quelques mots sur l'Histoires du Forez, bro-
« chure, éd. l'auteur. — Pages anonymes dans plu-
« sieurs journaux de Lyon, Paris et Chambéry.

NOTA. — Le gérant du journal se charge de procurer tous ceux de ces ouvrages qui lui seraient demandés.

[DU 19 JUIN.] En feuilletant la correspondance instructive qui fut éditée en 1808 sous le titre de *Mémoires de Favart*, nous nous sommes convaincu que le dix-neuvième siècle était loin d'avoir inventé le type de la *mère d'actrice*. Où trouverait-on sur ce thème, — si fécond cependant en historiettes, — une anecdote qui vaille celle-ci?

« *M. Favard à M. le comte de Durazzo.*

« 7 Décembre 1762.

« MONSEIGNEUR,

« Votre Excellence me demande l'histoire de Mademoiselle Piccinelli : je la rapporte telle que je l'ai entendu raconter ; peut-être n'y a-t-il pas la moitié de vrai; je n'affirme rien. Voici ce que l'on dit. Une pauvre villageoise trouva un jour un enfant nouveau-né, exposé au milieu d'un champ ; c'était notre signora. La Contadina en prit soin par charité, lui donna son lait, et l'éleva du mieux qu'elle put, jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, comme sa propre fille. Une de ces femmes qui cherchent des ressources pour leur fortune, dans la jeunesse

et les agréments des personnes de leur sexe, passa par hasard dans le village de la bonne nourrice, aperçut la petite, fut frappée de ses grâces naturelles, et proposa une somme assez modique pour l'acheter. Le marché fut passé; cette troisième mère n'épargna rien pour donner à sa fille naturelle une éducation convenable aux desseins qu'elle avait sur elle; la petite créature en profita au delà de toutes les espérances que l'on avait conçues. Déjà la matrone bâtit des projets de fortune; elle fait recevoir son élève au spectacle ; elle s'arrange pour lui procurer un protecteur opulent ; mais la nouvelle actrice, ne prenant point goût à ces dispositions, s'avisa de faire elle-même un choix qui fut contrarié. Pour avoir la paix, elle planta là sa troisième mère; elle se mit volontairement sous la protection d'une autre plus complaisante, afin de pouvoir paraître décemment dans le monde; celle-ci la conduisit à Paris. Mademoiselle Piccinelli, reçue aux Italiens, la renommée publie partout ses succès; les différentes mères de la *cantatrice* se rendent auprès d'elle; chacune la revendique. La première dit : Elle est à moi; je lui ai donné la vie. La deuxième réplique : Je la lui ai sauvée; je l'ai nourrie, elle m'appartient. La troisième : Je l'ai achetée, je lui ai donné de l'éducation, qui peut contester mes droits? La quatrième ajoute : Elle s'est donnée librement à moi, et je travaille journellement à sa fortune, cela vaut mieux ; si quelqu'une de vous me la dispute, je lui arrache les yeux. Notre cantatrice, pour les mettre d'accord, distribue à chacune de ces mères une égale somme d'argent. Les trois premières se retirent, et la dernière reste pour lui servir de conseil. La Piccinelli, fatiguée de ces petites tracasseries de famille, renonce à toutes les mères du monde, pour se mettre sous l'autorité d'un mari. »

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

REVUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

1796-1858

Les villes de Genève, Lausanne et généralement la partie de la Suisse qui borde le lac Léman, se trouvent dans des conditions favorables soit aux études en elles-mêmes, soit à une saine appréciation des œuvres littéraires de tous les pays. Le mouvement européen, très-manifeste dans les grandes capitales, n'y est pas absolument concentré; on peut même dire qu'il ne s'y trouve pas représenté d'une manière parfaitement exacte. Pour certaines questions on le trouve quelquefois trop anglais à Londres, trop français à Paris, trop allemand à Berlin. Au contraire, dans quelques pays comme la Suisse, particulièrement la Suisse française, les idées répandues çà et là en Europe viennent se rencontrer et s'amalgamer. Elles s'y neutralisent dans ce qu'elles ont de trop absolu ou d'hostile les unes envers les autres, et peuvent alors se répandre au moyen d'un journal sous une forme plus vraie, plus modérée, plus acceptable.

La Bibliothèque Universelle a compris ce genre d'influence, et le public lui en a su gré; car aucune Revue sur le continent ne peut se vanter d'une durée aussi longue que la sienne, ni probablement d'une absence aussi complète de défiance et de mauvais vouloir.

Le moment actuel est favorable à ce journal, et lui permet de commencer avec résolution une nouvelle période, après SOIXANTE DEUX ANS D'EXISTENCE.

Les agitations politiques se calment en Suisse. L'atmosphère y devient plus saine pour les œuvres littéraires, plus appropriée à une Revue qui, dans les moments les plus agités, a su entretenir ses lecteurs uniquement d'intérêts moraux et intellectuels, sans s'occuper des questions irritantes de la

politique ou de controverses religieuses. La vie littéraire et scientifique, ancienne et vivace à Genève, répandue aussi dans d'autres villes de la Suisse, cette vie qui se manifeste par une infinité de sociétés, de cours publics et de productions locales, ne peut que prendre une nouvelle activité. En même temps les villes et les pays se rapprochent. Cette année même, en Suisse les villes principales vont se toucher par un chemin de fer. Leurs écrivains, qui déjà se connaissent et s'entendent, s'entendront mieux encore, heureux qu'ils sont de n'être pas divisés, comme on l'est quelquefois ailleurs, par des questions de places ou par des rivalités personnelles. Cette même cause, l'extension des chemins de fer, attire sur les bords du lac de Genève un nombre toujours croissant d'étrangers, parmi lesquels se trouvent des artistes, des littérateurs et des savants du premier ordre. Ils ne traversent pas le pays, ils y séjournent, retenus par le charme d'une nature admirable. Leur présence réchauffe et éclaire ceux qui se trouvent en contact avec eux, et leurs idées, leurs conseils secondent les rédacteurs d'un journal littéraire, si même ces voyageurs d'élite ne sont entraînés à publier quelques-uns de leurs écrits dans une Revue indépendante et impartiale, étrangère aux coteries et aux partis, *universelle* dans ce sens qu'elle s'adresse à tous les hommes éclairés de tous les pays.

Nous venons de définir le titre du journal comme les rédacteurs le comprennent. Leur but est de s'adresser à tout le monde, mais non de parler de tout. Ils mettent de côté, avons-nous dit, la passion et l'âpreté qui enveniment si souvent les discussions théologiques et politiques ; ils publient dans, une partie distincte et supplémentaire, les articles de science pure, ne laissant dans le corps du journal que ceux qui sont propres à intéresser le public en général ; enfin ils se sont toujours imposé une restriction qu'ils estiment de bon goût et facile à suivre, celle de ne jamais s'écarter des convenances, de telle sorte que leur journal peut être lu en

famille et laissé sans scrupule sur toutes les tables

La Bibliothèque Universelle, Revue Suisse et Étrangère, paraît à Genève, le 20 de chaque mois : elle se compose d'un cahier de 160 pages, dans lequel entrent des articles originaux, tels que nouvelles, voyages, études sur des sujets littéraires, historiques, philosophiques, etc. des revues d'ouvrages divers sur ces mêmes objets, et enfin un *bulletin bibliographique*, dans lequel les livres anglais, allemands et italiens sont indiqués successivement ou analysés avec la même attention que les ouvrages écrits en français.

On s'abonne à Paris, à la librairie de C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour l'Etranger.

A côté du journal proprement dit, et broché en un même cahier si on le désire, la direction publie, également le 20 de chaque mois, un cahier scientifique d'environ 100 pages intitulé Archives des sciences physiques et naturelles. Il est destiné aux personnes qui s'intéressent particulièrement aux sciences, et contient des articles originaux et une revue des découvertes scientifiques. Les *Archives* sont rédigées par un comité spécial.

Le prix d'abonnement aux *Archives* est le même que celui pour la partie littéraire, 25 francs par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour les autres pays.

L'abonnement aux deux parties réunies (*Bibliothèque Universelle* et *Archives*) est de 50 fr. pour la France, le port en sus pour les autres pays.

N. B. Les ouvrages dont on remettra un exemplaire chez M. C. Reinwald, libraire, rue des Saints-Pères, 15, à Paris, seront annoncés ou analysés dans la Bibliothèque Universelle ou dans les Archives.

Pour paraître le 15 juillet.

SAVOIE ET PIÉMONT.

CAUSERIES

FRANCO-ITALIENNES

PAR

ETIENNE PALL.

Un gros volume in-8°, papier vélin, avec notes justificatives et documents inédits.

PRIX : CINQ FRANCS.

Première partie. — Des frontières. — GENÈVE. — Les hommes de Genève. — CHAMBÉRY. — Les hommes de Chambéry. — LA SAVOIE EN 1858. — Les hommes de Savoie. — La Savoie historique, pittoresque et politique. — TROIS ÉTÉS A AIX-LES-BAINS. — Histoires et anecdotes. — Trente silhouettes. — Le chemin de fer Victor-Emmanuel. — DE CHAMBÉRY AU MONT-CENIS. — Les Charmettes. — Les femmes d'aujourd'hui. — Trois nuits à la grande Chartreuse.
Deuxième partie. — LE PIÉMONT. — Les hommes politiques. — Profils et statuettes. — DOCUMENTS et NOTES JUSTIFICATIVES.

En vente :

A TURIN, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Dépôt à la librairie TARIDE, 2, *rue Marengo*,

PARIS.

DE SOYE et BOUCHET, impr., 2, place du Panthéon, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

REVUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

1796-1858

Les villes de Genève, Lausanne et généralement la partie de la Suisse qui borde le lac Léman, se trouvent dans des conditions favorables soit aux études en elles-mêmes, soit à une saine appréciation des œuvres littéraires de tous les pays. Le mouvement européen, très-manifeste dans les grandes capitales, n'y est pas absolument concentré; on peut même dire qu'il ne s'y trouve pas représenté d'une manière parfaitement exacte. Pour certaines questions on le trouve quelquefois trop anglais à Londres, trop français à Paris, trop allemand à Berlin. Au contraire, dans quelques pays comme la Suisse, particulièrement la Suisse française, les idées répandues çà et là en Europe viennent se rencontrer et s'amalgamer. Elles s'y neutralisent dans ce qu'elles ont de trop absolu ou d'hostile les unes envers les autres, et peuvent alors se répandre au moyen d'un journal sous une forme plus vraie, plus modérée, plus acceptable.

La Bibliothèque Universelle a compris ce genre d'influence, et le public lui en a su gré; car aucune Revue sur le continent ne peut se vanter d'une durée aussi longue que la sienne, ni probablement d'une absence aussi complète de défiance et de mauvais vouloir.

Le moment actuel est favorable à ce journal, et lui permet de commencer avec résolution une nouvelle période, après SOIXANTE DEUX ANS D'EXISTENCE.

Les agitations politiques se calment en Suisse. L'atmosphère y devient plus saine pour les œuvres littéraires, plus appropriée à une Revue qui, dans les moments les plus agités, a su entretenir ses lecteurs uniquement d'intérêts moraux et intellectuels, sans s'occuper des questions irritantes de la

politique ou de controverses religieuses. La vie littéraire et scientifique, ancienne et vivace à Genève, répandue aussi dans d'autres villes de la Suisse, cette vie qui se manifeste par une infinité de sociétés, de cours publics et de productions locales, ne peut que prendre une nouvelle activité. En même temps les villes et les pays se rapprochent. Cette année même, en Suisse les villes principales vont se toucher par un chemin de fer. Leurs écrivains, qui déjà se connaissent et s'entendent, s'entendront mieux encore, heureux qu'ils sont de n'être pas divisés, comme on l'est quelquefois ailleurs, par des questions de places ou par des rivalités personnelles. Cette même cause, l'extension des chemins de fer, attire sur les bords du lac de Genève un nombre toujours croissant d'étrangers, parmi lesquels se trouvent des artistes, des littérateurs et des savants du premier ordre. Ils ne traversent pas le pays, ils y séjournent, retenus par le charme d'une nature admirable. Leur présence réchauffe et éclaire ceux qui se trouvent en contact avec eux, et leurs idées, leurs conseils secondent les rédacteurs d'un journal littéraire, si même ces voyageurs d'élite ne sont entraînés à publier quelques-uns de leurs écrits dans une Revue indépendante et impartiale, étrangère aux coteries et aux partis, *universelle* dans ce sens qu'elle s'adresse à tous les hommes éclairés de tous les pays.

Nous venons de définir le titre du journal comme les rédacteurs le comprennent. Leur but est de s'adresser à tout le monde, mais non de parler de tout. Ils mettent de côté, avons-nous dit, la passion et l'âpreté qui enveniment si souvent les discussions théologiques et politiques ; ils publient dans une partie distincte et supplémentaire, les articles de science pure, ne laissant dans le corps du journal que ceux qui sont propres à intéresser le public en général ; enfin ils se sont toujours imposé une restriction qu'ils estiment de bon goût et facile à suivre, celle de ne jamais s'écarter des convenances, de telle sorte que leur journal peut être lu en

1858. — Numéro 18.

DU 21 AU 30 JUIN 1858.

Une lettre inédite de Voltaire. — Auteur accommodant avec la critique. — Heine et Lherminier. — Un vrai Figaro. — Barbe et littérature. — L'encyclopédie à Charenton. — Comment on se marie dans l'Ain. — Comment on rédige à Nice. — Encore une satire à Bordeaux. — La franc-maçonnerie égyptienne. — Morceau de style artistique. — Un élève nomade de l'Académie de Lille. — Pourquoi la *Revue anecdotique* revient à son ancienne périodicité.

[Du 21 juin.] = Ci-joint une lettre inédite de Voltaire. Elle n'est pas grande, mais elle aura bien son prix aux yeux de ceux qui vivent encore de la vie du grand homme,— qu'ils s'appellent Houssaye ou Nicolardot. Elle est extraite de la collection si précieuse du marquis de Villette (un nom qu'on sait étroitement lié à celui du tuteur de mademoiselle de Varicourt). Sur la demande d'un bienveillant intermédiaire, il a bien voulu nous permettre de publier cette pièce, et d'assurer du même coup son authenticité en citant la source d'où elle émane.

Si Voltaire avait, comme le pense M. de Villette, un demi-siècle à la date de cette lettre, elle aurait été écrite vers l'année 1744, qu'il passa presque

tout entière en Champagne, à Cirey, avec la marquise du Châtelet. Quant aux noms de l'intendant et de la propriété citée plus bas, nous avouons ne les avoir retrouvés en aucun endroit de sa *Correspondance*. Peut-être un de nos lecteurs sera-t-il assez heureux pour nous donner à ce sujet des renseignements que le défaut de temps ne nous a point permis de chercher plus à loisir.

LETTRE DE M. VOLTAIRE, A L'AGE DE CINQUANTE ANS, A SON INTENDANT.

« Je recommande instamment au sieur *Corbo* de mettre ordre au menage du nommé Mayer qui travaille pour moy au *Chasselar* en menuiserie, il luy recommandera de ne plus s'enivrer, de ne point battre sa femme et de travailler. Il le menacera de la justice s'il ne fait pas son devoir. Il ira a son loisir a *l'Hermitage*, il visitera les champs et les prés du domaine, il verra ce qu'on en peut faire, en quel état sont les moutons; et il me rendra compte de tout, je lui serai très-obligé.

« VOLTAIRE. »

[DU 22 JUIN.] = On connaît et on a connu de tout temps les *éreintements* systématiques que certains journaux font de certains auteurs. Parmi ceux-ci les uns protestent, les autres étouffent leurs colères, quelques-uns restent indifférents, et d'autres enfin... en conçoivent une secrète et singulière satis-

faction. Ces derniers sont même plus nombreux qu'on ne serait porté à le croire.

Un homme de lettres fort désireux de faire quelque bruit vient de répondre aux compliments de condoléance qui lui étaient faits après l'apparition d'un article peu bienveillant pour sa personne :

« Mais, au contraire, cher bon, je suis enchanté. Cela me pousse... par derrière. »

= En pareille occasion, Henri Heine sut tromper son ressentiment par une ingénieuse application du système des compensations humaines. L'anecdote est inédite et mérite d'être dédiée aux admirateurs de feu Azaïs.

Une revue anglaise, faisant d'une pierre deux coups, avait drapé Heine et Lherminier dans une critique des plus acerbes. Quelques jours après, le *Galignani's Messenger* faisait à cette satire les honneurs de sa publicité, qui, comme l'on sait, est éminemment parisienne.

La chose eut assez de retentissement; mais Heine se contenta de répondre au premier qui lui en parla :

« Je connais mieux que vous l'article dont vous parlez. C'est moi qui l'ai lu le premier, c'est encore moi qui ai sollicité sa reproduction dans le *Galignani's*.

— Mais pourquoi tourner ainsi contre vous les armes de vos ennemis ?

— Contre moi, c'est possible; mais contre Lher-

minier, c'est encore plus certain... Le pauvre diable est bien plus abîmé que moi. »

. . . . . .

Or, Heine aimait autant Lherminier que Q***, sur le mariage duquel il fit ce mot que nous croyons également peu connu :

« Comme il doit abhorrer l'Allemagne aujourd'hui, ce pauvre Q*** ?

— Pourquoi ? lui demanda-t-on.

— Ne vient-il pas d'épouser une Allemande ? »

[Du 23 juin.] — Désormais, le frontispice illustré du *Figaro* ne sera plus une fiction due à la gravure sur bois. L'honorable corporation des coiffeurs s'est enrichie d'un vrai Figaro en chair et en os, avec culotte courte, écharpe, résille et veste brodée, assisté de deux autres petits Figaros moins ornés, mais non moins soignés sous le rapport de la couleur locale. Mais quand on fait autant de frais de costume, on doit les produire sur une scène convenable ; aussi une installation splendide a-t-elle eu lieu au centre du Paris élégant, et un prospectus qui est un vrai morceau de style a-t-il été chargé d'en annoncer les merveilles. On peut en juger par les passages que voici :

« Il vient tout bonnement parmi les citoyens du pays le plus spirituel de l'univers pour leur coiffer les cheveux et pour leur raser la barbe.

« — En vérité ! tant de bruit pour si peu de chose !

« Pas si peu de chose. Un sonnet sans défaut vaut un long poëme. Une barbe bien faite, avec un rasoir sérieux et par une main vive et légère, vaut bien des sonnets que je connais et dont le seul défaut est de ne pas en avoir.

« Vous rappelez-vous, dans *le Misanthrope et l'Avergnat*, ce beau cri si plein d'amertume, proféré par le grand Sainville ? « J'entre chez un coutelier, j'achète un rasoir, je lui demande s'il coupe, il me répond que oui, et il ne coupe pas, et on veut que j'aime les hommes !!! »

« Sainville ignorait une chose. C'est que dans la main d'un barbier intelligent et inspiré, tous les rasoirs sont bons, tous les rasoirs coupent.

« Dans celle d'un barbier sans valeur, tout rasoir devient une scie, un couperet, un instrument de torture. Un rasoir, bon ou mauvais, a justement la valeur d'un *Dictionnaire des Rimes françaises.* Un poëte en fait sortir *Albertus, les Ternaires* ou *les Chants du Crépuscule !* Mais on peut aussi en tirer ce qui se voit dans la Revue de M. Buloz ; et, livré à l'épicier, il ne vaut que deux sous.

« Soyons bref. Un grand seigneur, un boursier, un artiste, doivent-ils être coiffés d'une façon identique ? Non, évidemment. Cependant leurs trois coiffures doivent avoir un caractère qui leur soit commun : l'élégance.

« D'autre part :

« Si un gentleman au bois, en visites, en courses

d'affaires, est coiffé de telle façon que la main du coiffeur se trahisse, n'aura-t-il pas l'air d'un garçon de café ou d'une figure de cire?

« Mille nuances délicates que l'inspiration seule peut donner! car la coiffure doit être à la fois *appropriée*, solide, et surtout, et surtout avant toute chose *invisible*.

« Invisible! je veux dire qu'à force d'art, l'art doit avoir disparu, comme dans un dessin de Delacroix ou comme dans une strophe d'Alfred de Musset.

« Invisible! Voilà précisément l'élément nouveau que j'apporte. En voyant la chevelure d'un de mes clients, on se dira : « Qui lui a donné ce tour naturel et charmant? » Est-ce le hasard, est-ce la brise folle, est-ce une main distraite, négligemment passée dans ces boucles vagabondes? »

« Personne ne dira : « C'est un coiffeur! »

« Dissimuler sa personnalité derrière sa création, c'est le dernier mot de l'art. Si j'ai pu l'atteindre, pourquoi m'en cacher? La modestie n'est-elle pas bien souvent la plus ambitieuse des hypocrisies? »

[Du 27 juin.] — La ville de Charenton compte un génie de plus. S'il n'a pas inventé autant de choses que Martin de Corteuil, M. Edouard Deroche en sait du moins assez pour oser publier la circulaire suivante :

« J'ai l'honneur de vous informer que je viens d'établir, à Charenton, un Bureau d'écrivain public.

« Ayant sacrifié plusieurs années à l'instruction de la jeunesse, ainsi que pourraient le constater les certificats que j'en ai retirés, je puis m'offrir aux Pères de Famille dont les enfants ne pourraient pas suivre les Cours des maisons d'éducation de cette localité, comme Professeur répétiteur, donnant chez moi ou à demeure des leçons de *Français, Latin, Grec*, de *Tenue des livres en parties simple et double*, *Mathématiques*, etc.

« Et ensuite, d'après la parfaite connaissance que j'ai de ma Géométrie, autant sous le rapport de la pratique que sous celui de la théorie, ainsi que celle de l'Arpentage, qui n'est qu'une émanation de la Géométrie, je viens vous prier de m'agréer aussi comme Géomètre.

« Enfin, fils d'un huissier, ayant travaillé plusieurs années avec mon père, je me propose, par l'étude que je fais encore journellement de la procédure, de mériter votre confiance comme Homme d'affaires.

« Je puis donc vous être utile comme Écrivain public, Professeur répétiteur, Géomètre et Homme d'Affaires, et vous prie de croire que je traiterai le plus consciencieusement possible les affaires que vous voudrez bien me confier.

« Le Bureau est situé rue de Paris, 10, à Charenton, au-dessus du Bureau de Tabac.

« Ed. Deroche. »

= On vient de célébrer à Lompnes, dit le *Courrier de l'Ain*, une noce qui a donné lieu à de singuliers rapprochements :

« Deux sœurs, charmantes personnes de cette localité, viennent d'épouser, le même jour, deux frères de Songieu en Valromay ; et, cas unique peut-être dans les annales de l'état civil, deux des époux ont chacun 24 ans ; les deux autres, chacun 27 ; les quatre ascendants, chacun 57. De plus, on a remarqué que les ascendants de Lompnes se sont mariés le 6 juin, ceux de Songieu le 7 du même mois, tandis que leurs enfants viennent de s'unir le 8. Ajoutez à cela que les quatre ascendants sont tout aussi dispos que les jeunes époux pour faire un quadrille, et vous aurez une idée du bonheur que tous ont dû goûter dans ce jour de réjouissance et de gaieté. »

= L'un des derniers numéros de la *Terre promise*, Gazette de Nice, contenait aussi ce *fait divers* remarquablement rédigé :

« Hier, on a retiré un pistolet des latrines d'une maison dans lesquelles on était descendu pour chercher une montre. La gendarmerie, *qui se trouvait sur les lieux*, a pu arrêter deux ou trois individus qu'on suppose avoir possédé cette arme. »

= On ne dédaigne à Bordeaux ni la satire ni le pseudonyme. Dans un petit volume intitulé *Esope peintre*, qui vient de paraître, pour la forme, chez un éditeur de Paris (Dentu), nous avons reconnu dans

Samos le chef-lieu de la Gironde ; dans *Esope* (petit peintre bossu comme le fabuliste, membre de l'Académie et doué d'un talent bien médiocre), M. Gorin, auteur de l'*Embarquement d'Adb-el-Kader* et de *Josué arrêtant le soleil*. Enfin, le beau *Théodore* n'est autre que M. Léo Drouyn, graveur à l'eau forte, dont l'*Artiste* et le *Magasin pitoresque* ont publié déjà quelques dessins.

[Du 28 juin.] = La franc-maçonnerie est, dit-on, sur le point de compter le pacha d'Egypte au nombre de ses adeptes. Il aurait témoigné le désir d'être initié par un vénérable d'une loge de Paris, et M. Pierre Vinçard, de la *Presse*, serait chargé de cette importante mission.

= Nous donnons cette circulaire pour un monument de l'espèce. Distribuée à Nevers par un artiste nomade, elle a été recueillie par l'un de nos correspondants qui a pensé avec raison pouvoir en faire hommage à la *Revue anecdotique*.

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT EST CE A QUOI CHACUN PENSE LE MOINS.

Monsieur,

Me présenter chez vous sans connaître le moment opportun, vous parler peinture, restauration, portraits, lorsque vous êtes dans la préoccupation de vos affaires, serait un acte d'importunité dont je me rendrais coupable ; ces quelques lignes attendront

vos premiers moments de loisir pour se laisser lire.

Qui ne sait qu'un simple objet matériel peut être la source de jouissances morales infinies, en évoquant à chaque pas dans la vie de doux souvenirs ?

Qui n'a été saisi, étonné, troublé, ému de crainte ou de tendresse en se sentant regardé par le portrait de quelque personne aimée ?

Qui ne donnerait le plus beau de ses joyaux pour la ressemblance d'un parent regretté ?

Cependant la pensée nous porte bien rarement vers l'heure fatale ignorée qui doit nous séparer de nos plus chères affections ; nous vivons heureux des sentiments d'amitié qui nous entourent, sans nous préoccuper du moyen de prolonger ce bonheur au delà de la séparation.

Un portrait ressemblant, dont le regard mobile suit tous les regards et semble scruter les pensées jusqu'au fond du cœur, est le seul moyen que la science humaine ait imaginé pour atteindre ce but.

En effet, ne trouvons-nous pas partout de ces vestiges des siècles passés que collectionnaient à grands frais les familles nobles, pour léguer à leurs descendances une généalogie qui dise à la pensée en même temps qu'aux yeux, les vertus et les dignités de leurs ancêtres, et leur trace, par l'exemple du passé, la route pour l'avenir.

Cet usage dénotait un noble orgueil et une exquise sensibilité ; alors, un portrait de famille était fort apprécié, moins encore comme objet d'art qu'à cause des jouissances morales qu'il procure ; n'est-il pas en effet un vigilant et impartial conseiller du cœur, un ami sincère auprès duquel on vient

chercher un souvenir, une égide contre les passions, une source féconde de douces émotions que le cœur, si souvent déçu, trouve si rarement dans le cercle froid et indifférent de la vie ? n'est-il pas un autel où l'on vient avec bonheur déposer une larme, une prière, et puiser la force et la consolation ?

D'où peut provenir l'oubli dans lequel est tombé cet usage aujourd'hui méconnu ? Car les sentiments d'affection sont encore la seule source du bonheur vrai et les souvenirs du passé la compensation aux peines présentes : la seule cause en est donc dans le prix excessif des portraits et le grand nombre de toiles qui ne donnent qu'une ressemblance imparfaite.

J'ai levé cette difficulté, je fais le portrait de famille au pastel et à l'huile à un prix très-modique et en garantis la ressemblance frappante ; j'ai pu atteindre ce résultat par ma longue expérience et au moyen d'un procédé qui m'est personnel et me permet une exécution prompte, en économisant au modèle temps et fatigue.

Je fais la restauration et le rentoilage des tableaux endommagés, je ramène à la ressemblance les portraits mal réussis. Si vous le permettez, Monsieur, je me présenterai chez vous au moment qui vous sera agréable pour que vous appréciiez mon savoir par le portrait d'une personne que vous connaissez.

Veuillez agréer, Monsieur, mes excuses et mes salutations respectueuses.

Rue du Commerce, n° 14. BILLION.

Élève de l'Académie de Lille

A 15 – 20—et 25 fr.

Échange et Achat de vieux Tableaux.

[Du 29 juin.] = En paraissant une fois de plus par mois, sans élever son prix d'abonnement, la *Revue anecdotique* espérait compenser ce sacrifice en profitant de la loi du 23 juin 1857, qui supprime le droit de timbre des avis et annonces.

Mais il résulte d'un arrêt postérieur de la Cour de cassation, — tout récemment publié dans le *Moniteur*, — « que l'exemption créée pour les journaux littéraires, scientifiques, artistiques ou agricoles, cesse d'être applicable à un journal de l'espèce dès qu'il s'occupe d'annonces commerciales et industrielles. »

Nos lecteurs apprécieront les conséquences de cet arrêt et ne s'étonneront pas de nous voir revenir à notre ancienne périodicité. Ils recevront avec ce numéro la table du premier semestre. Les livraisons du second semestre paraîtront, comme par le passé, le 15 et le 30 du mois, sans annonce aucune.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

famille et laissé sans scrupule sur toutes les tables.

La Bibliothèque Universelle, Revue Suisse et Étrangère, paraît à Genève, le 20 de chaque mois : elle se compose d'un cahier de 160 pages, dans lequel entrent des articles originaux, tels que nouvelles, voyages, études sur des sujets littéraires, historiques, philosophiques, etc. des revues d'ouvrages divers sur ces mêmes objets, et enfin un *bulletin bibliographique*, dans lequel les livres anglais, allemands et italiens sont indiqués successivement ou analysés avec la même attention que les ouvrages écrits en français.

On s'abonne à Paris, à la librairie de C. Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour l'Étranger.

A côté du journal proprement dit, et broché en un même cahier si on le désire, la direction publie, également le 20 de chaque mois, un cahier scientifique d'environ 100 pages intitulé Archives des sciences physiques et naturelles. Il est destiné aux personnes qui s'intéressent particulièrement aux sciences, et contient des articles originaux et une revue des découvertes scientifiques. Les *Archives* sont rédigées par un comité spécial.

Le prix d'abonnement aux *Archives* est le même que celui pour la partie littéraire, 25 francs par an pour Paris et les Départements, avec le port en sus pour les autres pays.

L'abonnement aux deux parties réunies (*Bibliothèque Universelle* et *Archives*) est de 50 fr. pour la France, le port en sus pour les autres pays.

N. B. Les ouvrages dont on remettra un exemplaire chez M. C. Reinwald, libraire, rue des Saints-Pères, 15, à Paris, seront annoncés ou analysés dans la Bibliothèque Universelle ou dans les Archives.

Pour paraître le 15 juillet.

SAVOIE ET PIÉMONT.

CAUSERIES

FRANCO-ITALIENNES

PAR

ETIENNE PALL.

Un gros volume in-8°, papier vélin, avec notes justificatives et documents inédits.

PRIX : CINQ FRANCS.

Première partie. — Des frontières. — GENÈVE. — Les hommes de Genève. — CHAMBÉRY. — Les hommes de Chambéry. — LA SAVOIE EN 1858. — Les hommes de Savoie. — La Savoie historique, pittoresque et politique. — TROIS ÉTÉS A AIX-LES-BAINS. — Histoires et anecdotes. — Trente silhouettes. — Le chemin de fer Victor-Emmanuel. — DE CHAMBÉRY AU MONT-CENIS. — Les Charmettes. — Les femmes d'aujourd'hui. — Trois nuits à la grande Chartreuse.
Deuxième partie. — LE PIÉMONT. — Les hommes politiques. — Profils et statuettes. — DOCUMENTS et NOTES JUSTIFICATIVES.

En vente :

A TURIN, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Dépôt à la librairie TARIDE, 2, *rue Marengo*, PARIS.

DE SOYE et BOUCHET, imprs., 2, place du Panthéon, à Paris.

AP
20
R438
v.6

Revue anecdotique des
excentricités
contemporaines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY